

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Belgique artistique et littéraire, tome 27 (n°79-81), Bruxelles, Avril-Juin 1912.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOMMAIRE :

Maurice des Ombiaux	<i>Essai sur l'art wallon ou gallo-belge</i>	5
B ^{on} Ch. Van Beneden	<i>L'Ineptie portugaise</i>	25
Joseph Chot	<i>Le « Boubou »</i>	35
William Speth	<i>L'Impressionnisme littéraire</i>	43
Raymond De Ridder	<i>Maeterlinck à Bruxelles</i>	49
Adrien de Prémorel	<i>Poèmes</i>	59
F.-Charles Morisseaux	<i>Le Douzième provisoire</i>	66
Les Livres belges, Paul André		76
Paul André	<i>Les Théâtres</i>	81
Eugène Georges	<i>Les Concerts</i>	91
Ray Nyst	<i>Les Salons</i>	97
***	Memento des Salons.	
***	Notes.	
***	Bibliographie.	

*Illustrations de MM. Oscar Liedel, Marc-Henri Meunier,
W.-O.-J. Nieuwenkamp.*

PRIX DU NUMÉRO

Belgique . fr. 1.25 | Étranger . fr. 1.50

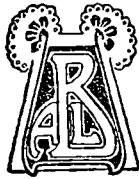
DIRECTION : 26-28, Rue des Minimes, 26-28
BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} de chaque mois en un fascicule d'environ 150 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER.	15 fr.	9 fr.	5 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres

5, Rue DANTE

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



„Voilà la sante“

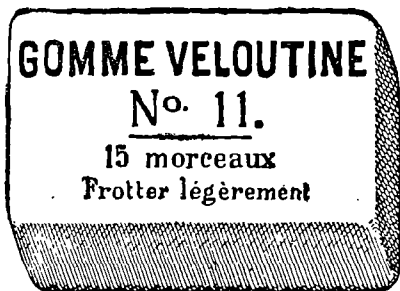
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

**Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.**

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : N^{os} 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

Médaille d'Or à l'Exposition Universelle de Bruxelles de 1910

PAPETERIES EN GROS

E. VANDENHOVE

FOURNISSEUR DE L'ÉTAT BELGE

Dépositaire général de la Plume-Réservoir **CAW'S** perfectionnée

Six avantages principaux distinguent les CAW'S de toutes les autres plumes-réservoir.

1^o La supériorité des matières premières employées et le fini du travail ; —
2^o L'appareil d'alimentation « Cellulaire ». — 3^o La plume en or (ou bec d'or) qui est la perfection. — 4^o Le capuchon à vis (étanche et à clé) faisant rentrer et sortir la plume. — 5^o La spirale métallique séparée de l'encre. — 6^o La simplicité et la durée.

Bureaux : rue de la Sablonnière, 11, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9452



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

L'AGENDA DU P. L. M. 1912

L'Agenda P. L. M. de 1912 vient de paraître et nous pouvons lui prédire le même succès qu'à son devancier de 1911.

Luxeusement édité, ce volume de 300 pages contient un grand nombre de renseignements précieux pour les voyageurs et pour les touristes. Orné de 300 illustrations signées Willette, Léandre, Henriot, Capello, et d'une fort jolie série de cartes postales détachables, il comprend en outre une partie littéraire tout à fait remarquable, composée d'articles et de nouvelles de Jean Aicard, René Bazin, Maurice Donnay, Henri Bordeaux, G. Casella, H. Kistemaekers, Frantz Reichel et Pierre Wolff.

Il est en vente au prix de 1 fr. 50 dans les bureaux de renseignements et dans les bibliothèques des principales gares de la Compagnies P. L. M., ainsi qu'au Bon Marché, au Louvre et au Printemps, à Paris, et aux Cordeliers, à Lyon.

On peut aussi le demander par lettre au service de la publicité P. L. M., 20, boulevard Diderot, à Paris, au prix de 2 francs (mandat-poste ou timbres) pour la France, et 2 fr. 45 (mandat-poste international) pour l'étranger.

MUSIQUE

Dame, très bonne musicienne, se recommande pour leçons de piano. Ferait également séances de piano à quatre mains. — Prix à convenir. — Ecrire M^{me} B., 17, rue de Bériot.

LA TRIBUNE NATIONALE

ORGANE MILITAIRE et COLONIAL

— paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois —

ADMINISTRATION : 30, Avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles

RÉDACTION : 221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs — Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — *absolument indépendante et sans couleur politique* — accueille, sous sa responsabilité, toute idée d'être écoutée ou discutée, tout avis original ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie.

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Voyages à itinéraires facultatifs

de France, en Algérie, en Tunisie, en Corse aux Echelles du Levant ou vice versa

Carnets individuels ou collectifs, 1^{re}, 2^e et 3^e classes, délivrés pour voyages pouvant comporter des parcours sur les réseaux métropolitains, départementaux (réseau de la Corse), algériens et tunisiens, ainsi que sur les lignes maritimes desservies par la Compagnie générale transatlantique, par la Compagnie de Navigation mixte (Compagnie Touache), par la Société générale de Transports maritimes à vapeur, par la Compagnie marseillaise de Navigation à vapeur (Fraissinet et C^{ie}) ou par la Compagnie des Messageries maritimes. Ces voyages doivent comporter, en même temps que des parcours français, soit des parcours maritimes, soit des parcours maritimes et algériens, tunisiens ou corses.

Minimum de parcours sur les réseaux métropolitains : 300 kilomètres.

Les parcours maritimes doivent être effectués par les paquebots de l'une seulement des compagnies de navigation participantes; ils peuvent cependant être effectués à la fois par les paquebots de la Compagnie des Messageries maritimes ou de la Compagnie marseillaise de Navigation à vapeur (Fraissinet) et par ceux de l'une quelconque des trois autres compagnies de navigation.

Validité : 90 jours. 120 jours lorsque les carnets comprennent des parcours sur les lignes desservies par la Compagnie des Messageries maritimes. Faculté de prolongation moyennant paiement d'un supplément.

Arrêts facultatifs dans toutes les gares du parcours.

Demander les carnets cinq jours à l'avance à la gare de départ.

Pendant la saison d'hiver, Paris et Marseille sont reliés par des trains rapides et de luxe composés de confortables voitures à bogies. Trajet rapide de Paris à Marseille en 10 h. 1/2 par le train « Côte d'Azur Rapide » (1^{re} classe).

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 12 FRANCS PAR AN

ALFRED MAERE & C^{ie}

Agence générale pour la BELGIQUE des

Automobiles COTTIN & DESGOUTTES DE LYON

Garage : 101, rue du Page, IXELLES

Les Automobiles COTTIN et DESGOUTTES de Lyon sont les reines des côtes où elles remportent les meilleures places depuis 1907.

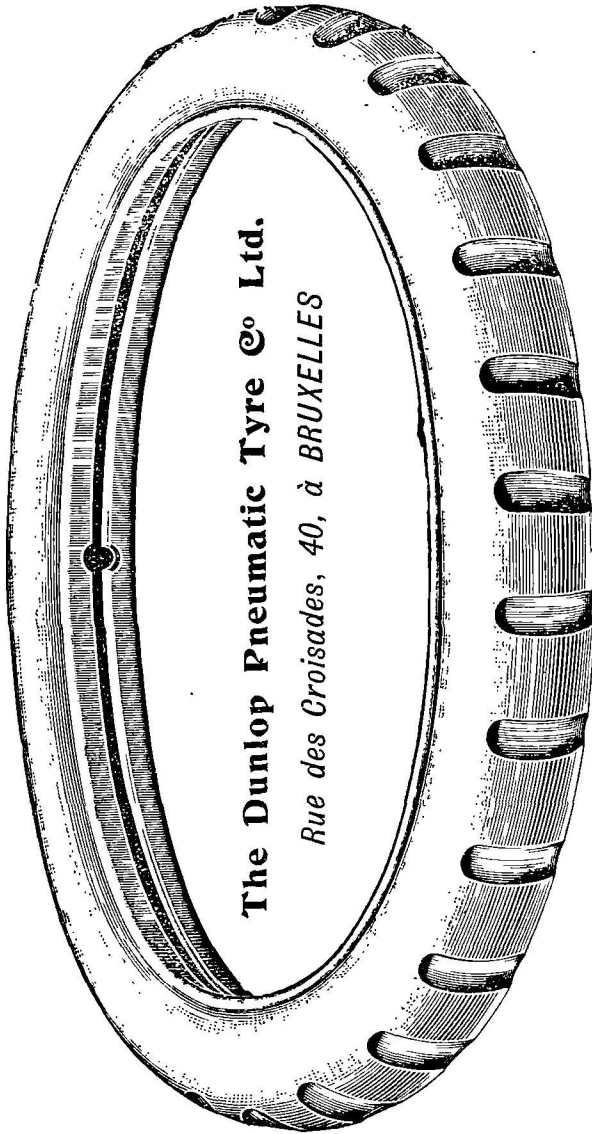
La 12/16 HP., voiture d'un client, 80 Ales, 160 course, le 20 octobre 1911, bat 11 concurrents.

Dans quatre catégories où la *Cottin et Desgouttes* prend part, elle arrive trois fois première, une fois deuxième.

10 châssis vendus en 1911

VOYEZ STAND 141

SALON 1912



Le Cannelé Dunlop

Voilà le rêve du chauffeur

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME VINGT-SEPTIÈME
Avril — Mai — Juin 1912

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE
& LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME VINGT-SEPTIÈME

AVRIL — MAI — JUIN

1912



BRUXELLES

26-28, Rue des Minimes, 26-28

ESSAI SUR L'ART WALLON OU GALLO-BELGE

L'art apparut fort tôt sur la terre hennuyère quand le monde occidental sortit de la barbarie qui avait suivi la chute de l'empire romain d'Occident.

L'abbaye de Lobbes, déjà célèbre au temps de Charlemagne, fut une véritable école d'art en même temps qu'une école monastique : la sculpture, la gravure sur bois, le fer forgé, la miniature, la fresque, les lettres, y furent en grand honneur.

Vers 945, le trésor de Lobbes contenait une couronne royale en or, des châsses et de nombreux reliquaires. La châsse de saint Ursmer, qui en provient, se trouve aujourd'hui dans l'église de Binche. Vers 960, Foulques, abbé de Lobbes, plaça sur le devant de l'ambon une image du Christ que le chroniqueur qualifie de *vivante* et pour laquelle l'artiste qui l'exécuta fut payé à prix d'or. Cette image, dit l'annaliste, était incomparablement plus belle que toutes celles de la région, ce qui fait supposer qu'il existait déjà une certaine quantité d'œuvres semblables dans la contrée. Vers 1094, les lambris en bois de l'église sont remplacés par un ouvrage en pierre sculptée. Le frère Jean, qui résida à Lobbes entre les années 1137 et 1149, travaillait les métaux précieux pour les façonner en objets d'art.

Nous savons aussi qu'en 1096 l'abbaye de Lobbes dut aliéner, pour subvenir aux frais de la première croisade, un retable en argent orné de figures.

Qu'était en ce temps l'art que l'on pratiquait chez nous ? Les innombrables fonts baptismaux qu'envoyaient en France et en Angleterre nos ateliers et, notamment, ceux de Tournai, sont d'une rudesse toute primitive. Mais certains monuments d'un art supérieur attestent déjà le génie de notre race et nous montrent son degré de civilisation.

Autant que l'effritement de la pierre nous permet

d'en juger, la porte Mantille, de la cathédrale de Tournai, est une œuvre d'une haute importance; on ne se lasse pas d'en admirer les sculptures dont les siècles ont atténué le relief: la commémoration du miracle accompli en cet endroit d'où vient le nom de la porte, saint Eleuthère relevant l'aveugle Mantilius et lui rendant la vue; David rentrant dans la cité avec la tête de son ennemi Goliath; des monstres, des chimères, une fileuse tenant sa quenouille, des guerriers couverts de cottes de maille, le renard et la cigogne, une femme frappant un homme qui se dissimule en vain derrière son grand bouclier, puis la ronde des vertus et des vices.

Devant toute cette cathédrale, du reste, on entend les voix du passé. Elles montent du fond des âges pour nous dire des choses confuses et mystérieuses. Ah! quel poème cet énorme vaisseau émergeant des toits de la ville, avec ses larges baies et ses contreforts, dominé par les cinq clochers aux quatre étages d'arcatures, quel poème de pierres! Rien n'est comparable au peloton de ces tours dressant leurs flèches égales et qui, des lointains des campagnes, ressemblent à des chevaliers armés pour une grande cause. C'est bien la parure digne de l'antique Tornacum dont l'enfance se perd dans la nuit de l'histoire, que peut-être nos pères, les Nerviens, choisirent pour capitale, qui fut une des premières citadelles de la civilisation en Occident et servit de berceau à la dynastie française.

Ah! la grande nef avec ses étages de cintres, ses colonnettes prismatiques, ses faisceaux de colonnes aux chapiteaux ornés de feuillages infiniment variés, de rinceaux, de rubans perlés, de figures humaines et d'animaux, d'un homme qui tombe et qui, selon la légende, rappelle l'accident mortel survenu à l'architecte en cet endroit; Frédégonde donnant le sceptre à Chilpéric, et la même Frédégonde dévorée par un monstre; les basses nefs, allées obscures de cette forêt de pierre, hantées par des êtres fabuleux; l'immense transept, à la voûte si haute qu'elle semble vouloir toucher le ciel, tout fleuri de la lumière jaune, rouge et bleue de ses vieux vitraux, et le chœur

qui, comme dégagé de toute préoccupation terrestre, d'un grand élan de joie mystique, étire ses colonnes éperdûment et donnent aux nervures de ses voûtes, à ses croisées immenses la forme de mains jointes pour une suprême prière.

Il faudrait parler de la châsse de Notre-Dame que Nicolas de Verdun exécuta en 1205 et de la châsse de saint Eleuthère que les Tournaisiens, lorsqu'il pleut, vont lever pour ramener le beau temps, si l'on en croit la tradition populaire; c'est une des plus admirables œuvres d'orfèvrerie que nous ait légué le XIII^e siècle. Un critique disait que ni la France, ni l'Allemagne n'avaient produit à cette époque rien qui fût comparable.

On ne connaît pas l'orfèvre qui la travailla, mais on peut croire qu'elle sortit d'un atelier tournaisien. Oui, elle est admirable avec ses émaux translucides, ses émaux champlevés, ses pierreries, ses filigranes et ses sculptures.

Il faudrait tout un cours pour révéler les richesses que la cathédrale de Tournai, cet immense édifice, le plus grand que l'Occident ait élevé à la gloire de son Dieu, cette basilique où dix siècles ont passé y laissant en des alluvions successifs l'histoire de leur foi, de leur idéal, de leur art, contient en ses flancs vénérables.

La collégiale de Sainte-Gertrude à Nivelles se décore aussi au porche intérieur de gauche, de sculptures que l'on considère comme des plus intéressants spécimens de l'art au XI^e siècle, et l'une des bonnes productions de nos sculpteurs à cette époque. Elles montrent l'identité symbolique entre les exploits de Samson et les actes de la vie de Jésus-Christ.

Au XII^e siècle, les œuvres d'orfèvrerie étaient exécutées avec un si grand luxe que saint Bernard, le fondateur de l'abbaye de Villers, s'écriait : on place dans les églises non des couronnes, mais des roues garnies de perles qui brillent autant que des lampes par l'éclat des pierreries que l'on y a enchassées. Les candélabres sont de véritables arbres en bronze d'un poids considérable, qui resplendissent à la fois par la superposition de leurs lumières et par les perles dont on les a ornés.

L'art est supérieur dans la région de la Meuse. Un grand chef-d'œuvre y apparaît au XII^e siècle : les fonts baptismaux de la cathédrale Saint-Lambert, aujourd'hui dans l'église Saint-Barthélemy à Liège. Ils représentent le baptême du centenier Corneille par saint Pierre, celui du philosophe Craton par saint Jean l'évangéliste, celui du Publicain par saint Jean-Baptiste. Ces sujets sont empruntés à l'Évangile apocryphe de Melitus de Laodicée. Le sujet principal est consacré au baptême du Christ (1).

Douze bœufs entouraient la base ; il n'y en a plus que dix aujourd'hui.

Comme l'a dit excellemment le critique Waagen, qui fut directeur du Musée de Berlin : « Par la pureté de style, par la beauté et la clarté des scènes variées dont ils sont ornés, par le goût avec lequel ces personnages sont ajustés, par l'étude anatomique des figures et par l'excellence de l'exécution, ces superbes fonts se placent au-dessus de toutes les sculptures que le XII^e siècle nous a laissées. Cette production révèle un artiste de premier ordre, et donne une preuve surprenante du degré de perfectionnement que la sculpture dinantaise atteignit dans ces temps reculés. »

A l'époque où ces lignes furent écrites, on croyait encore que ces fonts baptismaux étaient dus à Lambert Patras, comme le disait le chroniqueur Jean d'Outremeuse. Depuis l'on a établi, d'après la *Chronique de Liège*, qu'ils ont eu pour auteur Regnier de Huy.

Quoi qu'il en soit, elle est bien wallonne, cette œuvre d'une beauté presque classique par la noblesse des figures et du style.

A Regnier de Huy succède Godefroid de Claire qui, au dire de Falke et Frauberger, met l'école wallonne d'émaillerie au même rang que celles de Cologne et de Limoges.

Cette école, écrivent ces critiques allemands, se reconnaît par l'emploi fréquent dans les émaux de la figure humaine dont l'artiste se plaît à accuser la musculature, par le type des visages et la manière de

(1) Voy. JULES HELBIG, *L'Art mosan*.

traiter les cheveux ; les profils y sont d'un dessin parfois défectueux.

On doit à Godefroid de Claire la célèbre chasse de saint Hadelin que les gens de Visé enlevèrent à l'église romane de Celles, si l'on en croit la tradition populaire. D'après les dernières hypothèses de la critique, c'est de Claire qui, en influençant les écoles rhénanes, les aurait fait considérablement progresser.

Il y a encore l'église de Notre-Dame qui pare la ville de Huy plus que ses quatre merveilles : le tchestia, le pontia, le rondia et le bassinia. Mais il nous faut parler du frère Hugo d'Oignies.

Hugo et ses trois frères appartenaient à une famille de Walcourt ; il fondèrent un prieuré des chanoines de saint Augustin à Oignies, aujourd'hui Sainte-Marie d'Oignies. Mais tandis que ses frères avaient reçu la prêtrise, Hugo resta frère lai pour exercer son remarquable talent qui faisait dire de son temps ; « Que d'autres chantent le Christ de bouche, Hugo le chante par l'art de l'orfèvrerie. »

Plusieurs de ses œuvres sont conservées au couvent des Sœurs de Notre-Dame à Namur. Abandonnant, dit Reusens (1), l'emploi des émaux multicolores, il cherche son principal motif de décoration dans un travail original qui consiste à couvrir les objets, en tout ou en partie, de délicats rinceaux formés de grappes, de fleurettes et de folioles estampées, réunies par la soudure à de minces tigelles. A ces rinceaux il mêle des figures de cerfs, de chiens et de chasseurs, toutes obtenues, de même que les grappes, les fleurettes et les folioles, par le procédé de l'estampage. Le réseau en treillis très serré qui résulte de ces opérations est ensuite rivé ou soudé sur les différentes parties de l'objet dont il suit les contours.

Frère Hugo montra un goût très sûr ; il marqua son originalité par la façon d'associer des éléments anciens avec des influences plus rapprochées. Comme les imagiers de France, il aima la nature pour elle-même, pour sa beauté fraîche et vivace et non plus

(1) *Éléments d'archéologie chrétienne*, t. II.

pour les former stylisées qu'on en dégageait auparavant pour la décoration.

C'est un précurseur du réalisme.

Puisque nous avons cité Namur, signalons parmi les vieux imagiers et tombiers celui qui, en taillant son propre tombeau, nous a transmis son nom : Colars Jacoris, tailleur d'images. Le sculpteur s'est représenté gisant sur un sarcophage encastré dans un mur, les pieds appuyés sur un lion, la tête reposant sur un cousin. Deux pleureurs et une pleureuse, assez grossièrement taillés, tenant en main un livre et un chapelet, portent la dalle sur laquelle est couché le défunt. Ce mausolée se trouvait autrefois dans la chapelle des Grands-Malades. Il a été transporté dans la chapelle de l'hospice de Saint-Gilles (1).

On considère le grand portait de la cathédrale de Tournai comme aussi important pour l'histoire de la sculpture aux XIII^e et XIV^e siècles que les motifs d'ornementation de la porte Mantille le sont pour l'époque romane.

Les sculptures de la zone inférieure, en pierre de Tournai, datent du XIII^e siècle. Ce sont les statues, en bas-relief, des prophètes et des docteurs de l'Eglise, ainsi qu'Adam et Eve. Chacune d'elles est inscrite sous une arcature gothique. Elles ont une haute valeur artistique et figurent parmi les meilleurs spécimens de la sculpture du moyen âge. M. Rousseau, dans *l'Histoire de la Sculpture en Belgique du XI^e au XIV^e siècle*, les proclame les chefs-d'œuvre de la statuaire tournaisienne et ne craint pas de leur donner dans l'art des XIII^e et XIV^e siècles, une valeur égale à celle des sculptures du Parthénon dans l'art grec.

C'est vers cette époque, disent De la Grange et Cloquet, c'est-à-dire au commencement du XIV^e siècle, que Tournai atteignit l'apogée de sa puissance, alors qu'elle était le siège de la célèbre confrérie des *Chevaliers de la Table ronde* et qu'elle donnait la fête splendide *des 31 rois* à la fleur de la chevalerie du pays.

Une telle prospérité devait féconder magnifique-

(1) Voy. JULES HELBIG, *L'Art mosan*.

ment l'art de la sculpture ; l'école tournaisienne est, dès lors, assez puissante pour envoyer au loin ses artistes. Les sculpteurs tournaisiens vont travailler à Mons, à Douai. La célébrité artistique de Tournai est telle qu'on vient s'y initier à l'art de la sculpture, de Lille, de Valenciennes, de Bruges, de Hollande, d'Angleterre et d'Espagne.

Ces sculpteurs ont nom : Jacques De le Croix, Pierre Polait, Maître Gillebert, Jehan Aloul, Guillaume Dugardin qui exécuta de nombreux tombeaux, Jacques d'Escamaing, Jean de Sandre, collaborateur de Robert Campin que l'on a une tendance à identifier avec le maître de Flémalle.

Je ne peux pas même les citer tous.

On retrouve les sculpteurs tournaisiens à Anvers, Bois-le-Duc, Utrecht, Breda, Forest, Ham, à Sanis en Picardie, à Abbeville, à la Chartreuse de Gosnay.

Les rouliers transportent les ouvrages jusqu'à Amiens et Laon. Les sculptures tournaisiennes ornent les sépultures des princes ; celle de la comtesse Mahaut d'Artois à la Thieulay près d'Arras ; celle de la reine Blanche, mère de saint Louis, à Montbuisson ; celles des comtes de Hainaut et de Flandre à Valenciennes et à Sebourg.

Jacques de Braibant et Jean Tuscap sont successivement les sculpteurs attitrés de la cathédrale de Cambrai ; ce sont les tombiers de Tournai qui exécutent régulièrement les tombeaux des chanoines de cette ville.

En 1383, Philippe le Hardi qui avait alors à Dijon d'habiles sculpteurs, fit amener de Tournai dans sa capitale une image de Notre-Dame qui était sans doute en pierre, car il fallut un chariot attelé de six chevaux pour la transporter. Trois ans plus tard le même duc appelait auprès de lui pour exécuter *certaines images de pierre*, Nicolas Hans qui résidait à Tournai.

Deux bas-reliefs votifs mis au jour dans l'ancien cimetière des frères mineurs à Tournai peuvent être considérés comme des spécimens typiques du style réaliste qui se substitue à la formule idéaliste. Ils sont d'autant plus intéressants qu'ils reproduisent en un

sujet familier et réaliste le thème des pleureurs et des porteurs que l'on retrouve dans les somptueux tombeaux bourguignons, dus en partie au ciseau habile des sculpteurs tournaisiens.

Waagen n'hésite pas à affirmer que le réalisme flamand est né à Tournai, en Wallonie et que les Van Eyck ont eu des précurseurs dans les imagiers qui taillaient, dans les bas-reliefs tournaisiens, les portraits des donateurs.

On a dit que dans ces bas-reliefs il ne s'agissait pas, ou tout au moins pas toujours, de portraits, attendu qu'on représentait parfois des gens morts depuis quelques années déjà. Mais comment concilier l'impossibilité où était l'imagier de travailler d'après nature avec l'air de vie répandu sur ces visages? Il faut admettre que quelques-unes de ces images ont été prises sur le vif. Pour les autres les sculpteurs se contentèrent de donner un air de vérité à des figures imaginées. N'était-ce pas déjà un grand effort vers le réalisme.

Car, ainsi que l'a indiqué Joseph Destrée et démontré à sa suite Raymond Kœchlin, de ce que, durant la période de son plus vif éclat, l'art des Pays-Bas fut foncièrement réaliste, on a conclu qu'il l'avait toujours été. L'erreur apparaît pour peu que l'on examine les ouvrages des autres époques, le XIII^e et le XIV^e siècle.

L'art appelé longtemps flamand et que les critiques les plus autorisés appellent maintenant l'art belge, a été influencé par les écoles wallonnes et n'existe que par elles. D'abord par l'art mosan qui a avec l'art rhénan beaucoup de parenté, puis par l'art du Hainaut, qui va de pair avec celui des imagiers de Chartres et de Reims.

La tombe du duc Henri I^{er} au chevet de Saint-Pierre de Louvain montre une effigie de pure convention, tout comme celle de sa femme Mathilde et de sa fille l'Impératrice Marie.

Au contraire les images de Beaudouin II de Henin et de sa femme Elisabeth de Hainaut dans l'église de Sebourg, près de Quiévrain, accusent déjà le réalisme hennuyer.

Cette opposition se remarque aussi dans l'architecture : d'un côté l'influence de l'école rhénane, de l'autre des écoles du nord de la France.

M. Marcel Laurent qui la signalait dans sa conférence sur l'architecture donnée à l'Exposition de Charleroi, concluait en ces termes : Ainsi, nos provinces nous apparaissent comme les marches où deux civilisations qui alors n'étaient pas rivales, se rencontraient et se fondaient ensemble.

*
* * *

Il faut arriver à André Beauneveu de Valenciennes pour voir le réalisme devenir la principale caractéristique de l'art des imagiers.

Nous avons dit que Valenciennes se trouvait dans le rayonnement de l'école tournaisienne.

Beauneveu figure dans les comptes de Valenciennes, dès 1361, comme « maistre ouvrier de thombes ». Il fut aussi peintre miniaturiste et enlumineur de statues.

Parlant de sa peinture et de la sculpture de son compatriote, Froissart dit « qu'il n'avait pour lors meilleur ni le pareil en nulle terre, ni de qui tant de bons ouvrages fussent demeurés en France ou en Hainaut dont il était de nation et au royaume d'Angleterre. »

Et cette opinion n'apparaît pas comme exagérée, car Charles V, ce roi de France si ami des arts, comme ses frères Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, et Jean, duc de Berri, ne pouvait certainement s'adresser qu'à l'artiste le plus renommé. Or, c'est à Beauneveu qu'il confie l'exécution de son tombeau ainsi que celui de Jean II et Philippe VI, ses prédécesseurs, pour la basilique de Saint-Denis. Et parlant de lui dans un mandement de 1364, il l'appelle : « Nostre aimé André Beauvenu notre ymagier. »

Pourtant les imagiers ne manquaient point, car sous Charles V des ateliers de sculpteurs et de peintres se voyaient dans les principales rues de Paris.

Nous trouvons ailleurs des traces de l'imagier du roi de France, André Beauneveu.

D'après une lettre de Yolande de Flandre, dame de Cassel, un « maistre Andrieu », vraisemblablement l'artiste dont nous nous occupons, travaillait, en 1360, dans son château de la Motte-au-Bois. En 1374-1375, la ville de Malines donna une gratification à Meestere Andriese, pour ses statues placées à la halle échevinale, et, en 1383-1384, un meester Andries Van Valenchyn plaça un crucifix sur l'autel de la chapelle de cet édifice. En 1378, maître André de Valenciennes fut mandé à Cambrai, pour visiter les travaux qui s'exécutaient à la cathédrale. En 1377, les échevins d'Ypres payèrent maître André Beau-neveu, pour une statue de la Vierge, placée au côté sud du beffroi. Louis de Mâle lui confia, en 1374, l'exécution d'une chapelle dédiée à sainte Catherine dans l'église Notre-Dame, à Courtrai, pour y placer son tombeau.

Ce monument, en marbre et en albâtre, devait être surmonté de la statue de Louis de Mâle et entouré de statuettes en cuivre doré. La veille de sa mort, le comte de Flandre déclara qu'il voulait être inhumé à Lille où Philippe le Bon lui fit élever un magnifique mausolée.

Il resterait à Courtrai, du passage de Beauneveu, une sainte Catherine en marbre, considérée comme le chef-d'œuvre incontestable de la statuaire belge au XIV^e siècle.

Mais revenons aux ouvrages connus : le tombeau en marbre noir de Charles V, placé dans l'ancienne chapelle de Saint-Jean-Baptiste à Saint-Denis, était recouvert des effigies en marbre blanc, du roi et de Jeanne de Bourbon, sa femme, au-dessus desquelles était un dais à six statuettes. Renversées en 1793, les images des trois rois et de la reine Jeanne furent par la suite replacées sur de nouveaux sarcophages. Dans l'art gothique, Gonze apprécie en ces termes l'art du Valenciennois : « Les statues de Saint-Denis caractérisent nettement le vigoureux individualisme de sa manière et son magistral sentiment de nature. Beauneveu était un artiste personnel entre tous, il mettait dans l'accent des têtes une conviction qui ne va pas sans une certaine lourdeur qui touche parfois à la trivialité, mais qui, lorsqu'on l'analyse, vous donne

cette sensation de force, de grandeur et de vérité que seules possèdent les productions des grands anatomistes de la physiologie humaine. »

Le duc de Berry qui raffolait d'art, voulut, à son tour, avoir à son service le grand imagier. Il le fit venir à son château de Mehun-sur-Yèvre près de Bourges, actuellement détruit. Froissart nous apprend que le duc « devisait au maître de ses œuvres de taille et peinture, Maître André Beauneveu, à faire de nouvelles images et peintures, car en telles choses avait-il grandement sa fantaisie de toujours faire ouvrir de taille et de peinture. »

On sait que le duc de Berry dépensa plus de 300,000 écus d'or pour ce château, alors la plus somptueuse habitation de France.

Il ne reste rien des sculptures de Mehun.

Il faut croire qu'elles avaient fait sensation, car Philippe le Hardi, qui les avait vues, tient à les faire voir par les artistes qu'il emploie.

En 1393, Claus Sluter, dont la renommée devait être portée si haut, fut envoyé par le duc, avec Jean de Beaumez, pour visiter les ouvrages de peintures, d'images et d'entaillures que Mgr de Berry faisait faire au dit Mehun.

Beauneveu a-t-il influencé Sluter? Question presque insoluble. Toutefois, le chanoine Dehaines penche pour l'affirmative.

Dehaines ayant découvert dans un inventaire des comtes de Flandre relatif au château de Lille, entre 1388 et 1295, la mention de deux grandes statues d'albâtre et de six autres plus petites de prophètes, qui provenaient du tombeau de Louis de Mâle, par Beauneveu, a rapproché ces figures de celles du puits de Moïse et conclut que Sluter peut avoir connu l'œuvre commencée par le sculpteur valenciennois (*Histoire de l'Art dans l'Artois*, t. III, pp. 247-249).

On attribue encore à Beauneveu deux grisailles rehaussées : la *Vierge et l'Enfant entourés d'Ange*, *Jean de Berry agenouillé*, qui ornent un livre d'heures conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles et le psautier du duc de Berry.

Il convient de citer ici l'opinion de Jean Rousseau, ancien directeur des Beaux-Arts, qui fut le premier à signaler le grand rôle qu'avaient joué les Wallons dans l'histoire de la sculpture :

« Il est remarquable, dit-il, qu'on rencontre le plus grand nombre de nos sculptures romanes à Dinant, à Huy, à Namur, à Liège, à Maestricht, c'est-à-dire dans les villes wallonnes du bassin de la Meuse. C'est de la même source que sortira, au XV^e siècle, notre grande Ecole de peinture. Le pays wallon peut donc s'enorgueillir d'avoir été le berceau de ce grand art des Pays-Bas. Et les fleuves et les rivières sont alors les paisibles conducteurs de ces idées qui courent aujourd'hui d'un bout du monde à l'autre avec la locomotive et le télégraphe. »

Et pourtant, parler d'art wallon eût étonné tout le monde, il n'y a pas longtemps. Cela étonnerait encore aujourd'hui bien des gens qui ne tiennent pas compte des différences qui existent entre les deux races dont se compose la Belgique.

Dans un pays qui n'est guère plus grand qu'un mouchoir de poche, quel besoin y a-t-il de créer des subdivisions? se demande-t-on souvent. On conviendra que les Wallons, sous peine d'abdiquer toute dignité, toute fierté, tout orgueil de race, ont été forcés de faire l'inventaire de leurs apports dans les arts qui se sont développés au cours des siècles en Occident.

Il y a quelques années, on a longuement discuté et disputé pour savoir si tels ou tels primitifs devaient être considérés comme flamands ou français, flamands ou allemands, flamands ou wallons.

Des gens sensés nous disent que ces revendications puériles ne peuvent être considérées que comme une fantaisie nationaliste. D'après eux, ce qui constitue le fondement de l'Ecole flamande du XV^e siècle, c'est l'existence de ces grands centres situés en Flandre ou en Brabant, où les ducs de Bourgogne attirèrent les artistes à leur suite et où ceux-ci, se trouvant en communion les uns avec les autres, éprouvèrent l'ascendant d'une doctrine générale.

Cette doctrine générale n'est point si arrêtée qu'elle ne prête à confusion.

Tant que les classifications d'Ecoles n'ont voulu dire que ce qui vient d'être indiqué, personne n'a protesté. Mais on a tenté de substituer à la théorie du milieu intellectuel et social la théorie de la race, et alors la définition s'est trouvée faussée.

On n'a plus dit que Memling était un Allemand, les Van Eyck des Meusiens, Roger de la Pasture, Jean de Maubeuge, Patenir et Blès de Bouvignes de purs Wallons faisant partie d'une Ecole dite flamande, on a voulu en faire des Flamands de race et d'origine. On proclama qu'il n'y avait pas de peinture wallonne parce que la race wallonne est inapte à traduire sa sensibilité par la ligne et la couleur. De là à lui contester toute aptitude aux arts, il n'y avait pas loin.

Ainsi posée, la question appelait d'autres solutions. En se plaçant au point de vue de la race, on s'aperçut que les Wallons n'étaient pas aussi dépourvus qu'on le croyait de facultés picturales.

Depuis que le goût des primitifs s'est répandu parmi les amateurs d'art, une critique nouvelle s'est formée qui a fureté dans les archives et bousculé les vieux documents pour trouver des détails qui nous éclairaient sur la vie des peintres du XV^e et du XVI^e siècle.

Auparavant, tout tableau de l'époque antérieure à la Renaissance flamande était attribué à Memling ou aux Van Eyck, au petit bonheur. Ainsi en est-il encore dans bien des musées d'Italie où on lit souvent, sous une œuvre de Mabuse ou de Bouts, le nom illustre des deux frères. Certes, l'ignorance n'allait pas si loin dans nos musées, mais beaucoup de panneaux n'avaient reçu que du hasard seul leur attribution. Parfois il suffit de les regarder attentivement pour découvrir un signe qui permette de les restituer à leur auteur véritable. Cette critique s'inspirant, pour autant qu'il est possible, de méthodes scientifiques, remet tout en question et ce fut un chambardement dans les cartouches des cadres d'or, dans l'état civil des tableaux. On vit Jérôme Bosch exproprié au profit de Pierre Breughel, Patenir au profit de Roger de la Pasture; Bouts ou Van der Goes

s'accrurent au détriment de Memling et des peintres dont on n'avait jamais entendu parler furent, du jour au lendemain, sacrés grands artistes. Dans l'impossibilité quelquefois de découvrir leur nom, on les décora d'appellations fort pittoresques.

Nous dûmes d'heureuses découvertes à MM. Heymans, Wauters, Hulin, etc...

Chaque fois que la critique pousse un peu loin ses investigations, elle arrive à restituer à la Wallonie quelque grande figure que les Flamands s'étaient annexée. Ce n'est pour répondre par une wallonade à une exagération flamingante, mais pour se conformer à une méthode moderne et scientifique, que la critique rétablit les faits ; elle n'a pas à considérer qu'elle gêne fort telle théorie nationaliste ou qu'elle comble d'aise telle autre revendication ; impartiale et sereine, elle se place au-dessus des querelles de bourgades ou de provinces et rend à chacun ce qui lui est dû.

Roger de la Pasture, surnommé « Van der Weyden », n'était pas un inconnu, mais on s'aperçut que pendant longtemps il n'avait pas eu la place que méritait son génie.

Tournai préoccupa beaucoup les critiques. La critique a une tendance très marquée en ce moment à faire de Tournai le centre, non seulement d'une grande école de sculpture, mais aussi de peinture. C'est à Tournai que l'on restituerait l'auteur du triptyque de Mérode, appelé jusqu'ici le maître de Flémalle.

M. Ernest Verlant objecte, il est vrai, que personne n'a, jusqu'à présent, démontré qu'il ait existé à Tournai au XIV^e et au XV^e siècle, une vraie école de peinture, c'est-à-dire une succession de maîtres et d'élèves formant d'autres élèves à leur tour, qui se soient consacrés à la création de tableaux à personnages, tels que ceux que l'on rassemble dans les pinacothèques ; qu'on a encore moins pu déterminer les caractères propres à un art pictural tournaisien, établir son importance et le rôle qu'il aurait joué dans l'évolution de l'art des Pays-Bas, du nord de la France et de la Bourgogne.

Tout ce qui concerne l'histoire des artistes en ces temps-là est fort obscur. On peut se demander, en adoptant la définition de M. Verlant, quelle ville belge pourrait prétendre avoir été véritablement à l'époque de peinture dite gothique, le siège d'une école? Les centres d'art sont créés artificiellement par le séjour de la cour ducale qui attire les artistes de tous les coins du pays. Sans le duc de Bourgogne, pas de réunions nombreuses d'esprits supérieurs, de gens de talent avides de renommée.

Voici ce que dit M. Arnold Goffin dans son ouvrage sur Thiéry Bouts : « L'école de Louvain, si on entend donner à ce terme une valeur autre que conventionnelle, se compose, en réalité, uniquement de Bouts et de son fils, personnalité un peu molle, qui développe et paraphrase l'œuvre du vieux Thierry. En dehors d'eux quelques disciples inconnus de celui-ci. Quant à Quentin Metsys, s'il est bien de Louvain, son art est d'Anvers. »

Que penser donc de cette appellation d'école?

* * *

Les Flamands, loin d'avoir sudi préjudice du meurtre de Jean sans Peur sur le pont de Montereau, en l'an de grâce 1419, ont dû à cet événement de voir leur nom servir d'étiquette à une importante école d'art.

M. Paul Lafond, dans son livre sur Van der Weyden, écrit : « Le guet-apens du pont de Montereau, tristes représailles du meurtre de Louis d'Orléans, a peut-être changé, en France, dans les Flandres et les Pays-Bas, l'orientation de l'art. La merveilleuse efflorescence qui s'est développée sur les bords de la Meuse et de l'Escaut aurait probablement eu lieu sur les rives de la Seine, si Philippe le Bon n'avait transporté sa cour dans les pays wallon et brabançon. »

Le dauphin Charles, uni au duc de Bourgogne, eût chassé l'Anglais et Philippe le Bon, comme Jean-sans-Peur, eût habité son hôtel à Paris où il eût attiré les artistes, de même que Charles V et le duc de Berry avaient appelé Beauneveu, l'un à Paris,

l'autre à Mehun-sur-Yèvre. A Paris, Roger n'eût pas, sans doute, peint d'une façon différente, mais il eût gardé son nom wallon de la Pasture; peintres flamands, peintres wallons eussent fait partie d'une vaste école septentrionale française et l'on ne fût pas arrivé à dénier au rameau wallon de la vieille Gaule le don de peindre.

De quoi il résulte que, dans ce groupe de peintres qui travaillèrent pour la cour de Bourgogne, il n'y a qu'à considérer de magnifiques individualités qu'il est permis à une race, dont on conteste les aptitudes artistiques, de revendiquer hautement.

Parmi ces magnifiques individualités, celle de Roger de la Pasture est de premier ordre.

Roger de la Pasture, écrivait J.-K. Huysmans, écrasé entre le renom de Van Eyck et de Memling, comme le furent également plus tard Gérard David, Hugues Van der Goes, Juste de Gand, Thierry Bouts, est, suivant moi, supérieur à ce peintre.

On a contesté l'origine tournaïenne de Roger de la Pasture.

Sous prétexte qu'il y a quelque obscurité dans certains documents, quelque manque de concordance de dates entre plusieurs d'entre eux relatifs au célèbre peintre, on a essayé de conclure, un peu trop facilement, qu'il pourrait s'agir d'un homonyme sans gloire!

Quoi qu'il en soit, M. Ad. Hocquet, archiviste de la ville de Tournai, a établi définitivement l'origine tournaïenne de Roger. Quand celui-ci mourut, le 18 juin 1464, s'il fut enterré à Sainte-Gudule de Bruxelles, devant l'autel de Sainte-Catherine, Tournai s'empressa de célébrer une messe pour le repos de son âme.

En octobre 1435, il avait acheté à Tournai des rentes viagères pour sa femme, ses enfants Corneille et Marguerite et pour lui-même. Le 16 avril 1440, il donnait procuration à deux habitants de sa ville natale pour régler les intérêts de Henriette, fille de sa sœur Jeanne de la Pasture.

Ces documents établissent péremptoirement, non seulement que le maître naquit bien à Tournai, mais

qu'il resta continuellement en relations avec sa chère cité des *Choncqs Clotiers*.

Si ses intérêts l'appelaient à Bruxelles, ville centrale du pays, son cœur restait attaché à la vieille ville romane et gothique qui l'avait vu naître, à l'ancienne citadelle wallonne.

Roger est donc, quant à sa naissance et ses affections, restitué définitivement à Tournai. Mais c'est sur sa formation que les critiques épiloguent et n'ont pas encore pu se mettre d'accord. Y parviendront-ils jamais ?

Selon les archives tournaisiennes, Roger de la Pasture aurait eu pour maître Robert Campin. Tout ce qu'on savait jusqu'en ces derniers temps, c'est que Campin fut peintre de bannières et étoffeur de statues. M. Pinchart, dans une étude très documentée sur quelques artistes et quelques artisans de Tournai, nous apprend que ce Robert Campin, qui fut d'abord mauvais garçon et mena une vie « ordurière et dissolue », condamné de ce chef au bannissement, fut bientôt gracié par l'intervention de Jacqueline de Bavière. L'exil lui fut sans doute salutaire. Peut-être lui donna-t-il l'occasion de rencontrer d'autres peintres, des peintres rhénans notamment. Toujours est-il qu'il rentra assagi dans sa ville, y mena une vie rangée et y acquit de la renommée. Aujourd'hui on lui attribue plusieurs tableaux du musée de Bruxelles et l'on a une tendance à l'identifier avec le maître de Flémalle.

On attribua d'abord à Roger de la Pasture les œuvres du maître de Flémalle et notamment le tryptique de Mérode, cette merveilleuse *Annonciation* qui fut montrée à Bruges à l'exposition de la Toison d'Or. Le saint Joseph fabriquant des trappes à souris pendant que l'ange Gabriel annonce à Marie, occupée à lire ses heures, que le fils de Dieu naîtra d'elle, ne croirait-on pas qu'il sort d'un conte comme on en fait aux soirées d'hiver dans les chaumières de nos campagnes ?

Je me souviens d'un soir de Noël, à Liège, où j'étais allé voir les marionnettes dans une très vieille rue où des chandelles étaient allumées devant les

madones. On représentait la Nativité. Dès le lever du rideau, on voyait saint Joseph dans son intérieur ; il disait au public qu'il avait des vues sur Marie, sa voisine, mais qu'il n'osait se déclarer ; que, s'il était uni à elle par les liens du mariage, il aurait tous les matins une tasse de bon café chaud avant de partir à son travail, ce qui lui serait infiniment agréable.

Entre ce Noël populaire liégeois et l'*Annonciation* du maître de Flémalle, il y a analogie de conception quant à la compréhension des personnages qui vont se mouvoir autour du mystère divin ; il y a des traits de conte presque identiques, et l'on dit qu'une des caractéristiques du wallon c'est de conter.

On pensa aussi que le maître de Flémalle ne serait autre que Jacques Daret, peintre tournaisien, compatriote de Roger et son condisciple à l'atelier de Robert Campin. Jacques Daret fut l'un des peintres les plus notoires du XV^e siècle. On suit aisément les étapes de sa carrière, sans toutefois pouvoir lire son nom sur aucune œuvre.

Mais dans le célèbre triptyque, comme dans les panneaux de Francfort attribués au maître de Flémalle, certaines naïvetés, certains archaïsmes étonnent de la part d'un contemporain du grand Roger, d'un homme qui, comme Daret, dirigea ou, tout au moins, participa grandement aux travaux de décoration qui se firent à Bruges à l'occasion des noces de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York.

La critique, activant encore ses recherches, croit pouvoir établir bientôt que le maître de Flémalle ne serait ni Roger de la Pasture ni Jacques Daret, trop de son temps pour se laisser aller encore aux archaïsmes dont nous avons parlé, mais leur maître à tous deux, Robert Campin, dont on avait jusqu'ici recherché vainement les œuvres.

Si cette attribution n'est pas certaine, elle est la plus logique. Ces archaïsmes, ces naïvetés, inexplicables chez Roger de la Pasture et Jacques Daret, se justifient dans l'œuvre de leur prédécesseur. Quant au caractère rhénan accentué que l'on découvre dans certains tableaux du maître de Flémalle, il s'expliquerait par le fait que Campin connut, d'abord à

Tournai, puis peut-être en exil, des artistes des bords du Rhin.

Si c'est réellement Robert Campin qui peignit le retable de l'*Annonciation* et quelques autres œuvres, il est inutile de chercher davantage qui fut l'initiateur du grand Roger ; et il est indéniable qu'il y eût une école tournaisienne plus importante que toute autre école des contrées septentrionales.

Disons qu'avant de se fixer sur Robert Campin, on avait essayé l'attribution sur des Gantois, des Brugesois, des Louvanistes, des Rhénans.

Il ne faut pourtant pas se payer d'illusions, mais tout n'a guère été qu'illusions jusqu'à présent dans ce que l'on savait des gothiques et l'hypothèse Campin se justifie plus que beaucoup d'affirmations d'il y a quelques lustres.

M. Ernest Verlant, à l'esprit critique de qui je me plais à rendre hommage, ne se contente pas d'hypothèses :

« S'il était démontré, dit-il, que la *Vierge* de Francfort, auguste entre toutes, est née sous le pinceau de Robert Campin et de souche tournaisienne, la vieille cité épiscopale des bords de l'Escaut, illustre dans les fastes architecturaux de nos contrées, réputée dans la sculpture des bas-reliefs funéraires et votifs, active dans le domaine des arts du métal et de la laine, pourrait se parer d'une gloire nouvelle, car, à vrai dire, aucun souvenir de son excellence dans la peinture n'avait survécu.

» Sans doute, on faisait de la décoration peinte à Tournai : on polychromait des statues, on dorait des tabernacles ou des bretèches, on avait, comme ailleurs, des étendards armoriés pour le beffroi, des bannières brodées pour les processions, des drapelets aux vives couleurs pour les trompettes, on peignait à la détrempe de grandes toiles dont nous ne savons plus au juste ce que c'était. Précisément, selon les documents d'archives, Robert Campin confectionnait des choses de ce genre. Peignit-il des tableaux d'autel ? On en attend la preuve.

» Que s'est-il donc passé à Tournai, dans le domaine de la peinture, aux premières décades du

XV^e siècle ? Cela est très mystérieux, n'en déplaise à ceux qui croient, avec quelque ingénuité, que l'histoire de l'art à cette époque dans nos contrées existe et qu'elle est écrite. Cette histoire est encore très incomplète; elle le sera toujours, vu la rareté et l'imprécision des documents. Elle n'est aidée en rien par la multiplicité des travaux sans critique, qui répètent, copient, démarquent hâtivement la littérature antérieure du sujet. »

(A suivre.)

MAURICE DES OMBIAUX.

L'INEPTIE PORTUGAISE

(Deuxième article.)

Un correspondant anonyme de la *Flandre libérale* a longuement critiqué, dans le numéro du 21 janvier de ce journal, mon étude intitulée : *L'ineptie portugaise*, accueillie par les directeurs de cette revue, dans leur livraison du même mois.

Ce correspondant me fait l'honneur d'insinuer que j'écris par « obéissance aux injonctions du Vatican » et que je recevrais « l'or dont les jésuites et autres communautés religieuses gavent la presse réactionnaire pour déconsidérer ou ridiculiser les gouvernants portugais ».

Je sais que des ambidextres obéissent aux beautés de l'or, d'où qu'il vienne, et je sais même que les gouvernants portugais ont une bonne réserve de ce métal à leur disposition, pour récompenser au besoin la presse qui les défend. Aussi osé-je m'honorer de l'insinuation de mon accusateur anonyme, parce que si ma plume éprouvait le besoin d'appartenir, comme tant d'autres, à des rois Crésus, je n'aurais pas, au moins, à rougir de la mettre plutôt à la disposition d'un homme de haute moralité comme le Pape qu'à la disposition de quelques vils agioteurs politiques.

Mais que le correspondant de la *Flandre libérale* me connaisse mieux. Certainement, il n'entendit jamais parler de l'écrivain qu'il s'est donné la peine de discuter, sinon il ne l'aurait pas pris pour un de ceux dont les gouvernements, les syndicats ou les religieux recherchent et paient le style. Non, je ne me suis point « battu les flancs pour trouver les moyens de vilipender les hommes du nouveau régime aux mains desquels le peuple lusitanien a confié ses destinées ». L'indignation, le dégoût de ce que je vois, seuls m'ont fait parler et je l'ai fait

avec la liberté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité,

simplement au moyen des armes que ces hommes nouveaux, peut-être animés de bonnes intentions mais très mal conseillés, fournissent presque journellement à ce pauvre peuple lusitanien qu'ils ont abusé.

Le correspondant de la *Flandre libérale* s'en rapporte, lui, à un article de presse sur *La question scolaire en Portugal*, pour fonder et appuyer son étude contradictoire. Il devrait savoir plutôt que ses chers républicains, « animés des meilleures intentions pour ramener leur pays insensiblement dans la voie du progrès social », ont, à Lisbonne, suspendu les garanties et bâillonné la presse.

La censure rétablie ne permet à aucun journal du pays de juger mauvais les actes du gouvernement ; en sorte que tout ce qui arrive imprimé du Portugal, que ce soit pour le *Siècle* de Paris, pour la *Flandre libérale* de Gand, ou pour d'autres journaux français et belges est affreusement sujet à caution ; ces gazettes ont la naïveté de se fier à une note officielle de la légation du Portugal à Paris ou à Bruxelles, pour affirmer que toutes les nouvelles ne faisant pas l'éloge de la République sont *tendancieuses*.

L'article du *Siècle*, cité par mon contradicteur, a couru tous les journaux, tels ces articles d'éditeurs, qui sont adressés à la presse avec les deux exemplaires d'usage du livre recommandé. C'est une recommandation bien sincère ! Ce sont autant de mots vides et rien que des mots vides à qui les entend de près.

Ils me rappellent une conférence très amusante que faisait à Madère, sur la scène d'un petit théâtre, il y a quelque vingt-six ans, le docteur Manoel Arriaga, actuellement président de la République. Cet homme fut toujours un convaincu des beautés du régime républicain ; il est sincère ; reste à savoir s'il est un homme d'Etat sérieux. Sa conférence fut une macédoine plutôt cocasse de fleurs de rhétorique.

Il se trouvait à Madère, dans la patrie des fleurs et de la broderie. Et quand il eut fini et que le rideau du théâtre descendit lentement, une pluie de pétales de roses et de camélias — était-elle commandée ? — tomba du cintre tout autour du verbeux conféren-

cier, un « blond crollé », si mes souvenirs ne me trompent, qui portait un gardénia à la boutonnière de son habit.

C'était joli! joli comme ce premier tableau de *la Belle Hélène*, où le chœur des Grecs et Grecques enguirlande la scène en chantant à l'unisson :

Vers tes autels, Jupin, nous accourons joyeux

tandis que Calchas intervient en disant : « Trop de fleurs! trop de fleurs! »

Mais cessons la plaisanterie et démontrons, par de nouveaux documents que l'*Officiel républicain* nous apporte chaque jour, ce que fait la jeune République pour « se soutenir, vivre et progresser ».

On trouvera que ma réplique a mis du temps à parcourir l'espace. C'est qu'on ne m'apporta que très récemment le numéro en question de la *Flandre libérale* et les dispositions d'ordres de *La Belgique artistique et littéraire* empêchèrent ses bienveillants directeurs de m'accorder plus tôt l'hospitalité.

* * *

Le collaborateur de la *Flandre libérale* me trouve d'accord avec lui pour dire que la République succédait à un régime pourri.

Voilà donc un point acquis. Mais est-ce la religion qui l'avait pourri, ce régime ?

A moins qu'on ne s'adresse à de ces sourds qui ne veulent pas entendre, « poser la question c'est la résoudre », comme disait un vieux philologue.

Dès lors, pourquoi les docteurs républicains, qui s'étaient chargés de guérir les plaies du Portugal, se sont-ils attaqués d'emblée et quasi uniquement à ce qui n'était pas et ne pouvait être la cause du mal dont souffrait leur malade ?

Est-ce qu'ils n'étaient que des ignares dans leur profession ?

Malgré sa « prêtrérophobie », le correspondant de la *Flandre libérale* et ses nombreux amis — car les jours passent et de nouveaux journaux qui m'arrivent de Belgique m'apprennent qu'il n'est pas le

seul trompé par l'action portugaise — hésiteraient à nier la pureté de la religion catholique en elle-même et c'est probablement *aux agissements* du clergé portugais que s'en prennent les défenseurs des républicains régnant en Portugal. Mais, en cela encore, ils ne donneront qu'un indice de leur manque de connaissance de l'histoire et des mœurs du pays lusitanien. Comme la religion catholique ne fut jamais une cause de désunion des partis dans ce pays, les prêtres n'eurent pas besoin d'user d'intrigues pour en défendre les croyances. *Progressistes et régénérateurs* les laissaient, sur ce point, parfaitement tranquilles. La tentative de persécution de 1905 fut une lubie sans suite, une chose promise par le roi Carlos, lors d'un voyage à Londres, aux protestants anglais.

Par conséquent, s'il s'est trouvé, c'est bien possible, des membres du clergé dans le concert scandaleux des acteurs de l'ancien régime de népotisme, c'est à leur caractère profane qu'il s'en faudrait prendre uniquement. A moins d'avoir un curé sur le nez, on ne s' imagine pas comment les dix commandements de Dieu, les quatre actes de Foi, d'Espérance, de Charité, de Contrition et la prière si belle de simplicité qu'est le *Pater*, pourraient porter les êtres à se haïr entre eux, à se disputer les charges publiques, à s'en servir, les uns pour remplir leurs poches, d'autres pour n'assouvir que de cruelles ou injustes vengeances, tous pour gaspiller en vanités le trésor public.

Haro sur le baudet! crièrent un jour les animaux réunis par le lion, pour rechercher dans leurs crimes la cause de la peste, crue méritée, qui les décimait. Si je compare la mentalité inoffensive du Pape à la férocité de la meute de ses ennemis, le pauvre m'a tout l'air aujourd'hui du baudet à qui les forbans de la politique — on a su toujours ce que valait celle-ci — endossent la responsabilité de tous les maux de la terre.

Un scandale financier éclate-t-il? C'est la faute du Pape. Un Ministre très libre-penseur a-t-il vendu, dans son pays, un monopole à quelque habile négociant étranger? C'est la faute du Pape. Des gouver-

nants, qui ne portent aucune soutane, laissent-ils le pays sans école, ses habitants privés de routes, le commerce maritime sans quai, sans port, livré à tous les hasards de la mer? C'est la faute du Pape. Ces mêmes gouvernants écrasent-ils un peuple, docile et soumis, sous les corvées, sous les contributions, pour faire servir sans vergogne, impunément, les millions de l'Etat à dissoudre vingt fois les Chambres et, par la corruption, y amener une majorité docile à leurs honteux intérêts? C'est la faute du Pape. Enfin, à la façon dont ces messieurs écrivent l'histoire de toutes les nations, on aura vu jadis un émissaire du Pape courir entre les bancs d'une Chambre républicaine pour la décider à voter l'affaire du Panama!

Mon contradicteur de la *Flandre libérale* parle de l'ardeur dont les hommes du nouveau régime font preuve dans la question scolaire.

Je ne nierai pas qu'ils aient fondé quelques écoles gratuites. Il faut voir ce qu'elles produiront. Ce qu'il ne doit pas nier non plus, c'est que ces hommes du nouveau régime s'érigent en partisans du relèvement intellectuel et, surtout, en défenseurs de toutes les libertés de conscience.

Qu'il me permette donc de lui rappeler le temps où l'Etat ne faisait rien pour les enfants pauvres; il était cependant laïc cet Etat, puisque, sous le ministère très ancien du marquis de Pombal, il chassa les jésuites et, sous le ministère plus récent, tant de fois revenu au pouvoir, du feu *regenerador* Hintze Ribeiro, il se mit à pourchasser les congrégations. Eh bien! cet Etat d'où sortit l'Etat nouveau, car on n'en a pas refait les hommes, quand il ne trouvait pas d'argent pour enseigner à lire aux enfants pauvres, qui en trouva? Qui fonda, dans toutes les campagnes de l'île de Madère, par exemple, les petites écoles salésiennes? Ce fut un évêque, M^{gr} Baretto, avec un savant allemand, le Père Schmitz, alors professeur en sciences naturelles au Séminaire de Funchal, et son directeur, l'abbé Provost. Sous la direction de ces vaillants ecclésiastiques, de braves filles du peuple, choisies pour leur moralité et leur tendresse de cœur à l'enfance, se mirent patiemment à ensei-

gner aux petits garçons et aux petites filles, en des classes mixtes, à lire, à écrire et à compter. Déjà il y avait moins de petits ignorants absolus le 4 octobre 1910. En récompense du service rendu, les hommes du nouveau régime ferment ces écoles, car — j'oubliais de le dire — les braves filles enseignaient aussi aux petits enfants les prières du matin et du soir, et cela c'est le cas pendable! Faire croire aux enfants qu'il y ait, au-dessus des libres penseurs et de leur lanterne, un Etre de justice et de bonté!... Je signalerai à l'admiration de mon contradicteur un fonctionnaire républicain que je connais personnellement, M. Spinola, président de la Chambre municipale de Porto Santo.

Sa femme, restée croyante malgré tout, avait désiré et obtenu, à l'insu du mari, que leur fils fit sa première communion.

Lorsque le père apprit ce crime abominable, il souffleta l'enfant pour avoir désobéi à sa volonté, lui défendit d'entrer encore dans l'église et lui ordonna de prendre sur-le-champ un purgatif, « pour chasser ce poison d'hostie qu'il avait dans l'estomac ». N'est-ce pas aussi beau que le geste de Brutus envoyant ses fils à la mort?

Assez on a vu que je ne défendais pas l'ancien régime, que personne, d'ailleurs, ne songe à défendre. Tout ce qu'on pourrait dire à son avantage, c'est que le nouveau est pire, parce que l'ancien laissait du moins aux gens toutes leurs libertés. Jamais les juifs, les protestants, les individus à quelque secte qu'ils appartenissent, tout au moins sous les derniers règnes, ne furent empêchés de faire leurs affaires en Portugal. La liberté individuelle de penser et d'écrire y était absolue et l'on jouissait même ici, en mal comme en bien, de libertés si baroques qu'elles transformèrent souvent le gouvernement portugais en royaume d'opérette...

Mais oui! c'était un petit royaume familial où l'on se gaussait de l'inefficacité des lois. Habitué, quand on avait payé ses contributions, à ne rien redouter comme à ne rien espérer de l'Etat, on ne comptait que sur ses propres forces.

Tandis qu'aujourd'hui, avec ses prisons menaçantes, ses cachots avides, ses mouchards enragés à complaire aux jeunes ambitieux, ce royaume jadis drôle est devenu le pays d'une tyrannie sombre, sinistre, où toute parole hostile aux tyrans expose son homme aux fers ; où plus de 2,000 citoyens, qui ne sont pas jugés, expient, traités comme des forçats, dans les prisons de *Limoeiro* et d'*Alto do Duque*, le crime SUPPOSÉ d'avoir desservi la cause despotique ; où des quantités d'officiers, dont les familles entretenaient des relations d'amitié avec D. Mendes Bello, patriarche de Lisbonne, furent incarcérés et le sont encore, condamnés en bloc par un tribunal d'exception. Pourquoi cette détention ? Parce que les « coupables » ont fait une visite d'adieu ou simplement adressé, par la poste, leurs cartes de visite (la poste en intercepta 6,000 !) au vieux patriarche, chassé, avec tous les autres évêques, du territoire portugais !

C'est le 2 février, nonobstant les objurgations de républicains sincères, qui implorent du gouvernement de la modération dans sa conduite, que ce gouvernement fait voter par le Parlement la loi de *suspension des garanties à Lisbonne*, l'aggravant encore, le lendemain, en l'étendant à *toutes les provinces*, s'il y a lieu.

Toutes ces rigueurs exaspèrent les populations. Le nombre des suspects emprisonnés, de 812 le 1^{er} février, s'élève, le 4, à plus de 2,000 ! Pour fermer la bouche à la colère et pour laisser croire, à l'étranger, que tout va bien, le gouvernement militaire, à qui le ministère a remis ses pouvoirs, notifie aux directeurs de tous les journaux de *s'abstenir de tous commentaires sur les événements en cours, à moins qu'ils ne soient contrôlés par l'autorité*.

Dans les prisons, des gens meurent faute de soins.

Un ancien Ministre de la monarchie, accusé anonymement on ne sait de quoi, M. José d'Azevedo Castello Branco, agonise pendant qu'on lui refuse un docteur. On sait que l'ambassade anglaise à Lisbonne s'émut des atrocités que l'on racontait et qu'elle se fit ouvrir les portes des prisons. Le rapport de ce qu'elle y vit fut publié dans la *Morning Post*,

vers la fin du mois de février. Un nommé Miguel Bomborda, docteur intelligent, redouté par le parti républicain, meurt mystérieusement dans son cachot : sa famille réclame le cadavre pour en faire l'autopsie ; le gouvernement refuse, car il a pris ses précautions contre la découverte éventuelle de ses crimes, par l'article 275 de la loi du *Registre civil*, publiée au n° 41 du *Journal officiel*, le 20 février 1911, article *défendant l'autopsie des criminels morts dans les prisons de l'Etat*.

* * *

Le DROIT DE GRÈVE, accordé tout d'un coup au peuple qui ne savait pas en quoi consistait ce « jeu », qu'est-ce, sinon le droit de refuser le travail et de se grouper pour empêcher les patrons récalcitrants d'obtenir gain de cause dans les crises suscitées par les exigences d'un salaire plus élevé ? Nous ne discuterons pas ici la justice, la bonté de ce droit ; nous ne voyons que sa « légalité », ce mot à l'abri duquel les plus épouvantables iniquités se commettent : *Dura lex sed lex !*

Républicains, vous avez donné le droit de grève aux travailleurs portugais ! eh ! bien, laissez-les s'en servir.

Ouida ! nous les avons vu s'en servir, les débardeurs de Madère, par exemple, qui, tout d'un coup, — quoique fort bien payés, rendons justice à leurs patrons, — refusèrent de donner du charbon aux navires, de les ravitailler en eau et en vivres et voulurent empêcher des compagnons de bonne volonté de le faire à leur place.

La troupe fut requise immédiatement pour prêter main-forte aux patrons. Je ne critique pas, au contraire ; mais je constate le fait d'un gouvernement ayant concédé le droit de grève et entravant l'exercice de ce droit concédé. Les régiments, composés d'hommes du pays même, refusèrent d'obéir aux officiers qui leur ordonnaient de faire le travail des grévistes : le gouvernement s'empessa d'envoyer un bateau de guerre et de contraindre les soldats de

marine à faire ce travail ; et tout en même temps les chefs grévistes étaient pris, enfermés et les Chambres, qui avaient voté le droit de grève, votèrent la création de *tribunaux militaires* pour juger les prisonniers grévistes, décidant, en outre, qu'ils seraient *jugés en groupes*.

Alors, qu'était-ce que ce droit de grève donné au lendemain de la proclamation de la république, qu'était-ce sinon des mots, de l'esbroufe ?

Il est vrai que le gouvernement, honteux, confus, gêné des résultats de sa maladresse, endosse les grèves qui ont éclaté aux monarchistes ! C'est même, sous prétexte d'avoir poussé à la grève que fut emprisonné, sans aucune preuve, l'ancien ministre José d'Azévedo Castello Branco.

* * *

En ce qui concerne la question financière, le correspondant de la *Flandre libérale* invoque un bilan du conseil municipal de Lisbonne. Il paraîtrait, en effet, que la municipalité de Lisbonne fut toujours assez bien dirigée. Cela daterait même du temps de la monarchie. Seulement, cela est tout à fait local. J'ai démontré, dans mon précédent article, combien impopulaires étaient les nouvelles lois fiscales qui frappent précisément le revenu foncier, alors que tout le peuple portugais, essentiellement agricole, n'a guère d'autres ressources que son revenu foncier.

Entendons-nous : l'Etat républicain exige que, mensuellement, les propriétaires fassent rapport au bureau des contributions du montant des loyers, ventes de produits agricoles, contrats, etc., dont ils profitent. La somme de ces rendements fonciers sert de base à la fixation de l'impôt et, pour mieux montrer, par un exemple, l'augmentation formidable que cet impôt a ainsi subi, voici un bulletin de contribution : Un rendement de 120 milreis (600 francs), que l'ancien régime imposait à 6 milreis (30 fr.), est imposé par le régime républicain 21 milreis 230 reis, soit 111 fr. 65. Un malheureux, qui vivait avec

600 francs par an, pourra-t-il vivre encore avec 488 fr. 35 ?

Aussi, de tous côtés sont signalées des protestations populaires... Il paraît que la république serait décidée à recourir au jeu, en l'autorisant publiquement, pour pallier à ses difficultés financières.

Mais il devient inutile d'insister. Les jours passent, disais-je, et les faits se chargent déjà de montrer où sont les renseignements tendancieux.

On a vu l'Angleterre intervenir dans le traitement des prisonniers politiques. Plusieurs d'entre eux sont relâchés depuis lors. Ils pourront parler. Ils pourront étonner les journaux trouvant « la meilleure preuve de ce qu'affirme le président du conseil portugais », au sujet des traitements infligés, dans le fait que « les prisons étaient dirigées par des officiers de l'armée, lesquels s'opposeraient certainement à ce que l'on traitât les prisonniers d'une façon irrégulière ».

Bel argument, lorsqu'on connaît, dans les prisons, des officiers mêmes, que des soupçons de fidélité à la monarchie y firent jeter, des prêtres, des femmes, tant de ceux qui y sont détenus, et lorsqu'on sait que la censure, surveillée par l'autorité militaire, défend aux journaux de parler!

Malgré toutes les précautions prises, la vérité ira jusqu'au nord de l'Europe. Elle a été proclamée dans *Excelsior*, un journal qui vaut bien le *Siècle*, par un noble patriote portugais, le général Paiva Conceiro. Un grand nombre de républicains approuvent ses paroles, qui ne sont que des paroles de paix et de sagesse. Paiva Conceiro ne méprise pas le régime républicain; mais il s'en prend à son intolérance. Un membre du Comité de la contre-révolution, Homem Christo, a fait aussi, au *National* de Bruxelles, le 12 février, des déclarations qui sont l'exacte vérité. On ne connaît celle-ci que lorsqu'elle évite les douaniers politiques du Portugal.

BON CH. VAN BENEDEN.

LE « BOUBOU »

Il suffisait de voir Ziré Mesquette, dit le « Boubou », déambuler à travers les rues du village, les mains en poche, la casquette sur l'oreille, la démarche indolente, l'air souriant, toujours enclin à racoler les passants, pour comprendre combien Gustine, sa femme, avait raison lorsque, désespérée, elle clamait bien haut que le Sort l'avait flanquée du plus fainéant des maris. Ce reproche, aux minutes d'exaspération, revenait cent fois de suite sur les lèvres de la paysanne. Elle le lançait, chargé de qualificatifs violents, à cet homme incapable d'une colère, d'une protestation véhémement, insensible aux sermons, voire même aux pires affronts. Le « Boubou » souriait à la vie, à tout et à tous. Et ce privilège exceptionnel, apanage de son heureuse nature, avait le don d'irriter plus encore sa compagne alors qu'elle gémissait sur tant d'indifférence et de paresse. Impassible au coin de l'âtre, mâchant une paille, Ziré la laissait gronder à son aise, sans jamais prendre la peine de lui répondre autrement que par un haussement d'épaules. C'était là sa manière à lui de protester contre l'injustice et la violence d'un discours qu'il trouvait par trop souvent attentatoire à sa dignité d'ouvrier « laborieux, probe et actif... ». Parce que Gustine dirigeait la maison, parce qu'elle avait à cœur les petits soins du ménage et qu'elle savait adroitement tirer profit de son jardin, de sa basse-cour, fallait-il donc, pour ces raisons, le mépriser et l'avilir, lui, Ziré Mesquette, le sabotier-fleuriste le plus adroit du pays?...

Depuis dix-huit ans, le « Boubou » burinait des ornements dans la chair tendre du bouleau; il « finissait » ainsi les paires de sabots qui lui venaient des ateliers du village. C'étaient les mêmes petits dessins toujours, les mêmes roses primitives invariablement répétées. A ce métier-là, un ouvrier ordinaire réalisait des journées de quatre à cinq francs; mais Mesquettes, bien qu'il s'estimât le plus habile parmi

tous les gens de sa corporation, n'avait jamais dépassé les quarante sous. Et ce maximum, constituait toute l'histoire glorieuse de sa vie de labeur ! Ziré avait donc l'habitude des petites journées. Il perdait, il est vrai, un temps précieux à préparer ses outils, à baguenauder avec les passants qu'il hélait du fond du réduit où il était sensé travailler ; sans compter qu'il savait tirer partie des distractions et des absences de sa femme pour laisser là sa besogne, filer « à l'anglaise » et gagner les cabarets du village... Cependant, Ziré reconnaissait et proclamait volontiers la noblesse du travail. Il célébrait celui-ci, gravement, et tous la connaissaient cette phrase finale qui lui revenait chaque fois à l'heure où, à bout de bavardage, il quittait ses amis du comptoir :

— Assez d'rire!.. J'cours travailler!... Je n'connais qu'ça, moi, le travail !

· · · · ·
 Ce jour-là, vers onze heures du matin, en plein soleil de juillet, alors que Gustine trimait dur dans le jardin, Ziré s'évada. Il se glissa à pas de loup, le long de la haie du courtil, gagna le village et s'en fut faire la causette avec le garde champêtre, au cabaret Zizi. Il but successivement deux grands « pékets » pour se donner du cœur, puis, le gousset vide, il reprit le chemin du logis.

Le soleil dardait ses plus chauds rayons. L'air dansait le long des murailles grises ; la route dévalait, poussiéreuse, toute blanche. Des poules picoraient à l'ombre des hauts fumiers... Le « Boubou » revenait nonchalamment, rayonnant et joyeux en cette belle lumière, les yeux fixés sur le sol. Il examinait le moindre objet, fouillait tour à tour les rigoles, les fosses et les recoins des rues. C'était une vieille habitude à lui, une manie, que ce besoin obstiné d'explorer tous les chemins par lesquels il errait. Depuis vingt ans, il collectionnait les ferrailles et ceci avec tant de zèle, qu'il ne pouvait passer à côté d'un vieux clou sans le ramasser aussitôt et le rapporter au logis. A ceux qui s'exclamaient ou se moquaient d'une telle folie, il répondait invariablement :

— Tôt ou tard, vous verrez, ça me sera utile!...

Et il déposait son butin dans le grenier où, depuis des ans, il amoncelait mille débris de toutes sortes, ustensiles rouillés, brisés, usés, rebuts, pièces étranges dont nul jamais n'aurait plus su tirer le moindre profit.

Or, par cette journée d'été, le « Boubou » fit une découverte exceptionnelle. Il trouva dans le purin d'un fumier une vieille marmite de fonte, fendue sur le côté, mais de bon poids. En apercevant cet objet tentateur, l'œil du paysan s'alluma d'un désir. Il saisit l'ustensile, l'examina avec satisfaction et, la mine réjouie, il reprit le chemin du logis.

Quand il réapparut sur le seuil de sa porte, Ziré surprit sa femme qui, furieusement, fourgonnait dans le poêle. C'était là un signe d'évidente mauvaïse humeur qui annonçait un orage. Ces gestes nerveux montraient assez toute la colère de la paysanne.

Le « Boubou » avait son excuse et il la servit de son air le plus patelin :

— Le champêtre est venu me distraire... Il m'a signalé la présence d'une bonne casserole sur le fumier Pipie... Alors, je suis allé jusque-là... Tôt ou tard cette marmite-là pourra me servir... Et puis, à la fonderie, j'en aurai toujours bien trois sous.

Alors, changeant de ton et s'atoblant résolument :
— J'ai une faim, « jamais »!... C'est peut-être l'odeur de cette soupe au chou qui me travaille ainsi l'appétit... Ce que cela sent bon!... Ah! Il n'y a pas deux femmes comme Gustine Mesguette pour préparer un potage!... Ça c'est sûr!

La paysanne, que tout compliment flatteur ne pouvait désarmer, éclata pour tout de bon :

— Tu mériterais que je la flanque là, sur le fumier, ta soupe! Tu as fait dix paires de sabots pour toute ta matinée!... Si ce n'est pas honteux! Ah! quel homme ai-je été ramasser là, mon Dieu, quel homme!

— C'est vrai, j'ai fait dix paires, mais quelles paires! C'est fini au moins, c'est du beau travail...

— Qué pitié que de tels maris!... Mais ne crois pas, mon gaillard, que tu vas te tirer d'affaire comme cela... Tu feras tes cent paires aujourd'hui, coûte que coûte! .. Et je resterai-là, près de toi... Et je ne te lâcherai pas d'une semelle...

— C'est bon, c'est bon, femme ! On fera ce que tu demandes. Du moment qu'il s'agit de travailler...

— Ça te connaît?... Oh ! oui !... Parlons-en !... Je l'entends depuis trente ans cette ritournelle !... Grand bon-à-rien qui me laisse sur le dos le soin d'entretenir sa maison, de le nourrir !...

— Ça n'est que juste, après tout !... Tu ne voudrais pas que moi, fleuriste, j'aie m'occuper de casseroles et de potage?... Allons, allons ! Laisse-là tes ramages et sers moi la soupe... Tu crieras après coup !...

C'était, depuis toujours, la même scène qui précédait le repas de midi. Cette pauvre ménagère, si travailleuse, si économe, était bien mal récompensée de tous ses efforts. Depuis le jour où elle s'était mariée, elle avait peiné, trimé sans arrêt, arrivant, par son labeur seul, à conserver intacts sa chevance, ses quelques terres, ses petits biens venus d'un héritage. En exploitant son jardin, en élevant ses porcs, ses poules, sa génisse et ses chèvres, elle avait pu parer ainsi aux exigences de la vie matérielle. Le peu que Ziré lui rapportait allait rejoindre les modestes économies que conservait le notaire de l'endroit. Mais cette vie de serve, toujours courbée sur le travail, avait usé ses membres. La paysanne avait vieilli si fort en ces dernières années qu'elle paraissait avoir soixante ans et plus, alors qu'en réalité elle venait d'atteindre la cinquantaine...

Tandis que Mesquette savourait son potage, Gustine, qui maronnait toujours entre ses dents, prit la cruche à bière et descendit à la cave par l'escalier de pierre, très raide et mal construit... Nerveuse et distraite, la paysanne fit un faux pas, et, poussant un grand cri, elle tomba la tête la première sur les dalles du fond.

Le « Boubou », surpris par tant de bruit, réfléchit un instant, puis alla voir ce qui s'était passé. Du haut du fatal escalier, il appela sa femme. Celle-ci gisait inanimée au pied des marches. Comme elle ne répondait pas, le paysan s'en fut chercher des voisins. Ceux-ci accoururent, dégringolèrent à la cave et relevèrent Gustine. La pauvre femme était sans connaissance ; elle avait une profonde blessure à la tempe et

un sang rouge, abondant, giclait. Cependant, elle respirait encore...

Ziré la fit étendre sur son lit. Puis il l'examina et déclara, avec beaucoup de calme, tandis qu'on lavait cette plaie affreuse, que certainement sa femme l'avait échappé belle!... Et il ajouta :

— Dans trois jours, on n'y verra plus rien, ça c'est sûr! .

Comme il persistait dans cette opinion et qu'il prétendait ne pas aller quérir le médecin pour si peu, les voisins se fâchèrent et un d'eux, voyant parfaitement l'état lamentable de Gustine, s'en fut, en dépit des conseils de Ziré, frapper à la porte du docteur de la localité. Quand celui-ci arriva, la malheureuse expirait sans avoir repris connaissance...

Ziré fut stoïque. Il sut réagir contre sa grande douleur, car il ne versa pas une larme. Il resta debout devant la morte, les bras croisés, silencieux, impénétrable, plongé dans une grave méditation. Ce ne fut que lorsque Norine, la femme du voisin, se mit à faire la toilette de la défunte, qu'il parut enfin sortir de son recueillement... Il s'en alla un instant, s'en fut quérir un mètre dans son atelier et, gravement, il mesura la longueur et la largeur du corps de la défunte. Puis, il s'en fut passer son sarrau et après avoir allumé sa pipe, il descendit vers la rivière.

Au tournant de la route que son œil explorait comme de coutume, il découvrit un vieux crampon rouillé qu'il s'empressa de glisser dans sa poche. Puis, par les chemins des prés, il suivit le cours de l'eau au bord de laquelle pêchait un gros homme rougeaud, gras et dodu, vrai gabion de graisse flanqué dans les roseaux et les grandes herbes.

— Ça « betche », maître?

— Pas trop, « Boubou »! Les mordages sont petits... Peut-être que ça ira mieux tout à l'heure.

C'était le maître d'école du village. Il aimait pêcher à cette place et il savourait avec délice la tiédeur de cette heure de *farniente*, seul en face d'un beau paysage silencieux mais fleuri, tandis que le soleil qui versait l'or et le sang descendait vers l'horizon dans la splendeur d'un ciel d'apothéose.

Ziré rencontra l'instituteur au moment où celui-ci piquait adroitement une « rosette » d'une livre et l'amenait, frétilante, sur le pré. Le « Boubou » s'exclama en voyant si beau poisson d'argent qui tressautait dans l'herbe et loua l'habileté du pêcheur... Puis, il s'assit auprès d'un bouquet d'aulnes, très attentif aux efforts du maître d'école... Mais le poisson ne mordait plus et Ziré, fatigué d'attendre, se leva après une demi-heure de vaine patience...

— Il se fait tard, maître, ça n'mordra plus!... Mais en tous cas, bonne chance!...

— Merci, Ziré!... Et des compliments à Gustine...

— Gustine? Elle est loin, la Gustine! Pour ta gouverne, sache bien qu'elle a rendu il y a une heure sa belle âme à Dieu!...

Comme le maître, très surpris, le regardait, sceptique et sans vouloir comprendre, Ziré reprit :

— C'est la pure vérité!... Gustine vient de se tuer en tombant des escaliers!... Même que je vais chez le menuisier lui commander un beau cercueil...

— Alors... c'était pour elle qu'on sonnait à mort tout à l'heure?

— Tout juste!

L'instituteur semblait peu convaincu encore; mais là-bas, sur le pont, deux paysannes, à voix claironnante, se jetèrent la nouvelle en se croisant. Le pêcheur ne pouvait plus douter. Il prit alors un air compatissant, déposa sa ligne, et, se retournant vers Mesquette :

— Je te plains du fond du cœur, mon pauvre « Boubou »... C'est bien malheureux ce qui t'arrive là... Gustine était une si brave femme... Comme tu dois être triste!...

— Pour sûr, pour sûr! Mais voilà, aujourd'hui, c'est le premier jour, et on a trente-six soucis qui vous empêchent de penser à votre malheur... Mais on verra, jeudi, le jour de l'enterrement, c'est alors qu'on m'entendra hurler!

Ce disant, le « Boubou » se baissa, ramassa dans les cailloux blancs et secs de la rive un objet difforme qu'il avait pris d'abord pour un vieux verrou de porte; mais, désabusé, il rejeta immédiatement l'objet avec mépris.

— Je suis volé! dit-il, c'est une ordure!

Il passa et repassa sa main souillée dans les herbes et s'en fut droit devant lui, prenant à gauche par le chemin du pont où il rencontra les deux paysannes qui, précisément, se racontaient l'histoire de la mort de Gustine. Elles entreprirent Ziré, avec un visage triste. Comme elles le plaignaient, il s'en fut en leur jetant ces mots :

— Ah! oui, que c'est malheureux! Une femme si vaillante! Elle était si bien faite pour moi! Comme moi, elle ne connaissait que le travail!... Qui donc la remplacera? Qui?...

Et il déambula, essayant de résoudre ce très important problème auquel il songeait, à vrai dire, depuis le moment où le médecin avait constaté le décès...

Les funérailles eurent lieu le surlendemain. Ziré fit comme il l'avait affirmé. Il « hurla » désespérément en suivant le cercueil de sa femme; il « hurla » surtout au bord de la fosse devant laquelle défilèrent les villageois. Il n'y en eut pas toutefois un seul parmi ceux-ci qui fut convaincu de la sincérité de cette douleur...

Rappelé à la réalité par sa belle-sœur — une vieille fille de quarante-deux ans, qui habitait seule au village voisin — Ziré constata que le monde avait disparu et qu'il restait seul avec la sœur de la défunte et le fossoyeur. Celui-ci avait saisi sa pelle et s'appropriait à faire tomber la terre de l'oubli sur les restes de Gustine Mesquette. Mais le « Boubou » d'un geste, le retint, l'œil pétillant d'un désir, obstinément attaché sur le frêle crucifix flamboyant et sur les poignées de métal blanc qui ornaient le cercueil.

— Tu vas me faire un plaisir, dit-il au fossoyeur, puis je te paierai la goutte! Ce serait dommage vraiment de voir disparaître si beaux « machins »... Dévisse-moi ce bon Dieu-là, et ces poignées... Je les rapporterai comme souvenir... Et puis, on ne sait jamais, ça peut toujours être utile un autre « coup »!...

Le fossoyeur sourit, mais il fit quand même ce que le paysan lui demandait; et cette complaisance lui valut trois grands péquets absorbés au cabaret de la Place...

Quand Ziré réapparut au logis, il fut surpris de trouver sur la table une excellente soupe au chou dont le fumet lui sembla plus engageant que jamais. C'est que Mélanie sa belle-sœur, connaissait bien ses goûts... Lestement, avant de regagner son village, la vieille fille avait préparé, non sans art, ce potage savoureux qui, à présent, faisait toute la joie du sabotier-fleuriste.

— En v'là une de soupe! Ah! Sacrée Mélanie, va!... Tu me fais oublier les potages de Gustine!... Mais j'y songe, moi!... Tu es vaillante, tu es seule, je suis seul... Vends ta maison et marions-nous... Ça te va-t-il?

— Oh! Parler de ça si vite, Ziré?

— Est-ce oui ou est-ce non?

— Bin là, je ne sais, moi!...

— Alors, ça va! C'est dit!... Dans dix mois nous nous marierons. . J'aurai ainsi une fière fille pour m'aider, pour entretenir la maison et me faire la soupe... Moi, je me charge du reste!... Le travail, vois-tu, Mélanie, je ne connais que ça, moi, le travail!..

JOSEPH CHOT.

L'IMPRESSIONNISME LITTÉRAIRE

Après s'être restreint aux réalités de la vie présente, après avoir sondé les sentiments quotidiens de l'amour, de la haine, de l'envie ou de l'ambition, les hommes éprouvent le besoin de s'échapper de cette sphère trop exploitée. Les artistes du XX^e siècle abordent des problèmes inédits. Ils savent qu'ils ne pourront pas résoudre les questions éternelles de la vie, et de la mort, mais ils ne craignent pas de se perdre dans le labyrinthe des pensées incomprises et de tâtonner dans le dédale des sensations indéfinies. Les impressionnistes, écrivains, peintres ou musiciens, essayent de nous faire sentir la présence des mille forces humaines, des grands courants ignorés qui sillonnent l'atmosphère et agissent sur nos sens, comme l'encens, l'alcool ou l'éther, nous plongent tour à tour dans l'extase ou dans la douleur. Le but est de nous faire sentir tout l'inconnu qui se dégage des choses, la perpétuelle communion entre le monde extérieur et notre propre être.

Ce besoin de creuser et de renouveler nos *impressions* a donné naissance à une esthétique nouvelle qui, comme toute innovation, a été bafouée par les uns, admirée par les autres.

L'ambition des impressionnistes est illimitée et très simple. Leurs œuvres n'expriment que la réalité approfondie.

Ils veulent agrandir le monde en nous faisant comprendre l'immensité de l'au delà, l'idéaliser en y ajoutant une parcelle de ferveur ou de poésie. Cette ambition n'est pas neuve. Les moines patients qui recopiaient les livres saints et enluminaient les missels, les primitifs dont les vierges baissent les yeux vers l'Enfant Jésus, chétif et nu, Shakespeare, Le Tasse, Schiller, parfois, ont connu ce mystère.

Cette impression intime et profonde qu'évoquaient jadis toutes les œuvres idéalistes a été supprimée par la victoire bruyante des romantiques qui ont remplacé le sentiment par la couleur et les préoccupa-

tions désintéressées par le souci de leur personnalité exigeante et infatuée. Et les poètes ont perdu la notion de la profondeur dans la pensée et de la simplicité dans la forme. Le monde, tout à coup, a été envahi par les géants.

La réaction a été terrible. Les jeunes auteurs, vers la fin du XIX^e siècle, ont compris la monotonie de l'immense avenue romantique. Ils ont abandonné les titans pour se rapprocher des hommes. Mais, dans l'existence grouillante, mesquine et terre à terre, ils ont observé surtout les actions les plus vulgaires, les passions les plus abjectes. Les notations du naturalisme sont exactes; mais des exagérations les déparent parce que les écrivains n'ont pas pu se déshabituer de regarder le monde derrière le verre grossissant de leur imagination exaspérée.

Les artistes, encore une fois, n'ont pas été satisfaits de cette esthétique qui les faisait ramper sur le sol et les éclaboussait de la boue du ruisseau. Les Parnassiens sont nés. Les ciseleurs de rimes rares s'apparentent aux moines du moyen âge, qui travaillaient, acharnés et patients, penchés, la loupe à la main, sur leurs miniatures multicolores. Mais les poètes modernes n'ont plus la foi; exténués d'avoir donné trop de voix pendant la période glorieuse du romantisme et du réalisme, ils manquent de souffle.

Mais déjà l'impassible Leconte de Lisle et le poète désenchanté du *Vase brisé* nous rapprochent de l'idéal primitif; en rendant aux artistes la mesure qu'ils avaient perdue, en retournant en arrière vers les origines classiques, Dierx et Sully-Prudhomme ont dégagé la pensée contemporaine et l'ont délivrée de la tyrannie du réalisme outrancier et de la grandiloquence superficielle. D'autres encore ont ensemencé le terrain: Les romanciers psychologues nous ont rappelé que la sensation s'étend au delà des actes, se prolonge et grandit comme les cercles successifs autour de la goutte de pluie dans la mare. Ainsi, dans ses œuvres de jeunesse, Paul Bourget enveloppe ses personnages dans une atmosphère très spéciale, à peine terrestre, qui les auréole et les *grandit*, malgré leurs amours médiocres et leurs préoccupations frivoles. Dans ses délicieux *Profils perdus* il décrit la

petite étudiante russe, Sofia, par l'attrait qu'elle exerçait, plus que par les détails visibles de sa physiologie : « Quelque chose de félin se dégagait des » moindres gestes de cette créature aux allures » menues... Je ne pus jamais percer la sorte d'éther » glacé au centre duquel sa personne se mouvait » comme dans une atmosphère à part de la nôtre. »

Dans la série des écoles qui se succèdent et s'enchaînent selon une logique constante, l'impressionnisme devait naître de la composition et des réactions du romantisme, du naturalisme, de l'esthétique parnassienne et psychologique. La tempête romantique, allumée en France par Victor Hugo, propagée en Allemagne par les frères Schlegel, transportée en Angleterre, se calme soudain. Le classicisme domine notre monde agité, changeant, sceptique en apparence, animé cependant d'un immense besoin de croire, désireux de se forger une philosophie tolérante, capable de satisfaire à la fois notre volonté de tout comprendre et notre besoin d'être dominés par des forces supérieures.

Puis les écrivains du Nord sont venus. Ils ont enveloppé le monde d'une brume épaisse où perçaient dans la nuit quelques lumières vacillantes; Ibsen, Bjoernson, Dostoïewsky, Tolstoï dans les conceptions religieuses de sa maturité, ont posé des milliers de problèmes moraux qui s'enchevêtrent, se contredisent parfois et nous déconcertent par leurs complications et leur profondeur.

Après avoir subi l'attrait instinctif et irraisonné de ces formes d'art étrangères, la France s'est rappelé que ces idées cahotées et vagues, ces rythmes mélodieux et troubles, ne lui étaient pas inconnus. Dans notre mémoire brouillée par l'évolution trop rapide de générations différentes, nous nous sommes souvenus que des poètes français, de pauvres êtres déchus, dégénérés, miséreux, morts l'un dans la misère, l'autre dans la folie, avaient plané dans les mêmes régions mystérieuses. Baudelaire et Verlaine ont été en France les initiateurs de l'impressionnisme, les pionniers dont les contemporains n'ont pas compris l'originalité intense et n'ont pas pu suivre l'envolée dans une ambiance surchargée de parfums grisants et

d'odeurs nauséabondes. Baudelaire, dans ses crises d'hystérie, Verlaine, dans ses angoisses et ses désespérances d'ivrogne, ont mis le doigt sur l'imperceptible filon des émotions exceptionnelles dont les auteurs du XX^e siècle n'ont pas encore mesuré les richesses gaspillées.

Mais, avant tout autre, Edgard Poë avait deviné que le monde s'étend au delà des bornes étroites de notre existence immédiate, de nos joies, de nos douleurs et de nos amours quotidiennes. Dans ses romans où la terreur se mêle aux actes, où les fantômes semblent participer à notre vie. Poë n'enregistre pas froidement les faits, leurs conséquences, leurs causes et leurs déductions. Le premier, il a su envelopper les êtres d'une atmosphère vague et cependant réelle qui s'épaissit ou s'allège selon les heures ou les circonstances. Des milliers d'esprits nous entourent ; nous ne les connaissons pas et cependant à certaines heures de lucidité, nous sentons leur présence. Ce sont les souvenirs qui naissent tout à coup, puis s'effacent de notre mémoire ; ce sont les pensées des hommes qui nous troublent. Le milieu, la température, un geste agissent sur nos nerfs et modifient notre conduite. Poë a eu l'intuition de l'invisible, des mille et une vibrations de l'air, de l'influence des couleurs et des forces sur notre cerveau. Cependant, malgré sa compréhension de ces facteurs ignorés, son intelligence n'a pu expliquer qu'un seul phénomène : la terreur, parfois légitime, souvent injustifiée. Il revient sans cesse à cette impression primordiale. La vétusté de la maison d'Usher, la nuit qui l'entoure, la plainte du chat muré, le doigt qui frappe à la porte, toutes les manifestations extérieures de la vie contribuent à rendre cette angoisse plus sensible et plus immédiate.

Edgard Poë a débarqué sur une terre inconnue. Il a entrevu un domaine étrange dont il distinguait à peine les beautés, dont il ne soupçonnait pas les limites. Aujourd'hui, toute la jeune littérature s'inspire de sa découverte. La vie, dans ses recoins les plus secrets, se trouve éclairée soudain par une lumière plus pénétrante.

D'Annunzio chante l'amour ; il rend désirable et belle la sensualité physique que les poètes ont dédai-

gnée jusqu'ici, parce qu'ils n'en ont pas saisi les causes éternelles et inéluctables. Maurice Barrès, dans le *Jardin de Bérénice*, dissèque le cœur humain, décompose son « Moi » sensitif et égoïste.

Mais personne mieux que Maeterlinck n'exprime l'inexprimable. Les idées qui jusqu'ici paraissaient abstraites et parfois confuses, prennent sous sa plume une ampleur inattendue ?

Dans l'*Oiseau bleu* la scène du « Royaume de l'avenir », où ces enfants attendent l'heure de la naissance, la minute où ils participeront à nos douleurs et à nos luttes, est actuellement le chef-d'œuvre de l'art impressionniste. Toute la poésie et toute la puissance de l'invisible nous sont dévoilées dans un tableau simple jusqu'à la naïveté, sensé et puéril comme un Van Eyck. Dites dans ce cadre du palais de l'Azur, les vérités éternelles semblent plus profondes et plus vraies. Les unes sont très simples et chacun peut les comprendre :

— *Tu n'as pas de chapeau ?*

— *Non ; pourquoi c'est faire ?*

— *C'est pour dire bonjour... et puis quand il fait froid...*

Le symbole des autres échappe à la foule des spectateurs que les problèmes éternels ne préoccupent pas.

— *Et le petit garçon qui marche comme s'il n'y voyait pas...*

— *Est-ce qu'il est aveugle ?*

— *Pas encore, mais il le deviendra... Regarde-le bien ; il paraît qu'il doit vaincre la Mort...*

— *Qu'est-ce que ça veut dire ?*

— *Je ne sais pas au juste, mais on dit que c'est grand...*

Tout cela est délicieux ; les enfants bavardent avec candeur, et mêlent à leur babillages les préoccupations les plus angoissantes. Chaque mot a une signification symbolique, depuis le titre : l'*Oiseau bleu*, qui désigne le bonheur inaccessible et toujours poursuivi, jusqu'aux personnages des gardiennes, des petits génies et de la Mort.

En effet, dès la première heure, les symbolistes ont compris que la langue forgée par le peuple, construite

dans le but défini de représenter certaines idées sommaires et certains gestes immédiats, ne pouvait pas exprimer les intuitions et les idées vagues. Mais, en s'efforçant de remédier à cet inconvénient, René Ghil et Mallarmé ont compromis le succès de leur école par des excentricités déplaisantes et des partis pris déplacés. Ils ont cru briser la chaîne de continuité qui relie toute œuvre à la précédente et fait éclore la pensée d'aujourd'hui de la réflexion d'hier. Ils auraient dû se dire : « L'humanité doit sonder des problèmes plus profonds et plus subtils ; elle doit aller de l'avant, saisir des nuances et prévoir des faits qui, jadis, ne participaient pas à nos préoccupations et échappaient à notre entendement. Comme un peintre compose sa palette selon le coloris des paysages ou la carnation des chairs qu'il veut rendre, nous devons nous autres, écrivains, compléter la langue, refondre les mots existants, les juxtaposer dans un ordre inconnu, afin de rendre palpable ce que, jusqu'ici, personne n'avait pu exprimer avec précision.

Les premiers initiés qui ont entrevu ce monde nouveau ont été effrayés du chaos ; leur cerveau s'est obscurci, leur langage s'est embrouillé. Mais aujourd'hui les poètes procèdent avec méthode. Ils s'inspirent des procédés usuels de notre XX^e siècle. Pas à pas ils avancent dans le royaume de l'inconscience. Cependant, ne nous leurrions pas ; nous avons à peine soulevé un coin du voile, peut-être ne débrouillerons-nous jamais davantage l'écheveau compliqué des sensations, car si le domaine de la suggestion est infini, l'impressionnisme, tel que la pratique entre autres Maeterlinck, n'a qu'un champ limité. A peine notre intelligence a-t-elle pénétré dans le royaume du mystère qu'elle hésite, s'arrête et recule ; il y a un monde où il n'est pas permis à l'homme de pénétrer. Nous pouvons interpréter des gestes, échafauder des suppositions et construire un édifice imaginaire ; la vie peut nous livrer quelques-uns de ses secrets, l'âme et la mort nous resteront toujours inconnues.

WILLIAM SPETH.

MAETERLINCK A BRUXELLES

A mon père.

Ce soir Jacques Verbruggen, dans son petit troisième de la rue des Sables, s'ennuie.

Jacques, le bon vivant bruxellois, qui se compare volontiers à un voyageur d'express blasé des impressions mièvres et qui ferme les yeux devant les campagnes insipides, pour les écarquiller bien fort lorsque les accidents du terrain étagent maintes échappées de pays nouvelles, charmeuses et colorées ; Jacques s'ennuie : la plaine, uniformément embrumée aujourd'hui, l'a forcé à clore les paupières depuis ce matin. Pour en arriver à des considérations moins symboliques, le bureau a été plus hostile que de coutume, Paulette est en province avec « sa bonne maman », ses deux compagnons habituels ne sont pas libres, eux non plus, l'un faisant du service de nuit, l'autre devant — ô ces maris ! — par une constance d'un jour, étouffer gentiment dans le cœur de sa femme quelques jalousies naissantes.

Il bruine, il fait gris et, au long de la rue populaire, les vociférations de soiffards en ribote incitent peu au désœuvrement lourd du cabaret.

Sept heures. Jacques s'ennuie, s'ennuie, s'ennuie... Que faire ? Sortir ? Se griser à l'odeur du vice qui s'éveille ? Wouh ! Paulette est partie ce matin ! — Le théâtre ? Ah ! Ouich ! Que joue-t-on actuellement à Bruxelles ? — Lire ? — Allumer un feu clair, rouler son fauteuil jusqu'à la cheminée, s'engouffrer dans de hautes pantouffles capitonées et... et fondre comme un sorbet sous la caresse d'une main de midinette ! Zut ! Zut !

Jacques arpenle, colère, les deux étroites chambres de son « appartement » et, tout en aspirant avec rage les bouffées de sa pipe, il grogne par intermittence des phrases sans suite d'où éclatent, à tout bout de champ, des « sale corvée ! » « tas d'idiots ! » « fichu trou ! » appuyés de vocables sonores et odorants.

Doucement l'heure passe et Jacques se fatigue à maugréer ainsi. Ce pendant qu'il marche, d'un pas déjà assagi, il guigne les rayons multicolores de sa bibliothèque. Dans son âme de bibliophile il sent sourdre une nébuleuse consolation.

« Je vais lire », s'avoue-t-il. Mais son esprit bouillant se recabre : « Zut ! Ce n'est pas le moment du fauteuil, de la chaufferette et du rêve ! Zut ! »

Il bouscule un peu vivement les in-dix-huit préférés, en déplace un, en désemprisonne un autre, enlève un troisième et va recommencer sa maussade flânerie quand, tout à coup, à la vue des dos jaunes où s'étale et se répète de l'un à l'autre un nom fameux qu'il admire entre tous, son large facies d'homme intelligemment heureux, sur lequel les contrariétés ne peuvent avoir longtemps prise, s'épanouit en un sourire qui va s'élargissant.

Il a trouvé le motif d'une blague et il rit, il rit finement, en dillettante de l'humour. Décidément sa soirée ne sera pas perdue.

Transfiguré, les pommettes fiévreuses, il s'habille dare dare et, avant d'endosser son paletot, se campe en pleine lumière devant sa glace, s'étudie, fait des mines et s'esclaffe souvent pour reprendre aussitôt un air pensif, un tantinet mélancolique et doux.

Le voilà dans la rue. Il déambule. Les maisons défilent en cadence. Il débouche place du Musée. Tant absorbé qu'il est par une foule de réflexions attachantes, Jacques se trouve tout étonné d'être arrivé si vite à son but et son concept ne se rouvre aux influences extérieures que lorsqu'il découvre, devant lui, la façade de la Bibliothèque royale dont les deux salles de lecture, au verso de leurs vitres diaphanées de vapeurs, s'animent de clartés pâles, d'ombres glissantes et d'énormes pyramides de casiers.

Il hésite. C'est grave ce qu'il va commettre là !

Bah ! Le ciel pleure, le vent s'attriste horriblement au fond de la cour rectangulaire, la vie est fade ! Bah ! Et il pénètre dans le vestibule, les jambes un peu flasques malgré tout, mais le masque impassible — un tantinet mélancolique et doux.

Au vestiaire il se débarrasse sans hâte, s'examine encore une fois dans sa glace de poche, caresse ses lèvres et ses joues glabres, rajuste le nœud de sa cravate et se dirige bien à l'aise vers la salle des périodiques, où il entre comme chez lui.

Au long de la double rangée de tables s'allongeant sous la lumière des globes électriques, une trentaine de personnes courbées sur des fascicules lisent avec une telle ferveur qu'on pourrait aisément s'imaginer qu'elles dorment tant elles font silence et s'arc-boutent sur les pages dépliées.

Entre tous ces studieux Jacques avance flegmatique et discret, lorsque tout à coup, un psitt-psitt l'oblige à tourner la tête pour apercevoir, derrière un pupitre, près de l'entrée, un petit bonhomme hirsute qui, de l'index, lui fait de vagues signes. Il l'avait prévu. Tranquillement il rétrograde et, s'adressant au petit bonhomme qui paraît être encastré dans sa chaise :

— Vous désirez, Monsieur ! lui dit-il.

— C'est pour vous réclamer votre carte... ou votre nom, bredouille l'autre à mi-voix.

— Maurice Maeterlinck, susurre Jacques, simple et poli.

Le petit bonhomme, un peu sourd, un peu somnolent, un peu obtus, ne comprend pas.

— Maeter... Maeter?...

Jacques, condescendant :

— Maeterlinck, mais oui, Maurice Maeterlinck, Monsieur !...

Pan ! Le coup est frappé. Jacques s'éloigne et, tandis que le petit bonhomme de préposé, ahuri, se tremousse en une plongeante révérence et en hochements désordonnés, il gagne le fond du local, cueille quelques piles de revues savantes, se choisit une place esseulée, range les publications en remparts autour de lui et, les poings aux tempes, s'enfonce gravement dans sa lecture.

Gravement ! Diable ! Sa posture confirme, certes, la conviction que ses voisins doivent se faire de son état d'esprit, mais, cependant, ce qu'il s'amuse dans son for intérieur, tellement même que la joie qui

l'illumine fuse parfois spontanément par ses yeux et ses lèvres contractées et qu'il est obligé alors de se plonger plus avant dans l'amas des paperasses, pour y chercher un refuge certain et pour y étouffer un rire grandissant qui le charme, tout en l'effrayant un peu.

Pensez donc ! Lui, Jacques Verbruggen, l'infime commis d'administration, devenu, au hasard d'une fantaisie, l'illustre auteur de *Pelléas et Mélisande* ! Son toupet le ravit, car il est, cette fois encore, à hauteur de son ambition de délicat malicieux dont la plaisanterie doit toujours se pimenter d'un grain d'inquiétude et d'imprévu. Pourtant, que pourrait-il appréhender ? Bâti en gaillard robuste, frisant la cinquante, le torse haut et large, le profil saillant, les cheveux ondulés, la barbe et la moustache rasées, les prunelles profondes, rayonnantes de bonté, de mélancolie, de sérénité mâle, n'est-il pas — trait pour trait — le Maeterlinck des marchands de cartes postales et, partant, ne pourrait-il pas l'être pour la multitude des gens d'ici, qui ne connaissent point le vrai Jacques Verbruggen, profane de la Bibliothèque royale depuis près de dix ans ?

Quant aux détails, va-t-on lui réclamer son état civil ?

Jacques se rassure et, par les meurtrières de son enceinte de papier, examine furtivement la physionomie de la salle.

Le petit bonhomme hirsute a quitté son bureau et, près de la chaire qui trône au milieu de la place, il parle, il parle, il parle au bibliothécaire, incrédule sans doute, car ce dernier sourit d'un air railleur et apitoyé. Peu accoutumé qu'il est à entendre jaser l'obscur fonctionnaire, le docte monsieur en redingote a accueilli avec un haussement d'épaules significatif la nouvelle de son subordonné mais maintenant que l'autre insiste et spécifie, il le croit devenu positivement ou fou, ou pris d'un accès de gâtisme hallucinant.

— Ah ! Ce petit Dervaux qu'il est donc bête ! Un particulier entre ici, lui annonce Motard et Deglain et vlan ! voilà Dervaux, parce qu'il vient de lire son

journal où l'on échote à propos du créateur de *L'Oiseau bleu*, qui prend le visiteur en question pour Maurice Maeterlinck. Non, mais, Mae-ter-linck, Maurice Maeterlinck qui se repose à cette heure, tout naturellement dans sa Villa des Abeilles, à Nice! Cré Dervaux, va! Il sera bientôt temps de le pensionner, celui-là!

Mais l'autre, avec la sottise des niais, s'entête :

— Je vous jure...

En fin de compte, le bibliothécaire rageur, pour se dérober à l'ennuyeux personnage et pour le confondre pleinement aussi en humiliations où il pourra mettre toute sa supériorité écrasante, lui glapit :

— Eh bien, venez, nous allons voir!

Le choc de leurs dialogues a fait dresser maintes oreilles, peu aguerries à ce tapage insolite qui trouble la paix du sanctuaire. Que se passe-t-il donc? Des crânes émergent de ci, de là. On regarde avancer les deux partenaires. Le bibliothécaire prend les devants et, arrivé à la table de Jacques, il ralentit le pas, chipotte un catalogue, lorgne obstinément à gauche, tâchant d'apercevoir la figure du phénomène.

Jacques sent peser sur lui ce regard curieux; les yeux correctement voilés, il relève la tête, paraissant étudier un secret de l'au-delà.

Pan! Le second coup a porté.

— Oui, c'est lui!

Le bibliothécaire a été tellement médusé qu'il a presque crié tout haut la phrase définitive. Jacques est content. Ça va, ça prend parfaitement.

— Oui, c'est lui!

Plus nombreux, les bustes courbés sur les feuillets se sont levés à ces mots, l'ensemble de la chambrée vibre et s'intéresse.

Que se passe-t-il donc?

Les interrogations volent et se croisent. La ruche taciturne s'emplit d'un timide bourdonnement de voix. Un fidèle habitué s'enhardit et, au moment où le bibliothécaire exalté s'engage dans le couloir de sortie pour aller faire part à ses collègues du premier étage de la prodigieuse information, il l'attrape, le questionne et se met à badiner en écoutant le récit.

— Maeterlinck! Ah! Ah! Elle est bonne... Quel gobeur, ce Monsieur Vergny!

Quand même il va voir, délicatement lui aussi, et revient stupéfié, extatique, menu comme un être qui aurait frôlé Dieu.

Maeterlinck! Pareil à un courant galvanique actionnant une série de mécanismes divers, le nom magique a uni toutes les pensées.

Maeterlinck est là qui travaille!

Quelques incrédules osent émettre des arguments à l'encontre de l'opinion prédominante, invoquer, avec l'incognito dont Maeterlinck se vêtirait pour venir consulter des documents de la Bibliothèque, la certitude qu'il réside cet hiver à Nice; arguments aussitôt combattus par un cénacle d'avertis — qui le connaissent — et le savent incapable d'emprunter un pseudonyme.

— Brou, ce ne serait plus lui ça!

— Quelle ineptie, Maeterlinck mué en M. Van Droogenbroeck ou Dupont... Oh! Oh!

Quant à l'autre hypothèse:

— Sait-on jamais où il voyage ce diable d'homme si mystérieux?

La complicité du destin s'affirme en faveur de Jacques et il se fait que tous ces lecteurs, aux connaissances certainement étendues, hypnotisés par on ne sait quelle confiance subite, aveuglés par une ressemblance complète, envoûtés par la sorcellerie régnant autour du nom prestigieux, admettent d'emblée l'authenticité du glorieux écrivain, à l'existence si dérobée, si lointaine.

A ceux qui tergiversent encore, on répète de toutes parts:

— Allez le voir et vous en reviendrez comme nous, é-ba-his!

Et ils y vont, avec des ruses d'Indiens, les méfiants, et reviennent ébahis. Mais aucun ne songe à une mystification possible.

Les conciliabules, quoique s'étendant, ont cependant baissé de ton, car la présence du maître mitige le bagout du plus hardi.

En sourdine, un chanoine terreux qui n'a jamais

exprimé la moindre réflexion, pérorer comme un nouveau Lacordaire; des étudiants s'entretiennent avec de poncifs lettrés tout chenus; une jeune slave, aux manières farouches, abandonne ses confidences à un ingénieur qui ne lui demande rien et, dans l'anti-chambre, le préposé, un doigt sous le nez de la concierge, lui révèle que c'est lui, lui seul qui a reconnu Maeterlinck, lui seul et non pas M. Vergny, stupide, mais prétentieux.

Et l'on épie le moindre geste de l'immortel érudit.

— Tiens, il écrit!

— Voyez, il se mouche!

— Il se baisse, il lit!

Et on le dissèque avec art et dévotion.

Jacques s'amuse, ah, de tout son cœur!

Il ne craint même plus l'issue de l'aventure tant l'admiration que la foule lui prodigue le grise délicieusement. Pour un peu il se croirait devenu positivement le véritable lauréat du prix Nobel.

Afin de se prouver la puissance de sa chimère, il se lève, prend dans un rayon une nouvelle charge de périodiques, se carre, se rassied et se remet à lire. En un clin d'œil, il a vu la salle, toute la salle qui, terrassée par un mutisme claustral, suspend sa vie et centralise ses facultés dans ses orbites pour ingérer, à tout jamais, le galbe du génial littérateur.

Par delà les cahiers amoncelés, Jacques entend tout, voit tout, comprend tout, subrepticement. Quelle frénésie!

— C'est étonnant, se dit-il, comme la proximité physique d'un auteur discuté tourne à son avantage les avis de gens instruits qui, une minute avant son arrivée, ne professaient guère une vénération aussi absolue.

Et, l'instant d'après :

— Ne voilà-t-il pas que je me mets à philosopher, reprend-il, en pouffant dans son mouchoir, tandis que l'assemblée écoute éternuer Maeterlinck?

Sur ces entrefaites, le bibliothécaire, toujours aussi excité, a réintégré son office, suivi de bon nombre d'acolytes qui entrent sur la pointe des pieds, s'aventurent jusqu'aux trois quarts de la salle, puis là,

arrêtés à une distance respectueuse, se contentent d'examiner le plus fugace des mouvements de Maeterlinck, lequel affecte de demeurer insensible de l'autre côté de son mur d'imprimés.

Le ferme-porte soupire sans trêve et tous les laborieux qui s'occupaient dans la rotonde de l'étage supérieur, l'un après l'autre, retenant leur haleine, frôlant le linoleum ciré, pénètrent sans bruit et se fauflent entre les chaises, les tables, les rayons.

Un imberbe universitaire soutient : « qu'il faut faire quelque chose ». Des amis de M. Vergny le pressent pour qu'il aille formuler les sentiments admiratifs de tout le monde; mais le bibliothécaire, couperosé, désorienté, indécis, bafouille quelques excuses où il est question de prudence, d'incompétence et d'égards.

— Oh! Oh! Le dénoûment est proche, soupire Jacques, à regret.

En effet, il plane un vent de manifestation ultrasymphatique et malgré cela personne ne veut courir le risque de prendre la parole au nom de tous, encore moins au sien.

La salle s'emplit graduellement, les cous se tendent, les visages s'irradient et nul n'ose même plus s'approcher du Belge mondial, puissant et enchanteur qui, n'étant certainement pas venu dans ce bâtiment depuis longue, très longue date, au lendemain de sa promotion au titre de génie universel, s'attable simplement parmi ses frères jamais reniés.

Maeterlinck! Car c'est lui, n'est-ce pas, cette forme bien découplée qui lit en silence. Aucun ne se permettrait de douter. La stature, la figure, le regard — ô! ce regard mélancolique et doux! — et aussi cette simplicité discrète qui enivre en imposant... Si quelqu'un voulait encore barguigner, on le jetterait dehors, tant les cerveaux sont échauffés.

Enfin, on se lève. Quelques groupes décidés se forment. Jacques a compris. En véritable Maeterlinck qu'il se doit de rester, Maeterlinck, convaincu de la froideur de ses compatriotes qu'il a cru incapables d'un élan affectueux à l'aveu de son nom, il s'apprête à partir.

Comme le plus placide des mortels, il range ses

revues dans leurs casiers et d'un pas dégagé marche vers la sortie. On s'écarte, on louvoie, on fait la haie, une petite Russe s'enflamme, s'époumonne :

— Sdrasvouïe, Maeterlinck, sdrasvouïe !

La digue est rompue. Un, deux, trois, cent hurrahs répondent, et, tout à coup, dans la sévère salle des périodiques archicomble, tous ces êtres si différents, parmi lesquels s'agitent des orateurs certains, ne trouvant pas d'autres termes pour traduire leur extase se confondent en un « Vive Maeterlinck ! » qui chante tel un cantique.

Jacques ému, le vrai brave homme de Jacques ému sérieusement d'avoir dupé tant de gens sincères, remercie gentiment de la main. On le bouscule, on l'écrase maintenant et, en dépit de la solennité de ces lieux officiels qui n'ouïrent jamais tempête pareille, on ovationne sans cesse : « Vive Maeterlinck ! » Il se tait, la gorge sèche, se sentant un peu fat, un peu confus, recueillant tout son sangfroid pour parvenir victorieusement au vestiaire. Il s'entrevoit dans un miroir. Diantre, son masque serein s'est profondément altéré et ressemble plus à celui d'un collégien tricheur qu'à celui d'un surhomme.

Mais le public aveugle est lancé et toutes les tares humaines pollueraient en vain son front, il n'en resterait pas moins Maeterlinck pour cette cohue fascinée qui fête en lui le lauréat du prix Nobel, le poète et le philosophe dont elle ne discerne plus les traits, mais l'émanation saine, splendide.

Sous le portique, quatre journalistes le happent, l'interviewent, se pendent à ses habits, le tirent qui à droite, qui à gauche. Il se sent perdu et ne se rend pas compte de la cécité de tous ces yeux qui brillent et le protègent.

Dans l'intervalle des ovations qu perdurent, il ne peut que soupirer :

— Je vous en prie, messieurs ! « Si j'avais su ! » « Laissez-moi ! » « Laissez-moi ! » « Je vous en prie ! »

Le chapeau en main, il marche, il vole vers la place du Musée. Que faire ? On le suit toujours ! Les reporters, stylographe au poing, précèdent à reculons, supplient, notent, questionnent.

— Messieurs, laissez-moi !

Ciel, que faire ?

La foule clame :

— Vive, vive Maeterlinck !

Sauvé ! Un auto-taxi, drapeau dressé, vire dans la petite rue du Musée. Jacques bondit sur la portière, ouvre, entre, referme, rugit une adresse quelconque et s'écroule aux creux des coussins tandis que le chauffeur, prévoyant une bagarre, fait démarrer à la troisième vitesse sa voiture qui file et se perd loin d'un dernier : « Vive Maeterlinck » ! retentissant.

Et le lendemain, quand il eut parcouru les journaux, Jacques Verbruggen se reprit à rire, de son rire de bon blagueur bruxellois, en lisant à la première page, inséré en manchette capitale :

« MAETERLINCK A BRUXELLES ».

Chaque feuille brodait copieusement. Le créateur du *Temple enseveli* avait dit, avait fait une infinité de choses et ne s'était pas du tout dérobé à l'engouement de ses concitoyens.

RAYMOND DE RIDDER.

POÈMES

A Madame la baronne Paul de Moffarts.

I. — DÉDICACE DE LA « CHANSON DES BOIS ».

*O bois de mon enfance, ô bois de ma jeunesse,
Vous que j'ai parcourus, le cœur gros, si souvent.
Vous qui m'avez bercé dans la plainte du vent
Quand l'automne venait alourdir ma détresse ;*

*Vous dont l'âme profonde a gardé le secret
De mes heures d'amour ou de mélancolie ;
Vous dont l'ombre me fut douce comme une amie,
Je vous aime, grands bois... je t'aime, ô ma forêt !*

*Je t'aime... qui dira les voix mystérieuses
Que le toucher du soir peut éveiller en toi ?
Qui comprendra jamais le charme et tout l'émoi
Qu'abrite le printemps sous tes feuilles soyeuses ?*

*Qui rendra les divers aspects de ta beauté,
Charmeuse qu'avril baise et que l'hiver fait vierge,
Souveraine toujours, dans ta blancheur de cierge
Ou dans ton cadre vert fleurant la volupté !*

*Celui qui te chérit trouve pour sa souffrance
Un apaisant murmure et de douces leçons :
Le vieux nid délaissé connut bien des chansons
Et voici maintenant qu'il s'effrite en silence.*

*Les petits sont partis, ils sont partis très loin
Avides d'essayer leurs ailes frémissantes...
Quand ils sont revenus pour leurs amours naissantes
Ils t'avaient oublié, pauvre nid tout disjoint!*

*Ce furent, à côté, d'autres berceaux de mousse
Gardant en leur velours les œufs d'ocre ou d'azur
Qu'ils sentirent enfin, d'un travail lent et sûr,
Se fendre et puis s'ouvrir, secousse par secousse.*

*O ma forêt! mon cœur est un vieux nid disjoint
Qui vient s'éparpiller entre tes branches basses
Et jeter sa chanson à tous les vents qui passent...
Qu'importe si personne en prendra jamais soin!*

*Qu'importe où sont allés mes beaux oiseaux de rêve
Et quel abri nouveau s'ouvre pour les bercer?
Un jour ils reviendront;... je n'aurai qu'à laisser
Mon âme grande ouverte aux afflux de la sève.*

*Je n'aurai qu'à frôler quelques bourgeons d'avril,
Qu'à voir s'épanouir une anémone rose
Et qu'à sentir un peu l'amour en chaque chose
Parmi les ruisseaux clairs et leur premier babil.*

*Sois mon inspiratrice, ô ma Beauté féconde
Et ces chants, reçois-les comme un hommage pur,
Comme l'éveil du merle égayé par l'azur,
L'hymne du rossignol et sa douceur profonde,*

*Comme le vent du soir et le vent du matin,
Comme l'écho mourant des cloches fugitives
Et tout ce que l'automne a de langueurs pensives,
Et tout ce que l'hiver a de charme hautain.*

*Laisse-moi pénétrer ton splendide mystère,
M'en repaître l'esprit, la poitrine et les yeux
Pour qu'après un beau soir d'amour silencieux
Ta voix au fond du cœur, j'aïlle vers la lumière!*

II. — CHANSON.

*Mignonne, les bois sont sortis
De leur sommeil : voici des nids,
Voici fleurir une aubépine :
L'amour est prêt pour la moisson,
Dressant, dans sa grande chanson,
L'œuvre divine.*

*L'éveil que je lis dans tes yeux
Ecoute : il est au fond des cieux,
Plein de soleil l'açur en vibre
Et la forêt, depuis longtemps,
S'unit au lumineux printemps
Fibre par fibre.*

*Aujourd'hui, les oiseaux sont fous,
La mousse est tiède, l'air si doux
Qu'une senteur y glisse à peine ;
Brûlant, mon cœur s'épanouit
Oh ! sur l'hiver évanoui
Règne, ma Reine !*

*Viens ! nous irons mêler nos voix
Aux voix qui chantent dans les bois,*

*Aux voix d'amour et de caresses
Et sur le bord des gais ruisseaux
Nous trouverons des mots nouveaux
Pour nos tendresses!*

IDYLLE.

*La brise est embaumée
Le soleil radieux,
Viens, ô ma bien-aimée,
Ouvre tout grand tes yeux!*

*Ouvre-les qu'ils s'emplissent
D'azur et de clarté,
Qu'en nos âmes s'unissent
L'amour et la Beauté.*

*La forêt se réveille
Les ruisseaux chantent clair,
Un vol : c'est une abeille,
Un cri : c'est un pic vert.*

*Un nid : c'est la fauvette,
Un trille : le pinson,
L'écureuil en cachette
Répare sa maison.*

*Le bouvreuil siffle une ode
En jabot de velours
Et le merle maraude
Hâbleur, comme toujours.*

*C'est la grande allégresse,
C'est la voix du printemps,
L'air n'est qu'une caresse
Et nous avons vingt ans!*

*Ouvre tes yeux, mignonne,
Ouvre surtout ton cœur :
Sur les feuilles d'automne
Les mousses sont en fleur,*

*Sur les feuilles d'automne
L'avril a, d'un baiser,
Fait germer l'anémone
Au calice irisé,*

*Fait pour les clairières
Où règne un gai soleil
Jaunir les primevères
Aux parfums non-pareils,*

*Et voici des pervenches,
Des myosotis purs
Qui sur l'onde se penchent
Mirant leurs yeux d'azur.*

*Allons! dans cette fête
Soyons oiseaux!... des fleurs
J'en mettrai sur ta tête
Et sur tes yeux charmeurs.*

*J'en couvrirai la place
Où tu voudras t'asseoir
Et nous vivrons d'espace
Et d'amour, jusqu'au soir!*

AUTOMNE.

*Ecoute, ô ma forêt : voici venir l'automne
Dans la plainte du vent ;
Le hêtre, le bouleau, le tremble qui frissonne
Se teignent d'or mouvant.*

*Seul le chêne haussant son feuillage sonore
Semble absorber l'azur
Et, dans sa royauté majestueuse encore,
Braver le deuil futur.*

*L'air est plein de tristesse en sa clarté morose,
Un rayon de soleil
Se ranimant parfois, légèrement se pose
Sur ton manteau vermeil.*

*Mais c'est une caresse à peine ressentie,
Morne adieu d'un amant
Dont la flamme pâlit de te trouver flétrie
Et meurt en un instant.*

*Et moi qui suis aussi ton amant, moi qui t'aime
Dans ta grande torpeur,
Je viens à toi, charmé par cette langueur même,
Car j'y viens en rêveur.*

*Pour mes songes sans fin, j'ai besoin du silence
De tes moindres sentiers.
J'y veux à ton haleine endormir ma souffrance
Durant des jours entiers.*

*Oh! laisse sur mes pas tomber les feuilles mortes,
Laisse-les recouvrir
Ces illusions-là qu'un Dieu rendit si fortes
Et qu'un mot fit mourir.*

*Que je ne trouve plus la trace des journées
Pleines d'ombre et d'amour
Où j'allais en chantant sous tes branches courbées
Tel un gai troubadour,*

*Car sur mon cœur ouvert plane tout un automne
Avec son vent glacé
Dont j'écoute, meurtri, la plainte monotone
Comme on entend passer*

*Un vol d'oiseaux craintifs aussi blancs que la neige
Et si hauts dans le ciel
Qu'on les croirait doués, en virginal cortège,
D'un essor éternel!*

ADRIEN DE PRÉMOREL.

LE DOUZIÈME PROVISoire

Pour fêter le prince Carnaval, on a agité les grelots de la folie. Cela n'avait pas, au milieu des bourrasques de pluie et de vent, un son particulièrement séduisant. Mais,



puisqu'il y a des gens qui aiment cela... D'ailleurs, ce prince Carnaval devient un individu rudement miteux. Ses chausses sont trouées et son pourpoint laisse voir le gilet de flanelle. Il a remplacé l'esprit, — à supposer que l'ambiance bruxelloise lui en ait laissé, — par la grossièreté lamentable. Les gens qui célèbrent le carnaval ne se trouvent plus dans un état de légère ivresse; seulement, ils sont saouls comme des cochons. Ce

n'est pas plus distingué; mais cela prouve que chez nous on ne fait pas les choses à demi... Louons-nous donc d'avoir des tendances que l'on pourrait appeler intégrales.

J'ai, personnellement, pour le carnaval une répugnance que rien ne peut vaincre. J'ai beau me raisonner : la bêtise étalée et publique me peine toujours. J'ai tort de me faire de la bile, je le sais. Ce que c'est que d'être altruiste!

J'ai assisté, un moment, dans un café du centre de la ville, à la « fête », si j'ose ainsi m'exprimer. Elle m'a produit, au moral, l'effet que produit, au physique, l'eau tiède absorbée par un monsieur qui a dîné avec une trop grande véhémence. Je n'ai pas besoin de vous dire que la plupart des consommateurs se trouvaient dans un état nettement comateux. Ce pourquoi, ils continuaient de boire, comme des gens qui ont assumé une tâche de haute utilité morale et entendent la remplir — ah! oui! — jusqu'au bout.

J'ai contemplé les ébats de jeunes personnes crottées et court-vêtues. Elles avaient des propos charmants. Quand,

voyant mon air plutôt renfrogné, — dire que tout le monde me prend pour un auteur gai! — elles essayaient, par des discours brumeux et savamment imbéciles, de me tirer de la lecture d'une vague gazette et qu'elles arrivaient simplement à me faire hausser les épaules, je devenais aussitôt le doux but d'une série de *Loorick!*



Vagabond! Poire! Krotter! et autres petits adjectifs mignons tout plein. Vous me direz que je n'avais qu'à m'en aller. Mais je n'ai pas, *primo*, à recevoir votre avis. Et, *secundo*, vous avez tout de même de la chance que je me sois trouvé au milieu de l'orgie carnavalesque. Quand ce ne serait que pour vous signaler mon dégoût. Je vous signale notamment certaine fanfare, fanfare simplement composée d'un homme à harmonica, d'un flûtiste et d'une contrebasse qui, tout en s'accompagnant vaguement eux-mêmes, chantaient, en flamand, des choses à faire rougir un sapeur. Des dames élégantes avaient l'air de trouver cela extrêmement comique. Et dire que c'étaient peut-être des femmes honnêtes, voire rigoristes! Mais, en temps de carnaval, n'est-ce pas, il ne faut pas se montrer bégueules...

A constater aussi le penchant délicieux qu'en notre joyeuse époque les gens ont à se déguiser en apaches. C'est d'un goût parfait. J'ai assisté aux ébats d'une jeune femme habillée en « terreur du Sebasto ». Elle avait absorbé un nombre effrayant de consommations. Les demis de Munich succédaient aux petits verres, les coupes de champagne aux demis. Il m'a rarement été donné de rencontrer dans ma carrière, déjà longue cependant, une pocharde plus complète. Je ne sais pas comment elle résistait,

ni ce qu'il est advenu d'elle après toutes ces ingurgitations. En tout cas, c'était du dernier galant. Quand un garçon, esquinté mais encore empressé, venait demander : « Ces messieurs et dames désirent... », l'aimable créature érucitait un : « Ta gueule ! » qui évoquait sur-le-champ les grâces poudrées de la Régence...

Une petite question. Il est entendu que, les jours de carnaval, les adultes sont autorisés à se montrer plus bêtes que de coutume. Admettons et passons. Il est même entendu que l'on est libre, ces jours-là, de tenir des propos orduriers en public. Seulement, ne pourrait-il pas exister un règlement de police concernant les enfants ? J'en ai vu, j'en ai entendu : c'était immonde, tout simplement. Des gamins de sept ou huit ans venaient hurler, d'une voix encore grêle et déjà rauque, dans les cafés enfumés, les plus répugnantes « fantaisies » des caf' conc' de la Butte. Des fillettes, pâles et mortes de fatigue, dégoisaient des stupidités platement pornographiques. Et on applaudissait, follement ! Il était 3 heures du matin...

Je laisse bien volontiers le carnaval aux pauvres gens que cela amuse. Mais j'estime qu'il conviendrait d'interdire aux enfants la promiscuité de notre bêtise et de nos saletés. Il y aura d'ailleurs des gens pour me dire que je n'ai pas à me mêler de faire des règlements — ou d'en suggérer...

* * *

On peut écrire des pièces joyeuses — ce n'est pas de moi que je parle — et n'être néanmoins pas un méchant homme. Ainsi, voyez M. Léon Gandillot, qui écrivit un certain nombre de vaudevilles où la pâle neurasthénie ne fit jamais la plus petite apparition. On sait que les M. Vautour parisiens n'aiment pas les enfants. Au moins, les enfants de leurs locataires. (Peut-être trouvent-ils que, pour les enfants, on devrait contracter un bail résiliable — comme pour les appartements ?) L'un de ces sympathiques personnages vient encore de se signaler par un haut fait. Il a expulsé une famille de sept personnes, dont cinq

enfants : le père, un ouvrier, devait à son propriétaire la somme de... 1 franc! (Ceci n'est pas un conte.) M. Léon Gandillot s'empessa de faire savoir qu'il hébergerait les expulsés chez lui. C'est un geste qui n'est pas vilain.

Si tous les écrivains gais — et même les autres, mon Dieu! — imitaient le vaudevilliste français, nous arriverions rapidement à résoudre la question sociale et on parlerait moins de la cherté des vivres. Que nos écrivains nationaux — surtout les dramaturges que la société des auteurs ne se lasse jamais de gorger d'or — suivent cet exemple. M. Léon Sonnemans, par exemple, me paraît fort désigné pour recueillir les naufragés de la vie. M. Albert Giraud recueillerait les dieux désaffectés. Il est vrai qu'il serait capable de les coller au mur sous forme de frise empourprée. Et les dieux se mettraient peut-être à s'invoquer eux-mêmes, avec un sans-gêne tout moderne. M. Léopold Rosy se contenterait de recueillir des fonds pour élever des statues à tous les écrivains belges, ainsi qu'à M. le baron van Beneden. M. Broodcorens recueillerait des idées. M. Pol Demade, des coups de pied dans le derrière. Il y a là, comme on voit, une intéressante initiative à prendre. Je la prends.

* * *

La course cycliste de six jours a fait courir tout Bruxelles. On vit au vélodrome les femmes du meilleur demi-monde. On y rencontra des acteurs et des députés. Et aussi des écrivains. Or, voilà qu'il est question de faire une course entre auteurs belges. Ce sera un handicap, car certains d'entre nous ont pris une trop grande avance. Il ne serait pas juste de fournir les mêmes chances de victoire à M. Sylvain Bonmariage, déjà arrivé à Paris, qu'à M. Henri Liebrecht, qui vient d'arriver à La Hulpe. Différentes propositions ont été soumises au comité organisateur. M. Pierre Nothomb voudrait que la course se fit sur un pied. On a estimé, non sans raison, qu'il se plaçait là à un point de vue trop personnel. M. Georges Ramaeckers voudrait que la course ait lieu à reculons : il a remis une

bulle, expliquant son projet. M. Edmond Picard — Belge — prétend courir dans un sac, et les yeux bandés : il faudrait, en ce cas, supprimer les becs de gaz. M. Leonard voudrait qu'on allât de Babylone à la Lune. Mais, M. Louis Delattre lui a fait comprendre que, sur un pareil trajet, le ravitaillement serait impossible. Quant à la commission organisée pour encourager l'art dramatique belge, elle a



envoyé son adhésion sous forme de questionnaire. Voici ce questionnaire : « Monsieur et cher confrère, vous nous demandez s'il est opportun d'organiser une course de six jours ou de six ans — le temps ne fait rien à la chose — entre auteurs belges? Cette question est grave et demanderait, pour être résolue, que vous répondissiez d'abord à ce que nous-mêmes désirons savoir, concernant votre projet : 1° quand vous mangez de la salade aux tomates, pensez-vous à l'immortalité de l'âme? 2° trouvez-vous idiots les livres que vous

écrivez vous-même et à quoi attribuez-vous ce fâcheux incident? 3° croyez-vous que M. Célestin Demblon a des chances d'être élu cardinal? 4° avez-vous un baromètre? Et, dans l'affirmative, allez-vous vous faire raser chez le barbier ou vous rasez-vous vous-même? 5° vos selles sont-elles régulières? 6° aimez-vous le gigot de mouton? »

Je pense que, vu la clarté du questionnaire en question, la course pourra rapidement être mise en train : comme cela on sera sûr d'aller vite. Je vous ferai savoir dans une dizaine d'années le moment du départ. On peut retenir ses places d'avance, d'ores et déjà. L'inscription est fixée au prix modeste de deux livres de M. Marcel Angenot.

* * *

Qu'on me traite, si l'on veut, de bourgeois fétide et de retardataire indécrottable, j'avoue avoir une faiblesse — parmi beaucoup d'autres : j'aime les peintres qui peignent des tableaux. Je vous vois hausser les épaules et je vous

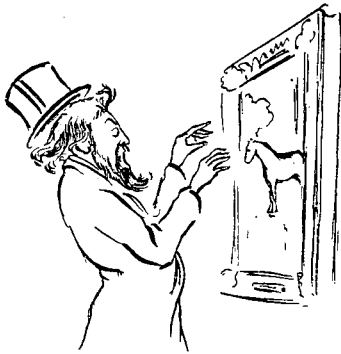
entends vous exclamer : « Mais, monsieur, les peintres ne peignent plus de tableaux ! Ils n'ont pas le temps. Ils font de la littérature, ou des extractions de racines cubiques. Ou bien ils jouent de la clarinette, du trombone et de la grosse caisse... » Au fond, c'est vrai. Néanmoins, certains peintres, c'est navrant à constater, font des tableaux.

Ainsi, voilà Geo Bernier. C'est pourtant un gentil garçon. Il ne ferait pas du mal à une vache. Hé ! bien, ce malheureux jeune homme persiste à faire des toiles admirables, des toiles représentant des choses que l'on reconnaît. Il ne dessine pas, ni ne peint le soleil comme la lune ou la lune comme la physionomie de M. René Herbé. Quand on voit un cheval peint par Geo Bernier, on ne se demande pas : « Est-ce un piano ou une boîte à sardines ? »

Les gens les plus rebelles à l'histoire naturelle reconnaissent tout de suite un cheval. C'est écœurant.

Geo Bernier présente encore bien des anomalies affligeantes. Quand il vous parle de sa peinture, il ne fait pas des yeux blancs d'extase, comme quelqu'un qui aurait égaré ses prunelles dans sa boîte à couleurs. Il ne décrit pas, dans l'air, des gestes de danseuse mourante. Ce peintre a des cheveux ; mais figurez-vous qu'il lui arrive de les faire tailler. Bref, un navrant personnage.

Comme j'ai l'habitude de pratiquer la charité chrétienne, je suis allé rendre visite à cet infortuné. J'ai dû reconnaître que son atelier est un des plus beaux ateliers de peinture que j'aie vus. Pour les tableaux... Mon Dieu ! oui : Geo Bernier, sans doute, a déteint sur moi — ce qui est bien mauvais pour un peintre et pour les vêtements d'un visiteur. Et c'est pourquoi, — bien plus que lui-même, au



surplus, — j'ai admiré ses toiles. Parmi tant d'autres, il y a notamment un coin de Furnes en plein soleil de canicule, qui est un chef-d'œuvre de notation lumineuse. Mais je laisse la parole à M. Ray Nyst.

L'atelier de Bernier est le temple du soleil et de la bonne humeur. Le peintre et sa charmante femme vous reçoivent comme si, vraiment, votre visite leur faisait plaisir. Mais, tout de même, hein ! quel drôle de bonhomme que ce peintre qui peint et qui a, tout de même, le plus noble, le plus grand et le plus lumineux talent ! Bourgeois, va !

* *
* *

L'aviateur Védrines, qui fit des vols sensationnels, estima un beau jour qu'il pouvait bien remplacer M. Du-jardin-Beaumetz à la Chambre française ; ce dernier, en effet, comme vol sensationnel, n'avait en son bagage que celui de la Joconde. Encore n'en fut-il que le héros modeste ; et, pourrait-on dire, honteux. Il est vraiment dommage que Védrines ait été battu au premier tour de scrutin. Battu de peu et pas content. Pour un homme qui a battu les records, c'est vexant. Et regrettable, au demeurant, pour beaucoup de raisons. D'abord, on sait que le langage parlementaire — pas seulement en France ! — subit une évolution. Et l'on n'ignore pas que Védrines possède un vocabulaire essentiellement progressiste. Ainsi, grâce à lui, les débats parlementaires ne se fussent pas entortillés en des phrases savamment creuses. L'un de ses adversaires lui eût demandé : « Que pensez-vous du prix du beurre ? », il eût répondu : « Je m'en fous ! » Eût-on dénoncé à la tribune quelque louche tripotage politique, l'aviateur eût brusquement invoqué le nom du Seigneur. Eût-on épilogué sur la possible élection de femmes à l'Académie française, il se serait écrié : « Des tas de chameaux ! » Car tels sont, avec d'autres, plus expressifs, quelques-uns des mots du vocabulaire de ce sympathique aviateur. Ils sont brefs, et, tout de suite, on est fixé.

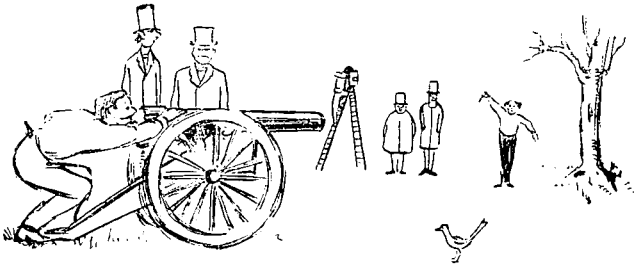
Ensuite, il aurait été un peu là pour parler d'aviation.

tout de même. Combien ce serait plus simple si, au lieu d'élire des députés comme membres d'un parti politique, on les élisait comme représentant d'une profession. Il y aurait un député libraire, un cocher de fiacre, un cul-de-jatte. Chacun parlerait des questions qui l'intéressent. Et, pendant ce temps-là, tous les autres pourraient aller se promener — y compris le cul-de-jatte.

Rien que parmi nos littérateurs, combien de compétences pourraient être utilisées? Ne voit-on pas tout de suite M. Pol Demade, par exemple, représenter à la Chambre la noble et vaillante profession de cuistre assermenté?

* * *

Comme, depuis quelque temps, à Paris, M. Sylvain Bonmariage ne se battait plus en duel, les dirigeants d'entreprises cinématographiques trouvèrent que cela ne pouvait pas durer. On engagea quelques vedettes et, à défaut du « petit frère de la lune », nous eumes néanmoins de bonnes heures de spectacle. Il est regrettable, seulement, que ces



règles très strictes ne soient pas appliquées à ces combats singuliers — qui sont fréquemment de singuliers combats. D'autre part, il n'est pas moins regrettable que l'on fasse relâche pendant de longs jours et puis que, tout à coup, il y ait pléthore de « premières ». L'homme du monde qui a souci de son *cant* est alors fort embarrassé : assistera-t-il au duel de X... contre Y... ou de Z... contre V...? Tous les gens chics comprendront la gravité de cette question.

J'estime qu'à Bruxelles, par exemple, nous pourrions avoir un duel par semaine : on s'arrangerait avec les directeurs de théâtre pour que cet événement hebdomadaire ne coïncide pas avec une « première » : il serait évidemment fâcheux notamment qu'au duel entre M. Edmond Picard, le chroniqueur bien connu, et M. Georges Ramaeckers eût lieu le même jour qu'une reprise de *Faust* ou du *Retour de Jérusalem...* Dites-moi si le petit règlement suivant ne semble pas offrir quelques garanties :

1° Chaque écrivain belge se battra, à tour de rôle, avec un autre écrivain belge. Deux listes, avec numéros d'ordre, seront établies à cet effet.

2° Il sera rigoureusement interdit de se faire remplacer, sur le terrain de combat, par sa cuisinière ou le commissionnaire du coin.

3° Dans un café à désigner, le n° 1 de la liste A donnera une bonne calotte au n° 1 de la liste B. La joue sera laissée au choix de l'agresseur. Néanmoins, si l'« interpellé » souffrait d'une fluxion, il pourrait désigner lui-même la joue réceptrice.

4° La loi belge interdisant le duel, le terrain sera vague;

5° L'offensé aura le choix des armes. L'offenseur aussi. Comme cela, ce sera plus gai, surtout si l'un des adversaires use, comme arme, du canon et l'autre du couteau à dessert.

6° Il sera interdit de blesser les témoins, sauf en cas de nécessité absolue, par exemple s'ils s'amusaient à jouer aux dominos pendant la rencontre.

7° Chaque écrivain sera blessé à son tour et au bras ;

8° Des photographes assisteront les combattants. Ces derniers auront à exécuter autant de reprises que les photographes auront emporté de plaques sensibles.

9° Un déjeuner plantureux réunira les combattants et leurs témoins. Ils fonderont sur-le-champ une société.

10° Le déjeuner se prolongera au moins jusque minuit. A cette heure, les deux adversaires seront tellement saouls qu'ils recommenceront à se battre à grands coups de poing dans la figure. Ceci ne sera pas considéré comme une

injure grave. Cependant, si on casse de la vaisselle ou une glace, mieux vaudra payer le dégât : c'est une question de dignité, surtout après une affaire d'honneur.

11° Après la cérémonie, on se répandra dans les cafés de la ville. Et les agents de police conduiront tout le monde à l'amigo vers 4 heures du matin.

12° Si, par aventure, l'un des combattants ne somrait pas dans la plus crapuleuse ivresse, il serait disqualifié.

A ces articles, on peut en ajouter d'autres ; mais je trouve que, comme ceci, ce n'est déjà pas mal.

F.-CHARLES MORISSEAUX.

(Illustrations d'Oscar Liedel.)

LES LIVRES BELGES

François LEONARD : BABYLONE (Lamberty). — **Albert COUNSON** : LA PENSÉE ROMANE (Witsproot, à Louvain). **Pierre NOTHOMB** : NOTRE-DAME DU MATIN (*L'Occident*, à Paris). — **Herman FRENAY-CID** : GRIMACES ET FANTAISIES (*Le Beffroi*, *id.*). — **L.-M. THYLIENNE** : LA MAITRESSE MÉCANIQUE (à la *Revue moderne*). — **Victor TOURNEUR** : CATALOGUE DES MÉDAILLES (Dupriez, à Bruxelles). — **George ANDRÉ** : LES CONVENTIONS COLLECTIVES DU TRAVAIL (veuve Ferdinand Larcier). — **Franz HELLENS** : LES HORS-LE-VENT (Librairie moderne). — ANTHOLOGIE EUG. DEMOLDER (Association des Écrivains belges). — **Aug. VIERSET** : LOUIS DELATRE (Société belge de librairie) — **Franz MAHUTTE** : LA FEMME D'APRÈS LES ÉCRIVAINS BELGES (édition de la *Belgique Artistique et Littéraire*). — **Armand COLARD** : LÉONARD DE VINCI ET LES SCIENCES MÉDICALES (Weissenbruch). — **Stéphanie CHANDLER** : LA PHILOSOPHIE DE LACHELIER (*Id.*).

Babylone renaît pour éblouir le monde...

C'est, du moins, ce que nous affirme M. François Leonard qui consacre une soixantaine de beaux poèmes à l'évocation de la Ville

Merveilleuse, tragique, ardente, formidable

qui, pendant quatre mille ans, fut la gloire et la toute-puissance de l'Orient et du Monde lui-même.

Il dit, en des vers d'une force et d'un chatouement d'images souvent prestigieux, la grandeur, la richesse et la chute de la cité fabuleuse de faste où régna Sémiramis, « la reine au doux profil d'ivoire », la cité d'orgie où entra Sardanapale, « escorté de splendeur, mais vaincu par l'ennui ».

La lutte titanessque de Ninive et de Babylone, les héroïsmes des guerriers, les colères des dieux sont racontés avec une somptuosité descriptive en quoi nous aimons à retrouver le lyrisme chaleureux de l'auteur de la *Multitude errante* et du *Triomphe de l'homme*.

Ce que j'apprécie surtout dans ces chants larges et sonores qu'entonne le poète, c'est qu'ils ne sont pas de ces cantiques

impassibles tels qu'en profèrent, fût-ce en une langue impeccable et sur des rythmes d'une majestueuse harmonie, ceux qui pèlerinent vers le passé mort et les splendeurs abolies. La *Babylone* que nous montrent les vers de M. Leonard est vivante, tumultueuse, passionnée, ardente et voluptueuse. Il me semble plutôt que j'assiste à une formidable et superbe résurrection qu'à une simple évocation merveilleusement décorative.

* * *

Ce n'est pas à nos lecteurs qu'il faut faire l'éloge de l'érudition et de l'intérêt des travaux de M. Albert Counson. Signaler la publication du considérable ouvrage qui, sous le titre de *La Pensée romane*, prend place aujourd'hui dans la série des œuvres éditées par la société d'Etudes morales et juridiques fondée à Bruxelles il y a deux ans, suffit à attirer sur ce livre l'attention des lettrés.

M. Counson a entrepris d'écrire un essai sur l'esprit des littératures dans les nations latines. Philologie, histoire, archéologie n'ont pour lui aucun secret et, servi par une documentation énorme, aidé par un sens critique subtil et personnel, l'auteur fait un tableau vraiment attachant de la vie artistique et morale des vieux peuples à qui Rome transmet sa langue, sa mentalité, sa civilisation. Tout cela n'a-t-il pas préparé la pensée moderne et, en nous montrant ce que furent nos origines intellectuelles, le philologue ne nous apprend-il pas à mieux nous connaître nous-mêmes et surtout à nous faire aimer filialement un passé glorieux dès ses premiers âges ?

Le premier tome de l'ouvrage de M. Albert Counson, après les généralités d'usage, entreprend l'historique de la Chevalerie française, des épopées et des chansons qu'elle inspira, des romans poétiques d'Italie qui imitèrent celles-ci. Puis c'est la venue de François d'Assise ranimant l'esprit évangélique et, répandant le goût de la poésie religieuse et des préoccupations doctrinales, préparant, hélas ! l'envahissement de cette plaie du moyen âge que fut la scolastique acariâtre et vétilleuse.

Le livre, enfin, s'achève sur l'examen des œuvres galantes, politiques ou savantes de la Renaissance : celles que nous ont laissées Boccace, Machiavel et Galilée.

La Pensée romane sera un monument qui fera honneur à celui qui entreprit d'écrire une aussi vaste et passionnante étude.

*
* * *

Je ne cacherai pas que « l'hommage cordial » qu'a inscrit M. Pierre Nothomb en tête de son nouveau recueil de poèmes : *Notre-Dame du Matin* m'a vivement étonné. Depuis qu'en compagnie de quelques acolytes M. Pierre Nothomb s'efforce à dauber ses confrères une fois par mois dans la revue *Durandal* et y monopolise l'ironie avec un atticisme, une bonne foi et un esprit vraiment rares, la *Belgique artistique et littéraire* croyait devoir faire son deuil de la sympathie de ce jeune homme. Elle tâchait à s'en consoler. Quant à moi, personnellement, je me bornais à veiller à ce que mes collaborateurs, ne s'écartant jamais des règles de la bonne éducation et de la courtoisie, s'abstiennent en toutes circonstances de railler par exemple la soutane que porte, sans avoir à en rougir, le directeur de *Durandal*, ou de tronquer des textes pour avoir l'occasion de se moquer de leurs lambeaux adroitement isolés, ou de confondre à dessein les potins de la littérature avec l'indiscrétion grossière des personnalités...

Aujourd'hui le *Petit épicier* au poivre, à la muscade et au girofle avariés, ou le *Petit serpent* au venin de qui M. l'abbé Mœller fait un généreux accueil tout chrétien, publie un volume de poèmes.

Ceux-ci sont fort beaux. Je les ai lus avec la même impartiale sympathie que j'avais mise à lire les premiers vers de *l'Arc-en-ciel*, et à en publier ici quelques-uns, au temps où leur auteur n'était encore brouillé ni avec la modestie ni avec le tact.

Mais je ne dirai pas ce que je pense du nouveau livre de M. Pierre Nothomb. Une sincérité, dans quelque sens qu'elle s'exprimât, serait interprétée avec malveillance par l'intéressé. J'aime mieux garder pour moi mon opinion et laisser pour compte à M. Nothomb son... « hommage cordial » qui fleurit trop d'opportunisme.

* * *

Un nom que nous n'avons encore jamais vu dans nos revues, un nom qui est pour la première fois imprimé sur la jaune couverture des immuables in-18. M. Frenay-Cid est tout jeune, paraît-il ; il habite Ougrée, il a dans le cœur et dans l'esprit des souvenirs d'une Espagne où il trouve ses ascendances. Il a surtout la vision claire, l'émotion sincère, la spontanéité sympathique d'un artiste incontestable qui chante ou murmure de charmantes ou dolentes choses empreintes d'une grâce, un peu maniérée peut-être, mais souvent originale et séduisante.

La mélancolie qui empreint volontiers la poésie élégante de ces *Fantaisies* n'a rien d'amer; même les *Grimaces*, qui voudraient être parfois crispées et douloureuses, décèlent l'inévitable — ou inconsciente — sérénité qui est le privilège heureux de la jeunesse...

* * *

La Maîtresse mécanique est celle que s'est confectionnée, en souvenir d'une disparue qu'il adora et qui le fit beaucoup souffrir, un brave homme d'embaumeur excentrique.

M. M -L. Thylienne raconte cette histoire ironique, un peu macabre, sur le mode facétieux, qui exige un talent original, une adresse extrême où l'humour, l'émotion, le pittoresque et le fantasque ont une part égale. L'auteur ne semble pas tout à fait dépourvu de l'une et de l'autre de ces qualités. On pourrait seulement reprocher à son conte de s'attarder parfois, bien qu'il soit court, en des longueurs et des digressions inutiles.

* * *

M. Victor Tourneur a entrepris de dresser le catalogue des médailles frappées en Belgique depuis 1830 et qui sont conservées dans nos musées. Le premier tome de ce considérable ouvrage renferme la description des pièces parues de 1830 à 1847 et il contient une savante étude des procédés de cet art qui fut chez nous souvent brillamment illustré, ainsi qu'un historique très documenté de la collection dont M. Tourneur est le conservateur attentif et compétent.

* * *

La presse quotidienne a fait en temps opportun l'éloge et le commentaire d'un brillant discours prononcé par M. George André lors de la séance de rentrée, en 1911, de la Conférence du Jeune Barreau bruxellois. C'est une étude généreuse, savante, originale par les idées presque audacieuse dans les tendances et en tout cas toujours remarquable dans la forme, sur les *conventions collectives du travail*. Ayant longtemps et patiemment considéré sous toutes ses faces, dans la théorie et dans les faits, la question épineuse de l'intervention de l'Etat dans le conflit ouvrier, M. George André aboutit, avec une remarquable largeur de vues, à des conclusions altruistes et des espoirs pacificateurs dans lesquels on voudrait voir une des

solutions les plus prochaines des âpres dissensions du travail et du patronat.

* * *

Dans la collection *Junior* dont j'annonçais il y a quelque temps la louable publication par la Librairie Moderne bruxelloise, prend place la suite de contes pathétiques et pittoresques que M. Frans Hellens a réunis naguère sous ce titre : *Les Hors-le-Vent*.

On se souvient que le but de l'éditeur est de répandre dans le public, sous une forme élégante encore que peu coûteuse, des œuvres marquantes de jeunes écrivains belges patronnés par leurs aînés. C'est Georges Eekhoud qui, aujourd'hui, présente au lecteur les « fruits à l'arôme pimenté » que M. F. Hellens a cueillis dans un verger un peu sauvage, mais luxuriant.

De même sous peu Camille Lemonnier préfacera le *Petit Will* de M. Broodcorens.

Et c'est une tentative que tout le monde, ici, devrait encourager.

* * *

Je ne ferai que signaler une série de plaquettes récemment publiées, en souhaitant que les quelques mots forcément rapides que je leur consacre suffisent à décider mes lecteurs à les posséder et à les lire.

Voici l'*Anthologie Eugène Demolder*, depuis longtemps attendue et qui, très bien faite comme ses aînées, prend une belle place dans la collection de l'Association des écrivains belges.

Voici la biographie fervente, légitimement enthousiaste, joliment spirituelle que M. Auguste Vierset consacre à *Louis Delattre* dans la série des Lettres et Arts belges.

De M. Franz Mahutte on a apprécié ici l'étude attentive et judicieuse qu'il fit de la *Femme d'après les écrivains belges*.

De la *Revue de l'Université de Bruxelles*, M. Armand Colard a extrait le texte d'une curieuse recherche des travaux de science médicale auxquels se livra, parallèlement à son art immortel, le peintre de la *Vierge aux Rochers*, et Mme Stéphanie Chandler le remarquable Essai qu'elle consacra à la *Philosophie de Lachelier*, celui-là des grands penseurs rationalistes modernes qui a posé et cru résoudre le grand problème de l'organisation de l'ordre et de l'harmonie.

PAUL ANDRÉ.

LES THÉÂTRES

MONNAIE : *S'Arka*, légende mimosymphonique en 1 acte, de MM. F. Thys et Ambrosiny, musique de M. Joseph Jongen (27 février). — *La Farce du Cuvier*, 2 actes de M. Maurice Léna, musique de M. Gabriel Dupont (21 mars).

THÉÂTRE LYRIQUE FLAMAND D'ANVERS : *Edenie*, tragédie lyrique en 4 actes, de M. Camille Lemonnier, musique de M. Léon Dubois (7 mars).

PARC : *Les Liens*, pièce en 3 actes, de M. Gustave Van Zype (28 février). — *Le Capitaine Fracasse*, comédie en 5 actes en vers de M. Emile Bergerat d'après Th. Gautier (15 mars). — *Les Frères Karamazov*, pièce en 5 actes, de MM. J. Copeau et J. Croué, d'après Dostoïevsky (22 mars).

GALERIES : Reprise des *Moulins qui chantent* (1^{er} mars).

OLYMPIA : *Le Costaud des Epinettes*, comédie en 3 actes de MM. Tristan Bernard et Alf. Athis (2 mars). — *Pour vivre heureux !* comédie en 3 actes, de MM. Y. Mirande et A. Rivoire (21 mars).

CERCLE LES XIII : *La Madeleine repentie*, de M. Ch. Desbonnets et *L'Amiral*, de M. J. Normand (9 mars).

S'Arka. — On a généralement reproché à la savante symphonie de M. Joseph Jongen de ne pas se prêter à cadencer des pas alertes de ballerines, de ne pas entraîner leurs saltations bien ordonnées, de ne pas provoquer les grâces agiles de leurs pointes et de leurs entrechats. N'a-t-on pas eu tort ? N'a-t-on pas été injuste à l'endroit d'un compositeur qui a écrit une œuvre où la technique le dispute avec un art des plus fouillés au charme et à l'abondance de l'inspiration ?

M. F. Thys a imaginé un scénario très simple encore qu'assez imprécis : dans une sylve de légende des femmes : nymphes, chasseresses, déesses, guerrières, se querellent le jour où certain jouvenceau vient troubler leur quiétude. L'intrus manque de payer de sa vie la fâcheuse idée qu'il eut de se risquer dans ces parages. L'amour le sauvera et le parti de M^{lle} Cerny l'emportera sur celui de M^{lle} Ghione.

Rien de tout cela n'eût dû être « dansé » ; la musique de fort

noble, suggestive et parfaite tenue harmonique de M. Jongen, ne s'accommodait pas de ce commentaire preste et sautillant.

Mais dans le cadre poétique de la forêt de rêve qui était plantée sur la scène de la Monnaie, quels délicieux tableaux eussent réalisé des combinaisons eurythmiques de gestes et d'attitudes, des jeux décoratifs de mouvements et de groupements ! L'erreur fut de marier les procédés scéniques d'autrefois aux formules orchestrales d'aujourd'hui ; de ce croisement est né un enfant qui n'eut pas l'heur de plaire. Ce n'est pas la musique savante de M. Jongen qui est la coupable...

* * *

Un désaccord du même genre semble avoir dérouté le public qui écouta *La Farce du Cuvier*.

M. Maurice Léna, très habilement, avec le respect délicat de conserver le plus possible l'allure et le ton, gaulois et naïfs en même temps, du vieux fabliau moyenâgeux, mais en obéissant toutefois aux exigences de la scène lyrique moderne, a écrit un poème plein de verve et de plaisante fantaisie.

M. Gabriel Dupont, pour qui les instruments de l'énorme orchestre compliqué d'aujourd'hui, et la science harmonique la plus retorse, n'ont aucun secret, a composé une partition merveilleusement fouillée, beaucoup plus compliquée qu'elle ne veut en avoir l'air et qui s'ingénie à des recherches vtilleuses d'effets, de sonorités rares et de contrepoints acrobatiques.

Et l'auditeur ne sait jamais s'il doit rire de la pochade qu'on joue devant lui ou admirer la victoire de l'orchestre sur les difficultés de l'écriture musicale... On ne peut s'étonner de constater que le public sort de là un peu dérouté ..

Il a par bonheur apprécié sans restrictions le talent si souple, si complet, si enjoué et sûr à la fois de M. Ponzio, un comédien d'un pittoresque et d'un naturel parfaits, servi par une voix généreuse, d'un métal et d'une franchise jamais en défaut. M. Ponzio, qui joue et chante avec un entrain du diable le rôle de Jacquinot, le malicieux mari, a galvanisé l'interprétation de *la Farce du Cuvier*. M^{lle} Symiane, accorte et très bien en voix, lui a tenu tête de la meilleure façon. M^{lle} Friché, qui fut Salomé, Elektra, Déjanire, Ortrude, Hérodiade..., paraît, sous la défroque, la perruque et les rides d'une belle-mère acariâtre et grotesque. Ce n'est pas le souvenir de cette création-là que nous garderons d'elle quand, plus tard, nous nous rappellerons quelle belle et noble artiste elle sut être souvent...

Les chœurs, la mise en scène ne méritèrent que des éloges. M. Otto Lohse s'employa avec son adresse accoutumée à faire jouer le plus légèrement qu'il se pouvait une partition qui écrase un frêle libretto bouffe.

* * *

Edenie. — Il n'est pas un de ceux qui assistèrent à la superbe représentation de la tragédie lyrique de MM. Camille Lemonnier et Léon Dubois qui ait manqué d'admirer la conscience et la ferveur avec laquelle chacun, au théâtre Lyrique flamand d'Anvers, s'employa à ce succès.

Interprètes, décorateur, choristes, metteurs en scène et surtout l'orchestre, dirigé avec une autorité et une fougue irrésistibles par M. Schrey, se sont généreusement prodigués. Il est trop rare de rencontrer autant d'émulation et surtout une aussi unanime volonté de bien faire pour ne la point signaler. Il faut en attribuer la plus grande part de mérite à M. Fontaine, qui préside avec un souci d'art vraiment remarquable aux destinées du plus vaste et du plus perfectionné des théâtres de Belgique et qui n'a pas craint, en montant *Edenie*, de braver les grotesques et sauvages menaces des vociférateurs flamingants.

Ceci dit, constatons que l'œuvre était digne d'appeler des soins et des pîetés tels que ceux qui lui furent assurés. Du poème en prose somptueuse et mélodieuse que Camille Lemonnier composa pour dialoguer l'épisode émouvant qu'il a emprunté à l'aventure héroïque et passionnée des dieux de *l'Île vierge*, je n'ai rien à dire qui ne soit connu. C'est un symbole légendaire qui pénètre au plus profond des torturants mystères des angoisses humaines; c'est tout l'amour et c'est toute la douleur qui passent dans les mots que prononcent Barba le patriarche, ses trois filles et son fils unis dans une même riante tendresse, Rupert enfin qui trahit autrefois l'honneur d'un foyer et s'en vient aujourd'hui réclamer parmi les quatre enfants celui dont, seul, il est le vrai père.

Il y a tant de noblesse et de ferveur, d'ingénuité et de philosophie à la fois dans cette fresque transposant, littérairement, les paysages et les personnages d'un Puviss de Chavannes, que l'on comprend qu'un musicien ait été séduit par tout ce qu'elle lui offrait de propice au commentaire orchestral.

Celui-ci, M. Dubois l'a conçu et exécuté selon les procédés wagnériens. Il suffit d'entendre une fois la partition d'*Edenie* pour être assuré du culte que l'auteur voue à celui qui a fait

Siegfried, Tristan et la Walkyrie Reprocher cette parenté, cette influence, cette prédilection même seulement? Je n'y songe pas un instant. L'apport personnel de M. Dubois est assez abondant et brillant pour que les analogies — celles des thèmes et celles du contrepoint — ne lui soient pas tenues pour des faiblesses, de l'indigence personnelle ou des complaisances excessives.

Il y a dans ces quatre actes copieux, divers, d'une tenue qui ne faiblit pas un instant, une richesse polyphonique, une variété de moyens, une unité cependant aussi dans la « ligne » mélodique de chaque personnage, qui ne dénotent pas seulement un effort d'une sincérité et d'une constance admirables, mais qui affirment aussi avec éclat en quelle possession magistrale de toutes les ressources de son art se trouve l'auteur de cette partition.

En acclamant les deux auteurs comme ils devaient l'être, nous avons tous associé leurs interprètes et aussi le fidèle et adroit traducteur du poème en flamand, M. Van Gril, au triomphe d'*Edenie*.

* * *

Les Liens. — La pièce austère et pathétique de M. Gustave Van Zype a été aux nues. Je ne vois pas ce qui pourrait être dit d'élogieux encore à son sujet qui n'ait été imprimé dix fois depuis un mois. Ce n'est pas ce succès qui doit nous réjouir ; il n'étonna personne de ceux qui savent depuis longtemps de quelle matière rare et vigoureuse est fait le talent dramatique de l'auteur des *Liens*. Mais, ce qui fut merveilleux, encourageant et neuf, c'est la façon dont un théâtre de Bruxelles et surtout le public qui en constitue la clientèle coutumière ont enfin fait accueil à une œuvre de beauté grave et de pensée émouvante.

Là fut le vrai triomphe de M. Van Zype. Il a vaincu, tout seul, ce qu'on croyait invincible. Il a mis à arriver, certes, un joli laps de temps et y a employé quelque trente ou quarante actes, témoins d'un héroïque effort persévérant. L'actuel événement doit le payer de toutes ses peines et le venger de beaucoup d'injustices.

Donc, voilà une œuvre écrite comme si l'auteur se fût, en quelque sorte, ingénié à lui refuser l'appoint de tout ce qui attire la sympathie et la bienveillance du public inconséquent et frivole ; et elle a raison des funestes habitudes et des prédilec-

tions déplorables. Rien d'elle n'est gai un instant, ni même souriant; aucun des personnages n'a, une seule fois, sur les lèvres un mot plaisant, une de ces pointes pétillantes avec quoi jonglent les auteurs à la mode; aucune scène épisodique ne détourne l'attention sous prétexte de l'amuser ou de la distraire; l'écriture des dialogues est d'un lyrisme qui n'a rien de « théâtral » dans le sens phonographique que l'on adopte pour ce terme dans la comédie moderne; elle se maintient toujours, au contraire, à ces hauteurs chatoyantes, frémissantes et nobles où la prose se mue en véritable poésie de majesté harmonieuse.

Il est évident que *Les Liens* ont bénéficié d'une interprétation de tout premier ordre; ces soins indispensables au succès ne furent pas toujours réservés aux œuvres d'auteurs belges.

On imaginerait malaisément le personnage du savant Grandal incarné autrement et surtout mieux qu'il ne le fut par M. Henry Krauss. Celui-ci a poussé jusqu'aux dernières limites de la vérité poignante l'expression des affres et de la lamentable déchéance d'un cerveau sombrant dans la fatale débâcle à laquelle le prédestinaient d'affreuses ascendances de vice et d'alcoolisme. C'est, en effet, sur cette théorie de l'hérédité, de la transmission des tares, qu'est échafaudée la pièce fort simple par les épisodes, mais d'une haute portée par les tendances. Grandal, fils d'alcoolique, s'est évadé de son milieu, a conquis une brillante situation; il va être la gloire de son siècle et le bienfaiteur de l'humanité. Mais voilà qu'apparaissent chez lui les premiers symptômes du mal atavique. Il a conscience de la catastrophe qui menace sa raison. Il s'épouvante à l'idée que son fils, en se mariant, procréera à son tour des enfants voués à la même déchéance.

Mais en empêchant une union projetée, il fait le désespoir de deux fiancés qui s'adorent. Mme Grandal vit dans la torture d'assister à la souffrance de son enfant. Elle imagine un mensonge héroïque capable, seul, d'éviter le malheur à son fils. Elle déclare à Grandal que ce René, dont il a tant de fierté, n'est pas de lui... Le coup porté, Mme Grandal cherchera en vain à racheter ses paroles, à crier la vérité, à avouer son stratagème. Le doute est dans le cœur du pauvre homme; sa raison n'y résiste pas et l'affolante issue trop prévue surgit: Grandal délire au moment où la nouvelle merveilleuse lui est apportée que sa découverte triomphe, — au moment aussi où son fils et sa jeune amante viennent de sceller leur définitif amour d'un baiser fécond.

Il serait injuste de ne citer que M. Krauss. S'il a su exprimer avec un naturel, une puissance et une autorité remarquables la grandeur et le tragique du personnage de Grandal, M. de Gravone a été on ne peut plus sympathiquement le jeune, enthousiaste et poétique fiancé qu'il fallait. M^{lle} Dudicourt, frémissante et sincère, lui a donné la réplique de façon délicieuse et convaincue.

M^{me} Barbier, dans le rôle assez ingrat de l'épouse torturée, MM. Gournac, Séran, Marey, Scott furent avec une égale ardeur et de parfaits mérites les artisans de cette belle victoire des *Liens*. Inutile de dire la part qu'on doit en réserver à M. Victor Reding.

* * *

Le Capitaine Fracasse. — Donnée comme dernier spectacle de la saison au public des matinées littéraires, la pièce célèbre que M. Bergerat tira du roman de cape et d'épée de Théophile Gautier fut offerte aussi à la clientèle du soir. Celle-ci dut se passer du commentaire préalable de M. Laurent Tailhade. C'est dommage. Car rien ne fut vivant, original, verveux, enthousiaste, grandiloquent, paradoxal et vibrant comme cette conférence !

Malgré tout le plaisir, ou plutôt toute la curiosité, que l'on pouvait prendre à voir se dérouler les péripéties amusantes ou frénétiques de l'escapade du baron de Sigognac gagnant Paris à la remorque d'une bande d'histriens faméliques, c'est le spectacle de M. Laurent Tailhade mimant et déclamant son éloge du poète d'*Emaux et camées* qui fut le vrai régal de ces séances.

* * *

Les frères Karamazov. — Beaucoup furent évidemment un peu déroutés quand ils entendirent les premiers actes de la pièce très bien charpentée que MM. Copeau et Croué ont tirée du long et tragique roman de Dostoievsky. Cet art d'étaler les souffrances intimes les plus âpres, de laisser deviner les laideurs et les angoisses de quelques âmes malades, de montrer les ravages de la passion, du vice ou de l'idée fixe, de la haine ou du désespoir chez de pauvres êtres lamentables, n'est pas de ceux qu'ont accoutumés de cultiver les dramaturges dont les œuvres nous sont familières.

Mais une fois que l'on s'est affranchi de ses habitudes, qu'on a oublié ses souvenirs de tant de pièces habiles, séduisantes

mais toujours identiques, et qu'on s'est imprégné de cette atmosphère un peu hallucinante parmi quoi se meuvent et nous effarent les personnages d'un Dostoievsky, il est incontestable qu'on ne résiste plus au prestige et que l'émotion, la pitié l'emportent.

C'est la présence de M. Krauss qui a suggéré à M. Reding l'excellente idée de nous offrir ce spectacle éminemment intéressant. M. Krauss a créé, en effet, au Théâtre des Arts, à Paris, avec une puissance, une originalité qu'on ne s'imagine pas si on ne les a soi-même admirées, le personnage du vieux paillard Feodor Karamazov presque dément. Il y est, en effet, unique par la vérité hardie de la composition, par l'extravagant pittoresque de la voix et du jeu.

Les trois fils de cette triste épave sont incarnés avec le talent le plus consciencieux par M. Séran, farouche à l'excès, torturé, éperdu d'amour brutal ; par M. Marey, le sombre et sournois rêveur, l'halluciné qui perd la raison devant les horreurs auxquelles il est mêlé ; par M. de Gravone, moinillon resté pur, confiant et généreux parmi des brutes et des fous.

M. Gournac, enfin, joue avec une souplesse hypocrite et narquoise le valet épileptique, assassin astucieux, victime lui-même de ses maux et des vices des autres.

Aux côtés de ces protagonistes de premier plan, beaucoup ont aidé à donner aux *Frères Karamazov* son caractère et sa profonde émotion. Mlles Borgos et Farnès, notamment, ont été dramatiques à souhait et tout cela réalisa un ensemble excellent.

* * *

Les Moulins qui chantent. — Ils chantent à Paris au moment où paraissent ces lignes. Mais avant d'aller conquérir la célébrité boulevardière, ainsi que surent le faire Mlle Beulemans et toute sa famille, les aimables et joyeux Zélandais de MM Fonson, Wicheler et Van Oost nous ont égayés et charmés pendant tout un mois encore. Les rôles titulaires seuls avaient passé à d'autres artistes que ceux de la création : Mlle Cesbron-Norbert, blonde et dodue, remplaçait Mlle Van Loo, brune et fluette, et l'une aussi bien que l'autre était délicieuse d'enjouement et de joliesse. Mlle Gina Féraud et M. Gilles étaient le plus sympathique couple d'amoureux que l'on puisse espérer rencontrer à la kermesse de Middelbourg. Et M. Berry, dragon galant plus folâtre et pittoresque encore que M. Cueille, fut une des joies de la pièce.

* * *

Le Costaud des Epinettes. — Un fils de bonne famille, tombé dans la misère, est prêt à toutes les besognes; il a faim, il cherche du pain. Tombé par hasard chez des escarpes, il se voit offrir l'occasion de gagner une petite fortune : il lui suffira d'aller voler un paquet de lettres compromettantes chez une théâtréuse en vedette. Que fera ce Claude Brévin mis en présence de pareille tentation, mais aussi de pareille déchéance ?

Voilà un sujet intéressant qui pouvait être traité de plusieurs façons. Ce n'est pas, évidemment, le mode grave, ou moral, ou tragique que MM. Tristan Bernard et Alfred Athis ont choisi. S'il y a de la psychologie dans leur pièce, c'est à nous qu'il appartient de la dégager; les auteurs ne l'ont pas du tout étalée. Ils ont cherché uniquement à nous montrer un milieu pittoresque, des gens capables de parler une langue ou savoureuse, ou spirituelle, des péripéties inattendues et surtout amusantes.

Du caboulot de barrière que hantent les apaches au boudoir de l'actrice adulée, en passant par le hall d'un restaurant chic où se donne un fastueux souper de « centième », nous entrevoyons quelques-uns des mondes et des décors les plus caractéristiques de Paris.

Ils suffisent à l'intérêt de ces trois actes; l'aventure de Claude Brévin et de sa quasi-victime Irma Lurette devient l'accessoire de nos préoccupations.

Nous ne dirons pas que *Le costaud des Epinettes* est la meilleure pièce de M. T. Bernard; elle n'en est pas cependant la moins amusante. M^{lle} Marthe Mellot y a été délicieuse et charmante comme à son ordinaire. MM. Francen, Gildès et leurs excellents camarades lui ont donné très alertement la réplique.

Il ne faut pas passer sous silence la mise en scène tour à tour pittoresque et luxueuse réalisée à l'Olympia.

*
* *
*

Pour vivre heureux. — Pour vivre heureux, vivons caché, nous a-t-on dit souvent. Le peintre Mauclair apprend à son profit que le meilleur moyen d'être bien caché est encore d'être mort.

Ce Mauclair a du talent, énormément de talent. Le public et les marchands n'apprécient, en conséquence, pas du tout ses tableaux. De plus, il connaît toutes les malchances, jusqu'à celle d'avoir épousé une ancienne maîtresse acariâtre, qui le trompe, ne s'intéresse ni à ses travaux, ni à ses souffrances et lui donne, plus que tout le reste, le dégoût de la vie.

Mauclair va se jeter à l'eau. On retrouve son cadavre déchiqueté par une roue de moulin ; on reconnaît ces restes lamentables. Les journaux parlent de ce suicide ; ils découvrent soudain — payés, d'ailleurs, pour cela par un marchand de tableaux roublard — que Mauclair était un maître. On lui fait, toujours avec l'argent de ce vendeur prévoyant, des funérailles splendides. La veuve larmoye. Son amant fait bonne contenance. Seul un ami fidèle, un brave cœur vraiment affligé, pense au disparu et le pleure...

Or, tandis que tout le monde est descendu pour assister à la levée du corps et écouter les discours, Mauclair, Mauclair lui-même et bien vivant, arrive en tapinois. Mauclair ne s'est jamais suicidé ; le courage lui a manqué et il a flané entre Paris et Dieppe pendant cinq jours. Il raconte l'aventure à son ami Pradoux, tour à tour furieux, joyeux, ahuri...

Mais ce n'est pas tout cela.

Comment va-t-on sortir de cet imbroglio ? Mauclair a le lumineux pressentiment de l'avenir heureux qui l'attend s'il consent à rester mort. Il le restera. Et, en effet, pour tout le monde sauf pour Pradoux, il disparaît, définitivement cette fois. Il s'installe à la campagne avec l'amie de ses mauvais jours et, travesti en riche Yankee, il vend très cher ses propres tableaux. Il est le grand peintre à la mode, le grand génie que pleure son pays — et dont musées et amateurs se disputent les œuvres glorieuses.

Noémie, sa mégère de jadis, a épousé le barbouilleur Ruffat. On ne raconte pas la scène, d'une verve toute moliéresque, qui remet un beau jour en présence ce couple antipathique et le bon mort soudain ressuscité. Comme M^{me} Ruffat, bigame involontaire, présage une maternité prochaine, la situation est à la fois grotesque et pénible. Elle est, par les péripéties et par le ton, de la meilleure comédie sarcastique. — et gauloise.

C'est ce mélange continu du burlesque et de l'amer, du macabre même et du tendre, qui donne à la pièce joyeuse et fine de MM. Rivoire et Mirande une saveur extrême. On ne pouvait traiter avec plus d'adresse légère, de bonne humeur délicate un sujet gros de périls ; il risquait de choquer nos sentiments les plus respectables et, souvent, les plus chatouilleux : ni le moment où Mauclair assiste en raillant, de la fenêtre de son atelier, à son propre enterrement, ni celui où sa femme, remariée et enceinte, fait une apparition énorme d'audace, mais

désarmante de drôlerie n'ont alarmé les susceptibilités des spectateurs.

Je ne crois pas qu'on ait souvent l'occasion de rire d'aussi bon cœur — tout en se laissant prendre à l'occasion au charme gentiment ému d'une œuvre tout à fait réussie.

M. Tarride la joue, au surplus, avec une aisance, une simplicité sympathique qui mettent en vedette les moindres détails — tous si joliment observés — du rôle de Mauclair. M. Geo Leclercq fait l'ami Pradoux, fidèle et très embarrassé. Mlle Cecil Mai réalise physiquement à la perfection le personnage de l'inconséquente Noémie; elle se meut, s'assied, s'arrête et se campe au cours de sa scène... scabreuse comme si elle n'avait fait que cela toute sa vie. Mlles Huguette Dastry et Georgette Loyer jouent avec une ravissante sentimentalité deux rôles de jeunes femmes gentiment amoureuses. La pièce est montée avec le meilleur goût. C'est, je le répète, un spectacle délicieux.

* * *

Cercle Les XIII. — Un de ces groupes de comédiens amateurs qui pullulent en Belgique et dont quelques uns possèdent des talents vraiment remarquables s'est mis en brillante vedette l'an dernier en remportant, bien que fondé depuis peu, les prix les plus disputés d'un concours organisé en France. En souvenir de ce succès et de l'accueil que leur firent les sociétés avec qui ils eurent à lutter, *Les XIII* ont organisé, l'autre soir, à Bruxelles, une somptueuse fête franco-belge.

Celle-ci réussit à tous points de vue; il m'appartient de signaler ici à cette occasion la façon tout à fait artistique dont furent montées et jouées deux œuvres de caractère très différent mais d'égal intérêt : *La Madeleine repentie*, deux actes d'auteur belge; *L'Amiral*, deux actes d'auteur français.

J'ai eu l'occasion de dire naguère les mérites du petit drame habile, original et pathétique de M. Ch. Desbonnets. C'est un épisode impressionnant, fort bien mis à la scène, de la vie des libertaires russes hallucinés par leurs utopies sociales et fraternelles.

La comédie en vers de M. J. Normand est, au contraire, toute grâce, esprit, sentimentalité tendre. Elle nous mène au pays joli des tulipes, des moulins, des canaux et des amoureux idylliques.

M. E. Hebden, qui est l'âme de ce cercle vivant et talentueux,

a joué en véritable artiste les rôles essentiels des deux pièces. Il a l'aisance, le naturel et l'autorité élégante d'un comédien de métier. M. et M^{me} De Glain ne lui sont pas inférieurs. M^{me} de Glain, notamment, a eu des accents vraiment poignants dans le rôle de la Madeleine. MM. Bosquette, Greyson, Servaes et MM^{mes} Wynants, Bosquette et Dalzinne méritent tous les éloges les plus sincères.

PAUL ANDRÉ.

LES CONCERTS

SOCIÉTÉ NATIONALE DES COMPOSITEURS BELGES : *Premier concert* (22 février). — CONCERT ILONA DURIGO ET JOSKA SZIGETI (23 février). — QUATRIÈME CONCERT CLASSIQUE : *Mlle Suzanne Godenne* (11 mars). — CINQUIÈME CONCERT YSAÏE : *Max Schillings et Emil Sauer* (3 mars). — CONCERT HENRI VERBRUGGHEN (13 mars). — CONCERT MARTHE DE VOS-AERTS ET EDMOND VAN HOREN (14 mars). — RÉCITAL GERMAINE LIEVENS (15 mars). — RÉCITAL FRÉDÉRIC LAMOND (21 mars). — SIXIÈME CONCERT YSAÏE : *José Lassalle et Fritz Kreisler* (24 mars).

Le premier concert de la Société nationale des compositeurs belges nous donnait la primeur d'un *quintette en la mineur* (op. 32) de Ryelandt : c'est une œuvre de franche inspiration et dont le développement polyphonique ne dégénère pas en un amas de méandres scientifico-filandreux : c'est un des plus beaux éloges qu'on en puisse faire. Ryelandt se distingue par là d'une collection d'apprentis dont le souci principal semble être le plus souvent de s'affirmer harmonistes échevelés et audacieux ; je préfère les deux premières parties au finale où l'auteur se laisse gagner par cette sorte de snobisme musical, véritable suie qui noircit tant de compositions contemporaines. MM. Henusse, Crickboom, Brosa, Jadot et Lyon ont interprété ce quintette avec beaucoup de probité et de conviction, et réalisèrent un ensemble parfait. Suivaient deux pièces pour piano de Paul Gilson : des *Paysages* d'une grande vérité de tons et dont les moindres lignes, les moindres touches sont pleines d'intérêt : l'unité d'impression et l'atmosphère en sont remar-

quables. M. Henusse s'y montra interprète avisé et délicat pianiste. Des mélodies de César Franck et d'Edgar Tinel ne bénéficièrent point d'une interprétation aussi expressive et aussi juste. Malgré toute sa bonne volonté, M^e Emma Ringel, dont l'organe nous satisferait peut-être s'il n'était desservi par une prononciation critiquable, une compréhension discutable et une mimique peu suggestive, nous chanta le *Nocturne*, de Franck, *Automne* et *Charmante rose* de Tinel : nous voulons croire que ces œuvres furent hâtivement mises au point et que M^e Ringel prendra sa revanche au cours d'une séance ultérieure.

M^{es} Tiny Beon et Renée Crickboom ont joué avec style et émotion le *Prélude, Fugue et Variation* de Franck : exécution soignée ; de la grandeur et un sentiment profond.

Le maître M. Crickboom est un admirable violoniste et un excellent compositeur, tout le monde sait cela ; mais il possède de plus le rare talent d'interpréter de façon brillante les sonates de sa composition. M. Crickboom fait exception à la règle commune : les auteurs sont souvent de terribles interprètes de leurs productions. La *sonate op. 11* est une œuvre bien construite, d'une grande liberté d'allure, pleine de tendresse, de passion, de mélancolie et d'énergie ; les courbes mélodiques en sont élégantes : on y reconnaît la marque d'un tempérament artistique très généreux et la délicatesse d'un fin lettré.

* * *

Etonnant virtuose que ce Szigeti ! archet magique, évoluant avec une sûreté prodigieuse, vraie sonorité du tzigane, fougue exubérante et maîtrise de soi ! Ce jeune homme est un artiste tout à fait remarquable. Certes, il est loin d'avoir la puissance émotive d'un Ysaye, le charme et la délicatesse d'un Thibaud, la profondeur d'un Kreisler, ni peut-être la fantaisie bon enfant de Misha Elman, mais M. Szigeti est de ceux qu'on écoute et qu'on acclame, il a l'étincelle ; son interprétation un peu trop nerveuse, trop sauvage de la *Chaconne* de Bach ne recueillera pas, je crois, tous les suffrages, mais dans les *Airs russes* de Wieniawski Szigeti fut inoubliable : où ce diable d'homme a-t-il appris à faire des « sons en harmonique » d'une pareille clarté ; le virtuose obtint pendant l'exécution de ses morceaux le fameux *silence mortel* que l'on rencontre en moyenne une fois au cours de la saison musicale. Est-il besoin de dire que le succès du jeune violoniste prit les proportions d'un triomphe ?

M^{me} Ilona Durigo réalise le type de la chanteuse de « lieder », dont la voix souple est aussi apte à rendre *La Rose sauvage*, de Schubert, que *Le Roi des Aulnes*. Ilona Durigo se distingue par l'ampleur de sa voix et la justesse de l'interprétation. Les meilleures mélodies de Schumann, Brahms, Strauss, Liszt, ainsi que de Chaminade et de Debussy assurèrent à la cantatrice un légitime succès.

* * *

Au lendemain de son succès au Concert populaire, M^{lle} Suzanne Godenne clôturait la série des Concerts classiques par un récital dont le programme copieux contenait des œuvres tantôt solides, tantôt gracieuses, où la jeune pianiste fit valoir la souplesse et la variété de son talent. De la science et du style dans *Fantaisie chromatique*, de J.-S. Bach, une grande profondeur romantique dans la *Sonate op 53*, de Beethoven, et une sonorité pleine et bien chantante dans la *Romance en fa dièse*, de Schumann, voilà les bases d'un accueil très chaleureux. Une virtuosité brillante et facile lui ont valu, après la *Grande Polonaise*, de Chopin des applaudissements qui la décidèrent à jouer *en bis* un morceau étincelant du maître Raoul Pugno. Une sympathique ovation félicita l'artiste d'avoir vaillamment triomphé de ce programme écrasant, allongé encore de nombreux suppléments.

* * *

Un public compact emplissait la nouvelle et vraiment magnifique Salle Patria, pour applaudir un de nos compatriotes, Henri Verbrugghen, chef de la « Choral and orchestral union Glasgow et des Concerts symphoniques d'Edimbourg » ; cela nous prouve qu'on peut être prophète en son pays..., à condition d'avoir été conquérir la gloire à l'étranger. M. Verbrugghen, qui dirige avec un brio, une verve et une exubérance extrêmes, nous a donné de la *Symphonie en ré op. 73*, de Brahms, une audition inoubliable. Possédant l'œuvre à fond (il la dirige par cœur, il conduit ses musiciens sans aucune défaillance : il ne les domine pas, il les entraîne, il les électrise ; et l'émotion, l'enthousiasme se communique à tous, aux exécutants et aux auditeurs. Nous ne sommes pas habitués à pareille conviction. L'accueil que le public réserva à H. Verbrugghen fut tout à fait chaleureux ; les rappels furent nombreux et les applaudissements d'une sincérité peu douteuse.

Un poème fantastique pour orchestre : *The pierrrot of the minute*, est une œuvre jolie, mais superficielle, trop imitative et d'une forme en somme peu originale.

Ce qui a fait tort à cette fantaisie musicale, c'est le voisinage des *Préludes* de Liszt, le profond poème symphonique qui exprime musicalement l'idée poétique de Lamartine. Ici pas d'anecdote, de puérités concrètes ; c'est la forme la plus parfaite et la seule forme possible de la musique programmatique. La trame symphonique n'est que la traduction musicale de l'idée poétique et philosophique, présentée sous tous ses aspects dans sa forme vivante et changeante ; le musicien ne ternit plus la pensée du philosophe et n'en est plus l'esclave : l'idée est le symbole, la musique en est le rayonnement.

* * *

Mlle Germaine Lievens est une pianiste au toucher moelleux, à la technique sérieuse, et dont l'éducation musicale est fort enviable. Elle progresse visiblement : elle acquiert de la chaleur expressive, du style et de la puissance. La brillante exécution d'un programme très chargé lui a valu un franc succès.

* * *

Autant les pianistes sont nombreux, autant les violoncellistes sont rares. Aussi était-ce une perspective agréable que le programme alléchant de M. Edmond Van Horen. Outre deux grandes œuvres, l'*Andante* de la *Sonate* de Grieg et la *Sonate op. 40* de Boellmann, où l'on put apprécier ses sérieuses qualités de technique et de sens esthétique musical, M. Van Horen n'omit pas de nous présenter *Widmung* et la *Rhapsodie hongroise* de Popper, si bien écrites pour l'instrument et d'une facture brillante. La virtuosité, la belle qualité du son, l'aisance du coup d'archet font de M. Van Horen un violoncelliste de bonne école et ne manquant pas de personnalité.

M^{me} Marthe De Vos-Aerts, une bonne pianiste, a peut-être eu tort de s'attaquer à des œuvres qui semblent ne pas convenir à son tempérament ; le *Prélude choral et fugue*, de César Franck, par exemple, manque, sous ses doigts, de grandeur mystique, d'unité, de ligne : elle comprend assurément, mais ne nous fait pas assez comprendre. Je regrette de devoir donner cette appréciation au sujet de M^{me} De Vos-Aerts qui, je n'en doute pas,

aurait mérité dans d'autres morceaux tous les éloges que peuvent lui valoir sa technique et son âme d'artiste.

* * *

Bien que Frédéric Lamond soit considéré comme l'interprète idéal de Beethoven et que sa réputation soit en grande partie fondée sur la façon dont il a compris et traduit l'œuvre du maître de Bonn, il serait injuste de donner à son talent des limites qui, pour n'être pas étroites, pourraient offusquer son ambition d'artiste. Son jeu coloré et très personnel, sa grande intensité d'expression ont été beaucoup admirés dans le Bach. Chopin lui permet des phrases tour à tour tendres et poignantes; à noter la *Marche funèbre* et le *finale* qui furent profondément impressionnants. Les adaptations de Schubert ont été rendues avec beaucoup de vie et d'élégance, et le Liszt, souvent peu intéressant chez de purs virtuoses, furent attachants et exécutés avec un mécanisme étourdissant. Salué par des applaudissements serrés et enthousiastes, il donna comme rappel le *Rêve d'amour*, de Liszt.

* * *

M. Max Schillings (generalmusikdirektor, comme l'annonce germaniquement (!?) le programme), chef d'orchestre du théâtre royal de Stuttgart, a donné au cinquième concert Ysaye un éclat particulièrement vif. On nous avait promis l'ouverture de *Prinzessin Brambilla* et la *Symphonie pathétique*, de Tschai-kowsky; ces œuvres firent place à l'ouverture du *Vaisseau fantôme* et à la *Symphonie no 2*, de Brahms. Ne nous plaignons pas de ces modifications, car M. Schillings donna du *Fliegende Hollander* une exécution précise, passionnée, pleine de mouvement et d'heureux contrastes. Le Brahms fut sobre, correct, classique et grand tout à la fois. Non content de traduire fidèlement la pensée des maîtres, M. Schillings dirigea deux pièces pour orchestre dont il est l'auteur : L'*Entr'acte d'Ingwelde* est une page bien écrite, d'une grande élévation de pensée, d'une forme délicate et distinguée, où se révèle l'influence wagnérienne; la *Fête de la Moisson*, extraite de la tragédie musicale *Moloch*, dénote une science approfondie de l'orchestration toujours variée, riche, sans banalité et comparable à celle des meilleures productions modernes.

M. Emil Sauer est un des rares pianistes qui parviennent à

faire disparaître la sécheresse mécanique de l'instrument, à charmer et à émouvoir. Son jeu clair, net, précis, perlé, s'allie à une profondeur et une justesse d'interprétation qui lui valent toujours un légitime triomphe.

* * *

La direction du sixième concert Ysaye était de nouveau confiée à M. José Lassalle, qui apporte dans tout ce qu'il interprète les mêmes qualités que celles que nous avons énumérées lors de son précédent concert : finesse, élégance, extrême souci du détail et de la mesure, fini et perfection de l'exécution. C'était ce qu'il fallait dans la *Symphonie n° 13, en sol majeur*, de J. Haydn, si fraîche, si gracieuse, vraie suite de petits bijoux orchestraux, et dans la *Symphonie en si mineur (n° 8)*, dite *inachevée*, de Schubert, où l'on admire l'invention mélodique du créateur du lied et l'intérêt de la trame polyphonique ; cette œuvre n'a peut-être pas beaucoup de profondeur, mais est, en revanche, d'une jeunesse et d'une spontanéité réconfortantes.

Il faut être un violoniste d'une force herculéenne pour se rendre maître du monumental *Concerto en ré*, de Brahms : M. Kreisler l'expose avec une facilité, une unité d'interprétation, une passion contenue, quand il le faut, par une incroyable puissance nerveuse, qui ont déchaîné une tempête d'applaudissements et d'acclamations. On reconnaît dans le jeu de M. Kreisler la fougue extraordinaire d'un tempérament artiste et passionné, tempérée par une gravité, une profondeur de pensée tout à fait uniques. Son succès n'a pas été moins vif dans l'exécution très soignée et parfaite du *Concerto en ré*, de W.-A. Mozart.

EUGÈNE GEORGES.

LES SALONS

La Libre Esthétique. — Musée moderne.

Aussi vrai qu'un bossu est un homme, la *Libre Esthétique* est une exposition d'art. Mais seulement au même titre. Camille Lemonnier proclame qu'il faut violenter la norme et faire hurler! (*Soir* du 20 mars.) Comment répondre à cet avis d'un maître? Car c'est à peu près vouloir raisonner par prémisses et conclusions contre un homme qui argumente avec une trompette thébaine.

Donc, Camille Lemonnier invite Octave Maus à « démuseler les lions », c'est-à-dire les Van Dongen, Ophey, Paerels, Wolf, etc., etc.; il faut violenter la norme et faire hurler! Mais alors nous en arrivons à cette situation définie par Emile Bernard, dans le *Mercur de France* :

« A toutes les époques il y a des nouveautés qui passionnent les artistes et les entraînent dans les chemins du paradoxe... C'est que le sentiment de la *gloriole* agite un très grand nombre d'individus... Il y a dans l'homme un sentiment inexplicable de curiosité qui l'entraîne vers le *nouveau* et lui fait perdre les bonnes voies pour l'égarer. C'est qu'il n'est pas donné à tout le monde de *chercher*; il faut un beau génie, beaucoup de raison mêlée à beaucoup d'intuition, pour se permettre de chercher et pour trouver. La majorité des amis du *nouveau* s'égaré dans les ténèbres du rien... L'art a donc subi de tous temps des dégradations singulières. Manifestement grand avec les maîtres, il se déformé avec les élèves ou les *curieux* en quête de singularités et ceux-ci ne visent plus qu'à l'étrange ou à la systématisation de leurs modèles. De nos jours, cette tendance, à cause de la pente vers des libertés anarchiques..., à cause aussi de l'ignorance..., a trouvé toute son expansion; et l'amour des *nouveautés* s'est saisi de nous, au point que ce qui est *correct* ou simplement *beau* nous paraît banal, au point que ce qui est *sensé* nous semble trop honnête. »

Ceux que la déformation n'a pas atteints, tel le maître Mellery, ne se montrent cependant pas rebelles aux concessions. Ils

aient mieux rencontrer M. X..., qui a la gueule de travers et, précisément, parce qu'il l'a de travers, que Narcisse aux beaux traits ou Sam Mac Veà au corps symétrique et nerveux.

J'ai connu un homme raffiné qui, las des femmes propres, disait-il, courait après les souillons et les filles de ferme qui sentent, en août, la sueur aigrie.

Ça peut se comprendre, Baudelaire, mais il n'en est pas moins vrai que c'est une dépravation.

Vraiment, maître Lemonnier, il faut violenter la norme et faire hurler ?

D'où provient alors que la « grande émotion du Salon », comme vous dites, ce soit Claus et le Claus d'aujourd'hui, dont toute la carrière n'a été qu'une recherche et, enfin, un aboutissement, lequel aboutissement est conforme à la nature ? Oui, ce splendide *Matin d'Octobre* et ce *Soleil couchant en juin* ont leur puissance justement dans la réalisation de la norme.

D'où proviennent les victoires de Rousseau, de DuBois, ces « maîtres d'un charme si prenant de beauté simple et loyale », dites-vous ? Ne sont-ils pas aussi les continuateurs de cet idéal de grâce et de force qui constitue la norme ?

Faut-il leur préférer la jeune fille immensément longue, au bassin énorme et au torse étriqué, de Marnix d'Haveloose ? Sous prétexte qu'il en existe de telles dans les boudoirs ? Elles peuvent avoir leurs mérites là, mais elles n'ont pas les proportions d'art que réclame le socle. J'aime mieux la *Danseuse* (la grande), dont la normalité ne nuit cependant en rien au mouvement et offre une silhouette très acceptable dans tous les sens.

M^{me} Mayer-Ochsé, dans sa sculpture qui s'oriente vers les beaux modelés intellectuels de Rousseau, gagne certainement plus à ce rapprochement de la normale que si, par esprit d'originalité, elle s'égarait comme Archipenko ! Ou le bel artiste Gisbert Combaz qui, en vue de la *Libre Esthétique*, force visiblement la note !

Un critérium dont on fait très grand cas, c'est l'émotion. En fait d'émotion, l'art moderne nous semble avoir apporté surtout un rendu assez fidèle du prosaïsme des choses prosaïques et de la vulgarité des choses vulgaires. Le métier précieux et le goût des anciennes écoles de pouvaient convenir ; il fallait inventer un métier fangeux, triste, des couleurs « perdues en des marécages sans issues », comme les trois princesses éplorées de Maeterlinck !



MARC-HENRY MEUNIER.

Et nous avons pour maîtres admirés en ce genre Jefferys, Bonnard, Clarenbach, Paerels, Kukuk, Thévenet, Baertsoen, avec son solide talent, Scott qui peint un stationnement de fiacres plus écœurant que nature, d'un pinceau qui connaît toutes les délicatesses de tons prises, en pourrissant, par la croûte humide et brune de certain vieux fromage!

Les artistes qui ont le sens de l'harmonie et de la nature se gardent bien de violenter la norme. Nous avons vu que Claus ne le fait pas, ni Rousseau, ni Dubois. C. Meunier non plus ne l'a jamais fait. Bonnetain violente-t-il la norme dans ses magnifiques interprétations Jules Destrée et Verhaeren? Et Robert Picard n'a-t-il pas su créer des tonalités rares pour ses paysages? Et Marc-Henri Meunier de quoi se sert-il, si ce n'est de la réalité elle-même, qu'il concentre, qu'il condense? Et Lemmen, plein, nourri, équilibré? Et Heymans qui, comme Picard, a le respect des normes?

Il nous aurait fallu parler longuement des superbes grès flamés de Delsaux qui s'est mué de peintre en potier à Bouffioulx, et rappelle les créations déjà anciennes de de La Herche; des crêpes de Chine peints de M^{me} Montald, aux dessins originaux empruntés aux formes des champignons et des animaux marins les plus bizarres; du peintre Lebasque qui s'apparente à Lemmen; des très vivantes natures mortes de Léo Jo; des interprétations orientales de Bakst.

Et Forain qui a toute une salle?

Nous ne ferons pas, ici, une étude du grand artiste. On connaît ses traits cursifs et ses types répétés. Ce crayon abondant et cruel est plus habitué à saisir le mouvement que la forme. C'est pour nous plus un psychologue qu'un peintre. Et plus un manieur de bistouri qu'un psychologue.

Comme conclusion de cet article, je déduis que les artistes qui sont les meilleurs, même d'après Lemonnier, sont ceux qui n'ont rien suivi du conseil qu'il proclame de violenter la norme et de faire hurler!

C'est qu'en vérité la norme n'est pas une notion conventionnelle, arbitraire. Qui rendra le service de le démontrer?

Fernand Toussaint. — *Cercle artistique. Bruxelles.*

Je me bornerai pour l'exposition Toussaint, si fournie, à faire le plus grand éloge du n^o 40, le *Miroir*, 40 × 25. C'est peu,

mais quelle somptuosité, quelles harmonies grasses, comme cette lumière coule onctueusement sur ce dos de femme bien modelé, quelle indolence savoureuse et pleine dans les lignes de ce corps, quelle délicatesse réalisée dans ces roses des festons de robe et ces violets du tapis de guéridon ! Cela est parfaitement de Toussaint. Il y a mis, avec calme, son propre goût de l'élégance, des tons distingués, des belles chairs lumineuses.

Et ensuite, dans ses quarante-quatre autres toiles, je ne trouve plus les qualités de ce bel artiste que terriblement éparpillées. Ici, c'est du Boute, là du Wauters dans ses grands portraits à falbala, la brosse en moins. Je sais : les femmes se veulent jolies, les portraits doivent avoir aux joues la poudre Dorin rose. Toussaint n'y manque pas.

Un admirable artiste au caractère faible qui se laisse perdre dans la frivolité, les concessions et la hâte !

Il est vrai que vivre est une si belle chose !

Cercle des Dames peintres. — Salle Studio.

Une caractéristique de l'art féminin semble être une variabilité des plus déconcertantes. Nous constatons l'insuffisance parfois, l'excellence d'autre fois, chez Mlle Leglize. Nous n'aimons guère de celle-ci les paysages, très durs et peu faits, ni les portraits à l'huile, bien que celui de Mme Van der Stappen soit ressemblant. Par contre, l'on saurait difficilement voir une esquisse mieux poussée et mieux venue que l'allégorie du *Réveil de Bruges*, pastel. Une femme de belle chair se dresse d'un beau mouvement qui fait flotter ses voiles d'or, auprès d'un débardeur vigoureux ; le groupe est à la proue d'une barque, dont le fond est occupé par un cadavre sur lequel est inclinée tendrement une femme enveloppée dans le grand manteau noir des femmes de Bruges. Couleur et mouvement s'allient à la grandeur. Quelqu'un de Bruges devrait faire exécuter ce tableau ; la puissante administration du port de Zeebrugge, par exemple, car il est fatal qu'un jour l'on commandera une allégorie, et l'on n'obtiendrait pas d'un concours une œuvre aussi bien venue, d'un si beau jet. *La Fortune*, exécutée sur une autre toile, demi-grandeur nature, montre que l'artiste serait capable d'une exécution en grand.

Mme Delecosse, elle aussi, présente cette grande variabilité dans la production. Ses *Phlox*, ses façades ensoleillées avec ar-

bustes et plantes fleuries sont pour la plupart charmants. Il y a de la lumière pailletée dans l'air, de la perspective au bout des chemins, de la gaieté dans le pittoresque. Quand M^{me} Delecosse se sera débarrassée d'une teinte grise, qui alourdit parfois ses paysages, les plombant d'une atmosphère dont le défaut est l'immobilité, elle aura conquis la vibration de l'atmosphère.

M^{lle} Lambiotte, capable de faire les portraits de jeune fille, n^{os} 12 et 14, au pastel, s'amuse à faire des chromos à l'huile, comme le *Thé*. C'est incompréhensible !

M^{lle} Quinaux maintient ses dessins dans une note sobre et élégante. Des nus, des demi-nus, auxquels elle ajoute le sentiment par l'attitude et l'expression. Le papier est peu touché, peu coloré, l'artiste reste dans les finesses ; elle trouvera la quintessence.

De M^{me} Dam, des fleurs sans lumière. Une petite marine qui vaut mieux.

M^{me} Philippe Standen nous donne en sculpture l'impression confuse, comme de quelqu'un qui verrait plus grand que nature et avec une sorte d'effroi.

Miss Andrews, A. Crepin, L.-C. Crepin, Vaes.

Galerie d'Art.

L'on ne sait que devenir dans cette marée dont nos peintres, tous talentueux, et même les femmes, chargent les cimaises ! Nous avons ici cette semaine 100 tableaux ! De ces 100 numéros, je cherche celui qui va me retenir ? Je remarque Vaes, qui tend à grouper ses masses et ses tons pour un effet de grandeur : c'est un effort. Puis, je cherche ! je cherche ! je cherche ! Question matérielle mise à part, je ne vois pas pourquoi peignent tous ces excellents peintres. Un intérieur d'église sera plus grand, un coin de nature sera bien plus saisissant, une fleur sera plus fraîche, une femme plus intéressante ! Que réalise le tableau qui ne crée pas sur la toile une concentration ? Il réalise des images, de l'indifférence et de l'ennui. Pourtant, tout cela est plein de volonté, d'effort et de talent. Approchez-vous, détaillez, ce sont ici des artistes de carrière, de renom, nul n'est le premier venu.

Mais chez tous la volonté de faire une œuvre est absente. Ils sont trop vite satisfaits. Voyez la *Dame au repos dans son salon*, de L.-Ch. Crespin ; pour n'en prendre qu'un détail : ce bras et

cette main sur le fauteuil, quelle chose informe ! Et en plein milieu du tableau ! Certes, l'artiste ne peut pas ne pas le savoir, mais il n'y changera rien, parce qu'il est content de certaines autres parties du tableau. Ça lui suffit. Renouvelez cette prompte satisfaction plusieurs fois sur chaque décimètre carré de chacune des 100 toiles de l'exposition ! Ainsi se propagent dans toute la salle l'insuffisance, l'à peu près, les réussites très fractionnaires ; sont absentes, l'obstination têtue de l'œuvre à faire, la visée vers le définitif, vers l'immortel.

Il en résulte des ouvrages qui ne valent que peu la peine d'être regardés et qu'il faut considérer comme le purgatoire de la critique.

La critique est bien en droit d'avoir des colères !

Watrin, Geleyn, Mlle Fallize. — *Salle Studio.*

Je cueille au catalogue : *Coin tranquille, Potager, Béguinage, Chambre à coucher de Pierre le Grand, Vers le soir, Un vieux coin, etc., etc., Chimère* (bronze), *Essai de poterie russe*, sculpture et peinture, pas n'est besoin de description ; vous voyez ça tout seul : une perception ordinaire, des qualités banales, le tempérament de tout le monde !

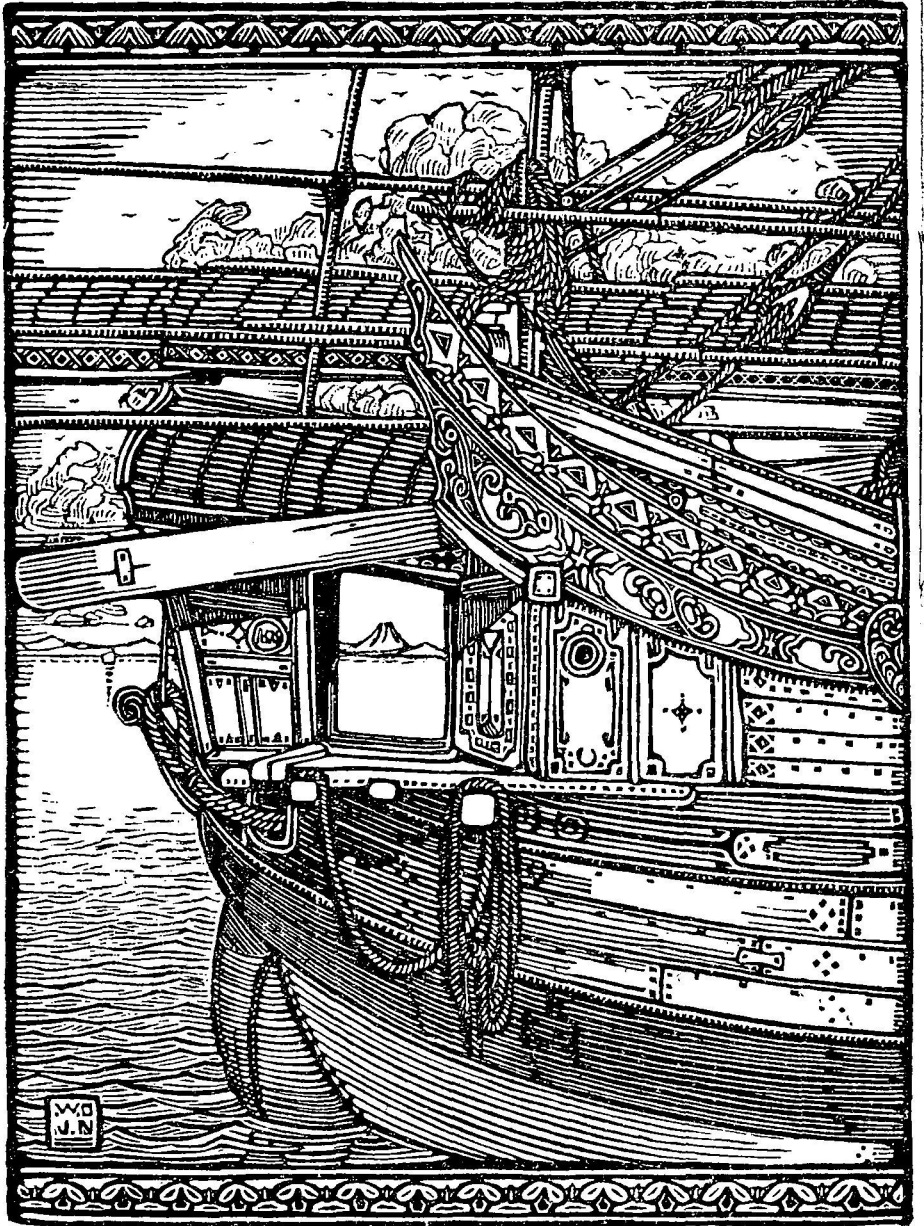
W.-O.-J. Nieuwenkamp. — *Cercle artistique. Bruxelles.*

Nieuwenkamp est un artiste intéressant. Au moins n'y a-t-il chez lui jamais rien de banal. C'est, de plus, un conscient, qui donne l'impression de savoir très clairement ce qui est bien et ce qui l'est moins. Mais il expose le bon avec le moins bon ; et il peut se le permettre, car le moins bon garde toujours encore une originalité.

A juger par un détail, en dehors de l'art cependant, rien n'est banal dans la vie de l'artiste ! Son adresse, pendant son séjour à Bruxelles : « à bord du *Zwerver*, bassin Vergote, près du pont de Laeken, Bruxelles ».

Nieuwenkamp qui, outre ses eaux-fortes, est aussi illustrateur, compose et imprime sur son bateau : « *uitgeven aan boord van de Zwerver* », portent ses éditions magnifiques.

La vision tout entière de Nieuwenkamp évolue vers les formes ornementales. Un voyage aux Indes le servit au mieux.



W. O. J. NIEUWENKAMP.

S'offrirent les palmiers, dont la palme est presque devenue pour lui la vague; la liane qui retombe en guirlande de l'orée des forêts; les racines et les troncs du ficus, devenus des étirements et enlacements de reptiles, etc. S'offrirent les temples aux portes ornées; les bayadères et les porteuses; surtout les jonches aux lignes gracieuses, dont l'artiste a su tirer des partis de toute richesse.

Nieuwenkamp nous donne des impressions d'art, caractère et grandeur réunis, dans la *Cathédrale de Rouen*, *Barques sur le Nil*, la *Grande allée de l'île de Lombok* (Indes), *Tempête au bord de la mer* et la *Prière*, quelque part dans les hauts sommets de l'Inde où flotte la vapeur des nuages.

Mais où Nieuwenkamp a été pénétré du sentiment de la perfection, c'est dans l'exécution de ses gravures sur bois; nul ne fera mieux que le *Bateau indigène* de Java, le *Pont à Malines*. Il ne sera non plus dépassé par personne pour la composition du titre d'un livre avec illustration, le tout gravé sur bois d'un seul bloc.

Nous aimons à appuyer sur cette qualité aux plus belles conséquences, le sentiment de la perfection qui domine Nieuwenkamp.

Gaston de Biemme. — Galerie d'Art.

De Biemme s'évertue en ses paysages maritimes à bâtir de forts reliefs. L'eau clapotante — intitulée *Sérénité* — semble un danger pour le lambris, tant elle est réaliste et clapotte! Mais il semble manquer quelque chose à cette robustesse pour qu'elle soit de l'art. Quoi? Une vision personnelle. De plus, la vision est sommaire et le pinceau fait gros. Deux petits panneaux ont des qualités de fraîcheur et de vie: *Soleil du soir* et la *Bruyère*.

Fernand Lantoine. — Cercle artistique de Bruxelles.

Avec Lantoine nous sommes reportés, — car c'est aujourd'hui bien vieux, — vers l'aride pointillisme. Les pointillistes s'imaginent que seule la lumière du midi est digne de leur procédé, qu'ils croient puissant! Et ils vont tous dans le Midi: Baléares et Côte d'Azur. Pour moi, leurs paysages n'en sont pas plus clairs, ni parce que: du Midi, ni parce que: pointillisme.

Combien au contraire tout cela est dur, âpre, sommaire, hostile à l'âme et raboteux à la prune !

Je sais qu'il y a moyen de se défendre de la brutalité de ces touches en fermant les yeux, jusqu'à ce que l'on n'aperçoive plus rien entre ses cils et que les couleurs se mettent à danser...

Géo Bernier. — *En son atelier.*

Géo Bernier a fait une exposition qui permet de voir, mieux qu'ailleurs, ce que les toiles du bel animalier paysagiste mettent de vie et de soleil dans un appartement ! Ah ! si l'on pouvait toujours ainsi juger des tableaux, dans cette intimité, avec cette opportunité d'effet !

Où Bernier, qui a étudié comme pas un les attitudes nonchalantes et grasses du beau bétail à la robe lustrée, triomphe, c'est dans les toiles où de belles vaches aux riches ocres et aux tons crémeux s'abreuvent, paissent ou se reposent, en des prairies plantureuses comme elles, étendues sous l'azur chaud des étés. Dans la *Matinée en Flandre*, comme le beau bétail est heureusement disposé, formant bouquet aux dégradations délicieuses, avec des nuances délicates de fleurs, où se mêlent le brun, le havane, presque l'or et le carmin, le rose du ventre des jeunes laies, sur la prairie d'un vert blondi par l'atmosphère, dans la clarté d'un jour fort et doux qui tombe d'un ciel où vogue, aérienne, la clarté de l'azur et des nues.

La Ferme Sobey, en Flandre, est pour les amateurs aimant une toile plantureuse, les grasses verdure, les ocres brûlées, les toits enchâssés dans le bouquet frais des vergers ; et toujours, au premier plan, les belles vaches aux larges flancs et au regard placide, engraisées au perpétuel banquet des sèves.

Ces œuvres sont les beaux morceaux de l'exposition Bernier, avec *l'Abreuvoir aux environs de Furnes*, *la Barrière*, *l'Abreuvoir encore à Furnes*, et *la Mare au Saule*.

Une autre note est réalisée par les *Cours de ferme* ; ici, l'on attelle le cheval au cabriolet ; là, on le bouchonne, au beau midi clair. Puis, ce sont les chiens attelés, au repos devant la *Vieille auberge en Flandre*.

Et c'est assez de détails, car parmi les soixante-six toiles et esquisses de l'artiste, nous n'en trouverions pas une seule, jusqu'à la plus petite, qui ne soit digne de quelque solide éloge.

Bernier a des qualités générales, c'est-à-dire des dons qui

n'appartiennent qu'à lui, et dont une étude complète lui a permis de marquer et d'enrichir tout ce qui sort de sa brosse. Toujours, chaque œuvre bénéficie d'une longue étude, pleine d'amour. Cet amour donne la patience qui permet à l'artiste de poursuivre son effort jusqu'à ce qu'il s'égale à son modèle, dans l'intensité d'impression.

Bernier sait son métier de peintre et, comme il s'est donné la peine de l'acquérir, il ne méprise pas de le montrer. Il sait établir une perspective, construire des maisons, établir un terrain, graduer les distances, mettre de l'air dans un ciel et entre les branches d'un arbre, faire luire et faire mouvoir une eau, promener les nues avec légèreté, faire éclater avec douceur un azur entre les nuées.

Quand un artiste sait tout cela, c'est un peintre accompli. Il est en possession de ses moyens et il ne faut plus que le hasard heureux des circonstances, pour que toute toile d'un tel pinceau soit une œuvre.

Victor Creten. — *Cercle artistique de Bruxelles.*

Les dominantes, chez V. Creten, sont la distinction dans la couleur et l'aisance dans la disposition des lignes. Il crée des gammes séduisantes qui, toutefois, n'ont rien à voir avec la réalité (*La neige rue de la Loi*) ; et dans ces gammes il enchâsse des bleus, des oranges, des roses, qui y prennent une délicatesse précieuse et rare (*L'estampe japonaise, Avant la nuit*).

Ce sont toutes gammes éteintes, aux nuances délicates, faites exclusivement pour l'œil, ce qui est rare et non sans charme : *Les roses de soie.*

Cercle des Femmes artistes — *Salle Studio.*

Le *Cercle des femmes artistes* en est à sa troisième année d'existence, ce qui est, me dit-on, un cap redoutable à passer pour un cercle. Après cela, il s'en irait, paraît-il, vers le néant ou vers le triomphe définitif.

Augurons le triomphe. Pourquoi pas ?

Il y a d'abord les paysages de Mme Roggen, grands dessins rehaussés d'un peu de couleurs, qui ont beaucoup d'unité, dont les détails font masse et qui sont conçus avec un réel

sentiment dramatique. L'artiste est moins heureuse dans la couleur à l'huile.

Les paysages de M^{lle} Leconte manquent d'unité. Ce sont, la plupart du temps, pièces et morceaux de couleurs mal rapportés.

Ce que M^{lle} Uytterschaut a de meilleur, ce sont les aquarelles où elle semble avoir laissé aller son pinceau, qui a trouvé alors de la grâce et de la simplicité, par exemple *Orchidées*.

Ce que fait M^{lle} Brouhon est sec, élémentaire et pas assez vécu. Elle manie un pinceau trop sage qui a, dirait-on, peur de fouiller. Il faut descendre jusque dans les bas-fonds de la nature pour bien la peindre.

Les fleurs et les natures mortes de M^{lle} Horry attestent un sentiment mélancolique. Il semble que dans ses *Chrysanthèmes*, par exemple, l'artiste voie plus volontiers les ombres que les clartés. Il en résulte un ensemble un peu sombre pour des fleurs, mais qui est, cependant, sans aucune lourdeur. C'est de la très exacte vérité ; tels sont *Les lilas*, gros lilas de campagne, d'une teinte remarquablement juste. Ce sont bien là des fleurs dans la pénombre d'un appartement, et naturellement elles y perdent tout le bénéfice d'être des fleurs...

Des fleurs encore de M^{lle} Gaullct, un peu fleurs de Sacré-Cœur. La netteté des couleurs et celle de la forme sont des qualités et il faudrait les pousser sans sortir de cette note ; les extrêmes sont intéressants en art.

M^{lle} Beckers peint pour la grâce plus que pour la couleur. Elle a des notes tendres (*Œillets roses*) fort heureuses.

M^{lle} Mac-Ewen a deux manières, l'une qui ne vaut rien, l'autre qui est excellente et d'une tout autre main. Son portrait *Jeunesse* est de la bonne. Le visage de la jeune fille, encadré de ses cheveux châtain retombants, est d'un beau modelé, dont les roseurs sont bien fluides, les lumières vives et glissantes, les ombres transparentes sans noirs ni quoi que ce soit de lourd. C'est un succès.

Les paysages et intérieurs d'église de M^{lle} Dumoutier accusent un tempérament de peintre. Quelque chose de vivant anime la couleur : *Les saules*.

M^{lles} Caruel, Serville et Rops peignent avec une application dépourvue de chaleur. Elles me paraissent des natures qui ne se sont pas cherchées et peignent comme on peint.

La broderie artistique de M^{lle} Monhoval offre les qualités et les défauts que nous avons reconnus à celle du maître du

genre en Belgique, Mme de Rudder. Mlle Monhoval s'écarte toutefois des saines traditions en se permettant des retouches à la couleur !

Jacques Marin. — *Cercle artistique de Bruxelles.*

Marin est un sculpteur qui cherche dans la vie les formes harmonieuses se rapprochant du classique. Et il a bien raison. Les formes du corps humain connaissent des raisons d'être, en dehors desquelles, si on ne les adopte pas, on ne fait que de la pathologie, de la difformité. Les bases du classique sont non seulement anatomiques, mais elles reflètent une anatomie normale, saine. Sous ce rapport, la grande œuvre de Marin est ici son groupe des *Ames sœurs*, les deux femmes enlacées. La beauté des traits, la somptuosité simple des chevelures, l'accolement des corps et cette étreinte exprimée presque sans geste, en laissant si heureusement libre tout le devant du groupe. Quels beaux êtres, solides et pleins, sans surcharges, les muscles allégés par le sentiment de l'équilibre ! On ne peut rêver de plus belle parure que celle de leur nudité.

La femme au miroir est d'un autre modèle de corps. C'est la coquette, élancée et nerveuse, aux reins longs, aux épaules agitées de frémissements musculeux. Certains lui trouvent un torse d'homme, parce qu'il n'est pas en amphore comme chez les autres femmes et a plutôt l'étroussure de celui de l'éphèbe. C'est la coquette.

On admire beaucoup la fière et fine statuette *Ville de Bruxelles*, pleine de grâce et d'une belle silhouette. Le geste de la tête est empreint d'une jeunesse franche qui charme et qui séduit, avec quelque chose de narquois qui « nous va bien ».

Il suffirait d'un peu agrandir la statue, de la placer ensuite sur un socle, et on pourrait nous la montrer sur quelque Mont des Arts, en plein air, symbole de la cité.

Le Lierre. — *Salle Boute.*

L'exercice de la critique désaccoutume l'esprit des louanges. Hélas ! A scruter des œuvres en trop grand nombre on se forme un vocabulaire où ce sont sans cesse les mêmes mots qui reviennent, car il n'y a la plupart du temps que la même indigence d'œil et la même banalité d'impression, la même tiédeur de tem-

pérament à traduire! C'est surtout la tiédeur de tempérament! Toutes poules qui n'ont pas la température nécessaire à faire éclore leurs œufs. Cependant tout ce monde pond!

Bastien sort du rang, évidemment; avec Henri De Clerck qui a une bonne esquisse; Paul Dillens, dont les paysages sont d'un contemplateur ravi; Guillaume, toujours décoratif et concerté, et Pieter Stobbaerts.

Pour les autres nous serons brefs. Constant De Busschere: pinceau et scènes triviaux; de Selliers nous arrache une exclamation! De Halsdorf: des chromos; L. Huygens: pas plus mauvais qu'autre chose; peintre et cuisinier, voyez quels ragoûts! Jacqmotte: pinceau habile et peint très bien les verres; Leemans: couleur désagréable; Lutter: sans intérêt; Rimbout, paysage sommaire et nature morte excellente. M^{lle} Rolin aime les vastes étendues et la chevauchée des nues sur dunes et campagnes; dans les aquarelles elle met de la perspective et de l'air, et dans les huiles de la vigueur. Seghers, paysages largement vus, peinture à brosse franche; Van Looy a le sentiment de la nature.

Et la sculpture: *Toilette de Vénus*, de Curt Siegel! Curt Siegel ne doute de rien! C'est d'une inconscience exceptionnelle! De Tuerlinckx, l'*Eveil*, marbre, est certainement ce qu'il y a de mieux comme expression endormie!

Maurice Blicck. — Cercle artistique. Bruxelles.

Que l'on me dise pourquoi il faut absolument que la peinture moderne soit en général très sale? Certes, on m'aura expliqué là quelque chose qui m'est depuis longtemps incompréhensible. Je vois bien que chez un peintre qui est bon, qui sait établir et construire, ce singulier procédé crée du flou, de l'unité et de l'harmonie, aide même à la perspective et à l'atmosphère, mais quel aspect déplaisant, du fait de ce procédé, rejallit sur la toile! Les nues, la neige, les verdurees, les eaux, tout est sale! Blicck est un peintre pour une planète terriblement fumeuse. Cependant quel art vigoureux dans *le Quai*, quelle brosse mouvementée et alerte a peint *le Chenal*, quelle vision large nous vaut *le Voilier*, *Dans les Docks*, *la Tamise à Londres*; c'est l'art moderne dans ce qu'il a de meilleur.

Cette façon de peindre plutôt le signe des choses que les choses peut plaire à l'âme, mais la délicatesse des sens est péniblement offensée.

Lucien Frank. — *Galerie Boute.*

Je ne sais pas très bien comment rendre compte des soixante et une œuvres de Lucien Frank. C'est un ensemble admirable ; chaque œuvre, prise à part, est une merveille, mais avec ces mots-là, si laudatifs qu'ils soient, je n'ai encore rien dit de la si haute et si extraordinaire personnalité de Frank.

Pour en dire un peu plus, je parlerai d'abord de la finesse de son œil, de la splendeur de sa page, de cette division infinitésimale du ton, qui aboutit à ce qu'il n'y ait pas un centimètre carré de surface peinte qui ne contienne à elle seule au moins douze à quinze nuances !

Il faut voir le résultat de ce travail dans une aquarelle et gouache comme le *Marché aux fleurs de la Grand'Place de Bruxelles* ! Comme l'on pénètre dans les groupes ! Comme les couleurs sont aériennes ! L'œil n'a jamais fini de regarder, de sonder, de trouver ! C'est la corbeille fleurie dans une atmosphère de parfaite unité.

Frank ne connaît pas ces oppositions brutales qui forcent certains plans pour en faire ressortir d'autres. Il méprise ces ficelles de convention si opposées à la nature.

Il procède par harmonie, unité de sujet dans une unité d'atmosphère. Voyez cette jeune femme en robe blanche, au bord d'un étang, près d'un arbre, par une claire journée d'été. Il y a là de l'eau bleue, de l'azur céleste piqué de vifs petits nuages blancs, des arbres au feuillage frémissant, même des vermillons attestant des demeures, et tout cela vibre, vous baigne de lumière estivale, se détache à son plan, sans un contraste où l'on sente le moyen, sans une dureté, sans une opposition au sens trompe-l'œil du mot, tout nage dans l'unité.

Par une étude constante de l'atmosphère, il réalise ces merveilles ! Ces nappes de fleurs dans une prairie en automne ! La promenade d'un couple dans la buée matinale de juin ! Le premier, qui a cependant toute la richesse d'un bel automne, c'est à peine de la couleur ; et le second, bois et nuages, est tout nuances, depuis les premiers plans jusqu'aux fuites ! Que nous donne ici le peintre subtil ? Est-ce le jeu brutal de la clarté sur les surfaces ? Non pas, c'est le jeu des rayons sur la molécule d'air, sur la gaze fine de l'atmosphère et des buées interposées ! Quelle suavité aérienne en prennent les nuances ! Quel bain divin où pénètre la rétine et presque la peau !

Frank, sans sortir de sa note enveloppée, sait employer les

couleurs avec leur beauté de couleur, quand il peint de l'extérieur une cathédrale dont il éclaire les vitraux; ou qu'il enflamme quelques nuages du feu du couchant, dans le *Soir d'hiver à Furnes*, le crépuscule dans un port de Hollande, les *Quais d'Amsterdam*, les bateaux aux voiles vineuses de *Dordrecht*.

Il est aussi artiste de mouvement. Voyez les *Jardins de Paris*, à l'heure où s'allument les feux de toutes sortes et où se meuvent en masses détachées les groupements humains, au *Boulevard des Capucines à Paris*.

On pourrait dire de Frank qu'il fait de l'impressionnisme à rebours, en ce sens qu'il procède par l'étude complète et détaillée du sujet d'abord, puis il dégage de cette étude les caractéristiques et ce sont elles seules, points d'élection, signes de forme et de couleur qui constituent la page finale.

RAY NYST.

MEMENTO DES SALONS

LE PEINTRE FRANTZ VAN DEN HOVE exposait ses œuvres à la *Galerie d'Art*, du 23 au 31 mars. Il en sera rendu compte dans notre prochain numéro.

LA GALERIE GEORGES GIROUX a été ouverte, à Bruxelles, le 16 mars, par une exposition de diverses œuvres de Bastien, Wagemans, Wouters, Paere's, Schirren, Delaunois, Ramah, etc. Cette nouvelle galerie, située rue Royale, 26, est digne de belles œuvres; et l'on peut regretter que les toiles qui y ont été exposées pour l'inauguration aient été choisies, presque toutes, entre ce que chacun de ces artistes avait de moins bien dans sa réserve!

Il ne faudrait pas perdre de vue que l'augmentation du nombre des galeries à Bruxelles ne doit pas avoir comme conséquence un large déballage des fonds d'atelier!

Par contre, il faut louer la galerie Giroux de ce qu'elle sera la première à nous faire connaître la *Futurisme* à Bruxelles.

L'Art moderne, dans son numéro du 11 février 1912, a exposé la théorie des peintres futuristes. A son tour, *le Thyrsos*, dans son numéro de mars, publie une longue lettre de Paris sur le *Futurisme*. Elle est à lire. Elle sera l'utile commentaire à l'intéressante exposition futuriste dont nous menace la salle Giroux.

LE MUSÉE DE BRUXELLES a acquis, comme on sait, à la vente Weber, à Berlin, un portrait d'Hélène Fourment, par Rubens, et un portrait d'homme, par Philippe de Champagne.

Hélène Fourment est exposée dans la salle des Rubens, au premier étage du musée ancien. Voilà de la forme, du modelé, de la lumière, de la vraie chair, de la jeunesse, du coloris! Me dira-t-on ce qu'il manque à ce métier-là pour que l'on soit à la recherche des procédés fous que nous connaissons et déplorons?

LA LIBRE ESTHÉTIQUE, Musée moderne, ouverte jusqu'au 14 courant. Audition de musique nouvelle tous les mardis, à 2 heures et demie.

SALON DE PRINTEMPS (IVe). — S'ouvrira en mai, à Bruxelles.

L'ART CONTEMPORAIN, à Anvers, jusqu'au 28 avril. Ensemble d'œuvres de Laermans.

SALON DE LIÈGE. — Rappelons que l'ouverture aura lieu le 4 mai.

LE PEINTRE MEYERS a ouvert une exposition de soixante-dix de ses œuvres, choisies parmi les meilleures de sa longue carrière, dans la salle du *Journal de Liège*, à Liège. Elle restera ouverte jusqu'au 7 avril.

On y verra notamment : *La Maison du Souvenir*, d'un sentiment idyllique. Prairie boisée d'où s'élève une vapeur très légère adoucie par un rayon de soleil. La petite maison se dissimule, toute rose, à peine visible, entre les troncs, et le ciel étend, derrière les ramures, sa soie tiède.

D'un tout autre caractère, *Le Soir de novembre, en Hollande* : Une langue de terre avancée dans les eaux infinies, sous un ciel gris, peint très léger, avec des jaunes soufre et des pointes de rose saumon à l'horizon. Nous citerons encore *Le Moulin de Saint-Amand*, *Le Givre*, *Coq sur mer*.

Meyers est un paysagiste riant, une prunelle que réjouit l'éclat d'un beau jour; il est sensible aux rayons du soleil dessinant sur une maisonnette l'ombre d'un pommier en fleurs; aujourd'hui vénérable avec sa barbe blanche, le peintre dut avoir parmi les bois et les prés dans sa jeunesse l'âme d'un petit faune!

LE LOUVRE s'est enrichi de deux nouveaux portraits de Diderot, un buste en marbre par Houdon et une peinture de Louis-Michel.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS, Paris, Salon de 1912, du 14 avril au 30 juin, au Grand Palais. Les délais d'envoi sont expirés.

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS, à Paris, Salon de 1912, au Grand Palais, du 30 avril au 1er juillet. Les délais d'envoi, huile et aquarelle, sont expirés; pour la sculpture et la gravure en médaille, les 13, 14 et 25 avril; architecture, le 2 et 3 avril; gravure et lithographie, les 4 et 5 avril; arts décoratifs, les 13 et 14 avril.

UNE EXPOSITION d'œuvres de Ricard et Carpeaux s'ouvrira en mai, à Paris, dans la salle du jeu de Paume, aux Tuileries.

LE SALON DES DESSINATEURS HUMORISTES s'est ouvert à Paris le 25 mars, Galerie La Boétie. Il réunit des œuvres de Forain, Willette, Cheret, Steinlen, etc.

NOTES

Aux Amis de la Littérature. — C'est M. Georges Eekhoud qui a clôturé la série des cinq conférences de cet hiver. On devine ce qu'a pu être une heure de causerie de l'écrivain puissant, original et chaleureux dont nous venons d'admirer une nouvelle œuvre superbe : *Les Libertins d'Anvers*. Pour M. G. Eekhoud tout est idéalisme dans la littérature et, même à son insu, chaque écrivain poursuit un rêve, cherche une perfection, espère et s'efforce.

Chez nos prosateurs entre autres cet idéalisme est partout. Le conférencier l'a montré avec des aperçus et des considérations ingénieux. Le cycle des séances des *Amis de la Littérature* ne pouvait mieux se fermer que sur ces paroles éloquentes chaleureusement applaudies et qui constituaient un nouvel hommage légitime au talent de nos romanciers et de nos conteurs.

* * *

La Tribune nationale. — C'est le titre d'une publication qui est en train de se créer une belle place en Belgique. Fondée il y a trois mois par le capitaine Vander Meylen, elle vient, hélas ! de perdre ce jeune enthousiaste, à la fois patriote, artiste et savant, qui avait rêvé de faire de son périodique un organe de bon combat et d'utile indépendance.

Mais son œuvre ne mourra pas avec lui. Des amis ont décidé de poursuivre la croisade vaillamment entreprise. *La Tribune nationale* est en bonnes mains. Elle continuera ponctuellement à traiter objectivement, au seul point de vue de l'avenir heureux du pays et de sa défense patriotique, toutes les questions qui préoccupent les esprits belges.

En un temps où l'inquiétude s'empare souvent de ceux qui ont à cœur l'avenir de notre nationalité, pareille publication entretiendra fructueusement les ardeurs convaincues, stigmatisera les lâchetés, dénoncera les faiblesses et exaltera les désintéressements féconds.

Nous lui souhaitons une longue existence de bon succès.

* * *

La Vie nationale. — Sous ce titre va paraître à Bruxelles une nouvelle revue. Elle sera politique et littéraire et donnera chaque mois, dans des livraisons illustrées de 32 pages, des articles de MM. L. Franck, Waxweiler, Ansiaux, Edm. Cattier, G. Van Zype, Dumont-Wilden, L. Hennebicq, G. Rency, F. Leonard, J. D'Ardenne, G. Paquot, F. Van Langenhove. A. De Rudder, L. Piérard etc.

Notre confrère J. Barry, de *La Gazette*, en est le directeur.

Meilleurs vœux.

* * *

Exposition de la miniature. — Ce fut une idée charmante que celle de réunir quelques milliers de spécimens des œuvres qu'un art délicat et joli, aujourd'hui abandonné, fit exécuter jadis. Les organisateurs des brillants salons des Primitifs, de la Toison d'Or et du XVII^e siècle, ayant le baron Kervyn de Lettenhove et M. Cardon à leur tête se sont chargés du soin difficile de réunir les délicieuses merveilles, les bibelots originaux que nous pouvons en ce moment admirer. Un charme tout particulier se dégage de la contemplation de ces minuscules peintures en qui se perpétuent des souvenirs lointains et qui évoquent des émotions, des joies, des tristesses, anonymes peut-être, mais pour cela plus suggestives encore.

Il en est venu de partout de ces miniatures que l'on a eu l'art et le goût d'installer dans des salles reconstituant superbement des appartements somptueux d'autrefois. C'est la Renaissance, c'est l'époque de Louis XIII, celle de Louis XIV, celle du XVIII^e siècle, celle de l'Empire, celle des maîtres britanniques, celle des viennois, même celle des artistes modernes

NOTES

qui ont tenté de perpétuer un genre démodé.

Les heures que l'on passe parmi ces choses ravissantes et rares sont longues, tant abondent les précieux petits chefs-d'œuvre; elles ne sont pas un instant ennuyeuses ni monotones.

L'exposition restera ouverte jusqu'en mai, avenue des Arts, 34.

* * *

A paraître dans nos prochains numéros. — Nous publierons le texte des Conférences que firent cette année, aux *Amis de la Littérature*, MM. Louis Delattre, Georges Eekhoud et Paul André.

* * *

Résurrection de la Maison du Livre.

— La Maison du Livre ressuscite. Elle s'installe dans une maison bien connue des Bruxellois, vieux et jeunes : celle qu'occupait l'Office de Publicité, rue de la Madeleine, en face de la rue Duquesnoy. Dans le grenier, habilement aménagé, le Club des Amateurs photographes a pendu déjà, en guise de crémaillère, quelques cuvettes de modèle neuf, toutes pleines de séduisants clichés. Dans un mois on espère que la « Ruche », un moment dispersée, sera reconstituée. Le public y gagnera des expositions et des conférences intéressantes, la rue de la Madeleine un point de lumière le soir, la Ville, un bon contribuable, et le gouvernement, expulseur des derniers locaux... la fin de ses remords de conscience.

* * *

Monument Max Waller. — Le secrétaire des commandements du Roi a fait parvenir à

M. Léopold Rosy, secrétaire du comité, une lettre l'informant que le Roi faisait un don de 1,000 francs à la souscription ouverte depuis bientôt dix ans et dont le montant atteint, aujourd'hui, la somme de 8,000 francs.

* * *

Congrès féministe international de Bruxelles. — La Ligue belge du droit des femmes fêtera en avril prochain sa vingtième année d'existence. Outre les festivités auxquelles sont conviés tous ses membres ainsi que tous ceux qui ont collaboré avec elle à l'œuvre féministe, la Ligue organise un Congrès féministe international où seront discutées les grandes questions intéressant actuellement la situation économique, juridique, morale et politique de la femme.

M. Hector Denis, membre de la Chambre des représentants, a accepté la présidence d'honneur du Congrès.

La cotisation au Congrès est fixée à 5 francs.

On peut envoyer son adhésion au secrétariat général de la Ligue, à M^{lle} Marie Popelin, 49, rue d'Arlon, à Bruxelles.

* * *

Théâtre de l'Alhambra. — Les représentations des *Princesses Dollar* sont interrompues en plein succès afin de préparer pendant quelques jours de relâche le spectacle nouveau. Celui-ci sera donné le 6 avril, veille de Pâques; à l'affiche la triomphale opérette de Lehar : *Amour Tzigane*, avec une interprétation de tout premier ordre.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

VICTOR MARGUERITE : *Les Frontières du cœur* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Influencée, peut-être, par le courant des idées qui, avant 1870, était enthousiaste des choses d'Allemagne, de la pensée allemande, Marthe Ellangé épouse un médecin hessois. Après quelques mois de pur bonheur viennent les désastres, l'occupation qui lui rendent une âme ardente de Française. Malgré toute la correction d'Otto son mari, elle se prend à le haïr, à ne voir en lui que l'Ennemi. Un loyal et courageux essai de vie commune leur démontre à tous deux que celle-ci est désormais impossible. Plus fort que l'amour, le sentiment de la race a balayé le Passé et Marthe rentre en France.

Cette œuvre vraiment forte s'apparente étroitement aux romans précédents dans lesquels les frères Marguerite, avec une si complète maîtrise, ont fait revivre l'Année terrible et d'être circonscrit, cette fois, à un foyer, le drame provoqué par le conflit des nationalités, est peut-être plus émouvant, plus poignant, s'il est possible.

* * *

FÉLICIEN CHAMPSAUR : *Poupée japonaise* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50, illustré). — Avec la grâce délicate et mièvre qui sied pour parler du vieux Japon, où toutes choses étaient jolies, M. Félicien Champsaur nous fait l'histoire d'une délicieuse mousmé qui, par dévouement pour sa famille, entre au Yoshiwara (ainsi s'appelle à Yeddo le quartier des maisons closes), qu'elle quitte, à peine instruite des choses de la volupté, pour suivre un officier de la marine britannique.

Les aventures de Sameyama sont artistement illustrées d'une foule de dessins en couleurs et de gravures éminemment suggestives, aussi suggestives que la prose élégante de M. Félicien Champsaur, et vous savez ce que cela veut dire!

* * *

LUCIE DELARUE-MARDRUS : *La Monnaie de singe* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Une gamine, fille d'Européen et de Kroumirie, élevée à

la diable, là-bas, aux confins du désert, est brusquement transplantée en France et recueillie dans une famille formaliste dont l'austérité de façade ne peut s'accommoder de l'indépendance d'allures de la petite sauvage. Dans le milieu parisien et artiste où elle passe ensuite quelques années, cela semble d'abord aller mieux; on s'y pâme devant son exotisme, mais, à les connaître plus avant, à découvrir leurs vilaines âmes, Alfreda, restée pure et propre, s'aperçoit que les gens autour d'elle sont de sales gens et, dès qu'elle le peut, elle retourne en Kroumirie où elle a laissé un petit fiancé

Voici donc un beau roman de plus à l'actif de Mme Lucie Delarue-Mardrus, un beau roman plein de vie et de vérité qu'il faut lire.

* * *

ADRIENNE DE LAUTREC : *La Révolte* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50).

La vie est une lutte constante et formidable,

La vie est une lutte en face du bonheur.

Aussi ne faut-il pas cesser un seul instant d'opposer à ses peines, à ses doutes, à ses cruautés l'énergique révolte d'une âme et d'un corps exigeant leur part de bonheur, de puissance et d'amour.

Il y a, dans les poèmes, malheureusement un peu inégaux de Mme de Lautrec, une frémissante ardeur de passion, une fougueuse expression qui s'exalte souvent et s'élève jusqu'à ces splendeurs rigoureuses auxquelles ne rêvent d'atteindre que des cœurs exceptionnels.

* * *

FERDINAND BAC : *L'Aventure italienne* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Un vrai régal littéraire que cette *Aventure italienne* dont le héros, Pascal Latour, parcourt la péninsule en compagnie d'abord d'un prêtre français suspendu pour excès de zèle évangélique et ensuite en la société d'une archiduchesse philosophe. Avec le prêtre, il visite les villes du Nord, féodales et pieuses; avec l'archiduchesse, il recherche les endroits où l'antiquité a laissé des traces plus profondes, ce qui lui donne, ainsi qu'à sa com-

pagne, l'occasion d'entretiens élégamment et spirituellement patiens.

* * *

GEORGES SOULIÉ : *Lotus d'or* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Intéressante cette adaptation d'un roman chinois du XVII^e siècle, intitulé *Kin p'ing Mei*. Roman de mœurs très vivant et toujours vrai, puisque dans l'Empire du milieu la vie n'a pas changé depuis de longs siècles. Le traducteur a retranché, avec regret, dit-il, les passages licencieux, mais, rassurez-vous, ce qu'il a laissé est suffisamment impressionnant pour que son livre ne figure dans aucune bibliothèque de pensionnat.

Chez Ollendorff :

FRÉDÉRIC MASSON : *Autour de Sainte-Hélène* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Voici la troisième série des études si richement documentées que M. Frédéric Masson consacre aux événements relatifs à la captivité de l'Empereur. L'éminent historien y parle de sir Arthur Dillon, père de la comtesse Bertrand, des médecins de Sainte-Hélène, du retour des cendres et il termine par un violent article anglophobe, qu'aucun journal français ne voulut publier, l'an passé, c'est-à-dire au moment où l'« Entente cordiale » était le plus en faveur.

* * *

RENÉ PERROUT : *Goëry Coquart* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Sous la forme autobiographique, M. René Perroux nous raconte la vie d'un bourgeois d'Epinal au XVII^e siècle. Son *Goëry Coquart*, clerc de la ville, vivait à l'époque où l'ancienne cité libre, jalouse de ses privilèges, passa par droit de conquête sous l'autorité du roi de France. Les événements politiques, dont il est le témoin désolé, servent de prétexte à de longs entretiens philosophiques avec un chanoine, homme cultivé autant que fin lettré. Ces conversations font de la lecture de ce livre un plaisir délicat.

* * *

GEORGES OHNET : *La Serre de l'Aigle* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50, illustré). — M. Georges Ohnet est un auteur heureux. Il a connu le gros succès, la popularité même, avec la longue série de drames intimes qu'il a cotés ; le voilà lancé avec le même bonheur dans le roman

historique. Après avoir, dans son livre de l'an dernier : *Pour tuer Bonaparte*, exposé les premières menées royalistes contre le Premier Consul, il poursuit, dans la *Serre de l'Aigle*, le récit des machinations si habilement, mais si vainement ourdies par Cadoudal, Pichegru, Moreau et tant d'autres dans le but de supprimer celui que la Providence et Fouché protégèrent si merveilleusement. Inutile de dire que des intrigues amoureuses rendent plus attachantes encore ces aventures qui semblent appartenir plus à la légende qu'à l'histoire.

Chez Sansot :

YANN KARMOR : *Ame de Breton* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Lieutenant de vaisseau et légionnaire à vingt-cinq ans, Norbert Beautrieu de Tonnaucour vient passer son congé dans le castel familial. Il y rencontre quelques jeunes filles et, naturellement, il s'éprend de l'une d'elles. Tout va donc bien et finirait par un mariage si Suzanne Merviel était baptisée. Mais elle ne l'est pas et l'intransigeance des deux familles amène la rupture. Désespéré, Norbert entre à la Trappe.

Ame de Breton serait un roman ni mieux ni moins bien qu'un autre, si l'auteur n'abusait de certaines épithètes et s'il n'avait la singulière manie d'employer des termes scientifiques en place de mots courants. Ça vous dit-il quelque chose d'embrasser votre petite amie sur ses méplats?...

* * *

HENRY BATAILLE : *Le Règne intérieur* (Un vol. petit in-12, à 1 franc). — Après M. Alfred Capus et son optimisme souriant, voici que la *Collection des Glanes françaises* nous présente les idées plus graves de M. Henry Bataille. En ces quelques pages nous trouvons les jugements définitifs du maître sur l'amour, sur les femmes, sur la vie moderne, etc. Les femmes, notamment, liront avec plaisir toutes les choses galantes que M. Henry Bataille pense d'elles et que M. Denys Amiel a transcrites dans le chapitre à elles consacré.

* * *

FERNAND DIVOIRE : *Préparation à l'étude de la stratégie littéraire* (Un vol. in-12, à 1 franc). — C'est comme un code des ruses et des roueries du métier d'écrivain, élaboré à l'intention surtout de ceux qui, vivant à Paris, connaissent les

mille et une petites coteries et leurs féroces combats.

Le lecteur cherche avec un malin plaisir les noms à mettre sur les initiales que l'auteur livre à sa curiosité. Cette « stratégie » amusante qu'enseigne M. Divoire lui réussira parce qu'elle est spirituelle et elle aura du succès parce qu'elle est légèrement venimeuse.

* * *

EDOUARD SCHNEIDER : *Les Mages* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Les quatre actes de cette pièce furent joués l'an dernier à l'Odéon, sous le titre : *Les Mages sans étoile*. L'auteur y expose, avec une netteté suffisante, en un langage noble, élevé et peu récréatif, le conflit permanent et de jour en jour plus aigu, qui, dans l'Eglise, sépare le haut clergé, partisan et soutien de la discipline traditionaliste, de certains prêtres que leur esprit apostolique, louable en soi, entraîne pourtant à des imprudences.

* * *

ALBERT LONDRES : *La Marche à l'étoile* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — C'est un jeune homme. Il a connu déjà les déceptions de l'amour et les souffrances du doute. Il ne s'abandonne pas pourtant et il renie ce passé pour regarder le ciel, le soleil et les astres et, le front haut, marcher vers l'espoir et le bonheur.

Musset a inspiré plus d'une page de ce recueil de beaux vers fervents et passionnés. On peut se réclamer d'un tel parrainage.

Chez Plon-Nourrit et C^{ie} :

EUGÈNE FROMENTIN : *Correspondance et fragments inédits* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — « En Fromentin, la renommée de l'écrivain surpasse de beaucoup celle du peintre... » écrit quelque part M. Pierre Blanchon qui nous présente ce livre. Vraiment, cette réputation d'écrivain est justifiée, car, sans vouloir médire de l'artiste — l'endroit n'est pas ici de l'apprécier — il n'y a pas style plus clair, plus net, plus vivant que celui de ces lettres et de ces notes de voyages. Littéralement, on voit les tableaux dont parle Fromentin, on perçoit leurs qualités ou leurs défauts comme si on avait les œuvres mêmes devant les yeux.

* * *

CHARLES DE POMAIROIS : *Le Repentir* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Voici un roman qui dépasse

de plusieurs longueurs tous les autres romans... Je ne sais pas si je me fais bien comprendre? Cette réserve faite, je dois à la vérité de déclarer que sa haute moralité, l'impression de noble pureté qu'il dégage plairont aux âmes pieuses et sentimentales. Il emprunte une partie de son charme aussi aux descriptions très pittoresques des sites du Rouergue, dans le voisinage du plateau lumineux du Quercy.

Chez Eugène Figuière :

L. DE KERGUY : *De la Coupe aux lèvres* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ils formaient un bien joli couple, au jour de leurs noces, le lieutenant Jean d'Arel et Jeanne Le Hercheur, sa toute jeune femme. Seulement, ce beau jour n'eut point de lendemain ou plutôt pas de nuit. Une conversation, surprise dans une cour d'hôtel, fait croire à la petite pensionnaire de la veille que Jean a eu une liaison avant son mariage. Horrifiée, elle chasse le pauvre garçon et chacun s'en va de son côté. Vous pensez bien que tout finit par s'arranger après le nombre nécessaire de péripéties.

En somme, un gentil roman, bien mené, attachant et, de plus, très honnête, ce qui, à mon sens, n'a jamais rien gâté.

* * *

MARIO PRAX : *Cain* (Un vol. in-8^o, à 2 francs). — Quoi de plus poignant, à la lecture, pour des esprits avides d'émotions sataniques, que les périéties de ce mystère : La révolte de Cain, son duel avec Lucifer, sa passion pour Adah, son fratricide, ses remords, son châtement, sa fuite!

Écrit dans une langue vigoureuse, rythmée en vers sonores qui font le plus grand honneur au style dramatique du poète, ce mystère biblique, d'après Byron, est destiné à un Théâtre de la Nature; il mérite le succès.

Chez Bernard Grasset :

JUSTIN MASSÉ : *Les Deux Rêves* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — « C'est vivant, ému, tou » chant, cela fait aimer l'enfant qui l'a écrit. » Il y a bien quelques petites inexpériences de » style dues à la jeunesse, mais de rares qua- » lités d'observation et de sensibilité, etc. »

Je ne vois rien à ajouter à cette phrase de la lettre-préface indulgente, dont M. Pierre Loti a honoré l'auteur des *Deux Rêves*.

JACQUES MORIAN : *Le Tournant* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — La femme est la compagne de l'homme et, quelle que soit la conduite de celui-ci envers elle, son devoir est de demeurer auprès de lui, de l'aider, de tenter, par sa tendresse, de le ramener. Son rôle est tout d'abnégation. Telle est la thèse que défend le nouveau livre de M^{me} Jacques Morian et il le fait en termes élevés en développant, avec un rare talent, la crise sentimentale qui désunit, pour un temps, le ménage de Madeleine Lozet.

* * *

RAYMOND HESSE : *Les Criminels peints par eux-mêmes* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Dans le dernier chapitre de ce volume, M. Raymond Hesse parle de quelques individus qui furent poussés au crime par leurs lectures. Il incrimine donc, avec beaucoup de raison, les Nick Carter et autres Arsène Lupin, mais je serais presque tenté de mettre son livre sur le même pied que ceux-là, car, des crimes et des criminels, il vaut mieux n'en pas parler au public. Tout ce que ces chevaliers du surin ou du browning ont écrit est d'ailleurs archi-mauvais et trouvions-nous parmi eux un Lamartine qu'il y aurait encore un puissant intérêt social à faire le silence autour de lui. Ceci dit, j'ajouterais que les documents réunis par M^e Hesse devraient se trouver dans les bibliothèques des hommes de loi et des médecins, là où les jeunes gens ne pourraient aller les dénicher.

* * *

JEAN MESMY : *La Graine au vent* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Tendres, mélancoliques ou souriantes, mais toujours pleines de fraîcheur et de grâce avec un rien parfois de préciosité, les très courtes nouvelles de ce recueil peuvent être lues par tous, petits et grands.

* * *

ERNEST LOURDELET : *Vers la Rive inconnue* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Vers d'un croyant, d'un mélancolique aussi, d'un impatient d'idéal, qui aspire à des félicités dont il ne définit pas nettement l'ordre, mais que son âme entrevoit et espère avec ferveur...

* * *

GEORGES ET REINE SAINT-EDME : *Sillage d'Azur* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Dans le cadre prestigieux de la Côte d'Azur que les auteurs décrivent avec un enthousiasme et un luxe

d'images propres à nous faire maudire, une fois de plus, nos brumes du Nord, lady Liliane Willouby rencontre le lieutenant aviateur d'Estrenave, le héros de Paris-Tanger. L'idylle s'ébauche, de la sympathie on passe à l'amitié, à l'amour, la passion s'amène à grands pas. Liliane cependant est trop pure pour se donner; d'autre part, l'arrivée de lord Willouby, son mari, la rappelle à la réalité. Elle décide alors son ami à l'emmener sur son Blériot et, une fois dans le ciel bleu, elle fait le mouvement qu'il ne faut pas, l'oiseau pique du nez et s'abîme dans les flots. Ce dénouement bien moderne est seul original dans cette aventure très sentimentale, élégamment contée par ailleurs.

* * *

ROGER PERRÉOUX : *Ombres* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Après avoir rimé des pièces d'inspiration funèbre, évoquant des souffrances et célébrant des deuils amers, le poète, par bonheur, chante des chants plus apaisés et un peu de soleil dissipe les ombres qui attristaient sa rêverie, le grand soleil

... espoir clair des matins,
Le soleil vigoureux des midis de la vie !

* * *

EDMOND PILON : *Sites et Personnages* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — M. Edm. Pilon apporte tous ses soins à peindre, dans les paysages ou les sites qui lui furent le plus souvent familiers, quelques-unes des plus hautaines ou charmantes figures de l'art et des lettres. Les décors si divers de Chantilly, des Andelys, de la Hollande, d'Ermenonville, de Vérone etc., prêtent ici à Théophile de Viau, Voltaire, Rousseau, Shakespeare, etc., un cadre au-devant duquel se détachent avec un relief saisissant maintes figures adoucies de femmes ou nobles d'écrivains. En aucun livre, ainsi que le remarque justement M. André Hallays dans la préface qui ouvre ce recueil, M. Edm. Pilon n'a mis d'une façon plus belle et plus émouvante, au service de son « érudition diverse et sûre », son « imagination fraîche et tendre de poète ».

Chez Ambert :

ROGER RÉGIS-LAMOTTE : *Le Parfum des Tilleuls* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Une amusante satire des mœurs de la petite ville, de la classique sous-préfecture ennuyeuse et cancanière. Cette charge sert de cadre à une aimable

idylle, dont le récit se trouve, à chaque instant, coupé par des incidents burlesques et qui se termine heureusement par le mariage de deux amoureux bien gentils.

* * *

JÉRÔME DOUCET : *Le Baiser rouge* (Un vol. à 95 centimes, illustré). — Mais ils sont charmants, ces petits contes moyenâgeux, si belle-ment ornés d'illustrations congrument médiévales. Lisez-les et vous n'aurez pas perdu la petite heure que vous y consacrez.

Chez Garnier :

HENRI MURGER : *Scènes de la vie de Bohême* (Un vol. in-18, à 3 francs). — La réédition de la *Vie de Bohême* dans la *Collection des classiques Garnier* vient à son heure. Elle est précédée d'une notice biographique très complète et non moins intéressante due à la plume de M. Paul Ginisty.

Chez Bloud et Cie :

EMILE GEBHART : *Contes et Fantaisies* (Un vol. in-16, à 3 fr. 50). — Comme son ami, le vieil Ulysse, Emile Gebhart aimait à faire des contes. Il n'avait débuté qu'assez tard dans ce genre qui pourtant lui convenait si bien, mais, enfin, après avoir longuement pratiqué Boccace, Rabelais et Cervantès, l'idée lui vint de les imiter à sa libre façon. Telle est l'origine des chapitres de ce délicieux recueil. Pour le compléter, les éditeurs ont choisi dans les cartons d'Emile Gebhart quelques fantaisies politiques, philosophiques et littéraires qui méritaient, elles aussi, de revoir le jour.

* * *

ETIENNE LAMY : *Quelques œuvres et quelques ouvriers* (Un vol. in-16, à 3 fr. 50). — Ce recueil des principaux articles et discours du célèbre académicien plaira surtout aux catholiques, qui aimeront à y retrouver, à côté des articles chaleureux et vivants où l'auteur retrace les efforts de « quelques œuvres » et de « quelques ouvriers » qui leur sont particulièrement chers, l'étude plus ample et quasi-prophétique qu'il consacrait, dès 1889, au problème de la séparation des Eglises et de l'Etat. Précieux par sa valeur historique et documentaire, ce volume ne l'est pas moins par la perfection de la forme.

* * *

EMILE GEBHART : *Petits Mémoires* (Un vol. in-16, à 3 fr. 50). — On a réuni dans ce volume les articles les plus *autobiographiques* — et l'on peut ainsi parler — d'Emile Gebhart, ceux où il parle le plus de lui-même, où il traite de paysages et de personnes qui le touchent de plus près. A vrai dire, il avait l'imagination si vive que le plus lointain passé lui était aussi présent que l'Athènes du roi Georges ou que la Sorbonne de M. Le Clerc. Histoire ou littérature, il s'est mêlé, sans le moindre prétention, à tout ce qu'il a écrit.

Édition de l'Œil de Veau :

GASTON PICARD : *Maurice Maeterlinck* (Un plaquette, à 0 fr. 50). — Cela s'appelle aussi Le mystère de la porte close. La firme éditoriale de ce facétieux et narquois petit livre directeur de *l'Heure qui somme*, montre bien qu'il faut le tenir pour une pochade, ou tout au moins une paradoxale diatribe à l'adresse de M. Maeterlinck, candidat un instant possible à l'Académie française.

Chez Emile Larose :

PIERRE BALSÆ : *La Marche à l'Absolu* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — *Divagations dialoguées* dit le sous-titre. Oui, c'est assez ça, une pochade tout juste assez spirituelle pour mériter ce nom. Propos à bâtons rompus, paradoxes souvent amusants.

Chez Jouve :

PAUL GRANOTIER : *Dans le silence des rêves* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Plus d'une fois au cours de son œuvre, l'auteur trop modeste de ce recueil exprime le doute que ses vers trouvent des lecteurs. Mais il n'a pas à craindre ce sort qui serait tout à fait immérité. Comment ne pas suivre « de rêve en rêve » un jeune poète qui livre son âme indépendante, fière et ardente dans des vers d'une forme sans défaut.

* * *

ALBERT DE BERSAUCOURT : *Louis Mercier* (Un vol. in-18). — L'auteur est un critique très avisé de qui nous lûmes maintes biographies intéressantes. Il semble se faire une spécialité de populariser par des études abondantes et sagaces l'œuvre et l'art de quelques poètes contemporains dignes de cette consécration. Il estimait que Louis Mercier était de ceux-là.

LES REVUES A LIRE :

- LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.
- L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
- LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 8, rue du Grand Duc, Bruxelles.
- LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.
- LA PLUME, hebdomadaire, 15, rue Plattestein, Bruxelles.
- L'OPPORTUN, hebdomadaire, 13, rue Coppens, Bruxelles.
- LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.
- LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.
- WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.
- DURENDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.
- LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.
- LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.
- LA BELGIQUE FRANÇAISE, mensuelle, 35, rue Grisar, Bruxelles.
- L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.
- LE CATHOLIQUE, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.
- L'ESSOR, hebdomadaire, 7, Avenue des Celtes, Bruxelles.
- REVUE DE L'INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, mens., 35, r. Souveraine, Ixelles.
- LES MOISSONS FUTURES, mensuelle, 27, rue Haute, Gand.
- LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.
- MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.
- L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.
- REVUE DES FRANÇAIS, mensuelle, 56, rue de l'Université, à Paris.
- L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.
- LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.
- LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.
- ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.
- LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.
- LA BALANCE (Viéssi), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.
- LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.
- L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.
- LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.
- DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lüzowstr., Berlin.
- S. I. M., revue music. mens., 15, rue Soufflot, Paris. (René Lyr, Boitsfort.)
- PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.
- LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.
- LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.
- LA CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES, mens., 9, rue de l'Éperon, Paris.

EDITIONS DE
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ : Delphine Fousseret	3.50	JEAN LAENEN : Cœur damné	3.50
» La Guirlande	3.50	HONORÉ LEJEUNE : Fidélaine	2.00
» Le Peintre W. Linnig.	10.00	RICHARD LEDENT : Ymnis et Numaine	3.00
» Maître Alice Hénaut	3.50	FRANÇ. LEONARD : La Multitude errante	3.50
MARIA BIERNÉ : Rayons d'Ame (épuisé).		HENRI LIEBRECHT : Cœur de Bohême	1.25
» Les Artistes de la		» L'Autre moyen	1.00
Pensée et du Sentiment.	5.00	» Les Jours tendres	2.50
MICHEL BODEUX : L'Année pieuse	2.00	» Un Cœur blessé.	3.50
» Le Nœud	2.00	RENÉ LYR : Brises	2.00
PIERRE BROODCOORENS : Le Roi aveugle.	3.00	PAUL MAX : Papillon d'Amour.	1.00
» La Mer.	2.00	P. MÉLOTTE : La Cousine et mon Ami	1.50
V. CLAIRVAUX : La Barque amarrée	3.50	A. MISSON : Le cœur qui souffre	2.00
V. CLAIRVAUX et F. GHEVAERS : Le Bon		MORISSEAUX et LIEBRECHT : L'Effrénée.	2.00
Chevalier	2.00	EDM. PICARD : Trimouillat et Méliodon.	2.00
G. DANSAERT : Chants d'Amour et d'Épée.	3.00	S. PIERRON : Les Images du Chemin.	3.50
MAX DEAUVILLE : Le Fils de ma Femme	3.50	» Le Baron de Lavaux-Sainte-	
» La Fausse route	3.00	Anne.	3.50
J.-J. DE LA BATTUT : Le Buveur d'Azur.	3.50	E. PIERS : Un hiver aux Lofoden	2.00
LOUIS DELATTRE : Fany	3.00	GEORGES RENS : La Cluse	3.00
» La Mal Vengée	3.00	» L'Homme en noir	1.50
» Contes d'avant l'Amour.	3.50	PROSPER ROIDOT : Ferveur	2.50
M. DES OMBIAUX : La Petite Reine		ÉMILE SIGOGNE : Eurythmie	3.50
Blanche.	3.50	CARL SMULDERS : Les Feuilles d'Or.	3.50
E. DE TALLENAY : Viviva Perpetua	3.00	» La Correspondance	
DUMONT-WILDEN : Les Soucis des der-		de S. Dartois	1.50
niers Soirs.	2.00	CARL SMULDERS : La Ferme des Claba-	
J.-F. ESLANDERS : Parrain.	3.50	deries	3.50
ANDRÉ FONTAINAS : Hélène Pradier.	3.00	J. SOTTIAUX : La Beauté triomphante.	3.50
CH. FORGEOIS : Pax	1.00	» L'Illustre Bézuquet en Wallonie (épuisé)	
GEORGE GARNIR : A la Boule plate	3.50	» La Wallonie héroïque	3.50
M. GAUCHEZ : Symphonies voluptueuses.	3.50	OSCAR THIRY : La Merveilleuse Aven-	
IWAN GILKIN : Étudiants russes	2.50	ture des Jeunes Belges	3.50
VALÈRE GILLE : Ce n'était qu'un Rêve	1.25	BON CH. VAN BENEDEN : La Peste de	
» Madame reçoit	1.00	Tirgalet.	2.00
A. GILON : Dans mon Verre	3.50	MARG. VAN DE WIELE : Ame blanche.	3.50
GEORGES GOFFIN : Vibrations	3.00	MARIE VAN ELEGEM : Par la Vie	3.50
EUG. HERDIES : Le Roman de la Digue	3.50	H. VAN OFFEL : Les Intellectuels.	3.00
J. JOBÉ : La Science économique au		» L'Oiseau mécanique.	3.00
XX ^e siècle	3.50	R. VAN SANTEN : Moments de Bonheur.	3.00
MAUR. KUNEL : Sur la Flûte de Roseau.	3.00	GEORGES WILLAME : Le Puisse	3.50

ENVOI FRANCO CONTRE 26-BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOMMAIRE :

Louis Delattre	<i>L'inspiration populaire dans la prose française en Belgique . . .</i>	113
Max Deauville	<i>Sur le chemin de la raison . . .</i>	130
Charles Anciaux	<i>Chansons de la salle à manger . .</i>	145
Maurice des Ombiaux	<i>Essai sur l'art wallon ou gallo- belge</i>	150
J. Jobé	<i>Haine de race</i>	164
Omer De Vuyst	<i>Deux + un = trois</i>	168
Marie Gevers	<i>Chansons pour mon merveilleux petit enfant</i>	177
F.-Charles Morisseaux	<i>Le Douzième provisoire</i>	183
Les Livres belges, Paul André		189
Paul André	<i>Les Théâtres</i>	196
Eugène Georges	<i>Les Concerts</i>	202
Ray Nyst	<i>Les Salons</i>	208
***	Notes.	
***	Memento des Salons.	
***	Bibliographie.	

Illustrations de MM. Smeers, Gaudy, Franz Van den Hove.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique . fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

DIRECTION : 26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} de chaque mois en un fascicule d'environ 150 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER.	15 fr.	9 fr.	5 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres

5, Rue DANTE

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



"...Voilà la sante"

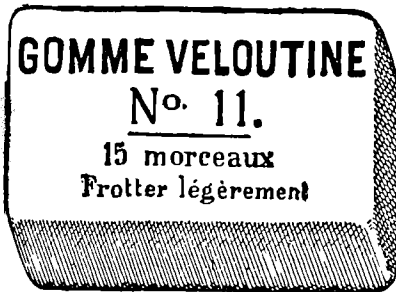
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encreée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

**Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.**

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

Médaille d'Or à l'Exposition Universelle de Bruxelles de 1910

11, RUE NEUVE, BRUXELLES

PHOTO D'ART

INSTALLATION MODERNE

SALON D'EXPOSITION

ATELIER DE POSE AU PREMIER

Spécialité d'agrandissements



SUCCESSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

LA TRIBUNE NATIONALE

ORGANE MILITAIRE et COLONIAL

— paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois —

ADMINISTRATION : 30, Avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles

RÉDACTION : 221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs — Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — absolument indépendante et sans couleur politique —
accueille, sous sa responsabilité, toute idée d'être écoutée ou discutée,
tout avis original ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie.

A. VERHAEGEN

Marchand-Tailleur

79, BOULEVARD ANSPACH, 79
BRUXELLES

Vêtements sur mesure
pour hommes et enfants

Hautes Nouveautés Anglaises, Françaises et Belges

CONFECTION SOIGNÉE
COUPE IRRÉPROCHABLE

*Grand choix d'imperméables confectionnés
et sur mesure*

DEUIL EN 24 HEURES

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Bains de mer de la Méditerranée

Billets d'aller et retour, 1^{re}, 2^e et 3^e classes, à prix très réduits, délivrés dans toutes les gares du réseau P. L. M.
DU 15 MAI AU 1^{er} OCTOBRE
pour les stations balnéaires désignées ci-après :

Agay, Antibes, Bandol, Beaulieu, Cannes, Cassis, Cette, Golfe-Juan-Vallauris, Hyères, Juan-les-Pins, La Ciotat, La Seyne, Tamaris-sur-Mer, Le Grau-du-Roi, Menton, Monaco, Monte-Carlo, Montpellier, Nice, Ollioules-Sanary, Palavas, St-Cyr-la-Cadière, St-Raphaël-Valescure, Toulon et Villefranche-sur-Mer.

Validité : 33 jours, avec faculté de prolongation. Minimum de parcours simple : 150 kilomètres.

1^o **Billets d'aller et retour individuels.** *Prix* : Le prix des billets est calculé d'après la distance totale, aller et retour, résultant de l'itinéraire choisi et d'après un barème faisant ressortir des réductions importantes.

2^o **Billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles d'au moins deux personnes.** *Prix* : La première personne paie le tarif général, la deuxième personne bénéficie d'une réduction de 50 p. c., la troisième et chacune des suivantes d'une réduction de 75 p. c. — Arrêts facultatifs aux gares situées sur l'itinéraire. — Demander les billets (individuels ou collectifs) quatre jours à l'avance, à la gare de départ.

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 12 FRANCS PAR AN

ALFRED MAERE & C^{ie}

Agence générale pour la BELGIQUE des

Automobiles COTTIN & DESGOUTTES DE LYON

Garage : 101, rue du Page, IXELLES

Les Automobiles COTTIN et DESGOUTTES de Lyon sont les reines des côtes où elles remportent les meilleures places depuis 1907.

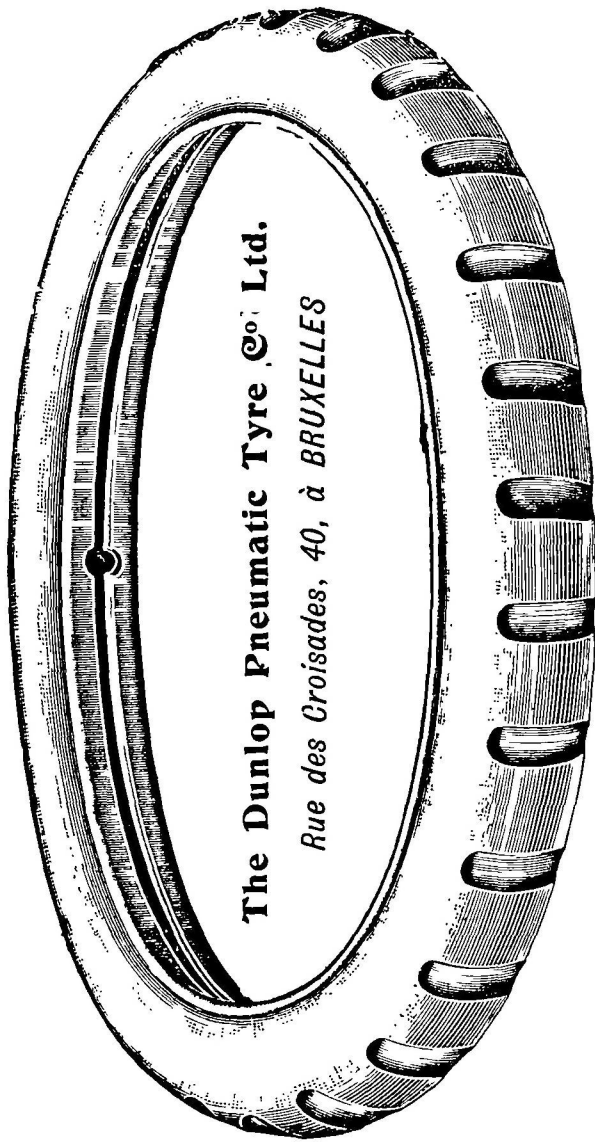
La 12/16 HP., voiture d'un client, 80 Ales, 160 course, le 20 octobre 1911, bat 11 concurrents.

Dans quatre catégories où la *Cottin et Desgouttes* prend part, elle arrive trois fois première, une fois deuxième.

10 chassis vendus en 1911

VOYEZ STAND 141

SALON 1912



Le Cannelé Dunlop

Voilà le rêve du chauffeur

L'INSPIRATION POPULAIRE DANS LA PROSE FRANÇAISE EN BELGIQUE (1)

Mesdames, Messieurs,

J'ai accepté d'indiquer le rôle de l'inspiration populaire dans notre prose; de déterminer la part du peuple dans les contes, les romans, les nouvelles des auteurs belges de langue française.

« Tâche délicate, autant que hasardeuse! » m'ont crié mes amis. Car vous savez que les amis sont toujours là pour donner du courage.

Quoi! Démêler ce qui, dans notre art littéraire belge, est monté de l'âme humble et tendre de ces petites maisons, où le poêle de Louvain brille, paisible et bienfaisant comme une bête domestique?

Faire entendre ce qui s'est levé de violent parfois, et de plus âpre, et plus âcre, des ateliers et des usines de nos villes, où les ouvriers sentent battre, en une poitrine unique, un cœur multiplié que troublent mille espoirs?..

Quel dessein!.. Vous apprendre ce que nos conteurs ont senti de l'héroïsme qui rampe au creux de nos mines à charbon, aux gouffres de nos carrières?..

Et ce qui est venu dans nos livres, à la façon du chant du coq (ô voix mouillée de gouttes de rosée) de nos métairies où, par la lucarne du grenier, en grim pant sur le tas de blé roux où les jambes enfoncent, on va voir les clochers qui pointent à l'horizon et les routes de poussière qui se croisent entre les vergers...

Et ce qui murmure dans nos forêts, et dans nos champs de froment de Flandre aux houles plus larges

(1) Conférence faite à l'hôtel de ville de Bruxelles, à Anvers, Liège, Mons et Schaerbeek, sous les auspices des *Amis de la Littérature belge*.

que des marées, et nos avoines de l'Ardenne, ô dure Ardenne du pain noir !..

Ce qui passe dans rues de grand'ville, crie, hurle, se presse vers le travail et vers le plaisir..., et la pâle odeur du soleil sur la place du village où l'herbe n'est foulée que le dimanche après midi, par les joueurs de balle en culotte de toile, manches de chemise — cris, disputes et cumulets...

Toute la vie vraie et naïve; la vie secrète des choses, et la vie chantante du peuple, magnifiées par nos artistes; tout ce qui n'est pas de l'art en soi, et qui est l'art suprême, puisqu'il fait l'âme, l'âme populaire... C'est cela dont je veux parler?..

« Mais elle est folle, mon entreprise!.. » Je vous entends... Et elle surpasse les forces d'un inhabile conférencier, comme le vent balaie un air de flûte! D'accord, elle est folle! Mais elle me plaît. Et avec une émotion que vous pardonneriez, le sentiment même de toute ma vie qui me monte à la gorge, je sens que c'est cela, tout cela, que je veux essayer de vous exprimer ce soir ..

Sans doute, il faudrait un orateur pour triompher d'un tel sujet; et c'est un conteur qui s'en charge!..

Tantpis!.. d'autant plus que ce n'est pas tout; car, au surplus, je désirerais faire voir qu'en Belgique, par une sorte de bénédiction providentielle, peut-être unique dans l'histoire littéraire du monde, — en Belgique, la vie du peuple a constitué, dès le début, la source de la plupart des créations de nos romanciers et de nos conteurs.

En Belgique, la véridique histoire de l'âme populaire du XIX^e siècle, elle est faite. Elle est écrite dans les romans, les nouvelles qui ont vu le jour, chez nous, en ces derniers cinquante ans...

D'exposition universelle en exposition universelle, on l'a répété à satiété... La Belgique vient d'accomplir, dans l'industrie, le commerce, les sciences, des progrès énormes. Pourtant, je l'avoue, à mon sens, c'est dans l'art littéraire que le pays a témoigné de l'effort le plus nouveau, le plus représentatif des sentiments les plus chaleureusement belges.

A mon avis, c'est dans nos lettres, qui n'ont pas

dix lustres de passé, que la patrie tient enfermée, comme en un reliquaire, l'extrait de sa vie, le cœur de notre peuple.

Notre jeune littérature, c'est notre jeune patrie elle-même.

Aussi, quand des artistes français, allemands, anglais, riches d'une tradition de plus de mille ans, nous raillent du peu d'étoffe de notre art littéraire, et de sa jeunesse, nous répondons :

— Tant mieux ! Si notre littérature est encore dans son âge tendre ; si elle se montre, à l'heure qu'il est, en pleine période de croissance, en pleine fièvre de verve et de passion, et si elle n'a guère que la taille de l'enfant, près des géants littéraires anglais ou français, tant mieux !.. Pour l'admirer, pour baiser son cher visage, nous n'aurons donc qu'à la saisir à pleins bras, comme une petite fille, et lever son front brillant jusqu'à nos lèvres !

*
* *

Avant de partir à l'aventure, posons, comme un signe qui nous serve de point de ralliement dans notre randonnée, posons une définition, ou plutôt une indication :

— Qu'entendons-nous donc par : « Inspiration populaire?... Art populaire ? »

Que je dise d'abord ce qui n'est pas d'inspiration populaire, et j'aurai tôt fait, ensuite, d'établir ce qui en est.

A mon sens donc, n'est pas d'inspiration populaire cet art habillé, peinturluré, à l'usage soi-disant du peuple ; littérature saugrenue de romans-feuilletons que le bourgeois dévore autant que l'ouvrier.

Pardaillan, Nick Carter, Zigomar, vous amusez parfois les lecteurs faciles. Mais d'inspiration populaire, non, mes ingénieux charlatans, non, vous n'en êtes point !... Faire passer le temps des gens simples par une littérature de faiseurs de tour : ce n'est pas obéir à cette inspiration.

De même, ne font point partie de cette littérature les écritures où des éducateurs prennent le soin de

donner à connaître au peuple leurs réflexions sur n'importe quoi : science, morale, hygiène. Cette besogne de vulgarisation scientifique, pour utile qu'elle soit, n'est pas de l'art.

Enfin, n'est pas non plus, pour être étudiée ce soir, la production à peine dégrossie d'ignorants ou parfois de malins de la troisième classe, qui plagient, en mauvais français, les succès de Paris..., chansons de la rue ou vaudevilles de la scène. Les gros sous du peuple qu'ils exploitent peuvent les enrichir. Mais, pour nous, cela ne suffit pas. « Œuvre en patois » ne signifie pas : « Œuvre d'inspiration populaire ».

Populaire!... J'aime « ce mot si distingué », disait, un jour, M. Francis de Miomandre (1). « Ne sentez-vous pas, comme moi, combien il est riche, pur, savoureux?... Songez que la création de mots comme « démocratique et prolétaire » l'a pour ainsi dire allégé, vidé de toute signification vulgaire et commune. Il est tout nettoyé, tout neuf, tout enluminé — comme un jouet d'enfant, naïf comme un bahut ou comme une cruche de ferme; doux au regard de l'esprit comme un objet familier et logique, après qu'on a longtemps regardé de la camelote brillante et bête. »

En ce sens, j'appellerai donc d'inspiration populaire l'art qui emprunte ses éléments aux sources des émotions générales de la race, aux sentiments éprouvés par l'unanimité la plus simple du peuple; l'art qui croit à la bonté de la vie, à l'efficacité de la sympathie, à la réalité présente du bonheur,... ou à son espérance.

Est populaire toute œuvre probe qui caresse sincèrement cette exaltation, ni politique, ni philosophique, ni scientifique, qui ouvre au large les bras des bonnes gens à la vie et qui prépare leur cœur à toutes les aspirations de beauté et de bonté; sympathie pour toutes les douleurs; participation à toutes les joies; espoir d'un avenir meilleur pour tous; désir passionné du plus juste; fièvre naïve et

(1) *Art moderne*, « Etude sur Louis Delattre ».

immortelle du plus grand, du plus haut, de l'héroïque...

Mais ces aspirations de la race, elles sont vitales ! Elles engagent notre vie, elles nous font vivre. Celui qui les proclame, ou qui les chante, il est donc un éveilleur de conscience, il est un directeur d'âme, un animateur. Son art réconfortant, quoi qu'on en veuille, est moralisateur, par cela même qu'il aide à vivre selon l'idéal de la race.

Moralisateur!... Voilà le grand mot lâché ! L'art d'inspiration populaire, d'après moi, est toujours, plus ou moins gaîment, plus ou moins vivement, moralisateur...

Je vous entends : « Il n'y a donc d'inspiration populaire que là où il y a moralité ? Mais la moralité, au contraire, n'est-elle pas la mort de l'art ? »

N'allons pas si vite. S'il vous plaît, songeons un instant à ces modèles universellement proclamés de littérature populaire. En France, les *Contes de Perrault* ; en Italie, les *Fiancés*, de Manzoni ; en Russie, les contes de Tolstoï : *A la recherche du bonheur*. Il est certain que voilà des œuvres d'art qui peuvent satisfaire les amateurs les plus difficiles et, par leur forme, ravir les plus raffinés. Mais pourquoi, au surplus, peut-on dire qu'elles sont d'inspiration populaire ?

D'abord, parce que leur source est dans la vie simple, générale de tout le monde et non dans des milieux exceptionnels. Ensuite, parce que leur but est de nourrir et d'élever l'âme des lecteurs.

Par la splendeur de leur art, elles ont atteint les sommets de la littérature. De là-haut, nous les voyons redescendre sur nous toutes chargées de moralité.

Cependant, elles demeurent belles, gracieuses, tout en nous consolant, en nous encourageant. Nous les trouvons d'autant mieux réussies qu'elles agissent sur nous plus efficacement ; et que nous nous sentons plus heureux en sortant de leur lecture, plus heureux et la conscience meilleure...

Car, si je ne sais pas mieux qu'un autre ce que sont, au juste, la conscience et le bonheur, je sais du

moins que ces braves livres, dont je parle, me rendent « meilleur » et « plus heureux ».

J'ai pris mes preuves parmi des chefs-d'œuvre. Elles demeurent preuves pour des œuvres de même sincérité, de même inspiration, encore que moins parfaites. Toutes les œuvres d'inspiration populaire sont animées du désir d'aider à la vie du cœur et de l'âme; elles tendent à un dessein; elles ont un but. Elles nous aident à vivre en beauté, en vérité, parce qu'elles sont belles et vraies et parce qu'elles-mêmes, à nos yeux, vivent avec intensité.

* * *

Jusqu'à présent, je crois donc avoir indiqué ce que j'entendais par « les œuvres littéraires d'inspiration populaire ». S'il vous plaît, voyons à présent comment, en Belgique, cette inspiration du peuple a été manifestée par nos prosateurs en langue française — car je n'ai à parler que de ceux-ci, ce soir.

Hé! Nous n'avons pas bien loin à remonter dans le passé pour cela. Nos meilleures œuvres de prose, vraiment caractéristiques de la race, ont moins d'un demi-siècle.

Or, pourquoi, comment sont-elles nées ainsi, tout à coup? Comment, en telle abondance, sorties, pour ainsi dire toutes ensemble, d'un néant si complet?

* * *

Un coup d'œil sur notre histoire nationale montre que notre peuple, certes, est d'aussi vieille noblesse qu'aucun autre de l'Europe occidentale.

D'un tempérament sain est vigoureux, combien sa santé est plaisante et ardente! Regorgeant de sève généreuse, le peuple habitant le terroir flamand-walloon, depuis des siècles, avait donc appris à s'extérioriser dans les Beaux-Arts. Nos artistes connaissaient les plaisirs suprêmes de la Peinture, de la Sculpture, l'Architecture, la Musique.

Ils célébraient la radieuse misère de vivre, avec quel

succès, avec quelle somptuosité, le palmarès de l'humanité est là pour en témoigner.

Et cependant, notre peuple, tel le bon géant des légendes, « *nos' Djean* », malgré la robustesse de sa taille, gardait, dans ses allures, quelque chose d'un peu simple, d'un peu engourdi.

Il ressemblait à ces enfants sur lesquels nourrices et bonnes femmes aiment à s'apitoyer. « Il avait le filet ! » Il ne pouvait parler. Ou du moins, sa langue, dans sa bouche, quand il pensait parler français, ne se mouvait qu'avec effort, et toujours sans plaisir.

Et celui qui savait peindre comme Rubens, chanter comme De Lassus, tailler des images comme Dubreucq ; celui qui savait dresser son rêve de pierres à la hauteur de tant de « Notre-Dame », notre bon géant ne pouvait parler.

Ou bien, s'il avait, avec Van Hasselt, Decoster, Pirmez (1867), exprimé quelques-unes de ses pensées, ces phénomènes demeuraient isolés .. L'art littéraire, les Belles-Lettres, demeuraient ici lettres mortes, et la race restait muette ou bégayante...

Quant tout à coup (vers 1880), se haussant au rôle subit d'opérateurs, quelques jeunes hommes de talent et d'audace, réunis sous les bannières de *l'Art Moderne* et de la *Jeune Belgique*, se mettent en devoir de libérer le bon géant taiseux.

Les voici hissés sur le nouveau char de Thespis carapaçonné à neuf pour l'occasion.

Voici Edmond Picard embouchant le porte-voix pour annoncer, au peuple assemblé, l'opération qui se prépare ; voici Maître Camille Lemonnier, brandissant le couteau bien tranchant. Georges Eekhoud, en sarreau de toile bleue, tient l'homme par la barbe. Albert Giraud, déguisé en Pierrot, l'ahurit d'une nasarde. Henri Maubel l'hypnotise de ses larges yeux clairs. Max Waller, sous l'habit du Siebel de Faust, lui perce les tympan d'une stridente note de flûte...

Une secousse, une convulsion, une clameur ! Le géant belge est opéré !... Hourrah !. . Il a crié ! C'est lui-même qui, du haut du char, salue le public accouru à la parade. Miracle ! C'est de ce jour, des environs de 1880, que notre Belge parle !...

Que de sentiments, que de sensations s'étaient accumulés en lui durant ces siècles de silence ! Avec quel orgueil il prend conscience de la force nouvelle qui l'agite. Avec quel ravissement il entend rouler, dans sa bouche désobstruée, la musique des mots qui expriment son cœur !...

Quel lyrisme ingénu dans les invocations de ce nouveau-né à la Poésie !

Veillez bien le remarquer, l'art de nos premiers romanciers est, dès le début, un art lyrique autant que descriptif, bien plus que psychologique.

Devant la nature, ces Belges des temps nouveaux qui savent parler, se trouvent transportés du même enthousiasme qui ravit l'enfant devant une merveille inattendue. Leurs qualités sont toutes des dons d'enfance : le don de fraîcheur, de naïveté, d'étonnement ravi devant les choses ; le don d'émotion forte, rapide, sanguine si je puis dire ; le don de confiance et d'abandon jusqu'à l'insouciance aux courants de la nature, caractérisent l'âme de notre race en ce qu'elle a de plus vif et de plus subtil.

Phénomène merveilleux, notre littérature en prose d'expression française se trouve dès sa naissance en plein XIX^e siècle, reportée aux sources lointaines de tout art : à l'âme populaire !

Relisez les livres de nos grands prosateurs, parus en cette époque, ou un tout peu auparavant ; *Uilen-spiegel* et les *contes* de Charles Decoster ; les *Scènes de la vie judiciaire* de Picard, si ardentes et incisives, et si réalistes dans leur chaleur d'âme, d'une veine si drue dans leur souci d'idéalisme... Tout ces essais philosophiques, tous ces rêves... pratiques d'un artiste épris du *Droit public* que dévore le besoin d'élever le sentiment de Justice... Lisez parmi les productions innombrables et toutes curieuses de notre Maréchal des lettres belges, de Camille Lemonnier, le *Mâle* qui est toute la vie du Wallon des bois ; et le *Mort*, celle de la glèbe des Flandres.

Relisez *Kees Dorick* et les *Kermesses* d'Eekhoud, où bat le cœur généreux et violent de la Campine.

Et dites ? Qu'étaient-ils, ceux qui avaient délivré notre lourd géant belge de son infirme silence, sinon

des hommes aimant, avant tout, leur pays ; des hommes en qui correspondaient les fibres les plus profondes de la Race !

Et que voyons-nous, en leurs productions, du moins en ce qu'elles comportent de meilleur, de plus instinctif, de presque non voulu, d'inconscient, de répondant aux aspirations et commandements de la race ?

Deux caractères bien différents entre eux, et communs à toutes les œuvres : D'abord les types et les sentiments puisés aux sources de la vie commune. Ensuite le désir de grandir, de hausser le lecteur à la conscience d'une plus chaude cordialité, d'une plus tendre solidarité. Voilà en quoi elles sont profondément belges.

Car le Belge est sérieux ; et, comme l'a dit Edmond Picard, ami de la moyenne mesure, prudent et raisonnable ; le Belge individualiste, passionné est rétif à la morgue des puissants ; le Belge travailleur, le Belge amateur de la grasse vie, moqueur, goguenard, zwanzeur est avide aussi du bien, du juste, du bon. Dans sa vie intérieure il est sain et honnête ; dans la vie publique, la paix, l'union, la justice, la tolérance guident ses décisions.

Le Belge qui lit — (saluons !) après avoir été ému veut pouvoir ruminer, sans honte, son émotion. Il veut pouvoir y réfléchir, la digérer ; et, si possible, y conformer son existence. Le génie du Belge est pratique, « didactique », a dit Iwan Gilkin. Il aime à s'instruire des problèmes moraux.

Et voilà autant de raisons pour lesquelles nous pouvons dire que l'inspiration populaire en Belgique lyrique ou mystique, religieuse ou naturaliste est saturée de moralité pratique.

*
* *

Toutes ces généralités exprimées, voyons à présent, voyons enfin de plus près quelques œuvres de notre prose sorties de l'inspiration générale.

Aidés de leurs facultés ataviques de peintres, c'est dans la description des sites ou des paysages, des

scènes, des mœurs ou des intérieurs ; c'est dans le récit des actions simples se déroulant avec patience et sans cahots, que nos romanciers et nos conteurs témoignent surtout de leurs origines.

Nous ne connaissons guère que Decoster avec son *Uilenspiegel*, Georges Eekhoud avec les *Fusillés de Malines*, Carton de Wiart avec la *Cité ardente* et les *Vertus bourgeoises*, Georges Virrès avec la *Glebe héroïque*, des Ombiaux avec le *Joyau de la Mitre*, qui se soient engagés dans la voie plus large du roman historique d'inspiration populaire : j'entends du roman qui se propose l'illustration de grands moments de la vie nationale avec le désir d'y indiquer les vertus et les leçons de la race (tels les *Fiancés* de Manzoni), plutôt que des reconstitutions scientifiques à la façon des romans historiques de Flaubert, de Mérimée, ou de Vigny en France, de Schiller en Allemagne...

La *Légende d'Uilenspiegel* ! On vous en a si souvent parlé ici, que j'hésite à vous la citer. Cependant, n'est-elle pas le modèle du genre dont nous nous occupons ? Le modèle de l'œuvre exactement historique en ses sources, mais demeurée cordiale et animée du plus ardent souci d'idéal ?

Sur cet Arc de triomphe de notre domaine littéraire, où se dressent les immortelles figures de *Néle* et d'*Uilenspiegel*, les mots de : *générosité* et de *moralité* ne sont-ils pas écrits ineffaçablement ?

« Flandre ne meurt pas ! » « A homme ni bête, jamais n'enlève la liberté ! » « L'esprit est invincible ! »

Oh ! les belles leçons belges !... Bonté, patience, courage, tolérance ! N'est-ce pas le quadruple cri où le peuple résume les vingt siècles de lutte, d'ardeur et de souffrance de la Patrie ?...

Henri Carton de Wiart l'a entendue, cette voix qui vient du peuple de la *cité ardente* , du grand peuple liégeois. Laissez-moi vous lire la fin de l'épopée du Perron, l'épisode de la mort héroïque des six cents Franchimontois, qui clot le livre. Pardonnez-moi si je ne puis vous en donner qu'une lec-

ture écourtée et hachée. Des œuvres de ce genre sont faites pour être lues complètement, d'un trait.

Bueren, avec les gens du faubourg qui servent de guides, arrive un des premiers au seuil de la maison occupée par le duc. Il entr'ouvre la porte. Dans la salle du rez-de-chaussée — nouveau contretemps! — quelques vivandières, groupées autour d'un grand feu, vaquent encore à leur tâche. Les Liégeois veulent se faire passer auprès d'elles pour des sentinelles bourguignonnes transies par le froid. Mais leur accent les trahit. Et les commères s'écrient avec terreur : « Les Liégeois sont là ! »

.....

Tout le camp s'éveille déjà en une grande clameur d'alarme. Hagards et maudissant, les Liégeois s'irritent de leur déconvenue. Ils abandonnent une maison pour essayer d'en envahir d'autres. Quelques-uns assaillent la grange dont les occupants se défendent vivement. Dans le désarroi de cette attaque terrible, qu'elles ne savent à qui imputer, les troupes bourguignonnes et françaises ripostent de leurs flèches, de leurs carreaux d'arbalète de leurs pertuisanes, de leurs piques, par toutes les fenêtres, par toutes les rues. Le fracas des armes attire à toute seconde de nouveaux soldats équipés prestement. Josse essaye de rallier ses hommes pour rentrer avec eux au logis du roi, « A moi Franchimont ! Liège à Saint-Lambert ! » Des cris gutturaux répondent. C'est une sorte de signal au moyen duquel les bûcherons ont coutume de s'appeler dans la forêt : « Harr ? Harr ! » mais ils sont déjà éparpillés de-ci de-là, chacun à sa besogne.

Comme des encouragements qu'ils s'envoient sans se voir, leurs cris retentissent toujours, stridents, métalliques, formidables par l'ensemble : « Harr ! Harr ! » Cris de bêtes fauves plutôt que cris d'hommes. Quelques-uns ont des armes tranchantes. Ils s'en servent des deux mains, taillant obliquement dans l'ennemi comme dans la forêt, ne donnant que des coups mortels. Les autres assèment de grandes estocades de pics qui rompent les membres et fracassent les crânes... Jacques de Lannoy, les sires de Vilgernal et Virnenbourg, Guillaume Sterwinck et maints autres chevaliers bourguignons sont ainsi assommés. Des cadavres tombent sur des cadavres. Bataille dans la nuit et la tempête. C'est une indicible confusion. Pélemêle dans les ruelles du camp, foulant aux pieds morts et mourants, poussant des blasphèmes ou des cris de guerre, surexcités

jusqu'à l'oubli d'eux-mêmes, les uns et les autres à l'envi, sans se voir, frappent à gauche, à droite, derrière, devant, sur amis et ennemis,

Harr ! Harr !

La fureur animale va croissante. Ceux qui ont perdu leurs armes luttent des pieds, des mains, de la tête. Terrassés, ils se défendent encore des ongles et des dents. Chacun se choisit une proie, s'y accroche comme un chat-tigre. Et dans ces corps à corps, les os se brisent avec les armures. Jamais tant de sang ne coula sur une surface aussi étroite. On ne réfléchit plus : on tue ou on est tué. Chacun des Liégeois fait face désormais à dix ou vingt ennemis. Quelques-uns résistent longtemps.

Tout couvert de sang, retranché derrière des corps amoncelés, Bueren défie encore les hommes d'armes avec la superbe d'un lion harcelé par une meute de chacals.

— A toi... à toi ceci... Cet estoc pour Brusthem... Ce coup de masse pour Dinant... Boute ceci au roi félon.

Il ponctue chaque apostrophe d'un coup de sa dague ou de son marteau. Il est bientôt tellement couvert de sang qu'il est rouge comme une braise enflammée. Son visage est enflé par le travail qu'il endure... Enfin, il succombe, comme il avait toujours rêvé de mourir, d'un beau coup d'estramaçon dans la mâchoire. Mais il a la consolation, en s'affaissant, d'avoir rendu aux Bourguignons tout ce qu'il avait reçu d'eux en maintes rencontres, et de leur avoir même payé ses dettes de guerre avec usure.

Dans la blafarde lueur qui s'échappe de quelques fenêtres, Josse l'a vu tomber. Domingo n'est point à ses côtés ; il a donc succombé déjà, lui aussi, comme les autres. Et lui-même tantôt, un doup de claymore lui aurait percé la poitrine si la pointe n'avait glissé précisément sur la chevelure qu'il porte sur le cœur, cachée dans la doublure de son pourpoint.

Johanne ! Cette image traverse encore sa pensée reconnaissante, s'associant au souvenir de la Cité, se confondant presque avec celui-ci. Johanne et Liège, les deux amours qui lui furent si chers et pour qui il meurt aujourd'hui sans regrets... Il lutte toujours et, adossé à un mur, fait tourner d'un geste opiniâtre la braquemarde qu'il a saisie à terre pour remplacer son épée, et ce geste maintient autour de lui un demi-cercle d'agresseurs jusqu'au moment où, d'une fenêtre, un archer lui décoche une flèche qui lui fait au cou une si profonde blessure qu'il sent la mort entrer dans ses chairs avec ce fer. Ses forces font défaut à

son courage. Il s'affaisse. Dans son râle, une dernière invocation le fait trembler des pieds à la tête...

Avec des cris de triomphe sauvages, le demi-cercle de fer se referme sur lui et ses membres sont dispersés.

Ainsi se dévoua, pour cette ardente Cité qui n'avait plus qu'à mourir, après avoir poussé à la mort les meilleurs de ses enfants, un chevalier dont l'âme voluptueuse fut reconquise au devoir par la douleur. Et seule, une vierge le pleura au fond d'un monastère, consciente d'avoir satisfait aux vengeances que lui imposait le devoir filial en s'immolant elle-même. Sacrifier son amour ou sacrifier sa vie à quelque haut idéal de foi, de patriotisme ou d'honneur, — sottise ! eût dit La Mark, — préjugé ! eût insinué Raes, — mais Berlo eût pensé ! l'héroïsme, c'est cela !

(*La Cité ardente.*)

Ah ! que ces grands souvenirs de nos communiens de Wallonie et de Flandre, tisserands, bûcherons, houilleurs qui moururent pour garder pure notre âme, sont demeurés saints et bénis de la race ! Leur passé contient notre espoir. Des œuvres comme la *Cité ardente*, animées de cette fierté, rendent au peuple qui les donna jadis à l'histoire, des leçons d'héroïsme... Ardeur à vivre et fierté à persévérer toujours !

N'est-ce pas, sous les dehors sans façon de la gaieté, une leçon encore, une leçon de tolérance et de fraternelle amitié, qui se dégage de cette autre chronique historique de nos lettres belges : *Le Joyau de la Mitre*, de Maurice des Ombiaux?... N'est-ce pas un cordial encouragement à suivre les commandements de la race, qui vient de cette œuvre savoureuse ?

Le peuple à la guerre ou en godaillies ; le peuple des légendes ont révélé à l'écrivain de *Io-Ié* et de *Saint-Dodon* la puissance optimiste, la force pacifiante de la vie.

Et comme c'est la Wallonie qui a fourni à l'auteur des *Tiesses de Hoïe* ses plus croustillants modèles, c'est au plus près de la terre natale qu'il a trouvé les cœurs les plus voisins du sien. Ce sont les plus simples en esprit qui proclament par sa bouche les plus cordiales vérités.

Écoutez cette page amusante du *Joyau de la Mitre*.

Le couvent des capucins de Thuin, fatigué de l'anarchie, veut retrouver un maître et se désigner un directeur... Comment Dieu va-t-il se manifester à ses serviteurs et désigner le plus méritant? Troublant problème!

Cependant, le frère supérieur de l'ordre, à qui ils avaient fait parvenir le récit de leurs incertitudes, de leurs doutes, voulait que la lettre fût respectée, même si elle paraissait superflue, sous peine de voir la licence s'introduire, à la longue, dans son armée. Il leur enjoignit donc, au nom de la sainte obéissance, de désigner, pour les administrer, le plus vertueux, le plus méritant, le plus saint d'entre eux. Il leur conseilla à cet effet de pratiquer le jeûne et l'abstinence pendant une neuvaine, de réciter chaque jour des prières spéciales, d'invoquer les lumières de leur bienheureux patron, leur promettant que, de la sorte, ils seraient avertis, par voie miraculeuse, de celui sur qui la volonté divine se serait enfin arrêtée.

Au nom de la sainte obéissance ils pratiquèrent les macérations et récitèrent les prières prescrites. Pendant des jours et des nuits, à genoux dans la chapelle de leur couvent, chacun à tour de rôle demandait d'une voix contrite et suppliante au Seigneur de répandre sur eux ses lumières sacrées.

A la fin, après toutes sortes de privations et d'oraisons, l'un d'eux perçut un murmure peu distinct d'abord, comme le bruit lointain, dans une campagne, d'un prélude d'orgue. Le chant grandit puis, dans un tourbillon d'harmonie, que le moine, les bras ouverts, écoutait extasié, il entendit une voix douce comme une rosée de miel qui disait : « Je connais un homme juste et saint nommé Aubin, à qui le Créateur a révélé le sens caché au fond de toute chose. C'est par sa bouche suave que le Seigneur indiquera l' élu. »

Sur-le-champ il informa ses frères de la révélation dont il venait d'être gratifié, et tous furent remplis de joie et de confiance...

(On va quérir Aubin, un saint homme, à Landelies, petit village voisin de Thuin.)

... — Comment, leur dit-il, pourrais-je apprécier vos mérites respectifs, moi qui vous connais si peu, si vous-même qui vivez ensemble depuis longtemps déjà vous ne reconnaissez pas à l'un d'entre vous la faculté de diriger les autres...

(Cependant il se rend aux prières des bons capucins.)

... Le lendemain, dès matines, Aubin enfourcha sa mule, sellée de velours mauve, et se dirigea vers Thuin.

Il n'ignorait point l'importance de la mission dont il était investi ; mais comme il s'en rapportait à Dieu, il n'en était point préoccupé outre mesure. Persuadé que chaque chose arrive à heure, il ne s'absorbait point en la pensée de ce qu'il allait faire. Il se contentait d'admirer en ce moment les brouillards légers qui redescendaient lentement vers la rivière et atténuaient la verdure des prairies et des bois. Il en voyait émerger les cimes des arbres dorées par le soleil naissant. La campagne s'éveillait, fraîche, reposée, plus belle encore pour le saint que les belles paysannes qu'il croisait au visage d'un rose velouté, aux yeux bleus rieurs avec qui il ne dédaignait pas d'échanger quelques propos remplis d'une gaieté légère.

Aubin passait, les bénissant. De temps en temps il caressait de la main le col gris de sa bête qui marchait d'un pas menu et nerveux. et les oreilles de la mule frétilaient de joie.

Il arriva chez les capucins.

Les petits frères l'attendaient avec impatience, car leur salut était entre ses mains. Bien qu'en son for intérieur ce saint fût un peu embarrassé de la dignité qu'il assumait et de la solennité du moment, il n'en fit rien voir pour ne faire perdre aux pauvres moines la confiance qu'ils avaient placée en lui.

Certes, il n'était pas facile de choisir un prier parmi eux ; tous pratiquaient pareillement l'humilité et l'amour ; tous étaient, selon la règle, pouilleux, grassex et sordides et tous se jugeaient également indignes d'exercer sur les autres une autorité tant spirituelle que temporelle. L'ancien prier les avait si bien accoutumés à pratiquer la sainte obéissance qu'ils se sentaient incapables de la commander à leurs frères.

Aubin les entretint, chacun en particulier, des sacrés mystères, tels qu'ils sont révélés dans les évangiles, et de toutes choses de la vie cénobitique et contemplative. Il leur parla du divin frère François d'Assise, le petit pauvre de Jésus-Christ, de Junipère le fol et d'autres bienheureux qui donnèrent à l'ordre tant d'éclat. Mais les réponses d'aucun d'eux ne purent déterminer son choix. Elles étaient toutes à peu près les mêmes.

Notre bon saint promenait donc sa perplexité sur une terrasse fleurie qui dominait les deux vallées, en face de Lobbes, dont le coq d'or du clocher étincelait comme un astre et sa réflexion allait de l'une à l'autre des beautés naturelles épanouies sous ses regards.

Il évoquait les coteaux sacrés de l'Ombrie, Assise et Pérouse, et les inoubliables sites où le petit pauvre de Jésus-Christ, ivre d'amour, avait compris le chant des oiseaux et avait enseigné à ceux-ci la parole divine. Ces images exaltaient son âme. Il se rappelait Junipère traversant une ville à peu près nu pour s'exposer à l'hilarité, aux injures et aux pierres de la foule et s'infliger par ce moyen une bonne humiliation. Il se remémora les miracles des frères Bentivoglia, Pierre de Monticello et Currado d'Offida et son cœur débordait d'admiration.

Par son enthousiasme, il se mit en contact avec la vérité éternelle.

« C'est le plus humble, le plus pauvre, le plus sale, le plus pouilleux qui doit être choisi, se dit-il, car selon les divins enseignements c'est lui qui est le plus près du royaume éternel des cieux. Les vertus de ces petits frères sont égales en apparence, ainsi qu'en peut juger ma faible perspicacité. Un signe doit m'indiquer l'élu. C'est par les plus petites choses, les plus minimes créatures que Dieu manifeste sa volonté. Un moucheron peut avoir plus de malice qu'un lion, un insecte peut faire connaître mieux que moi celui qui est marqué de la grâce. C'est sur la tête de celui chez qui la vermine élira le plus volontiers domicile que la colombe du Saint-Esprit fera planer ses ailes blanches. »

Poursuivant son dessein, Aubin s'en fut chercher de gros poux dans un hameau loqueteux de la ville, à la Maladrarie, des poux de barbe qui, écrasés, ont la forme pentagonale d'une constellation. Les ayant enfermés dans une petite boîte, il revint au couvent et reparut au milieu des frères anxieux.

Il déposa la vermine au milieu de la grossière table ronde sur laquelle les religieux prenaient d'habitude leurs frustes repas. Il ordonna aux capucins de s'agenouiller, puis de poser le menton sur la table et d'y étaler leurs longues barbes.

Les parasites, d'abord étonnés de se trouver dans un endroit aussi insolite, se mirent à gigoter. Puis ils parurent s'orienter et, comme guidés par l'odeur, ainsi que des chiens de chasse, ils se dirigèrent sans plus d'hésitation vers les poils roussâtres de l'un des petits frères. Ils entrèrent dans ce buisson que jamais peigne n'avait exploré et disparurent, heureux sans doute d'avoir retrouvé une patrie.

Aubin, les yeux brillants, se précipita vers lui, le releva et l'embrassa avec transport. Puis il commanda aux autres capucins de se soumettre à lui, au nom de la sainte obéissance. Il

remercia le Seigneur d'avoir fait connaître sa volonté par de si petites bêtes, enseignant par là que son essence est partout subtile et vigilante, que sa protection et ses desseins ne négligent aucune parcelle du monde.

Et tous tombèrent à genoux, rendant grâce au maître suprême de toute destinée, à leur saint patron intercesseur et au bon Aubin qui venait, par sa simple et profonde sagesse, de leur commenter une vérité divine.

Notre saint prit congé d'eux et remonta sur sa mule grise, heureuse de retrouver son bon maître. Après s'être adonné à quelques libations en la compagnie des hallebardiers de garde, il alla dîner au refuge de Lobbes où l'abbé l'attendait, puis regagnait Landelies.

(Le Joyau de la Mitre.)

(A suivre.)

LOUIS DELATTRE.

SUR LE CHEMIN DE LA RAISON

L'HOMME OBSCUR.

Il est certain qu'il n'y a aucune raison pour qu'un homme se mette à écrire des vers ou de la prose, cela est profondément et universellement inutile. Aussi est-il juste de dire que se livrer à cette occupation insolite constitue un signe certain de déséquilibre mental.

La vie antinormale que mille considérations nous font adopter, est sans aucun doute la cause de ce début de démence. C'est en voyant par la fenêtre se balancer les branches d'un arbre vert que naît une âme de poète dans le cœur de l'écolier. L'inspiration est faite de tous les désirs que la civilisation brutale nous contraint à refouler.

Plus tard s'abattent sur le jeune homme les vérités qu'on lui a soigneusement cachées jusqu'alors. Les laideurs des luttes humaines et les appétits de la bête l'agrippent et le meurtrissent. Le mouvement discontinu de la cruelle machine sociale l'entraîne toujours plus loin de ce qu'il désire, ainsi lui vient le dernier élan, et il écrit. Il compose des contes, des romans, des élégies, et ce fou lucide finit par se persuader que tout ce qu'il fait de la sorte est parfaitement logique. Il se livre à ces occupations sous divers prétextes qu'il se cherche. C'est pour se consoler, dit-il, pour extérioriser ses pensées intimes, pour se mettre en communion avec l'humanité, et autres raisons dont plusieurs ne signifient rien, et dont les autres ne sont que des accidents, des dérivés bien distincts de la poussée initiale.

Donc, si vous suivez mon raisonnement, la littérature est le produit d'un désaccord entre la vie que nous menons et celle qui devrait logiquement être la nôtre. Par conséquent, si nous mettons notre vie de plus en plus en discordance avec les nécessités ancestrales, plus notre esprit désorbité aura de tendance à produire des œuvres curieuses, monstruosité de

plus en plus éloignées de la réalité, confinant au mystère et au génie.

Le sort m'avait bien servi à ce point de vue ; bien avant le moment où les autres sont mis en contact avec le chaos de la société, j'avais été jeté dans la mêlée. Dès lors commencèrent à se cristalliser les sels de démence dionysiaque que le collège avec ses claustrations, ses persécutions et ses enseignements dogmatiques avait dissous dans mon cerveau. A chaque défaite nouvelle, à chaque fois que la prison refermait un peu plus sa porte écrasant davantage ma poitrine, des arborescences curieuses se constituaient, et par l'assemblage de leurs mots atomiques formaient des phrases moléculaires, matériaux futurs d'œuvres plus considérables. Mon idéation était en puissance, il lui suffisait de recevoir les chocs nécessaires pour la mettre en jeu.

Un parent influent m'avait fait obtenir une place. Je disposais par mois d'une certaine quantité de rames de papier, j'étais chargé de les noircir au moyen de signes convenus, ce faisant on me donnait de quoi ne pas mourir de faim. Ce qui me paraît le plus étrange à présent, c'est qu'en ce temps j'aie pu trouver cet état tout naturel.

Nous étions trois, deux scribes et moi, en plus l'homme obscur que je ne compte pas, car il était d'une autre essence.

De longues tables noires s'étendaient couvertes d'instruments étranges nommés grattoirs, pèse-lettres, encriers, que sais-je encore. Suspendus au plafond par de minces fils, de petits abat-jours verts descendaient vers nos têtes, portant à leur centre une poire électrique en guise de floraison. Assis sur de hautes chaises nous passions notre temps à écrire et à regarder marcher l'aiguille d'une pendule. Lentement elle tournait autour de son axe, montrant successivement de son fin index une série de chiffres mystérieux. L'heure sonnait, longtemps attendue, et longtemps encore on pouvait écouter les vibrations dans l'air menu avant que ne renaquît le silence. Les plumes grinçaient. L'homme obscur était dans la chambre à côté.

Il est certain que dans cette atmosphère mes facultés eussent couru danger de s'assoupir si l'homme obscur n'eût été là. Mais à tout moment il pouvait sortir de cette chambre et venir à nous. Mes compagnons le craignaient et le détestaient, car il était de la race de ceux qui, de mauvaise foi dans tous les actes qu'ils accomplissent, veulent forcer les autres à croire à la valeur des traités internationaux.

Le plus vieux d'entre nous disait : « Il ne sait qu'inventer pour nous rendre la vie insupportable. Il est même étonnant de se rendre compte du nombre de moyens dont un imbécile prétentieux, faux et hypocrite peut disposer pour rendre la vie odieuse à des malheureux. »

Dans les premiers temps je partageais leur avis, et je me répandais avec eux en amères invectives. Je me désolais de ce que, ployant déjà sous le poids des contrariétés, il fallait que je supportasse encore celles qu'il me créait sans aucune nécessité. Mais à la longue je finis par me rendre compte que l'homme obscur était là pour une raison d'ordre supérieur. Il était là pour ménager l'imprévu dans mon existence, pour l'empêcher de sombrer dans le bien-être et la médiocrité.

Dès lors, je connus ma voie. J'entretins discrètement l'hostilité dans l'âme de mes deux compagnons. Ce ne fut pas difficile. L'un était père de famille ; accablé d'enfants, il lui fallait endurer toutes les tyrannies de l'homme obscur pour pouvoir les nourrir. Parfois il en pleurait de découragement et de honte. L'autre, un grand maigre, avait les yeux caves et les joues creuses ; sa mâchoire se dessinait très nette sous la peau mal rasée, et quand il parlait, sous ses moustaches pauvres on voyait qu'il lui manquait quatre dents. Celui-là attendait d'être assez malade pour pouvoir aller à l'hôpital.

Leurs peines se reflétaient sur leur visage et constituaient autour de nous une atmosphère légère et subtile qui, exaltant la sensibilité de mes sens et de mon esprit, me rendait propre aux recherches les plus délicates.

Je m'efforçai tout d'abord de deviner le moment où

l'homme obscur sortirait brusquement de derrière la porte, pour dire des paroles mielleuses, mais froissantes. Il était chauve, petit et gros, porteur de jaquette, avec un ruban violet à la boutonnière. Derrière les verres de son pince-nez on distinguait la fausseté de son regard qui n'osait supporter celui des autres.

Par une étude attentive j'étais arrivé à deviner toutes les petites subtilités des supplices qu'il inventait; aussi connus-je ainsi bientôt les artifices qu'il employait pour faire saigner les blessures de chacun. Bien loin d'éviter ses coups j'en préparais l'arrivée par d'habiles transitions, je les amenais par des crises de naïveté, et lorsqu'ils nous atteignaient, son sourire de triomphe discret faisait naître en moi une joie indicible et impérieuse.

Un jour pourtant le père de famille faillit l'étrangler, mais il serra les poings sur ses yeux et se contenta de grincer des dents comme un dogue en fureur. Ses lèvres tremblaient et ses poings étaient rouges, rouges comme du sang. Le grand roux avait des yeux morts, entourés déjà d'un arc sénile. Son col était extraordinairement large pour son cou décharné. De ses mains noueuses on voyait tous les os. De temps en temps il toussait.

Je ne connaissais plus une minute d'ennui. Toute mon existence en était comme illuminée. J'attendais l'arrivée de l'homme obscur. Je savais qu'il viendrait. Je savais que la poignée de cuivre allait remuer, qu'un rayon de lumière allait apparaître, car une fenêtre était au fond du réduit. La clinche aurait un dé clic brusque... Il me venait, tant le silence était grand, le désir de pousser un cri, un seul, frénétique, aigu, violent... j'aurais repris mon immobilité tout de suite après. Personne, non personne n'aurait su d'où le cri était parti.

Je ne vivais plus que là. Auparavant, il me semblait qu'être dans ma pauvre chambre, froide en hiver, torride en été, meublée de quelques débris sauvés de la débâcle, était le meilleur et le plus douloureux moment de la journée. Je m'attendrissais alors sur les êtres inanimés. Je surveillais leur usure.

Je m'épouvantais de les voir s'effriter, s'abîmer irrémédiablement, un peu tous les jours. Sans espoir de pouvoir les renouveler, je les réparais moi-même pour les aider à vivre et les conserver plus longtemps près de moi.

Maintenant je ne m'occupais plus de mes vêtements ni de mon linge; peu m'importait que mes bottes prissent l'eau et que mon chapeau verdît. Je n'aimais plus les promenades le long des magasins éclairés ou des boulevards populeux. Je ne rêvais plus, en voyant les objets de luxe s'étaler aux vitrines, que moi aussi j'eusse pu être riche. Je n'aspirais plus qu'à une seule chose : être là, entre ces quatre murailles, et attendre...

J'arrivais le premier et je ne m'en allais que lorsqu'il était parti.

Ecrire ne me gênait pas pour penser, c'étaient des gestes, la vie était ailleurs.

Bientôt mes compagnons semblèrent se douter que de grandes pensées s'agitaient en moi. Ils n'osèrent plus me parler. Je les sentais regarder mon silence. L'atmosphère était si tendue parfois qu'on y entendait passer les vibrations de la lumière.

Tout d'abord, mon oreille exercée avait appris à écouter les moindres mouvements qu'il faisait; bien plus, j'étais arrivé à percevoir les pensées qui petit à petit l'amenaient à faire ces mouvements, celles qui le poussaient à venir torturer l'homme marié, l'homme maigre, puis moi. Par étapes, je reculai le point de départ de leur enchaînement si loin que, pendant des heures, je pensais avec Lui sans qu'il s'en doutât.

Trois mois de cette vie intense m'amènèrent à cette conclusion qu'il devenait nécessaire de faire intervenir dans cette aventure un élément matériel que je ne pusse mesurer.

Je commençai, comme j'arrivais le premier tous les jours, par scier avec une lame extraordinairement fine, ainsi qu'on en emploie pour découper les métaux, un des pieds du fauteuil de l'homme obscur. En biais, de haut en bas et de dedans en dehors. Le bois était de vieil acajou et le trait était si mince que l'on n'eût pu s'apercevoir qu'il existait. Je contempiais mon

œuvre en riant d'un rire silencieux, puis, quand je sentais qu'il approchait, vite je regagnais ma place, j'écrivais. Nulle âme humaine n'aurait pu se douter que je pensais à autre chose qu'à écrire.

Je commençai un trait pareil dans chacun des pieds, dans celui de derrière, puis dans un de ceux qui étaient encore intacts, puis dans le quatrième. Et chaque jour je les augmentai de quatre traits de scie. Quatre, pas davantage. Un pour aller, un pour revenir, et ainsi deux fois de suite.

Le soir j'écrivais des choses d'une simplicité merveilleuse, dégagées de toutes les entités factices que nous donnent l'éducation et les études. C'étaient des rayons de pure intelligence, blancs et nets comme un faisceau unique sans diffusion réfractaire. Certainement un jour arriverait où les pieds seraient complètement coupés, et tout l'édifice du monde ne tiendrait plus que par un prodige d'équilibre.

Le roux maigre toussait, et chaque fois l'homme obscur venait qui lui ordonnait de ne pas faire de bruit et de se taire. Puis, comme le roux étranglait de plus en plus souvent, il laissa sa porte entrebâillée pour pouvoir crier de loin. Et l'on voyait son œil qui regardait dans la chambre et sa main qui s'agitait, tenant entre les doigts un porte-plume énorme.

Quatre traits, pas plus de quatre, un pour aller, un pour retourner, deux fois ainsi et puis c'était assez. L'homme roux toussait. « Silence ! » criait la voix menaçante. Mais voici qu'un jour l'homme roux écarquilla les yeux, ses pommettes devinrent pâles, ses prunelles s'agrandirent comme s'il avait vu s'écrouler la maison, et sur son mouchoir, qu'il serrait sur sa bouche affolée, apparut le sang rouge, rouge comme la pourpre impériale. Mon autre compagnon, dressé sur ses poings haletait bruyamment et regardait hagard. « Silence ! » hurla l'homme obscur, et les quatre pieds du fauteuil refoulé éclatèrent à la fois, et l'homme obscur tomba à la renverse avec un cri rauque, car il venait de s'enfoncer le porte-plume dans la tête.

LE PAPILLON D'OR.

Certainement elle a dû me prendre pour un insensé. Pourquoi aussi cet homme dans le tramway, assis en face de moi, avait-il l'air si bourgeoisement content et satisfait? Perdu dans un songe aimable, sans doute, il ne se doutait même pas que je le regardais. Il est certain que je n'ai pas la puissance d'un gouverneur, mais cet individu-ci était dans ma sphère, je le tenais. J'ai senti venir le moment où il deviendrait nécessaire de lui crier brusquement des injures énormes et où il faudrait lui prouver par des gestes véhéments et inattendus, des roulements d'yeux et des grimaces fantastiques, que le monde n'est pas une chose aussi sottement banale qu'il avait l'air de le supposer.

Elle m'avait invité à prendre le thé chez elle, c'était gentil; mais pourquoi l'avait-elle fait, pourquoi étais-je venu aussi, pourquoi d'ailleurs ne serais-je point venu? Elle avait revêtu une robe d'intérieur, charmante je dois le reconnaître, une tunique noire avec des broderies multicolores. On voyait ses bras nus très blancs et ses doigts couverts de bagues. C'est étonnant comme certains détails sont restés gravés dans ma mémoire. J'avais donné mon pardessus au domestique, ma canne, j'étais entré, j'avais baisé la main qui m'était tendue. Je connais ces gestes, je sais les faire.

Je ne dis rien, c'était mieux.

Elle souriait d'un air embarrassé et me demanda de m'asseoir.

— Non, répondis-je, je ne m'assiérai pas.

— Et pourquoi? dit-elle toujours souriante.

— Parce que je dois me taire quand je m'assieds, répartis-je avec assurance.

Cela parut l'étonner. Qu'y a-t-il là d'étrange cependant? C'est la vérité. Il suffit que je m'asseye pour que je sente un étau me serrer la tête, non qu'il me fasse souffrir, mais il empêche la naissance des idées. Je regarde alors mes souliers, je croise les mains, je parle du temps, de rien, vraiment de rien. Non, il faut que je me promène au milieu de la

chambre, que je m'appuyé contre un fauteuil, ou contre la porte, ou la cheminée. J'aime aussi avoir dans la main un objet quelconque avec lequel je puisse jouer, cela m'est nécessaire. Alors je ne réfléchis plus, je parle, mon cerveau devient léger, mes pensées sont claires, profuses, en un enchaînement moelleux elles viennent, les mots les apportent d'eux-mêmes, elles coulent comme un fleuve précipité, en ondes souples et rondes, sans écume. Parfois elles se pressent tellement vite que j'ai de la peine à les exprimer toutes. Un bon moyen aussi est d'être accoudé à un balcon ou mieux à une balustrade de jardin, sur un perron, l'un à côté de l'autre. Je me souviens d'avoir fait, dans ces conditions, des discours merveilleux. C'était le soir aussi, plus rien ne venait me distraire. Mais tout cela est passé depuis si longtemps ; pourquoi en parler encore ?

Je lui dis toutes ces choses, et elle les trouva fort drôles. Je bus du thé qu'elle me servit. Et je la regardai fixement dans les yeux. Elle aussi avait l'air de trouver que tout est simple et naturel en ce monde. C'est une idée qui m'est insupportable !

Certes elle s'attendait à ce que je lui dise qu'elle me plaisait, que je la trouvais jolie, que sa coiffure était parfaite. Il eût convenu de lui parler de sentiments tendres et graves. Je fis plus, je lui dis que je l'aimais. Tout doucement je posai ma tasse, j'approchai mon visage du sien, je lui dis d'approcher ses yeux de mes prunelles, car je voulais voir les mouches qui volaient dans son cerveau, et je lui dis de regarder dans les miens, qu'elle y verrait un grand papillon d'or aux ailes déployées, mais vivant, bien vivant, atrocement vivant, avec des ailes frémissantes et de longues antennes, et des pattes remuantes et velues, et des yeux en tourbillons d'étincelles. Elle était debout devant moi, les lèvres frémissantes, la face pâle. J'avais pris ses mains par-dessus le guéridon qui nous séparait, et je les attirais, ses douces mains crispées et chaudes comme des mains d'enfant, et elle me résistait, et dans ses yeux agrandis il fallait regarder très fort maintenant pour voir les mouches. Il me semblait qu'elles s'étaient envolées, et puis

aussi il n'y avait plus rien autour de nous, nous étions sur une tour, seuls, loin de tout, dans le monde des astres, et je devais la soutenir, car elle avait le vertige. Il n'y avait plus de murs, plus de tentures, plus de meubles, plus que ce guéridon. Mais elle ne voulait pas sentir mon approche, elle avait peur, elle poussait des cris étouffés, elle disait : « Laissez-moi ; de grâce, laissez-moi. » Vraiment, parfois les femmes sont étranges. La table vint à tomber. Aussitôt le comique énorme de cette situation me prit irrésistiblement à la gorge, et je me mis à rire, à rire, à rire. Elle agitait sa main en un geste épileptique. Mais il fallait qu'elle fût effrayée, je sentis clairement que je le voulais ainsi, que toutes les paroles que je dirais n'auraient plus aucune importance. J'eusse pu lui parler de géométrie ou de la bosse d'Esopé, mais je m'en abstins, car il fallait que son beau corps fût tout en émoi, qu'elle s'affolât, que ses dents apparussent dans une grimace, que plus un son ne sortît de sa gorge. Il n'y avait plus moyen de faire autrement, le Moi avait fait son œuvre, l'équilibre était heureusement rompu. Je la poursuivais en lui tenant la main, et elle ouvrit la fenêtre vers le jardin, les fleurs des roses trémières venaient jusqu'à l'appui, et je sautai par cette fenêtre, et je partis comme un monsieur très correct qui a fait une visite et qui salue le concierge à la porte.

LE DISCIPLE DE KANT.

Il est certain que c'est à cause d'un moment de faiblesse de ma part que tout cela est arrivé. Quand Herbert Malicotte me demanda si j'avais lu Kant, je répondis oui pour me donner à ses yeux une plus grande importance. J'aurais pu répondre d'une manière évasive, ou bien lui dire cyniquement que je n'avais lu ni Schopenhauer, ni Malebranche, ni Spinoza ; j'aurais dû lui avouer avec une affreuse véhémence que je me réjouissais de mon ignorance, que si j'avais par hasard lu une page de ces maudits écrits j'aurais été heureux de l'oublier tout de suite, et que je n'avais nulle envie de l'entendre, lui, Her-

bert, entreprendre des dissertations prétentieuses sur ce sujet.

Je fus faible, je pris un air dégagé et, jetant négligemment des regards autour de moi, je répondis de la façon la plus naturelle qui puisse être que certainement j'avais lu cet ouvrage avec la plus grande attention. Malicotte sourit d'un air ironique. On eût dit que cet homme m'avait choisi comme victime ; il me suivait partout dans l'intention de discuter avec moi de choses abstruses. Il semblait croire que je dusse nécessairement être d'un autre avis que le sien et se trouvait toujours prêt à me convaincre de l'imbécillité de mes raisons. Mais j'avais appris dans les affaires à parler agréablement de ce dont j'ignore le premier mot. Aussi, je crois que je lui avais donné le change. Après tout, les citations que je faisais se trouvent peut-être dans les volumes de ces auteurs ; ce n'est certes pas moi qui jamais irai le contrôler. Souvent les phrases que je déclamaï jetaient le doute dans son esprit et, si la physionomie de ses favoris en a perdu quelque précision, je le regrette, mais vraiment je ne peux plus rien y faire.

Le canal se trouvait à notre droite. Son eau, d'un vert émeraude, portait, en forme de barque, des feuilles flottantes. Entre les troncs des grands arbres, on voyait le ciel azuré surmonter la plaine. Partout régnait cette harmonieuse gamme de vert et de bleu qu'ont les champs au printemps quand les arbres, au loin, se perdent dans le brouillard. Toute la campagne était couverte des récoltes non mûries.

De gros chevaux bruns, leurs larges cuisses tendues et fléchissantes, hâlaient des péniches. Celles-ci, peintes par endroits de couleurs violentes, glissaient sans bruit le long des rives. Le petit chien courait sur le bord en jappant, et l'homme était là debout avec sa perche mouillée dirigeant l'avancée.

J'étais léger, j'étais gai, ne venais-je point de perdre ma place ? Je goûtais sans contrainte les vacances que des amis avaient voulu que je prisse en cette circonstance. Je savourais le plaisir de ne rien faire, d'être seul. Mais il y avait cet Herbert. Je l'estimais assez pourtant, il était à la même pension

que moi, et je lui étais reconnaissant de m'avoir accompagné ce matin. D'habitude on ne nous laissait pas sortir. Mais j'avais fait un trou dans la haie. il m'avait suivi.

Cet Herbert était beaucoup plus petit que moi. Il boitillait, et sa tête était évidemment trop grosse. Son corps un peu déjeté avait une épaule plus haute que l'autre. Ses yeux bleus sortaient de la tête, et il était rasé comme un sacristain. J'aimais passer la main sur ses cheveux en brosse, durs et drus qui me chatouillaient la paume ; mais il ne subissait ce geste, que j'aimais répéter, qu'avec une certaine colère.

— « Il est certain, me dit-il avec violence, que l'intuition intellectuelle des dogmatiques est une cruelle erreur. Puisque l'esprit ne peut sauvegarder la nature de ses objets, il faut, si l'on veut sauvegarder l'accord de l'esprit et de ses choses, condition de la science, admettre que ce sont les choses qui, en tant que connaissables, acceptent les lois de l'esprit. »

Si l'on avait demandé au cheval qui passait ce qu'il en pensait, qu'aurait-il fait ? Lever la queue et l'agiter rapidement pour chasser les mouches, sans doute.

A cette idée imprévue, je me mis à rire silencieusement. Herbert Malicotte crut que je me moquais de ses théories, et il commença à attaquer Leibnitz et d'autres estimables personnes dont j'ai oublié le nom, comme s'ils lui avaient fait quelque injure personnelle. Sa querelle rageuse bourdonnait à mes oreilles comme un tintamarre de dispute dont on ignore les raisons. Je me mis à siffloter un air de revue entendue l'hiver passé. L'hiver ! Cette pensée me frappa douloureusement. Comme c'était loin, l'hiver ! Quelles choses s'étaient donc passées, pénibles, lourdes, un tas d'événements dont je ne me souvenais qu'avec peine. Des personnages tourbillonnaient dans des brumes. Je ne savais plus... Mais ici l'air remplissait les poumons, vivifiant, pur, on marchait vite, le sol sous les pas était doux, car il était couvert de gazon, et dans ce gazon dont on voyait chaque tige, si fine, si menue, il y avait des fleurs colorées et des plantes aux feuilles nettes,

découpées en forme de flammes et d'autres lancéolées, et sur le flanc des collines croissaient des massifs d'arbustes si frais qu'un oiseau y chantait. Et cet Herbert, à mes côtés, semblait un rouage noir et grinçant qui fonctionnait en désaccord avec le rythme de la nature. Vraiment ce Kant était bien inutile. Les roseaux du bord de l'eau ployaient leurs palmes fraîches. Une grenouille sautant dans l'eau fit « plouc ». Et je pris par l'épaule Herbert Malicotte et je le poussai, et cela fit « plouc » encore, mais plus fort. Et je continuai ma route sans me retourner, me désintéressant complètement de ce qui allait arriver, marchant sur les feuilles, vers l'air, vers l'apothéose du printemps et de la lumière.

SOLEIL COUCHANT.

La salle de l'auberge était grande et lumineuse. A travers les rideaux de la fenêtre se glissaient les rayons du soleil qui venaient danser sur les carreaux rouges du plancher. La jeune femme qui me servait avait un tablier bleu retenu par de coquettes bretelles de guipure ; ses joues étaient fraîches et quand elle riait ses dents brillaient entre ses lèvres rouges.

Elle se mit à me parler du temps et de la saison. Un gros enfant jouait parmi les éclaboussures de soleil. Il courait à quatre pattes en soufflant sur le sable, et ses cheveux blonds lui tombaient en longues boucles devant les yeux. Une horloge faisait tic-tac dans un coin. Je partis, cela valait mieux.

La terre s'était couverte de mousses vertes, et de temps en temps des tas de feuilles mortes craquaient sous mes pas.

Les jeunes pousses formaient des dessins délicats et compliqués dont les teintes claires entouraient le squelette noir des branches. Il se dégageait de la forêt une impression d'intimité mystérieuse. Les feuillages étaient assez denses déjà pour jeter sur le sol une ombre légère, mais on voyait par endroits briller en larges étendues des clairières éblouissantes.

Des milliers de bruits s'élevaient de toutes parts.

C'était le chant des feuilles qui se déplient et des fleurs qui s'ouvrent. Un écureuil sauta d'une branche sur le sol et me regarda.

Seule l'heure qui passe est réelle. Qu'importe le reste. C'est elle qui rassemble toutes les forces de notre âme, tout ce que nous sommes, ce que nous avons été, l'immortel passé que nous portons en nous, et le chemin qu'il creuse dans l'avenir.

Sortant des roseaux, un grand cygne blanc se mit à fendre l'eau en soulevant de petites vagues qui étincelaient au soleil. Il traversa l'étang bordé de grands arbres. Les branches et les feuilles projetaient sur l'étendue calme qui s'étendait à mes pieds l'ombre de leurs dessins enchevêtrés. Le long des rives il y avait de grandes herbes en partie pourries et au milieu le ciel faisait une tache bleue.

Je vis ma face se refléter dans l'eau, verte comme celle d'un noyé. Il me fallut me pencher pour me reconnaître. En me courbant davantage peut-être serais je tombé. Je me serais laissé couler dans cette eau fascinante, c'eût été facile d'écarter lentement les ondes vertes et de glisser... Mais aussitôt serait survenue la sensation horrible de l'étouffement, les mains auraient saisi le vide, c'eût été la lutte de la bête qui étrangle...

Pourtant j'ai vu un noyé. Son souvenir me revint brusquement à la mémoire. On venait de le retirer de l'eau, et il regardait de ses yeux vitreux, la bouche ouverte, la figure boursoufflée déjà, les vêtements mouillés en paquets. loque informe : c'était lui, Herbert, le disciple.

Le soir commençait à tomber. Les feuillages se perdaient dans une ombre violette. Les troncs se découpaient en ligne droite sur le ciel rouge. Le soleil déclinait à l'horizon, la nuit voluptueuse et douce allait descendre. Les chants se taisaient, la nature semblait plongée dans l'ivresse et avec la buée légère du brouillard montaient les senteurs fortes des fleurs.

De la lisière de la forêt on voyait la plaine s'étendre au loin. Elle descendait insensiblement en pente douce, puis, par un brusque ressaut, se redressait et c'était l'horizon.

Le ciel était d'un vert pâle. Mais en s'incurvant vers l'occident il prenait peu à peu une teinte jaune, jusqu'à ce que des nuages rutilants le coupassent d'une brusque ligne. Une dizaine de peupliers à la file projetaient leur silhouette fantastique sur la fournaise.

Au travers d'une déchirure on apercevait les profondeurs dorées des espaces célestes. Au dessous le ciel brûlait comme un incendie.

Un étrange sentiment m'envahissait. Mon âme semblait s'être faite neuve. Une houle immense avait tout brisé en moi. Je me réveillais. Mes yeux étaient fixés sur l'immensité qui se déroulait calme et grave dans ses teintes violettes. J'étais heureux, heureux jusqu'à en frissonner dans le plus profond des moelles.

Mon être vibrait comme si mon corps avait voulu s'épanouir en une fleur, se changer en un parfum, s'évanouir en une plainte pour se mêler plus intimement à la beauté de l'heure. De la nature silencieuse montait un hymne immense et recueilli. Et des bords des flots verts de la forêt, l'âme des choses semblait dans un immense envol, envoyer ses adieux à l'éternel voyageur qui disparaissait dans un chaos de nuages en feu.

Tout passe.

Un chemin tragique, bordé de grands arbres, longeait le canal. Celui-ci s'étendait en une longue bande claire, sans une ride. Les branches et les feuilles se dessinaient en noir sur la rutilance du ciel.

Et voici que sur le canal une barque s'en vint. Sans bruit elle s'était avancée. Une femme couchée à l'arrière se mit à chanter. Sa voix résonna désagréablement dans le silence.

Maintenant il y avait des maisons le long de la chaussée. Le soleil avait presque complètement disparu et l'obscurité grandissait. L'eau devenait sombre. Au loin commençaient à scintiller quelques lumières. A gauche, en une grande masse noire, se dressait la silhouette d'une usine énorme. La ville était là.

Ville sale, laide, écrasante, rues informes, foule impersonnelle et pressée, aux regards hostiles. Immense taudis où des milliers d'êtres se réunissent

pour se voir vivre, souffrir et mourir. Ville aux émanations lourdes, aux effluves mauvais chargés de rancœurs et de haines, et là, derrière la porte, l'homme obscur avec du sang qui lui sortait de l'œil crevé et qui riait.

Et il faudrait fuir alors, fuir, car dans les chambres sur les sièges vides viendraient s'asseoir sans bruit des inconnus. Non, non, cela n'était pas possible. La vie misérable était là qui guettait, tentaculaire. Il fallait retourner où était le cygne, et s'enfoncer dans les ondes vertes, de force, en criant pour les faire se refermer plus vite et pour ne plus voir la nuit, ni la plaine avec ses champs qui sont comme des vagues gluantes sur lesquelles on s'acharne à fuir sans presque avancer, alors que des étoiles, des milliers d'étoiles qui éclatent comme un feu d'artifice, font une ronde folle par dessus la tête.

MAX DEAUVILLE.

CHANSONS DE LA SALLE A MANGER

LE DICTIONNAIRE.

Le vieux dictionnaire dont nous nous servons tous les jours est sur la table, plein du parfum secret des mains qui l'ont feuilleté.

Une toile le recouvre ; elle est grise et maculée et elle s'effiloche aux arêtes des cartons. Sur les tranches des pages usées il y a aussi des taches : taches d'encre, rouges et noires ; puis des lignes tracées au crayon, à la plume, qui semblent avoir été les lettres majuscules d'un nom que le temps a effacé ; des lignes encore, dessins inconscients de quelqu'un qui s'ennuie.

Je tourne les pages : on les a tournées souvent, mon père, mon grand-père, mes tantes, mes sœurs ; un fil cassé qui reliait les feuillets a gravé sa trace dans le papier humide, et il y a des empreintes de doigts dans les coins.

Ce livre est triste comme une veuve ; on n'y a jamais mis de fleurs et il exhale une odeur crue, une odeur de mort.

Il y a des pages où il semble qu'il n'ait jamais été ouvert ; elles sont toutes blanches, mais on y voit des veines jaunes, des marbrures terreuses, ainsi que sur les mains des vieillards.

Sous le titre, mon père a écrit son nom d'une écriture qui n'est plus la sienne, car il était enfant, alors. Où étiez-vous, mon père, quand vous avez écrit votre nom ? Il me semble vous voir à table, au milieu de vos devoirs d'écolier, et vos sœurs près de vous, et une lampe à abat-jour vous éclairant tous de la lueur reposante de sa flamme rouge.

Comme tout cela est lointain, et pourquoi le vieux livre n'a-t-il pas gardé intacts les souvenirs de ces heures bénies ?

En dessous de votre nom, mon père, une main que je divine frêle, a écrit en lettres vacillantes :

Memento semper amici tui.

JEAN PIÉRARD.

Hélas ! à quarante ans, les hommes sont égoïstes et sceptiques ; ils n'écrivent plus ces choses-là.

Qu'est-il devenu Jean Piérard ? Est-il heureux cet homme ?

Il tremblait en écrivant : *Memento*. Tremble-t-il encore aujourd'hui ?

A-t-il laissé un petit morceau de son âme dans l'antique volume disloqué ?

LES COINS DES PORTES.

Au travers des vitres de la porte aux vantaux, je vois dans la pénombre du petit vestibule gris une autre porte entrebâillée sur le silence humide du salon.

Tout ce qui m'entoure dans cette chère chambre éclairée est là reproduit confusément dans le vernis de son bois d'acajou, comme l'hallucination de mon intimité. Et je m'y vois aussi, étrange silhouette, rose et balafrée.

La porte du salon fait avec le mur un coin où règne le tenace mystère de l'ombre.

Il me semble que dans les coins des portes planent encore les fantômes des malfaiteurs que nos imaginations de bambins s'attendaient à voir surgir dans la terreur des soirs d'hiver.

Les coins des portes ont gardé les traces des baisers de nos premières amours et les effrois pieux de nos enfances mortes ; et l'imprévu des sourires ; et l'inattendue gaieté des mèches blondes encadrant les visages clairs qui s'ébauchaient doucement au-dessus du cuivre des poignées...

Ils ont conservé, les coins assombris de la maison où le soleil n'arrive pas, ils ont conservé dans la déprimante mélancolie de leur deuil, les vestiges de nos candeurs et de nos âmes imprécises.

Et je sens si bien frôler dans les coins des portes la hantise de mes songes et de mes souvenirs éteints, qu'il me semble que des voix très douces, — toutes les voix de mon passé — montent des fissures des vieilles plinthes noires.

Et j'écoute, et j'écoute...

LES GANTS

Je porte les gants où tantôt, en badinant, vous avez introduit vos petites mains.

Et vous avez laissé dans leur cuir, où sont tracés les sillons et les nœuds de mes os rudes, la fraîcheur onctueuse et poudrée de vos doigts ciselés.

Et il me semble que la soie de votre peau nacrée se glisse sur mes poignets et que les anneaux de vos bagues gravent d'intenses empreintes dans ma chair troublée de vos caresses pressenties.

Et mes mains brûlent comme si les vôtres les tenaient prisonnières.

UN TOUT PETIT INSECTE...

Sur le tapis de la table, un tout petit insecte poursuit une course éperdue.

Il s'arrête un instant, dévie vers la droite, hésite, revient sur ses pas, hésite encore, et, enfin, reprend la route abandonnée.

Il arrive devant mon encrier dont l'énorme masse de verre poli semble le défier. Le petit insecte n'est pourtant pas effrayé; courageusement, il se hausse, s'agrippe et tente l'escalade. Mais ce terrain trop glissant l'a vite rejeté et il se débat maintenant dans la peluche du tapis, avec des gestes d'agonie. Qu'importe! les petits insectes sont crânes et volontaires. Regardez : il se remet lentement sur ses pattes; et imperturbable, ayant déjà oublié l'obstacle, le voilà qui continue.

On dirait un cloporte minuscule; il est plus mince que le tranchant d'une lame et une tête d'épingle le cacherait tout entier.

Hélas! je ne sais pas son nom; on ne nous apprend

rien dans les écoles et dans les collèges ; des oiseaux et des insectes, nous ne connaissons que les moineaux et les mouches.

Comme il court ! comme il court ! Quelle exubérance ! quelle force ! accumulées dans ce petit être.

Dans ma grande chambre pleine de silence, ô bestiole, vous êtes la seule chose qui vivez d'une vie si complète et si merveilleuse !

Tous ces livres qui m'entourent et qui me parlent de la vie, tous ces tableaux, tous ces portraits qui me la montrent, me l'apprennent moins que vous.

Et moi-même, ne suis-je pas une grande chose inerte ?

Car si l'on venait vous dire que dans ce corps formidable, dont les bras ont des gestes lents et stupides, il y a de la vie aussi : cela vous donnerait l'envie de rire, n'est-ce pas, bestiole ?

LE BUSTE

Sur le feutre rouge qui couvre le piano, le feutre rouge où patiemment pendant de longues heures, et silencieusement, une jeune fille que je ne connais pas, a brodé des trompettes thébaines et une lyre d'or ; sur le feutre rouge, ma sœur a placé un petit buste de biscuit qu'elle a rapporté, un jour, de la Hollande.

Il est haut de quelques centimètres ; on le voit à peine entre le portrait d'un bel abbé — notre cousin — et un cruchon de grès, où sont peintes de méchantes roses ; il est frêle et délicat.

C'est la tête d'un vieillard aux yeux lointains ; c'est la tête d'un vieillard triste et songeur dont le front est coupé d'un grand pli soucieux.

Une fillette prend le buste entre ses doigts, le regarde, puis le remet près du portrait du bel abbé — notre cousin.

— Il est délicieux, dit la fillette, avec indifférence.

— Oui, dit ma sœur, je l'ai rapporté, un jour, de la Hollande.

C'est la tête d'un vieillard aux cheveux abondants. Une grande barbe en collier lui cache le col et la cra

vate et sa bouche aux lèvres fines est contractée comme s'il se retenait de pleurer.

Il y a encore d'autres bustes sur le feutre rouge; mais ils sont mal faits; ils ont des visages neutres, ils sont orgueilleux et ils semblent ne point voir le petit vieillard de biscuit.

Une fillette prend le buste entre ses doigts, le regarde et le laisse tomber...

Il roule sur le clavier avec un bruit métallique, et va se briser sur le plancher.

— Oh ! dit ma sœur.

La fillette devient rouge et demande pardon.

— Ce n'est rien, répond ma sœur, mon petit président Kruger... ce n'est rien. Et elle ramasse les morceaux de la faïence brisée et les jette dans le feu.

C'était la tête d'un vieillard aux yeux lointains...

CHARLES ANCIAUX.

ESSAI SUR L'ART WALLON OU GALLO-BELGE

(Suite.)

Incertitude, assurément; il ne serait pas sérieux de prétendre le contraire par esprit de chauvinisme, mais nous nous plaisons à constater que dans la critique antérieure il n'y avait que des certitudes contre les Wallons, tandis qu'aujourd'hui il y a incertitude au profit des Wallons et plus particulièrement des Tournaisiens, car Liège a son histoire plus déterminée et l'on n'a jamais nié que Patenier fût un Dinantais et Blès un homme de Bouvignes.

Pour vider provisoirement la question, ajoutons que dans la *Revue de l'Art chrétien* de mai-juin 1911, M. Ernest de Liphart, conservateur du musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, expose la question de l'école de peinture tournaisienne et tient pour certaine l'identification de Robert Campin avec le maître de Flémalle.

Il rappelle d'abord comment, de l'hypothèse Jacques Daret, M. Hulin de Loo passa à celle de Robert Campin; puis résume la biographie de celui-ci d'après l'ouvrage de M. Maurice Houtart : *Jacques Daret, peintre tournaisien du XV^e siècle*. Robert Campin ne serait pas né à Tournai, mais à Valenciennes, ce qui exclurait l'hypothèse, que j'entendais émettre récemment, que « Campin » étant la forme wallonne-française de Kempeneer, Campinaire, le maître serait originaire de la Campine, pays proche de celui des frères Van Eyck.

Sur les registres de Saint-Luc, à Tournai, on trouve que Robert Campin reçut en qualité d'apprentis : le 1^{er} mai 1426, Haquin de Blandin; le 5 mars 1427, Rogelet de la Pasture; le 12 avril 1427, Jacquelotte Daret.

Les documents tournaisiens montrent que de 1410

à 1440 il fut classé hors pair dans une ville importante, opulente et très avancée dans le domaine de l'art, qu'il fut riche et honoré, protégé par la maison de Hainaut-Bavière.

M. Houtart termine son étude par ce tableau qui pourrait tenter un peintre :

Le 18 octobre 1427, la ville de Tournai offrit quatre lots de vin « à Johannes, peintre ». Nom et date bien suggestifs (date de la révolution des métiers contre les patriciens). Johannes, c'est van Eyck qui, installé à Lille depuis un an, vient fêter la Saint-Luc avec ses confrères à Tournai. Et l'on vit ce jour-là, autour de la table du banquet traditionnel, avec le grand rénovateur de l'art, notre vieil Henri Lequin, Robert Campin, Roger de la Pasture, Jacques Daret.

M. de Tschudi prétend que l'importance du maître de Flémalle, dont nous connaissons désormais le nom véritable est prouvée par le grand nombre de copies de ses œuvres, ainsi que par les emprunts des peintres, ses contemporains et même ceux du XVI^e siècle. L'influence de Campin se fait sentir encore pendant un siècle après sa mort. Ses élèves directs, comme Roger de la Pasture et Jacques Daret, puisaient chez lui ; mais on retrouve encore ses traces chez Hugo van der Goes et presque chez Coffermans.

Campin eut l'originalité de l'invention, la puissance de l'expression dramatique dans les figures et encore plus dans les attitudes où il eut souvent de véritables trouvailles. Si on le surpassa comme peintre, on ne l'égala pas dans ces qualités.

Le charme principal de Campin est la naïveté. Il suit la nature avec amour, ayant sans cesse recours à elle ; c'est un maître paysagiste très original et de premier ordre.

M. de Liphart ajoute en note que le Dr Friedländer, dont l'opinion fait autorité dans la matière, estime que, malgré la découverte de M. Hulin de Loo, l'identité de Robert Campin avec le maître de Flémalle n'est pas complètement démontrée.

Pas complètement.

Revenons à Roger de la Pasture.

« Il est certain, dit M. Verlant, que dès sa jeunesse

Roger fut peintre de la ville de Bruxelles, qu'il alla plus tard en Italie, que sa gloire s'étendait au loin et qu'il mourut en 1464. Que doit-il au Tournaisis? Personne ne le sait. D'autant plus que le catalogue des œuvres de Roger est des plus flottants, des plus conventionnels et des plus arbitraires. »

Dans un mémoire couronné par l'Académie de Belgique, Louis Maeterlinck, conservateur du musée des Beaux-Arts à Gand, examine ce que Roger aurait pu devoir à sa ville natale. Peut-être, dit-il, Roger mania-t-il lui-même le ciseau et l'ébauchoir. Il n'avait pu manquer de s'intéresser au grand mouvement sculptural de Tournai. C'est ce qui expliquerait les rapides progrès qu'il fit lorsqu'il s'adonna à la peinture. Tout de suite il y excella, ce qui n'a rien d'étonnant s'il avait déjà pratiqué le dessin et la sculpture; quoi qu'il en soit, c'est bien de l'art si vivant et si humain des imagiers de Tournai que procèdent les œuvres de Roger de la Pasture. Son art, fait pour parler à la foule, n'a rien d'hiératique; son seul but est d'émouvoir. Sa caractéristique semble la recherche de l'émotion par l'étude des passions réfléchies par la physionomie humaine. Ses personnages vivent et sentent; on lit sur leurs traits les sentiments qui les animent. Le génie de van Eyck, créé pour une élite, ne répondait plus aux aspirations nouvelles. Les spéculations abstraites du beau ne pouvaient pas être comprises par la foule passionnée et croyante qui se trouvait entraînée vers les scènes de la vie intense que lui offrait l'art nouveau de Roger où elle retrouvait enfin un Christ, une Vierge et des saints vivant de sa vie à elle et montrant sur leurs visages et dans leurs attitudes ses joies, ses souffrances et jusqu'à son désespoir. L'art de Roger touchait les cœurs et parlait à l'âme.

Par son origine wallonne, il s'apparente aux artistes français. Comme eux, il cherche la beauté pour elle-même, en regardant simplement et naïvement ce qu'il voit autour de lui, ce qu'il a devant les yeux. Il semble un descendant direct des imagiers qui ont si richement et si noblement peuplé les porches des cathédrales de Reims, de Chartres, de Paris, de Rouen.

L'hypothèse de M. Louis Maeterlinck, que Roger aurait été tailleur d'images à Tournai avant de s'adonner à la peinture, trouve un certain appui dans l'appréciation de M. Pierre Lafond. Tout au moins celui-ci en augmente-t-il la vraisemblance.

Cette profonde humanité de Roger lui gagna tous les cœurs. Aussi son influence sur ses contemporains fut-elle considérable. Ses élèves, parmi lesquels on compte Hans Memling, Shöngauer, Zanetta Bugatto de Milan, les Portugais Antonio Castro et Eduardo, Thierry Bouts, Petrus Christus; ses imitateurs Frédéric Herlin, Hugo Van der Goes, l'Italien Angelo Parratio portèrent de tous côtés ses enseignements, ses procédés, son style : sur les bords du Rhin, par delà les Alpes et les Pyrénées. Les tapissiers flamands reproduisirent et imitèrent ses compositions dans leurs tentures; les graveurs néerlandais et allemands s'inspirèrent de ses ouvrages. Ce fut un chef d'école.

Comme l'a écrit Van Mander, il contribua largement au progrès de l'art, non seulement en ce qui concerne la conception, mais pour l'exécution plus parfaite envisagée dans le rapport des attitudes, de l'ordonnance et de la traduction des mouvements de l'âme, la douleur, la joie, la colère, le tout selon l'exigence des sujets.

Sans aller aussi loin que M. L. Maeterlinck, M. Lafond estime qu'il y a de fortes présomptions pour dire que Roger s'est livré à la sculpture. Beaucoup d'artistes anciens pratiquèrent, du reste, les deux arts. La question de savoir ce qu'il doit à Tournai, sa ville natale, trouverait là un commencement de solution.

Pour le reste, peut-on dire qu'un grand artiste ait trouvé à se développer complètement dans le petit coin de terre qui l'a vu naître? Non. Que seraient les artistes flamands du XIV^e et du XV^e siècle sans les imagiers de France, que serait le prodigieux Rubens lui-même sans l'école vénitienne, sans le Titien, le Véronèse et le Tintoret? S'il doit y avoir une forte part d'originalité et de spontanéité dans tout talent, ce talent ne devient vraiment supérieur que s'il embrasse l'universalité de l'art auquel il s'applique, et cette universalité il ne l'acquiert qu'en ayant appris

tout ce qui s'est fait et s'élabore dans les différentes écoles.

Ce qu'il y a de certain, c'est que cette humanité profonde que l'on trouve dans les œuvres de Roger de la Pasture ne se rencontre nulle part avec la même intensité chez les artistes de lignée flamande. Cela ne suffit-il pas à montrer que le maître était d'une nature plus affinée et plus sensible ?

Ne peut-on pas voir là une marque d'origine ?

N'est-ce pas ce qui a frappé la critique allemande au point de déterminer certains musées d'outre-Rhin à inscrire sur les cartouches de quelques tableaux de primitifs « école wallonne » ?

L'intuition de Jean Rousseau est donc corroborée aujourd'hui par la critique.

Au point où nous en sommes arrivés, l'art dit flamand vient des deux côtés du pays wallon, l'un tenant à la région du Rhin, l'autre se mêlant au nord de la France, touchant à l'île de France; le réalisme prétendument flamand est wallon-français.

* * *

Plus tard, quand le génie de Rubens aura fait dominer l'école anversoise, ne trouvons nous pas un sérieux apport de Wallons dans l'art flamand ?

Les ascendants des Teniers venaient d'Ath lorsqu'ils s'établirent à Anvers vers la fin du XVI^e siècle. M. N. de Pauw, dans le *Bulletin de la Commission d'histoire*, a établi leur généalogie.

Jules Taisnier, qui se fixa le premier à Anvers et y mourut, le 4 mai 1585, exerçait le commerce de mercerie, qui bénéficiait en Hainaut de grandes franchises. Il était fils de Joachim Taisnier, grand clerc et carillonneur de l'église Saint-Julien, à Ath, et petit-fils de Thomas Taisnier et de Catherine de l'Issuc. Ce dernier était fils de Jean Taisnier, né à Ath en 1509, maître d'école des enfants de chapelle de l'empereur Charles-Quint, musicien de mérite, auteur de divers ouvrages sur la physique, les mathématiques et le droit. M. de Pauw établit que les Taisnier avaient pris leur nom de Taisnières, un ancien vil-

lage du Hainaut, situé aujourd'hui dans le département du Nord, à son extrême limite, vers les communes belges de Blaregnies et d'Aulnois. Et l'on rencontre de nombreux bourgeois de Mons appelés de Taisnières depuis 1364 jusqu'à la fin du XV^e siècle, époque où deux d'entre eux allèrent demeurer à Ath et firent y souche.

Nous ne faisons mention de cette origine que pour constater que lorsque les Wallons se sont trouvés dans un milieu propice au développement des arts, ils y ont montré des facultés de premier ordre, et non pour découvrir, dans l'œuvre des Teniers, quelque caractéristique wallonne.

* * *

Il en est autrement de Blès de Bouvignes et surtout de Patenier qui donna au paysage une importance inconnue jusque-là dans les arts.

Certains critiques se montrent extrêmement rigoureux dès qu'il s'agit de reconnaître que les Wallons ont apporté une part d'originalité dans l'art des Pays-Bas. Ils contestent, ou tout au moins ils doutent, que Patenier ait inscrit dans ses paysages une nuance de sensibilité wallonne : on ne reconnaît point, à les croire, les sites de la Meuse dans ses œuvres. En sont-ils si sûrs que cela ? En admettant même qu'il n'ait pas copié les paysages de la Meuse, ce n'est assurément pas en pays flamand qu'il a cherché son inspiration, ce n'est pas la nature du pays plat qu'il a exprimée.

Que nous importe la fidélité photographique de la nature dans Patenier et Blès ? Il est certain que si nous ne reconnaissons pas la roche à Bayard, les rochers de Freyr, le prieuré d'Anseremme, Leffe, Crèveœur, Poilvache et autres lieux tels que nous les voyons aujourd'hui, nous sentons dans leurs œuvres l'âme de la douce et poétique Meuse s'exprimer avec un charme incomparable. Oui, la douceur mosane s'y trouve, oui notre grande voie latine a donné là quelque chose d'elle-même, quelque chose que la peinture ne connaissait pas encore : l'union

plus intime de la nature et du personnage, le personnage situé dans la nature et, oserions-nous le dire, le paysage, état d'âme que Maurice Barrès, homme du pays de Meuse et de Moselle, retrouva et exprima dès ses premières œuvres. N'est-ce rien cela ?

C'est qu'en fait de critique d'art il y a d'autres choses que les documents qui peuvent importer : l'atmosphère d'une œuvre, la force et l'harmonie de sa composition, son caractère et sa spiritualité. Or, nous constatons que dans des tableaux de l'époque dite gothique, chaque fois que nous trouvons une effusion de cœur et d'âme plus vive, plus nouvelle, l'œuvre est d'un Wallon ou attribuée à un Wallon : elle est du maître de Flémalle, qu'il soit Robert Campin ou un autre, elle est de Roger de la Pasture, de Patenier, de Blès.

Les Wallons apportent des éléments nouveaux à la sensibilité collective, ils la raffinent et l'élèvent. Avec eux, la puissance du caractère, l'âme du paysage, l'intensité du sentiment, la passion apparaissent dans la peinture septentrionale; l'expression se fait plus nerveuse et plus élégante.

Dans l'époque que nous venons de parcourir, nous trouvons, outre le maître de Flémalle, le grand Roger de la Pasture, Simon Marmion, Nicolas Froment, Jean Bellegambe, Jean Gossart de Maubeuge, Joachim Patenier, Henri Blès de Bouvignes, Lambert Lombard. Chacun de ces maîtres se différencie, par quelque nuance, du groupe flamand.

N'ayant point de grand centre artistique dans leurs contrées, ils voyagèrent beaucoup et se montrèrent infiniment curieux d'art. François de Neuchâtel, dit Lucidel, né à Mons, s'éleva dans le portrait jusqu'à Holbein.

Après la grande aventure bourguignonne, notre pays étant assujéti à des puissances lointaines, les villes des Flandres réduites à leurs seules ressources, les artistes flamands durent aussi s'expatrier, aller chercher ailleurs une émulation et des débouchés qu'ils ne pouvaient trouver plus chez eux d'une façon permanente.

Nous avons dit que Lucidel était de Mons. « Les patientes recherches des archéologues, écrivait M. Gonzalès Decamps, qui a lui-même rendu beaucoup de services à l'art, à l'archéologie et au folklore wallon, parmi lesquels nous nous plaisons à mentionner MM. Alex. Pinchart et Léopold Devillers, ont établi d'une façon évidente que, dès le début du XV^e siècle, la ville de Mons était un foyer d'art, possédait de nombreux artistes dans tous les genres, des orfèvres, des peintres, des verriers, des architectes, des imagiers, etc. On possède de longues listes de ces travailleurs qui s'intitulaient humblement : « Ouvriers, maîtres ouvriers », mais rares sont les objets qu'ils ont signés ou ceux qu'on peut leur attribuer à bon escient. C'est une excellente trouvaille que de rencontrer un document explicite qui s'applique à une œuvre ayant survécu au vandalisme des siècles passés et conservée dans un musée ou dans un monument public. »

C'est ainsi qu'on a découvert l'existence d'un peintre montois, Piérart Henne, qui exécuta de nombreux ouvrages pour la Confrérie de l'Hôpital de Saint-Jacques à Mons, en 1409, qui travailla, dès 1395 à 1423, pour la ville de Rœulx, la Commanderie de Saint-Antoine en Barbenfosse, le duc Albert de Bavière. Ce Piérart Henne peignait des statues. C'est ainsi qu'un compte de recette retrouvé par M. Decamps nous apprend qu'il avait peint pour maître Gille, tailleur d'images et graveurs de tombes, le monument funéraire de Lancelot de Bertaimont que l'on admire encore aujourd'hui dans l'église de Sainte-Waudru à Mons. Ce maître Gilles, c'est Gilles Le Cat qui exécuta de nombreuses œuvres. Il fut le fondateur d'une véritable dynastie d'artistes parmi lesquels on compte : Colart Le Cat, imagier; Frémin Le Cat, orfèvre, qui partit pour Bruges en 1436; Jean Le Cat, peintre, qui épousa la fille de Jacques Lombard.

S'agit-il, se demande M. G. Decamps, de la famille Lombard qui illustra les villes de Tournai, de Liège et, semble-t-il, de Mons? Jean Le Maire des Belges s'occupa des principaux artistes qui brillaient en France, en Belgique et dans les provinces

rhénanes au commencement du XVI^e siècle. Pour forger la couronne à présenter à Marguerite d'Autriche, il imagine qu'ils se présentent tous. Et l'on n'est pas peu surpris de trouver ces vers :

*Encore y fut Jacques Lombard, de Mons,
Accompagné du bon Liévin, d'Anvers,
Trestous lesquelz autant nous estimons
Que les anciens jadis par longs sermons
Firent Parrhase et maints autres divers.*

Ce Jacques Lombard est rangé parmi les peintres célèbres de son temps. Lors des fêtes du mariage de Charles le Téméraire avec Marguerite d'York, en 1468, il travailla aux décorations picturales avec un Jean Lombard.

Un très grand artiste fut l'aboutissement de cette école montoise, je veux parler de Jacques Du Brœucq. Le seul ouvrage critique sur ce sculpteur a été publié chez Heitz, à Strasbourg, en 1904, par M. Robert Hedicke; il vient d'être traduit par M. Dony, professeur à l'Athénée de Mons.

L'œuvre principale de Du Brœucq est à Mons, en l'église collégiale de Sainte-Waudru. Il est certain que si une petite ville italienne possédait ce trésor d'art, nos compatriotes, quand ils voyagent dans la péninsule, ne manqueraient pas de l'aller visiter. Mais il suffit que cette merveille soit à notre portée pour que nous ne songions pas à elle. Il semble vraiment que les œuvres d'art n'aient de prix pour nous qu'en raison de la difficulté qu'il y a de les approcher. Il y a pourtant du charme à passer une demi-journée dans la petite ville de Mons, à voir l'hôtel de ville gothique, les vieilles maisons, les rues tortueuses et montantes, le château qui domine le pays, quelques églises. et surtout l'harmonieuse et pure Sainte-Waudru. Le cadre n'est pas indigne des œuvres du grand sculpteur de la Renaissance qui gisent, soit dans la sacristie, soit dans des chapelles basses.

Jacques Du Brœucq était des environs de Mons. Il vint très jeune à la ville où sa famille possédait des propriétés et on l'admit dans la bourgeoisie. Il apprit

à manier le ciseau, croit-on, avec Jean de Thuin père, tailleur d'images ; puis, comme tous les artistes de ce temps, hanté par Rome et Florence, il partit pour l'Italie. Là il ne tarda pas à acquérir de la renommée, car Vasari le cite et Vinchant rapporte que le chapitre de Sainte-Waudru l'appela de Rome parce qu'il était ouvrier renommé de son temps en Italie.

C'est en 1534 que les chanoinesses de Sainte-Waudru prirent cette décision, ainsi que d'autres fort importantes pour l'achèvement et la décoration de leur superbe église.

Jacques Du Brœucq présenta en 1535 au chapitre noble le plan d'un magistral jubé en style Renaissance. Ce plan, chose qui paraît invraisemblable à notre époque, fut aussitôt accepté. C'est qu'en ce temps-là les savetiers ne prétendaient pas encore en remontrer aux architectes et les épiciers aux sculpteurs ; chaque homme restait à sa place.

L'artiste se mit aussitôt à l'ouvrage et, en 1547, le jubé était livré à l'admiration du public. Il faut croire qu'il fit sensation dans le monde des arts, car on raconte que le maître que Du Brœucq avait eu à Rome, entendant parler de la beauté du monument, prit la peine de venir à Mons ; « où, étant venu, il présenta grande somme de deniers aux chanoinesses pour lui laisser enlever la pièce de la résurrection, ce qui ne lui fut pas accordé. Toutefois, il emporta plusieurs patrons et modèles de la maison dudit Du Brœucq. »

Du Brœucq n'avait guère plus de trente ans quand il commença la construction du jubé de Mons, un des plus beaux morceaux que la Renaissance ait produits. A lui seul il composa ce monument grandiose formé d'une multitude de colonnes, de majestueuses arcades, de niches-médallons dans lesquelles s'encadraient gracieusement les bas-reliefs, des statues, des sculptures sans nombre.

Ce jubé était composé de trois grandes arcades : celle du milieu servait d'entrée au chœur, les deux autres d'autels.

En voici une appréciation ancienne. Le chroniqueur Nicolas de Guyse, parlant de l'église Sainte-

Waudru, témoigne de sa vive admiration pour le jubé :

« L'entrée du chœur, que les Montois appellent doxal, ne le cède, au jugement même des étrangers, à aucun ouvrage des royaumes voisins, soit que l'on examine l'expression naturelle des figures, le fini des colonnes incrustées d'animaux et d'autres ornements, soit que l'on considère la beauté des voussures reliées ensemble par des pièces de marqueterie. On peut dire avec certitude que les sculptures de Saint-Denis et de Westminster le cèdent de beaucoup à celles-ci auxquelles on ne peut, en aucune manière, comparer le mausolée de la reine Elisabeth à Westminster qui manque d'ornement, d'élévation et de développement. »

Un auteur, appréciant toute l'excellence de ce chef-d'œuvre, le place à côté des merveilles architecturales de la France : « Portail de Reims, nef d'Amiens, chœur de Beauvais, doxal de Mons. »

Grâce au génie de Du Brœucq, Sainte-Waudru fut donc dotée d'une riche décoration intérieure qui, pour n'avoir pas le mérite d'être conçue dans l'esprit de l'édifice, était au moins digne de celui-ci par sa majesté et sa perfection.

Jean de Thuin père apporta à Du Brœucq une active collaboration. Il entreprit en 1545 la clôture du chœur de Sainte-Waudru. Il fut assisté par son fils Jean, Guillaume Dacquain, Jean de Lonwy, Henri Faineau, Laurent Lefèvre, Collart de Halloy et Nicolas Baureau.

Du Brœucq et les de Thuin étaient unis par des liens de famille et de vive amitié. Ces de Thuin étaient des sculpteurs de talent.

Plusieurs autres artistes de mérite aidèrent aussi Du Brœucq dans les travaux de l'église Sainte-Waudru ; Jean et Cleto Fourmanoir, écrivains, firent les belles stalles qui ornaient le chœur.

Jacques Du Brœucq travailla encore avec Jacques Le Poivre, tailleur d'images et Lambert de Vaulx, écrivain, à la décoration du chœur de l'église Saint-Germain à Mons.

Il travailla pour Jean de Hennin, comte de Boussu,

grand écuyer de l'empereur Charles-Quint, dont il fit le tombeau.

On l'appelle à Saint-Omer pour faire le mausolée d'Eustache de Croy, évêque d'Arras, d'un grand style et d'une exécution très soignée.

Le monument comprenait une statue de la religion dont on s'empara en 1793 pour représenter la déesse Raison. Voilà les vicissitudes des chefs-d'œuvre !

Depuis, cette statue a disparu avec d'autres qui entouraient Eustache de Croy.

Du Brœucq fit encore le tombeau de Philippe de Sainte-Aldegonde, grand bailli de Saint-Omer.

Très demandé, il travailla pour le château de Beaumont.

La reine Marie de Hongrie l'appela à Binche. Le vieux château de la Salle n'était plus guère habitable pour elle. Jacques Du Brœucq dressa les plans d'un nouveau corps de logis, qu'il orna. Les élèves reproduisaient sur bois les dessins que Michel de Neufchâteau, peintre à Binche, se chargeait de colorier (1).

Ce fut Du Brœucq qui dirigea la reconstruction de la chapelle castrale et sculpta les bas-reliefs destinés à l'ornementation du riche logis de la reine de Hongrie.

Le château de Mariemont fut aussi construit d'après ses plans. Il travailla pendant douze ans pour la reine. Charles-Quint, avant d'abdiquer, le récompensa en lui donnant une pension.

Ce palais de Binche, œuvre de Du Brœucq, était si magnifique, au dire de Brantôme, qu'il faisait honte aux sept merveilles du monde tant renommées de l'antiquité.

Mais ces palais de Binche et de Mariemont et tous les splendides ouvrages qu'ils contenaient devaient bientôt devenir la proie des flammes.

Le roi de France Henri II se vengea de Folembray en ravageant la contrée. Il n'y a pas de pays qui fut

(1) CH. LEJEUNE, *Le palais de Marie de Hongrie à Binche*. Documents et rapports de la Société pal. et arch. de Charleroi, IX, p. 415 et s.

plus dénaturé que le nôtre et dépouillé de ses chefs-d'œuvre, par les invasions, les rapines, les incendies. C'est pour cela que nous avons quelque peine à reconstituer notre art wallon à travers les siècles.

Lors de la Révolution, Germain Ally, directeur de l'Académie de Mons, craignant pour les sculptures de Du Brœucq, les déprédations des énergumènes jacobins, fit enlever les statues et les bas-reliefs et les cacha dans les caves. Le gros œuvre subsista seul; il fut démoli lorsqu'on rendit l'église au culte. Et l'on ne songea plus aux merveilles qui reposaient dans les souterrains. Il ne faut pas trop s'en étonner quand on songe que le puits de Moïse de Claus Sluter fut considéré comme chose trop négligeable pour être compris dans l'inventaire, de la vente de la Chartreuse de Champmol, au commencement du XIX^e siècle.

Les frises purent, on ne sait comment, être utilisées dans une maison de la rue du Trou de Boussu, qui fut occupée, dans la suite, par le père de notre confrère Georges Verdavaine. Celui qui succéda à M. Verdavaine vendit ces bas-reliefs d'albâtre à un Anglais !

Il serait donc impossible aujourd'hui de reconstituer le monument dans son entièreté. On l'eût fait facilement après la tourmente révolutionnaire; devenus plus pudibonds, les fabriciens trouvèrent que les statues de Du Brœucq n'étaient pas assez décentes pour une église. Ensuite, et de nos jours encore, on objecte qu'un jubé de la Renaissance ne s'accorde pas avec un monument gothique. On propose un moyen terme : de placer ce qui reste de l'œuvre dans une chapelle latérale ou l'un des transepts. Cela vaudra évidemment mieux que de laisser les beaux marbres dans une sacristie où il est difficile de les voir. Disons pourtant que les chanoinesses de 1534 savaient bien ce qu'elles faisaient; il y a quelque chose qui manque à Sainte-Waudru entre le chœur et la nef, un vide qui nuit à l'harmonie de cet édifice magnifique. Ce vide, elles l'avaient fait combler par Du Brœucq.

Nous ne quitterons pas Jacques du Brœucq sans

dire que Jean de Bologne vint faire chez lui, à Mons, son apprentissage.

Du Brœucq laissa un fils, aussi tailleur d'images, dont Van Dyck fit le portrait.

* * *

Jusque-là si peintres et sculpteurs avaient italianisé, c'était en continuant du moins les traditions léguées par leurs glorieux prédécesseurs, mais bientôt, comme le dit Jean Rousseau, la Renaissance flamande tourne le dos à l'art national pour chercher ses modèles en Italie. Rubens est le premier à qualifier ses précurseurs de gothiques et de barbares ; il a l'orgueil des génies créateurs, il veut que l'école date de lui. On avait eu les iconoclastes, maintenant la destruction continue, moins bruyante qu'autrefois, mais non moins grave ; elle se fait au nom du progrès et le vandalisme est qualifié embellissement.

Il n'a pas fallu moins que Rubens pour que les peintres flamands fissent oublier nos imagiers. Au XVI^e siècle ceux-ci l'emportaient et de beaucoup : Du Brœucq, Jean de Bologne, Alexandre Collin.

Bientôt, la décadence arrive.

(A suivre.)

MAURICE DES OMBIAUX.

HAINÉ DE RACE

(Scène de la vie en Afrique)

La Kalamou est une rivière particulièrement redoutée en Afrique.

Simple ruisseau pendant la saison sèche, dès que les pluies font leur apparition, elle gonfle démesurément. Son lit, devenu trop étroit, ne peut contenir les masses liquides qui déferlent furieusement à travers les vallées des monts de Cristal. Ses eaux débordantes envahissent les bas espaces avoisinants, où elles vont former des marais puants et malsains lorsque, la saison pluvieuse étant finie, la rivière rentre dans le calme des eaux basses.

Les cartes congolaises la désignent sous le nom de « rivière des crocodiles ». Elle est bien nommée, la geuse. Infestée de ces amphibiens, elle fait chaque année un grand nombre de victimes, hommes et animaux domestiques.

Ses rives sont couvertes de brousse infecte, herbe haute et dure, qui abrite une immense population animale. C'est la horde immonde des serpents; c'est la légion d'insectes bourdonnants, au dard redoutable; c'est le chacal, c'est le léopard, chassant la nuit, faisant entendre par intervalle leurs cris lugubres; ce sont les gracieuses antilopes, courant, gambadant, l'œil au guet, l'oreille haute.

Tout ce monde vit en guerre perpétuelle, les plus forts et les plus habiles aux dépens des plus faibles et des imprudents, et les restes des victimes empestent l'air de leurs miasmes pestilentiels.

Un drame sans fin se déroule à l'ombre de l'herbe sauvage, tandis que les oiseaux, éblouissants de couleurs, sautillent de touffe en touffe, rompant la solitude de leur gai caquetage.

A Boma, entre la Kalamou et la colline sur laquelle s'élève la caserne des Européens, s'allonge une longue bande de terrain couvert des habitations des soldats.

On en voit en briques, en pierres, en bambou; on distingue des toitures en tuiles, en zinc, en paille et même en carton bitumé. Là se montre dans toute son ampleur l'instabilité du commandement, le manque d'esprit de suite et, surtout, la variabilité des moyens dont on a disposé aux diverses époques de la construction du camp.

A cet endroit, la rivière est plus large et plus profonde et elle offre, en tous temps, une nappe liquide suffisante pour permettre aux noirs de prendre leur bain journalier.

Ces bains se prennent en groupe, à onze heures du matin, car il faut éviter le crocodile. Mais l'instinct fataliste du nègre rend ces précautions illusoire.

Défenses formelles! Conseils de prudence! Autant en emporte le vent.

Zambi (1) est le maître. Lui seul fixe l'heure de la mort, et lorsque les sorciers, qui sont des intermédiaires, nous ont jeté un sort, rien ne peut nous y soustraire. Aussi la rivière ne manque jamais de baigneurs : hommes, femmes et enfants, qui offrent au monstre insatiable une proie sans cesse renouvelée.

* * *

La nuit, qui avait été très chaude, s'achevait dans une douce fraîcheur. Les blanches clartés du matin se reflétaient à l'est, aux sommets des monts de Cristal, où la voûte étoilée semblait être fixée à la terre.

Le frémissement des feuillages, le murmure des eaux animaient l'espace d'une tendre harmonie.

Un cocotier, qu'une tornade récente avait abattu, plongeait ses larges feuilles dans la rivière. A la lueur des étoiles on aurait pu distinguer un homme, assis sur le tronc, les pieds dans l'eau, procédant à ses ablutions. C'était un magnifique spécimen des Batétélas, cette race vaillante mais indocile qui versa, dans ses nombreuses révoltes, le plus pur du sang de nos Africains.

Samaki était son nom.

(1) *Zambi* : Dieu.

Resté veuf avec un enfant de deux ans, Samaki se levait chaque jour avant l'aube, plongeait deux ou trois fois dans la rivière, puis confiait l'enfant pour toute la journée à une femme de sa race.

L'enfant attendait son père à vingt mètres de la rive, assis sur le sol, tout nu et ruisselant d'eau. Debout sur le tronc d'arbre, Samaki se laissait égouter.

— Viens, petit !

Ces mots s'étranglèrent dans un cri de détresse que poussa Samaki. Un formidable crocodile, caché dans les branches du cocotier, l'abattait dans la rivière et lui enfonçait ses griffes dans l'abdomen.

Le malheureux parvint à saisir l'arbre de ses mains dont le danger décuplait les forces. Alors s'engagea une lutte atroce entre l'homme et son ennemi.

Hurlant de douleur, son sang rougissant la surface de l'eau, le misérable lançait des coups de pied au monstre pour lui faire lâcher prise ; comme à la seule planche de salut, il s'accrochait à l'arbre avec l'énergie que donne la présence de la mort.

A ce moment, l'aurore apparut à la victime comme un dernier matin. Avec le calme de l'habitude, le clairon sonna la diane ; les caporaux poussèrent les hommes hors des chambres et ceux-ci, attirés par les cris, s'élancèrent vers la Kalamu. Bientôt informé, le sergent de garde prévint le capitaine qui, sans prendre le temps de s'armer, accourut sur les lieux.

Un singulier spectacle l'attendait. Samaki résistait toujours, mais sa voix affaiblie annonçait la défaite. Sur la berge, trois cents soldats poussaient des cris à chaque mouvement de l'homme ou de la bête, sans songer à porter secours à la malheureuse victime. Trois cents guerriers, d'une bravoure réputée, assistaient indifférents à la lutte dont la vie d'un des leurs était l'enjeu.

Un ordre bref figea les hommes dans les rangs, à leur place de guerre.

En avant ! s'écria le capitaine. Toute la troupe s'élança dans la rivière. Le clapotement de l'eau

effraya le monstre qui s'enfuit rapidement. Mais il était trop tard. Samaki, ramené sur la rive, avait le ventre ouvert, les intestins déchirés...

— Il est mort ! dit un sergent noir.

Triste et furieux à la fois, le capitaine apostropha ses hommes.

— Tas de poltrons ! leur jeta-t-il avec mépris,

— Non ! pas poltrons, protesta le sergent.

Le capitaine saisit le gradé à la nuque ; sous sa main nerveuse l'homme fléchit, presque à genoux.

— Cet homme est mort, sans secours, et vous étiez là !

Alors cette phrase monstrueuse sortit des lèvres lippues :

— Il n'est pas de notre race ; ce n'était pas notre affaire.

Le fils de Samaki assis sur le sol, et ruisselant d'eau attendait son père, à vingt mètres de la rive.

J. JOBÉ.

DEUX + UN = TROIS

J'en demande pardon au lecteur, mais avant d'en arriver à cette histoire chiffrée, il me faut lui dire ce qu'est un pêcheur à la ligne.

J'entends !... vous me reprochez mon outreuidance. Eh quoi ! vous récriez-vous, nous ne le connaissons pas ? Non, Madame, vous ne pouvez le connaître, je vous l'affirme, et croyez-en un honnête homme qui n'affirme pas vainement.

D'aucuns se figurent — et des poètes l'ont chanté — qu'un pêcheur à la ligne est le plus inoffensif des hommes. Entendons-nous ! Celui qui croit à ce propos mensonger ne connaît que d'humbles pêcheurs de goujons, c'est-à-dire des pêcheurs sans ambitions, veules et tristes, patients et désabusés. Ce ne sont là que des pêcheurs encore pourvus du don d'enfance, qui s'éloignent à peine du giron maternel et qui choisissent pour « champ » de leurs misérables exploits les berges des canaux suburbains. Ces pêcheurs-là attendent la mue.

N'allez pas croire non plus que vous connaissez le pêcheur à la ligne parce que, d'aventure, vous avez entendu le « bluff » majestueux d'un Tartarin de rivière. Celui-ci se reconnaît, comme l'autre, à son équipement superbe et vain. Il possède assez d'engins pour dépeupler des étangs, mais il n'est pas à craindre ; il esquisse le geste du pêcheur, mais ce geste est sans effet. Ce Tartarin n'a jamais pu fixer l'amorce à l'hameçon et ne connaît que des prises imaginaires.

Non, le pêcheur qu'il faut aimer fut, autrefois, l'humble pêcheur de goujons — c'est une période transitoire et nécessaire — mais il est devenu un digne conquérant de la gaulle. Il s'est lassé des prises dérisoires, voilà tout, et, lorsqu'il a pu sonder avec autorité, amorcer avec talent, le premier carpillon amené lui a révélé qu'il existe, dans la gentry pêcheuse, une hiérarchie dont il importe de tenir compte. Et il en a gravi lentement les degrés afin d'égalier d'illustres congénères. Il s'est adonné à la

pêche de la carpe, dont la capture exige un doigté déjà sûr et il en est venu, un jour, à se lasser de ces prises pourtant mouvementées. Il a délaissé aussi la pêche à la mouche qui lui permettait pourtant un lancer de ligne élégant et remarqué, pour se livrer, enfin, à la chasse palpitante du brochet, ce requin en raccourci.

Le jour où il amène son premier brochet, le pêcheur à la ligne ne se connaît plus et, faut-il le dire? ses amis eux-mêmes se demandent si sa mentalité n'est frappée de quelque trouble. C'est que, même bien loin du champ de ses opérations, il est muni de l'appareil formidable qui lui permet ses prises étonnantes. Il vous pousse dans les doigts, que vous soyez dans la cohue ou ailleurs, un crin qu'il vous défie de rompre et vous met en garde, avec des gestes effrayés, contre la trahison du quadruple hameçon; il ouvre aussi une bouche démesurée pour vous convaincre de la voracité d'un poisson après lequel il n'est plus que menu fretin.

Eh bien! Madame, connaissiez-vous ce quidam? Non, et vous vous dites étonnée. Pourtant vous ne savez pas tout. Le pêcheur qui escalade victorieusement le sommet d'un art trop peu apprécié, vraiment, n'a plus ce regard langoureux que vous lui connaissez peut-être, et qui n'est que le regard, je le répète, d'un taquineur sans importance... Plus d'attitudes placides, paternes, timorées, polies... En changeant de proie, le pêcheur devient emporté, malveillant, audacieux et insolent. Mais, hâtons-nous de le proclamer, il n'est tout cela que devant l'étang où glissent, entre deux eaux, sournois et cruels, les brochets dont il a juré « d'avoir la peau ».

Et, de fait, il lui arrive trop souvent de n'avoir que cela!

* * *

Charles, le pêcheur dont je vous conte l'aventure, en était venu, de progrès en progrès, à l'apogée de son art. C'était un petit épicier de faubourg qui servait sa clientèle sans l'écorcher. Il souriait inlassablement derrière son comptoir et écoutait toutes les

confidences sans en divulguer une. Il était estimé et estimait tout le monde, sauf pourtant M. Labby, jeune célibataire fortuné, propre et fat, dont les regards s'égarèrent trop souvent, à son gré, du côté de l'épicière.

Ce qui déplaisait à Charles, par-dessus tout, c'étaient moins ses interminables stations devant le comptoir que l'empressement mis par ce particulier à se rendre utile. Il s'était offert, d'abord assez timidement d'ailleurs, à moudre le café qu'il venait de commander lui-même et, s'enhardissant peu à peu, il finit par se glisser derrière le comptoir et par servir des chalands. Charles le débonnaire, irrité sans le laisser paraître, se trompait dans ses additions et se promettait, à la première récidive, de dire son fait à l'importun. Mais celui-ci ne regardait jamais de son côté; non, M. Labby n'avait d'yeux que pour la dame et l'approbation de l'épicière était si manifestement exprimée par son sourire, que Labby semblait tout désigné pour déposer Charles de ses fonctions patronales et conjugales, pour endosser la blouse blanche et trousseur les manchettes de lustrine.

Combien de fois Charles ne s'était-il promis de foudroyer l'intrus d'une apostrophe qu'il avait composée lui-même; il l'avait apprise par cœur et, lorsqu'il montait à l'étage pour y quérir quelque marchandise reléguée là, parce que peu demandée, combien de fois ne s'était-il attardé à la répéter, son apostrophe, devant les rayons qui devaient représenter à ses yeux le cynique Labby :

— Monsieur... monsieur... de quel droit, je vous prie, entrez-vous chez moi?... Je vous le dis, monsieur, je suis chez moi, mais vous, vous n'êtes pas chez vous!... et je vous préviens que si vous ne sortez pas... eh bien... qui vivra verra!...

C'était évidemment indigne d'un Mirabeau, mais n'oublions pas que Charles n'était qu'un petit épicier. Malheureusement, il ne trouvait pas l'occasion de placer son imprécation, et Labby devenait de plus en plus encombrant. Ce diable d'homme frappait à la porte de ses voisins, de tous ses voisins, et s'offrait obligeamment à les pourvoir de toutes les denrées

qui pouvaient leur être nécessaires. Si bien que, trois fois par jour, il surgissait dans la boutique de Charles, une liste à la main et, aussitôt, le comptoir s'encombrait de sacs gonflés de sucre, de riz, etc. Labby se prodiguait, connaissait la place de toutes choses, et, tout en s'empressant, il épiait le visage rosé de M^{me} Charles et lui souriait, sans plus se soucier du petit épicier qui ne comprenait rien à ce singulier manège, mais éprouvait un malaise indéfinissable et pesant.

Mais Labby payait ses emplettes avec un argent de bon aloi. Et le soir, les volets clos, lorsque Charles empilait pièces, piécettes et billon, avec la satisfaction d'un commerçant un tantinet grippe-sous, il parlait à son épicière du singulier bonhomme. Mieux, il s'empressait d'en parler dans la crainte que M^{me} Charles se prît d'envie de le faire, ce qui l'eût rendu revêche et ombrageux; mais M^{me} Charles prenait, en l'écoutant, une attitude si indifférente; ses yeux avaient alors une expression si candide, que les noirs soupçons de Charles s'envolaient de son âme rassérénée. Aussi, les rideaux de l'alcôve se refermaient sur le couple le plus aimablement uni.

Le vertueux Charles avait fini par sourire de ses alarmes. Eh! grand Dieu! quand pouvait-il être trompé? il ne quittait sa boutique, pas plus que son épouse, à n'importe quelle heure du jour ou du soir. Labby ne céda-t-il pas, en somme, à une innocente manie; il avait une âme d'épicier, parbleu! mais il ne possédait pas d'épicerie. Alors, il s'exerçait dans la boutique d'autrui, voilà tout... Le sourire adressé à M^{me} Charles? mais tout simplement le geste d'un bonhomme qui sollicite l'acquiescement à ses actes parfois intempestifs; geste qui veut dire : voyez comme je fais bien; comme mon aide vous est utile; comme je vous allège de tracas. Voilà ce que se disait Charles, juché sur l'échelle, et s'étirant pour saisir un paquet de bleu de lessive; mais il faillit tomber, car, au moment de conclure en se posant à nouveau sa question obsédante : Quand pourrais-je

être trompé? il venait d'y répondre lui-même, dans un éclair de lucidité :

— Le dimanche, sans doute, à l'heure de la pêche !

Ce fut si prompt, si éloquent, si écrasant de vérité, que du haut de son échelle il interpella Labby qui pesait une livre de café.

Ah! il allait pouvoir placer, enfin, l'apostrophe cinglante si souvent répétée et, dressé sur le fragile échelon, la face vultueuse, il jeta :

— Monsieur!...

Mais Labby avait levé vers lui sa figure poupinie, découvrant les dents laiteuses d'une bouche si innocente, que Charles sentit se dissiper à l'instant le mauvais souffle de la jalousie, et il acheva, changeant de ton et d'attitude :

— Monsieur, voulez-vous m'aider à descendre ce bleu?

Maintenant, la question qui obsédait le pauvre Charles : Quand pourrais-je être trompé? s'était modifiée en une exclamation plus angoissante : le dimanche, sans doute, à l'heure de la pêche! — Ainsi, à l'heure où il se livrait fiévreusement à la capture du brochet, dans le décor charmant d'une rivière bruissante, ou lorsqu'il supputait, sous la saulaie ombreuse, les gros bénéfices à venir, un traître pénétrait chez lui à pas de loup et...

— Joseph, je vous ai demandé du riz, lui disait une virago irritée.

C'est qu'il s'occupait de lui servir de la cannelle, tant ses pensées le préoccupaient. Pourtant, il protesta :

— Je me nomme Charles, madame.

— Pour moi, vous êtes un Joseph!

Ainsi se continua la vie; mais la mesure fut comblée, un matin, par Labby lui-même. Il parut dans la boutique, enserré jusqu'aux pieds dans une blouse blanche et les bras engainés de lustrine. Tout de suite, il se glissa derrière le comptoir et commença la confection de petits paquets, suivant en cela les indications de la liste étalée sous ses yeux. Alors, perdant toute retenue, se croyant décidément dans la peau du maître, il fit ce qu'il ne s'était jamais

permis; il s'adressa à la clientèle ordinaire et se mit à la servir si dextrement que les demandes convergèrent toutes vers lui. Charles n'avait plus qu'à se croiser les bras; mais il n'en fit rien, il marcha comme un automate vers son épouse et lui dit d'une voix qu'il voulait sévère :

— Et maintenant ?

— Quoi ?

— Que faut-il faire ?

— Le remercier, dit-elle très ingénument.

* * *

Un samedi soir, après la fermeture du magasin, Charles passa amicalement le bras sous celui de Labby et, l'entraînant dans la pièce du fond, il l'invita à accepter un verre de fine. M^{me} Charles s'y était renversée dans un fauteuil, lasse d'un jour de labeur sans répit. Les hommes, tous deux confits en mansuétude, se faisaient des politesses; ils finirent par s'asseoir près de la table où coulait un flot de lumière blonde.

— Fameuse! apprécia Labby, en posant son verre à demi vide.

— N'est-ce pas? dit Charles, et il poursuivit aussitôt :

— C'est celle que j'emporte dans mes chasses aux requins, elle donne du cœur.

— Je le crois.

— Elle donne du cœur, assura Charles et, à propos de requins, vous allez, n'est-ce pas? me faire le plaisir de m'accompagner demain... avec ma femme.

Charles observait autant que sa timidité le lui permettait, mais il ne constatait rien de suspect. Labby avait acquiescé de la tête sans un mot, et M^{me} Charles avait fait de même sans rien changer à son attitude, toute de nonchalance et d'abandon.

Ah! ah! on allait bien voir!... C'est ce que se disait Charles qui avait reconduit Labby jusqu'au seuil. Il rentra en se frottant les mains, heureux de voir sa proposition acceptée. Ils ne savaient pas, les pau-

vres, l'histoire d'Antée qui retrouvait sa vigueur au contact de la Terre, sa maman. Il ne savait pas non plus que lui, Charles, se transfigurait en s'asseyant sur les berges du fleuve; qu'il dépouillait l'être veule, timide, insignifiant, pour livrer la place à l'homme volontaire, tenace et cruel. Oui, cruel comme le brochet qui, le lendemain, allait se tordre à ses pieds, la gueule béante et armée de pointes redoutables... Ah! on allait voir!...

Et ils virent, en effet. A peine Charles avait-il préparé ses engins, attaché à l'hameçon une roche, cet appât vivant, arrangé le moulinet et fixé sa gaule, que ses yeux allaient de l'une à l'autre avec une expression de dure malveillance. Sensible au charme de ce matin ensoleillé, devant les lointains vaporeux, sous le friselis onctueux des feuillages, Labby se laissait aller à un sentiment de poésie et, ingénument, il le dit au terrible traqueur mais il se recula, presque tremblant... Charles s'était dressé devant lui, féroce et convulsé, et lui criait dans la face un mot que l'écho confirma :

— Silence!

Labby regardait M^{me} Charles d'un air désolé; il semblait vouloir dire : Que faisons-nous ici, hélas! Mais il allait en voir d'autres. Charles s'était élancé vers sa ligne, le moulinet se dévidait et un sillage violent révéla que la bête était prise. Le petit épicier se montra grand pêcheur : il donna du fil, fatigua sa proie, l'amena vers lui avec une lenteur calculée et, après de longues minutes, Charles, haletant et le visage crispé, vit surgir une de ces pièces dont on lègue les têtes montées en panoplie à ses descendants, en respectant le droit d'aïnesse. Mais il vit bien que, seul, il ne sortirait pas la bête de son élément; alors il jeta dans un rôle :

— L'épuisette!

Pourquoi Labby devait-il ajouter un malheur à sa déveine? Il avança l'épuisette sous le brochet, mais la remonta si maladroitement que le monstre trouva un appui sur le cercle de métal; il fit un bond qui le décrocha et il disparut dans les profondeurs amies.

Du coup, Charles lâcha tout et, se ruant sur Labby, il le secoua comme un prunier en vociférant :

— Essence d'animal que vous êtes! et vous vous mêlez de pêcher, vous... que dis-je? vous vous mêlez de regarder les femmes des autres, de leur sourire... de leur... de leur... triple buse!... Ah! vous croyez que les choses vont se passer ainsi! Vous ne m'avez pas regardé, je crois? Vous, ordonna-t-il à Labby, mettez-vous à cinq pas à ma droite; vous, Madame, là, à cinq pas, à ma gauche, et regardez devant vous ou, jour du bon Dieu! je fais de vous des asticots!

Et, tout en préparant ses lignes, il compléta :

— Ganaches que vous êtes!

Oh! il n'était plus nécessaire de se rappeler l'apostrophe apprise par cœur si péniblement. Les mots lui venaient de source; ils lui venaient d'autant mieux que, une heure durant, pas un requin ne se montra. Et Charles exaspéré, le front terrible, faisait les dix pas entre les deux patients; frappait ses biceps absents; s'arrêtait devant Labby consterné et jurait qu'il en avait descendu d'autres que lui; puis, tordant des lippes méprisantes, il courait vers sa femme, qui souffrait de s'entendre appelée *Lutèce* Borgia; elle ne trouvait qu'une timide exclamation à opposer à la virulence verbale de son maître :

— Oh! Charles!...

Mais Charles s'arrêta, les yeux fixant le flotteur tourmenté. Il s'élança vers la ligne... il l'aura, celui-là! Le flotteur s'enfonçant, l'invisible vorace prit le large. Debout, la tête haute, Charles conduisait sa victime avec la sûreté d'un maître; il l'amenait vers lui, la maintenait à fleur d'eau, la « noyait », puis, râlait encore vers Labby :

— L'épuisette!

Mais Labby n'était plus là, pas plus que Madame Charles.

Alors, le petit épicier se glissa vers le filet et, comme s'il accomplissait un rite sacerdotal, il ne s'occupait plus de l'humanité et de ses contingences misérables. Tout à son art, il réussit l'opération qu'eût compromise Labby. Un brochet de dix livres se tordait à ses pieds. Et jusqu'au soir il en fut ainsi. Alors, enfouis-

sant son butin dans un filet, parmi les herbes arrachées à la rive, et jetant sur l'épaule les lignes enserrées dans leur fourreau lie-de-vin, il prit le sentier que l'ombre estompait. Deux cents mètres plus loin, il trouva sa femme et Labby, assis à l'orée d'un petit bois, et effeuillant, l'attitude interrogatrice, des marguerites. Ils s'élançèrent vers lui. Labby, soumis et papelard, s'empara du filet qu'il soupesa avec admiration. M^{me} Charles délésta son époux de ses gaules et Charles laissait faire. Il était tranquille. Il avait dit ce qu'il devait dire et, si Labby avait des oreilles, il devait avoir compris qu'entre eux tout était fini, tout !

Le lendemain, après avoir ouvert sa boutique à la clarté d'un jour charmant, Charles, écrivant derrière son comptoir, levait les yeux vers une cliente qui entrait, cliente matinale. Mais une voix, près de lui la salua avec la grâce et le souriant accueil dus à la dame étreneuse :

— Bonjour, Madame... Madame désire ?

C'était Labby, tenace comme une habitude à la fois bonne et mauvaise.

OMER DE VUYST.

CHANSONS
POUR MON
MERVEILLEUX PETIT ENFANT

I

REGARD SYLVESTRE.

*Dans ton jeune regard, je vois
L'ombre lumineuse d'un bois,
Où le sol est léger de plantes
Dont les feuilles sont transparentes.*

*Partout où l'ombre a reposé,
Les plantes, en elle, ont puisé
Une fraîcheur pareille à celle
Que tes yeux à mon bonheur mêlent.*

*L'ombre jette ses reflets bleus
Parmi les lumières qu'il pleut,
Le soleil et le vent qui passe
Font mouvoir l'ombre et la déplacent.*

*Si bien que, le jour écoulé,
Son rayon tranquille a frôlé
Chaque feuille et toutes les herbes
Dont le bois abrite les gerbes.*

*Et le glissement aéré
De ton regard a pénétré
Ainsi dans ma joie tapissée
Du taillis vert de mes pensées.*

*Dans tes yeux d'enfant neuf, je vois
L'ombre lumineuse d'un bois
Où le sol est léger de plantes
Dont les feuilles sont transparentes.*

II

JARDIN RYTHMÉ.

*J'offre, à ton sommeil, le poème
Que le temps écrit au jardin
Et que scandent, dans les chemins,
Le pas connu de ceux qu'on aime.*

*Ces pas aimés qui parcoururent,
Aux jours attendris du passé,
Les vieux chemins presque effacés,
Dans le jardin, sous la verdure,
Y demeurent éparpillés,
Tels les grains perdus d'un collier.*

*Suivant le fil de ma pensée
J'assemble leurs multiples rangs
Autour de ton repos d'enfant,
Pour que la foule cadencée
De ces pas oubliés et morts
Rythme le silence où tu dors.*

*A mesure que j'en égrène
Le souvenir, d'autres, plus doux,
Plus anciens, montent vers nous ;
De sorte que la nuit est pleine*

*D'un murmure étrange et mouvant
Où nous deux, seuls, sommes vivants.*

*Alors, un à un, ils se fondent
En l'unique pas du bonheur
Qui saute et danse dans mon cœur
Comme une claire perle ronde :
Mon enfant, qui dors dans mes bras.
C'est ton pas, mon enfant, ton pas.*

*J'offre, à ton sommeil, le poème
Que le temps écrit au jardin
Et que scande dans les chemins
Le pas connu de ceux qu'on aime.*

III

ANNEAUX.

*Mon petit enfant, lorsque l'heure
Ramène au foyer les absents,
La tendresse qui les attend
Environne notre demeure.*

*Elle est comme un cercle immobile
Posé, le soir, autour de nous,
La lampe, avec ses reflets doux,
Se trouve au centre, comme une île.*

*La table ronde est éclairée
Et nous sommes rangés au bord,
Avec nos cœurs comme des ports
Attendant l'heure des marées.*

*Le vieux jardin, que l'ombre noie,
Cerne la maison de repos,
Et l'étang, où s'aplanit l'eau,
Lui met sa ceinture de soie.*

*La ronde attentive des haies
Borde le disque du jardin
Que rejoignent au grand chemin
Le deux rangs d'arbres de l'allée.*

*Et c'est là le logis tranquille
Où les aimés sont attendus,
C'est vers là que leurs pas connus
Reviennent, lassés, de la ville.*

*Mais à mesure qu'ils franchissent
Les cercles de haie et d'étangs,
Que le pont sonne et qu'on entend,
Dehors, leurs voix qui retentissent,*

*L'anneau d'attente se resserre
Autour de nous, touchant, comme eux,
Le pont et puis le seuil heureux
De la chambre où luit la lumière;*

*Et nous deux, dans la nuit qui monte,
Nous, la mère et l'enfant, au cœur
Des routes qui vont au bonheur,
Nous sommes le centre du monde.*

IV

FLEUR D'OMBRE.

*Tu viens, du soleil, vers le banc.
D'où j'admire le midi tiède :
Comme une fleur, qui te précède,
Ton ombre devant toi s'étend.*

*Celle des bourgeons, balancée
Au vol de la brise d'avril,
Semble pleuvoir un bleu grésil
Parmi les herbes repoussées.*

*Mais, t'arrêtant dans le chemin,
Dont la courbe vers moi te mène,
Pour voir si l'ombre fait de même
Tu ouvres tes bras et tes mains :*

*Et deux pétales nouveaux poussent
A ton ombre, mouvante fleur,
Qui, suivant tes gestes joueurs,
Change et bouge sa forme douce.*

V

LE SILENCE.

*Dans la chambre, que ton repos
Rend calme, s'avance
Et s'aplanit ainsi qu'une eau
Le tiède silence.*

*Il coule tout autour de toi
Son onde, sans cesse
Frôlant tes yeux, tes mains, tes doigts
De rondes caresses.*

*Il t'entoure comme la mer,
En ses mousselines,
Enveloppe de replis verts
Les fleurs sous-marines.*

*Selon ton souffle cadencé,
Bouge et se balance
Le flot, doucement déplace,
Du souple silence.*

*Je suis comme un objet flottant
En cette eau de rêve
Que ton haleine, lentement,
Abaisse ou soulève.*

*Et ma pensée errante suit
La vague de vie
Que donne au silence des nuits
Ta bouche endormie.*

MARIE GEVERS.

LE DOUZIÈME PROVISoire

Êtes-vous comme moi ? Remarquez que cette franche interrogation n'a rien de tendancieux et que je ne veux nullement vous causer du chagrin. Si je vous demande cela, c'est pour savoir si vous aimez le printemps. Non pas le printemps du calendrier, le printemps officiel qui cache sous un macfarlane son grand cordon de l'ordre de la primevère et sa cravate de l'ordre de la tulipe. Celui-là a un perpétuel coryza : c'est un jeune homme ressemblant à celui dont parle Maurice Donnay :

*Il était laid et maigrelet,
Ayant sucé le maigre lait
D'une nourrice pessimiste...
Et c'était un jeune homme triste...*

Bien entendu, c'est le Donnay du Chat-Noir qui rime ainsi. *Quantum mutatus!* à présent, comme dit Chose. Le *Ménage de Molière* n'a rien de chatnoiresque. Et c'est tant pis pour lui. Demandez plutôt à Molière lui-même. S'il a deux moments à vous consacrer, il vous dira des choses bien pénibles au sujet de l'influence que l'Académie exerce sur certains littérateurs.

Je ne parle donc pas du printemps officiel. Mais de l'autre, du printemps en marge. Celui-ci est un gamin pétulant, qui méprise ou même ignore totalement le protocole. Quand on croit le voir arriver, il vagabonde Dieu sait où et se plaît à aire la nique aux rhumatismes les plus respectablement implorants. Et puis, tout à coup, le voici qui galope, jeune écervelé aux mains remplies de jacinthes et aux cheveux de lumière, à travers les parterres du jardin où il fait encore frisquet. C'est un jouvenceau un peu fou, qui a dans ses yeux bleus toute la fraîcheur de vivre et toute l'impétuosité d'agir. Il a l'âme délicate et sensible : sa joie ne se communique pas sur-le-champ. Il semble la vouloir tempérer par la jolie ingénuité de sa sagesse...

Les petites feuilles vert tendre font une couronne angélique aux vieux chênes à tronc crevassé, aux hêtres pareils à des piliers de cathédrale, aux peupliers minces et distingués. C'est un feuillage qui frissonne et qui vibre, qui a une voix d'éveil et de lumière, qui est fait d'ailes d'oiseaux minuscules. Les frères ailés lui répondent. Les oiseaux s'ébouriffent sur les branchettes. Et le concert de la nature, sous le ciel bleu, rassérène les âmes inquiètes, fait éclore les sentiments frais, enorgueillit les cœurs timides...

Vous me direz que vous saviez tout cela aussi bien que moi — et que vous l'exprimeriez infiniment mieux. D'accord. Seulement s'il me convient, une fois par aventure, d'être idyllique, vous comprenez bien que je ne vais pas me gêner pour vous. Si je vous ennue — il y a de ces choses qui paraissent impossibles et qui sont réelles tout de même ! — vous avez toujours la ressource de vous rendre au cinématographe !

* * *

Il faudrait n'avoir pas le moindre sens de l'actualité — et l'actualité, c'est comme qui dirait mon sixième sens — pour ne pas parler un brin de l'éclipse. Je n'avais jamais vu d'éclipse, étant absent il y a deux cents ans, époque à laquelle — rappelez vos souvenirs de jeunesse — eut lieu cette dernière manifestation firmamentale. (Ça va, merci.) C'est très curieux une éclipse. Aussi ai-je déjà retenu un fauteuil de balcon pour la prochaine. Je l'ai eu, dois-je le dire, à des conditions exceptionnelles. Ce qui m'a frappé c'est qu'en somme l'éclipse est un phénomène essentiellement littéraire et, plus particulièrement même, du ressort de l'art dramatique.

Quand vous voyez la lune — non, monsieur Demade, ce n'est pas une indécence que j'écris là — projeter son ombre sur le soleil, la nature aussitôt se colore d'une lumière étrange et ressemble à un décor de théâtre. Les bruits de coulisse sont réussis à merveille par les oiseaux surpris et

les vaches meuglantes — à des plans différents, comme le correspondant bruxellois du *Carillon d'Ostende*, M. X... — vous voyez si j'ai la mémoire des noms ! — le comprendrait lui-même. La rampe, les herbes et les portants sont parfaitement figurés par des arbres sur le flanc desquels se projettent des lueurs différentes. Et les personnes qui admirent le soleil à travers des verres noirs ou bleus ont une étonnante façon de ressembler à certains critiques dramatiques. Je ne parle évidemment pas de M. Edmond Cattier qui jugea d'une façon si définitivement compréhensive le *Costaud des Epinettes*, la pièce de Tristan Bernard récemment représentée à l'Olympia. La pénétrante sagesse de M. Edmond Cattier est d'une sérénité olympienne.

Mais on peut aussi envisager l'éclipse au point de vue moral, si je puis dire, ou si vous voulez plus exactement : symbolique. N'est-ce pas au théâtre que l'on voit le plus d'étoiles filantes et aussi d'éclipses ? Tel auteur fit florès, qu'on abandonne maintenant et dont plus personne ne veut. Tel autre qui n'avait jamais brillé au zénith — ni même plus bas — de l'art dramatique est tout à coup porté aux nues. Que lui fallut-il faire pour cela ? Moins que rien, pas même une pièce moins bonne que les précédentes : il lui a suffi de mourir, tout simplement ! C'était facile comme tout ; mais encore fallait-il y songer.

Pour les artistes-interprètes, l'éclipse est un phénomène qui se renouvelle pour ainsi dire continuellement. Voici une ingénue. Elle a dix-huit ans : il n'y a pas fort longtemps qu'elle a cet âge-là et elle ne le conservera que pendant deux ou trois ans. Elle joue la comédie avec une gaucherie d'une innocence charmante. On dirait qu'elle n'a jamais rien appris — et qu'elle n'apprendra jamais rien. Les critiques disent d'elle : « Elle est gentille. Elle est si bête que cela désarme... » Quelquefois, au sujet de sa création d'une œuvre de haute portée morale, on dit d'elle : « Ses jambes sont bien... » Or, on sait qu'il est aussi méchant de dire d'une comédienne qu'elle a de jolies jambes que d'écrire au sujet d'une danseuse qu'elle chanterait peut-être fort bien...

Attendez quelques années, les années de l'éclipse, totale ou partielle. L'ingénue n'a plus son joli sourire frais. Sa voix de cristal est devenue âpre, un peu enrouée. L'éclat de ses yeux n'existe plus que grâce à de savants maquillages. Son corps menu est devenu l'importante académie d'une quadragénaire qui se nourrit bien. C'est à ce moment-là qu'on lui fait jouer un rôle de première communiant. Soudain, on la trouve d'un naturel exquis. Elle est sacrée grande comédienne. Jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, elle jouera les ingénues — ou, au moins, les jeunes premières. Quand elle sera centenaire, on lui confiera la création — vous me comprenez — d'un enfant au maillot. Elle têtera, comme si depuis cent ans elle n'avait fait que cela. L'éclipse a pris fin : le vieux soleil ne luira vraiment qu'après avoir été recouvert de papier doré.

* * *

Tout ceci ne veut pas dire, bien entendu, que sont vraiment bons seulement les artistes qui n'ont rien appris. Loin de moi cette coupable pensée. Je veux uniquement montrer que l'optique théâtrale s'accommode mieux d'une lumière artificielle. Ceci est d'autant moins étonnant que l'art dramatique — je l'avoue humblement — est et restera nécessairement le plus conventionnel de tous les arts, qu'il ne vivra jamais que grâce à cette indulgence spéciale qui permet au spectateur de vivre en dehors du réel, après avoir accepté des circonstances et un point de départ artificiel.

* * *

L'éclipse dont les chanteurs lyriques sont victimes au commencement de leur carrière est plus sensible encore. Je connais quelques ténors, grâces en soient rendues au ciel. L'un d'eux me disait récemment, avec un indiscutable accent du Midi : « Mon cher, j'ai une voix extraordinairement généreuse. Quand je donne certaines notes, je suis étonné moi-même. Je crois que c'est un autre qui chante... Vous ne m'avez pas entendu dans tel opéra ? C'est une

erreur. Je suis certain que personne ne le chante comme moi. J'ai tout en ma faveur. Une voix claire, facile... Une émission prodigieuse. Je le joue avec une grande intelligence. Je suis dramatique à faire frissonner. Et puis, pour jouer cela, il faut un physique avantageux. Et je l'ai un peu, je crois! » Tâchez de réciter cette litanie avec l'*assent* et je vous assure que cela vous fera passer un bon moment.

Maintenant, vous vous imaginez peut-être que je vous raconte des blagues, ce qui serait mal me connaître. Je cite pour ainsi dire textuellement le discours du ténor en question; et j'avoue ne pas détester cet homme qui a si nettement conscience de sa propre valeur: *gnôti seauton*, a édicté M. Paul Hervieu, qui est un peu ennuyeux, mais qui sait ce qu'il dit.

Hé! bien, l'avantageux ténor, pour être notoire, n'est pas encore célèbre. Il le sera, n'en doutez pas. Il n'est plus dans sa période d'éclipse totale; il est déjà au temps de son éclipse partielle. Il chante comme un bouvier; des gens disent même qu'il gueule. Mais il a une voix superbe, une voix qui est une « force de la nature », qui procure à l'auditeur une immédiate satisfaction physique. Il y a quelques années, avant qu'il apprît la musique, il « donnait » peut-être de bien plus belles notes encore. Et quand il sera illustre, couvert d'or, d'ans et de gloire, s'il ne nous donne plus la joie directe de l'audition sans pensée, il nous donnera la joie de la pensée musicale, sans audition. Ceci remplace cela, ce qui est heureux. A vous de déduire de ces considérations si l'éclipse — la vraie éclipse — du ténor a eu lieu avant ou aura lieu après. Tout cela est une question d'appréciation. Et quand il s'agit de ténors — gens sourcilleux — je ne me charge pas de trancher le nœud gordien.

* * *

On a fêté Van Dyck, il y a quelques jours - Ernest, pas le peintre. Voilà le plus bel exemple du ténor cultivé. Il y a vingt-cinq ans qu'il fit ses débuts théâtraux. Si un quart de siècle compte dans la vie d'une revue littéraire, cela

compte bien plus encore dans la vie d'un ténor. Il n'y a même pas beaucoup d'exemples qu'un ténor ait résisté aussi longtemps. Van Dyck, il le sait parfaitement lui-même, est souvent trahi par un organe devenu sourd dans le médium. Trahi à ce point que parfois la justesse de son chant s'en ressent. (Voilà une phrase que les bègues devraient s'attacher à répéter cinq cents fois consécutivement : cela les guérirait... ou les rendrait intégralement muets !) Mais son interprétation, sa compréhension des rôles, sont un prodige. Le rôle de Lohengrin, un peu trop uniformément jeune et serein, n'est pas celui qui lui convienne le mieux, encore qu'il y soit prodigieux de flamme et d'accent. Mais dans *Tannhäuser*, et surtout dans *Loge de l'Or du Rhin*, il dépasse nettement tous ses confrères. Il a une voix dont il ne fait plus tout ce qu'il veut ; mais il a une compréhension qui nous offre de la musique divine. J'espère bien que nous l'entendrons dans *Parsifal*. Il doit y être gigantesque.

* * *

Il y a pour le moment un conflit bien amusant entre M. Maeterlinck et M. Reding. M. Maeterlinck affirme que s'il a le droit d'écrire des pièces, il a aussi le droit de défendre qu'on les joue : ce n'est pas la première fois que l'une et l'autre choses lui arrivent. M. Reding prétend qu'il a le droit d'honorer à sa manière l'auteur de *Pelléas*. Et tout le monde est très fâché.

Mais il me semble que voilà une solution tout indiquée pour le théâtre belge. Aussitôt qu'un auteur dramatique aura terminé une œuvre, il l'annoncera *urbi et orbi* en ajoutant : « Le premier qui jouera ma pièce, je lui casserai la figure... » Cela sera excitant pour les directeurs. Il y aura entre eux une noble émulation. Il faudra un grand courage — il en fallait déjà, bon Dieu ! — pour nous jouer. Et les premières belges sentiront la poudre.

De riz, de guerre ou... aux yeux ?

F.-CHARLES MORISSEAUX.

LES LIVRES BELGES

Firmin VAN DEN BOSCH : LES LETTRES ET LA VIE (Dewit à Bruxelles). — **Paul PRIST** : LE SANG DES AUBES (Association des Ecrivains belges). — **Ad. RONFLETTE** : LE TOURNANT DE LA VIE SOCIALE ET L'ÂME DE L'ARMÉE (Giard et Brière, Paris). — **Madeleine DISPAS** : CHIMÈRE (A. Vool à Herstal). — **Flor O'SQUARR** : VIEILLES JUSTICES (Veuve Ferd. Larcier). — **Arm. DU PLESSY** et **F. AMBROSINY** : LA BACCHANTE (Edit. de *La Plume*). — **Aug. VIERSET** : LE COFFRET (Edit. de la *Belgique Artist. et Littér.*). — **José BRUYR** : AU FIL DES RÊVES GRAVES (L'Alliance Liégeoise). — **Stéphanie CHANDLER** : A PROPOS DE JÉSUS DE NAZARETH (Edit. de la *Société Nouvelle*). — **L. MAETERLINCK** : LE POLYPTIQUE DE L'ADORATION DE L'AGNEAU (Siffer à Gand).

M. Firmin Van den Bosch a toujours apporté dans ses écrits littéraires la rigueur méthodique, la pénétrante perspicacité, la curiosité sans cesse en éveil, la passion véhémement mais sincère dont sa profession de magistrat l'a depuis longtemps doté. Quand il fait la critique d'une œuvre ou quand il raconte une vie et un labeur d'écrivain, il procède avec la logique et la conviction ardente qu'il doit mettre dans ses jugements motivés et ses réquisitoires.

Aussi faut-il d'autant plus aimer ces qualités loyales et cette conscience qu'elles deviennent bien rares chez les biographes et les essayistes actuels.

Dans le livre qu'il vient de publier, M. F. Van den Bosch réunit quelques articles, portraits et textes de conférences d'inspirations variées, mais de tendances identiques. Artiste sincère et chrétien fervent, M. Van den Bosch traite des hommes, des événements et des idées en les considérant sous l'angle spécial de ses croyances; mais il ne s'abandonne jamais à l'entraînement d'un injuste parti pris. Il y a de nobles leçons dans les pages qu'il dédie, par exemple, à la jeunesse belge, dans celles qu'il consacre à caractériser notre personnalité nationale, dans celles où il magnifie l'Apostolat de l'Ecrivain.

Et puis, la clarté d'une phrase toujours châtiée, l'élégance

souvent et parfois la verve du style ajoutent au plaisir que l'on prend à lire ces morceaux de bonne littérature.

* * *

*Avec les mots d'argent et d'or et de topaze
Et des rythmes plus forts que les vents de l'espace,
Avec tout le soleil peuplant tout l'infini,
Lumière des rayons évadés du zénith,
Murmures et chansons, cris d'amour et blasphèmes,
Le poète a scandé les vers de ses poèmes.*

Oui, c'est bien là ce qu'a fait M. Paul Prist dans les quelque vingt pièces de son recueil : *Le Sang des Aubes*.

M. Prist est un nouveau venu ; il faudra compter désormais avec lui. Il possède, en tout cas, la ferveur ; il témoigne de l'enthousiasme curiosité des raisons, des moyens et des fins de la vie. Georges Rency, qui écrivit à l'auteur une lettre définissant avec précision et saluant avec sympathie l'idéal de son jeune ami promis au plus beau destin poétique, dit dans cette façon de préface :

« Les ironistes, les railleurs ; les coupeurs de cheveux en quatre — race méprisable et néfaste, race d'impuissants sans chaleur et sans virilité — ne manqueront pas de sourire de vos élans : ce sera la meilleure preuve que vous êtes bien dans la vérité. »

Et ceci est on ne peut plus exact. M. Paul Prist tient dans *Le Sang des Aubes* la plupart des vaillantes promesses qu'il nous avait autorisés à fonder sur la qualité de son esprit, la noblesse de ses sentiments et l'habileté de son métier prosodique.

Nous devons le remercier de nous avoir donné ce qu'il appelle si justement :

*Ce livre où j'ai saigné le plus clair de ma vie,
Ce livre où le meilleur de moi-même a passé !*

* * *

Un jeune officier belge que ses fonctions ont mis pendant plusieurs années en contact direct et permanent avec des soldats de toutes les origines, de toutes les mentalités et de toutes les éducations, a cherché à dégager d'une observation attentive, des lois, ou tout au moins des théories, capables de mettre les

armées modernes en harmonie avec les conditions actuelles de la société.

Les catégories de citoyens chez qui se recrutent les effectifs militaires vivent autrement que vécurent les manants, les ouvriers ou les chevaliers qui furent les mercenaires et les enrôlés d'autrefois. La nature ou la durée du service qu'on demande au soldat d'aujourd'hui ne sont pas celles d'il y a un, deux, six ou dix siècles. L'édifice social a vu son aspect se transformer radicalement et notre existence économique n'est en rien comparable à celle de nos pères. L'âme de l'armée, de cette armée issue d'un peuple dont les besoins, les idées et les sentiments ont été modifiés par les incessantes évolutions, a subi fatalement le contre-coup de ces fluctuations.

M. Adolphe Ronflette, documenté méthodiquement aux sources les plus autorisées, a fait l'exposé historique et psychologique des conditions nouvelles dans lesquelles se trouvent, de la sorte, et le soldat et l'officier son chef et son éducateur.

Plein d'idées originales, riche en arguments, généreux et louable dans ses convictions, utile dans ses enseignements, l'ouvrage de ce penseur érudit et de ce bon patriote mérite d'être lu non pas seulement par ceux qui sont « du métier », mais par tous ceux qu'intéressent les questions d'actualité sociale et de psychologie professionnelle.

* * *

Mlle Madeleine Dispas a écrit une longue nouvelle sentimentale avec une naïveté et une inexpérience qui feront peut-être sourire les lecteurs blasés et les critiques sévères, mais qui ont ce charmant mérite d'une confiance en soi, d'une ingénue franchise dont seule l'audacieuse jeunesse peut donner le spectacle.

Où je me trompe fort, ou la fort simple mais touchante aventure d'amours déçues que raconte Mlle Dispas n'est pas imaginée de toutes pièces. Et d'avoir confié au papier le récit de la grande douleur qui étreignit un cœur de la jeune fille profondément éprise mais délaissée qu'elle fut elle-même ou qu'elle connut vraisemblablement de très près, fournit à l'auteur l'occasion de quelques accents sincèrement émus.

* * *

Il n'y a pas de romans plus attachants que ceux dont rien n'est imaginé. C'est dans les actes d'accusation et les plaidoiries

que sont contenus les récits les plus inattendus, les plus passionnés, les plus incroyables, les plus burlesques et les plus tragiques. Quelle imagination de conteur inventera et agencera des péripéties pareilles à celles dont pullulent les « causes célèbres » ?

Chaque procès à sensation est une bribe de l'histoire d'un peuple et d'une époque. Le théâtre historique, le roman historique n'ont jamais cessé de connaître la vogue. Il y a dans les dossiers poudreux, dans les archives judiciaires des mines opulamment riches que les conteurs peuvent exploiter avec la certitude du succès.

Celui-ci sera d'autant plus considérable que l'écrivain qui tirera de l'oubli les « affaires » passionnantes aura l'art de nous les présenter dans une forme littéraire alerte et séduisante.

M. Flor O'Squarr n'y a pas failli quand il a reconstitué quelques épisodes mouvementés d'autrefois, quelques procès compliqués dont les cours du XVI^e et du XVII^e siècles furent les théâtres pittoresques. Le petit livre qui renferme la vivante évocation de ces *Vieilles Justices* est attachant au possible.

* * *

Un livret d'opéra n'est pas fait pour la lecture. Un scenario de ballet, moins encore :

Aussi n'y aurait-il guère d'intérêt à parcourir le texte, si élégamment écrit qu'il soit, sur lequel M. Léon Delcroix composa une partition que l'on dit d'une science consommée et d'une originale inspiration, si les auteurs de ce thème littéraire n'avaient ajouté à celui-ci des notes et considérations fort intéressantes sur leur conception de la danse et de la pantomime.

La Bacchante n'est pas, dans l'esprit de ceux qui la réalisèrent littérairement, musicalement et callisthéniquement un « ballet » au sens conventionnel que nous accordons à ce mot ; elle est une œuvre « mimo-symphonique » dont le but est de faire traduire par des gestes l'expression de la symphonie. C'est ainsi qu'il conviendra de la regarder et de l'entendre, et non avec l'esprit imbu des vieux préjugés et des traditions surannées.

* * *

La délicate comédie de M. Aug. Vierset, dont nos lecteurs ont récemment apprécié ici le charme et l'habileté dramatique, sera représentée sous peu à Bruxelles. L'agrément qu'on prendra à voir vivre sur la scène les personnages sympathiques du *Coffret*

complètera celui que l'on éprouva à lire le dialogue élégant et naturel que l'auteur sut leur prêter.

* * *

Des vers d'automne.

Des vers mélancoliques, déçus, ou résignés. Des vers disant des souvenirs attristés, des lassitudes et des regrets. Deuil, glas, passé, pleurs, larmes, silence, ennui, oubli, fleurs fanées, lacs de songe, eau dormante, névrose, sanglots, nuit et néant... sont les mots favoris qui tombent de la plume du jeune poète qui écrivit : *Au fil des rêves graves*.

Mais je suis bien sûr que c'est de sa plume seulement qu'ils tombent, ces mots gris et boudeurs, et non pas de son cœur que de plus juvéniles espérances et des ferveurs autrement vivifiantes réveilleront bientôt.

Chacun de nous jette ainsi, un jour, sa gourme morose, puis il part, soulagé, à la conquête de la vie. M. José Bruyr va se mettre en route ; nous l'attendrons à sa première étape.

* * *

M^{me} Stéphanie Chandler est une polémiste avertie des plus graves et des plus spécieuses questions morales et philosophiques. Ses convictions peuvent être discutées, sa conscience et son érudition sont inattaquables.

Il ne nous appartient pas d'examiner ici l'erreur ou la vérité du récit historique de la vie de Jésus-Christ et du commentaire des idées du Nazaréen, faits avec méthode et clarté par M^{me} Chandler. Mais en renvoyant le lecteur à ces interprétations fort intéressantes et, bien entendu, fertiles en controverses, nous signalerons, croyons-nous, aux curieux de ces problèmes passionnants et graves, un travail de grande originalité.

* * *

M. L. Maeterlinck, à qui rien n'est indifférent des questions d'art et d'archéologie, a consacré beaucoup de ses patientes et savantes recherches à mettre en lumière tout ce qui concerne la vie, les œuvres et les procédés picturaux des frères Van Eyck.

Les spécialistes ne peuvent contester l'intérêt historique qu'il y a à savoir de façon formelle quand et comment fut employée pour la première fois cette peinture à l'huile par quoi

devait être si radicalement transformé l'art flamand des primitifs.

M. Maeterlinck, après d'autres célèbres érudits et techniciens, établit ce qu'il croit la vérité quant à l'apparition initiale du procédé de génie inauguré par Jean Van Eyck et que son frère Hubert, auteur à peu près exclusif de la décoration célèbre du retable de l'Adoration de l'Agneau, ne pratiqua guère; il mourut trop tôt, en effet, pour en avoir pu admirer et utiliser les ressources.

PAUL ANDRÉ.

P. S. — Dans ma Chronique bibliographique du mois dernier j'ai déclaré vouloir m'abstenir de porter un jugement sur le livre reçu d'un auteur qui, après s'être montré plein de déférence et de sympathie envers une Revue et son directeur qui lui rendaient, en ce temps-là, généreusement l'une et l'autre, s'était brusquement transformé en un adversaire haineux, grossier et, bien entendu, anonyme.

Il ne convient pas à ma loyauté d'être taxé de rancune si je dis du mal d'un livre de pareil écrivain, ou de... diplomatie si j'en dis du bien. Mon silence justifié me vaut la lettre ci-dessous de M. Pierre Nothomb :

« Monsieur,

» Contrairement à ce que vous écrivez, je ne vous ai envoyé ni *Notre-Dame du Matin* ni un *Cordial hommage*.

» Mon livre a été envoyé à la *Belgique artistique et littéraire*, 26-28, rue des Minimes, comme à toutes les autres revues — bonnes, médiocres ou pires — auxquelles il a plu à mon éditeur d'en faire don.

» J'ignorais qui en rendrait compte (1).

» Vous savez parfaitement que sur les livres qu'on envoie aux périodiques, on écrit et signe quelque mot banal. Ne serait-ce que dans le but d'empêcher que le volume soit revendu comme neuf au bouquiniste.

» Vous avez donc tort de croire que l'hommage que l'on fait à une revue soit nécessairement une marque d'admiration — ou même d'estime littéraire — pour le directeur de cette revue.

» Veuillez, en publiant cette lettre, remettre les choses sous leur vrai jour et, — de peur que vous n'interprétiez à votre

(1) Innocent, va!

façon mes *salutations distinguées*, — ne trouver ici aucune de ces formules de politesse dont vous semblez ignorer le sens.

« PIERRE NOTHOMB. »

J'ai répondu comme il convenait à pareil message, qui n'est, d'ailleurs, que la deuxième mouture, édulcorée, d'un précédent factum malséant que le signataire m'avait fait parvenir. A ce que j'ai écrit de bonne encre à titre personnel à M. Nothomb, en réponse à sa première lettre, j'ajouterai ici quelques mots pour mettre au point les « erreurs » de la seconde.

Je pourrais déclarer que M. Pierre Nothomb a la mémoire courte ou la mauvaise foi cynique. Je lui ferai l'honneur de penser plutôt qu'il a tout bonnement l'inconsciente légèreté d'oublier le lendemain ce qu'il écrivit la veille.

Voici, pour le lui rappeler et lui prouver que l'ergotage de sa lettre est ou malhonnête ou maladroit, le texte exact et complet de la dédicace qu'il inscrivit sur la feuille de garde de son livre *Notre-Dame du Matin*, paru il y a deux mois : *Au critique de la Belgique artistique et littéraire, hommage cordial, Pierre Nothomb.*

Voici le texte exact et complet de la dédicace qu'il inscrivit sur la feuille de garde de son livre *L'Arc-en-ciel*, paru il y a deux ans : *A Paul André, en respectueux hommage, Pierre Nothomb.*

Ceci date du temps où, ne s'étant pas encore embusqué dans les colonnes de *Durandal* pour railler ses confrères dans leur situation et leur dignité personnelles, M. Pierre Nothomb m'envoyait ses premiers essais poétiques en me sollicitant très respectueusement de « leur faire l'honneur de l'insertion dans ma belle et intéressante revue ». Désir que je pris plaisir à exaucer, d'ailleurs, en publiant des vers de ce grotesque et versatile jeune homme dans les numéros de septembre 1907 et juin 1908 de *La Belgique*.

Depuis cette époque, M. Nothomb appelle cette revue le « pandæmonium des médiocres » et il se gausse avec un tact de parfait gentilhomme du métier militaire que ne rougit pas d'exercer son directeur.

Je demande pardon à mes lecteurs d'avoir dû les entretenir de ces déplorables querelles personnelles.

P. A.

LES THÉÂTRES

MONNAIE : *Oudelette*, drame lyrique en 4 actes de M. Richard Ledent, musique de M. Ch. Radoux (11 avril).

PARC : *Cher Maître*, comédie en 3 actes de M. Fern. Vandérem (11 avril). — *A Damme en Flandre*, pièce en 3 actes, en vers, et *Le Louez Dieu*, un acte en vers de M. Paul Spaak (16 avril).

GALERIES : *David Copperfield*, pièce en 5 actes de M. Max Maurey, d'après Ch. Dickens (3 avril).

ALHAMBRA : *Amour Tzigane*, fantaisie lyrique en 3 actes de MM. Bénédic et H. Gauthier-Villars, musique de F. Lehár (6 avril). — Reprise des *Cloches de Corneville* (25 avril).

OLYMPIA : *La Sauterelle*, un acte de M. Grenet-Dancourt; Lina Muratti; *Amour et Photo*, deux actes de M. Paul Murio (6 avril).

GAÎTÉ : *Ohé! ohé! La Gaîté*, revue en 2 actes de MM. X. X. (6 avril).

Oudelette. — Il est de toute évidence que M. Richard Ledent s'est ingénié à mettre à la scène des épisodes pathétiques, sombres jusqu'à l'horreur la plus noire. Un mari tue l'enfant qu'a mis au monde une femme dont il soupçonne l'infidélité; à son tour, il tombe sous les coups de l'amant et celui-ci devient fou.

M. Ledent, qui n'est pas un novice dans le métier théâtral, sait que le public d'aujourd'hui veut des émotions brutales et M. Radoux, de son côté, n'ignore pas que le succès a accueilli beaucoup d'œuvres rapides et violentes lorsqu'un musicien adroit en a su transposer le réalisme dans des rythmes et des harmonies caractéristiques.

Est-ce à dire que l'œuvre des deux jeunes auteurs liégeois, réunissant ces conditions, a rencontré un accueil très enthousiaste? MM. Ledent et Radoux ont certes intelligemment compris tous deux, dès le premier soir, qu'*Oudelette* n'aurait pas une longue carrière.

Pourquoi?... Mais probablement parce que ce qu'ils ont mis dans leur drame, celui qui l'écoute sent trop qu'ils l'ont mis avec volonté, avec effort. Ils ont voulu faire l'un du tragique d'action et de sentiment, l'autre du tragique de pittoresque. C'est

la spontanéité qui manque le plus à ces trois actes au demeurant très consciencieux et d'une science, dramatique d'une part, symphonique de l'autre, hautement estimable.

Ah! la science!... La science retorse, compliquée, tatillonne la science des ressources les plus infimes de l'orchestre moderne, que de méchants tours elle a déjà joués aux jeunes et trop ambitieux musiciens « de théâtre »? Rien ni personne ne pourra faire jamais qu'elle supplée à l'inspiration. Et tous les commentaires psychologiques que le compositeur demandera au jeu imprévu et rare d'une technique merveilleusement experte ne vaudront jamais l'émoi significatif provoqué par une phrase simple, un motif limpide, un trait ingénieux, si la phrase, le motif et le trait disent, à point nommé, sans obscurité ni réticence, ce qui doit être dit en cet instant.

Bien défendue par M. Ponzio qui fut, une fois de plus, parfait chanteur et tragédien de belle allure; par MM. Dua et Bouillez, qui chantèrent avec vaillance et par Mlle Mary Béral, dont on voudrait mieux comprendre les paroles; mise surtout en valeur par l'orchestre attentif de M. Corneil de Thoran, et présentée dans le cadre d'un suggestif décor des rivages de Zélande, *Oudelette* permit d'espérer que le talent dont ses auteurs ont fait preuve aurait une autre fois raison des erreurs dans lesquelles ils ont versé.

* * *

Cher Maître. — Molière eût appelé cela l'*Ambitieux* et en eût fait un chef-d'œuvre de logique, de verve cruelle et d'observation précise. M. Vandérem n'a cherché qu'à camper un type au milieu d'une société de fantoches actuels. Il l'a fait le héros d'une intrigue fertile en ces menus épisodes alertes et pittoresques dont se nourrit le théâtre à la mode. Il a cherché à être spirituel plutôt que « comique » dans le sens classique du terme, rosse plutôt que cinglant.

Il y est arrivé.

Mais il est arrivé, hélas! aussi à ceci que l'histoire d'inévitable adultère qui constitue le ressort sentimental de sa pièce n'éveille en nous, tout en accaparant à tort le principal de l'intérêt, que de bien médiocres sympathies à l'adresse des deux piètres personnages qui en sont les héros. L'un, en effet, est le tout jeune homme, secrétaire et protégé très choyé de Me Ducrest, le grand, le célèbre avocat que talonne l'ambition, que gonfle la fatuité, mais que n'étouffent pas les scrupules; l'autre

est M^{me} Ducrest, quarantenaire romanesque et délaissée de qui l'on excuse difficilement l'attendrissement devant une passionnette de jouvenceau exalté.

Mais il faut dire cependant que le caractère de Ducrest, de cet homme égoïste et violent, sûr de soi et dédaigneux des autres, est campé très solidement. L'auteur a su développer avec une adroite progression les phases de l'ascension du « cher Maître », celles de sa chute et amener enfin la catastrophe dans laquelle son bonheur, son amour-propre, sa confiance et ses espoirs finissent par sombrer.

Cette comédie ne manque, à certains moments, pas de vigueur et la matière dramatique dont elle est faite est de très bon aloi.

Elle nous a été jouée supérieurement par M. de Féraudy, dont on sait que le naturel, la puissance et l'autorité sont toujours admirables. Le grand artiste avait eu la coquetterie de s'entourer d'excellents camarades ; il faut citer M^{lle} Fanny Aubel et M. Roger Monteaux, qui se firent les interprètes de tout premier ordre des rôles difficiles de M^{me} Ducrest et du jeune secrétaire Laveline.

* * *

A Damme en Flandre et Le Louez Dieu. — Si l'on ne savait que M. Paul Spaak est loin de se préoccuper, quand il écrit une œuvre, de savoir si elle plaira ou non au public ; si l'on ne savait qu'il dédaigne catégoriquement de flatter les goûts, si souvent étranges, de la foule ; si l'on ne savait qu'il n'a d'autre souci que d'exprimer des sentiments bien sincères, de travailler en vue d'un persistant idéal et pour des convictions très ardentes, on dirait qu'il a, voulant renouveler la vogue de *Kaatje*, fait une autre pièce avec des moyens semblables.

M. Paul Spaak entend écrire pour dire quelque chose. C'est plus rare qu'on ne croit. Il est rare surtout qu'un auteur ayant ce noble dessein le réalise avec la maîtrise et l'originalité qui sont le partage des œuvres de notre heureux compatriote.

Mais il y a mieux : mettant une idée, ou même des idées dans ses pièces, M. Spaak sait les faire, en outre, attachantes, émouvantes. Elles satisfont de la sorte les gens sérieux qu'elles font penser ; elles charment les autres qu'elles savent séduire.

M. Spaak, pour les premiers, vient donc de nous montrer l'inquiétude, le désespoir impuissant, la tragique défaite du probe et vaillant marchand de Damme tombant, au fur et à

mesure que le port s'ensable et que la cité est désertée, dans la ruine et l'abandon.

Pour ceux qui prisent avant tout l'intérêt d'une intrigue ingénieuse et sensible et l'agrément d'un tour de dialogue alerte et limpide, il a imaginé la venue lente mais sûre du malheur dans la maison du vieillard que sa jeune femme trompe avec un amant plus jeune, plus souriant, plus passionné que lui...

Il ne restait plus qu'à mêler les deux intortunes, à faire se dérouler parallèlement les deux conflits : celui du vieux marchand contre le sort que les éléments ligués font mauvais et traître, et celui du vieux mari contre la toute-puissance de la jeunesse et de la force.

Maître Corneille, le symbolique bourgeois de Damme en décadence, succombe sous ces deux hostilités victorieuses. Et c'est une double déchéance profondément pathétique, — pathétique comme tout ce qui est fatal.

M. Paul Spaak a traité ce beau sujet, grave et poétique, émouvant et significatif, avec une noblesse et un attendrissement judicieusement alternés, avec tour à tour de l'esprit, de la délicatesse, de la vigueur, de l'âpreté même, — et aussi avec l'habileté d'un incontestable homme de théâtre,

La langue que parlent les personnages de cette œuvre vraiment bien venue est élégante et souple, sans recherche, même sans contrainte prosodique. Ce n'est pas tout à fait de la poésie, ce n'est plus de la prose. C'est à la fois exact et conventionnel, — un mariage ici aussi de réel et de fictif, comme sont unis le drame symbolique et le drame authentique dont est fait *A Damme en Flandre*.

A cette nouvelle pièce belge, que nous lui devons d'avoir pu inscrire cette année encore au tableau d'honneur de notre littérature dramatique, M. Victor Reding a assuré une interprétation et des soins de mise en scène de tout premier ordre. Il a confié le rôle de Gertrude, la jeune épouse qui s'abandonne au rêve tentant de l'amour juvénile et frémissant, à Mme Marthe Mellot. Or, tous ceux qui ont entendu Mme Mellot savent qu'elle est peut-être la comédienne qui, en ce moment, dit le mieux les vers, et qu'elle est certes celle qui les dit avec la voix la plus prenante, la plus caressante et la plus nuancée.

M. Henry Krauss figurant à l'affiche était, lui, une assurance de l'arrivée de la foule, — même s'il s'agissait de l'entendre débiter le texte écrit par un auteur de chez nous. M. Krauss n'a rien démenti, on le pense bien, de l'excellente opinion que tout

le monde a de lui et de son art de composer un rôle de caractère comme celui du Maître Corneille de M. Spaak.

M. Marey est fervent, sobre, juste de ton, attentif et élégant dans le personnage du jeune Pierre, l'Anversois, rival heureux du vieux marchand de Damme. M. Gournac dessine avec un savoureux pittoresque une sympathique physionomie de vieux loup de mer. Et M^{me} Angèle Renard, toujours si consciencieuse, fait avec des mines bourruées et une voix bougonne, sous lesquelles elle cache avec adresse sa bonne humeur si naturellement souriante, une « Mère Flandre » parfaite, c'est-à-dire la vieille servante au parler franc, au geste autoritaire, qui bavarde sensément dans une maison où chacun perd un peu la tête.

M^{me} Marthe Mellot et M. J. Marey avaient joué d'abord de façon merveilleuse l'acte en vers dont M. Spaak réserva naguère la primeur à ses confrères du Jeune Barreau. On n'a pas fait, en général, un accueil aussi chaleureux à ce *Louez Dieu* qu'à *Damme en Flandre*. J'y ai cependant trouvé, quant à moi, un sujet dramatique vraiment original, fertile surtout en situations pathétiques. Peut-être l'auteur n'en a-t-il pas tiré tout le parti possible ?

Il nous montre la venue dans un manoir habité par une veuve qui pleure son époux probablement mort à la bataille des Éperons d'or, d'un de ces pèlerins errants (les « louez Dieu »), qui ne sont autres que des survivants de la grande tuerie. Ces chevaliers, cachés sous la bure et la cagoule, attribuent leur salut au vœu prononcé par eux pendant les heures tragiques du combat d'aller, anonymes et priants, pauvres et silencieux, de village en château, pendant sept années, et de vivre ainsi de charité.

Le « louez Dieu » qui survient chez la châtelaine dont M. Spaak nous montre l'incertitude désolée et le deuil inquiet, est-il ou n'est-il pas l'époux qu'elle pleure ? Il le lui laisse entendre, mais il n'affirme rien. Elle doute, mais elle veut croire... Finalement, ils tombent dans les bras l'un de l'autre, le pèlerin étrange gardant son visage obstinément voilé?...

Et ce qui, en ce moment final, nous laisse une impression de malaise, c'est de n'en savoir pas plus que la châtelaine éperdue : passera-t-elle la nuit avec son mari ou avec un aventurier sans scrupules ?

M. Spaak pouvait le lui laisser ignorer, à elle, mais il devait nous le dire, à nous.

David Copperfield. — Le théâtre des Galeries a clôturé une saison exceptionnellement brillante avec un spectacle joliment attendri, d'un art bien lointain de celui que nous avons accoutumé de rencontrer sur les scènes de comédie, mais sympathique par toute sa naïveté, son humour et sa sensibilité. M. Max Maurey a fort adroitement transporté sur les planches le roman célèbre de Dickens. Il a surtout réussi à mettre en relief les types caractéristiques dont le souvenir est dans toutes nos mémoires. Les excellents artistes de MM. Fonson et Wicheler les ont, de leur côté, silhouettés avec un rare bonheur, MM. Darcey et Gildès en tout premier lieu. Le rôle capital du pauvre garçonnet victime du méchant Murdstone son beau-père et de la vilaine miss Murdstone et du sinistre Uriah Heep, fut incarné par la petite Yoyo Maurel, cette enfant déjà si crâne, si naturelle et si bien disante que nous applaudissons à Bruxelles chaque fois qu'il y a un gamin ou une fillette à incarner sur la scène.

* * *

Amour tzigane. — Ce n'est plus de l'opérette. M. Franz Lehar a voulu, semble-t-il, au lendemain des retentissants succès de ses œuvres légères, pétulantes et langoureuses, se donner et nous donner la preuve qu'il était capable d'écrire autre chose que des valse faciles et des rondeaux humoristiques. Il y a pleinement réussi.

Il est regrettable qu'il n'ait pas eu à employer tant de talent original et même de science symphonique sur un livret moins banal que celui de cette fantaisie à laquelle la collaboration de Willy s'efforça de donner un peu d'entrain et de piquant.

Amour tzigane avait été déjà joué à Bruxelles, mais jamais il n'avait été monté avec le luxe que déploya l'Alhambra en son honneur; jamais, surtout, un orchestre aussi nourri, attentif et discipliné n'en avait mis la partition savoureuse en relief.

Et puis Mlle Germaine Huber, la jolie princesse éblouie par les charmes pourtant trompeurs du tzigane conquérant que fut M. Louis Cèbe, met tant de jeunesse, de vivacité, de passion, d'élégance aussi dans son chant et dans son jeu!

Mlle De Rion, M. Dupont et d'autres assurèrent le succès de cette intéressante reprise et si l'on nous y chanta que « traverser en valsant la vie c'est connaître le paradis », la pétulante Mlle Dany et le joyeux M. Camus nous persuadèrent qu'on y doit rire aussi pour que le bonheur soit complet.

Une reprise fort brillante des *Cloches de Corneville* inaugura ensuite la « saison d'été » de cet Alhambra enfin désengui-gnonné. Beaucoup d'anciennes connaissances dans la troupe fort homogène : Mlle Flor'Albine, toujours frétilante et drôlette ; M. Servais, qui ténorise gentiment ; M. Baudhuin, qui fait rire. En vedette : la jolie Mlle Godard, le dramatique M. Mey, le chevaleresque M. Du Pond.

Une mise en scène magnifique et des chœurs pleins d'entrain.

* * *

Amour et Photo. — C'est une hilarante fantaisie bruxelloise, qui tient du vaudeville, de l'opérette et de la revue. Ça ne se raconte pas ; mais il faut louer en son auteur, M. Paul Murio, une verve incontestable, le sens du bon comique et l'adresse à manier sans excès ni trivialité le jovial parler marollien.

M. Nelen, qui a entrepris de diriger l'Olympia pendant l'été, s'est assuré entre autres précieux concours, celui de deux acteurs aimés du public : MM. Nossent et Billy-Pitt. Ils ont largement contribué au succès de la pochade de leur camarade Murio.

A signaler aussi l'apparition de Mme Lina Muratti dans un « numéro » très artistique. Dans le cadre d'une succession de beaux décors lumineux suggestifs, la chanteuse s'aidant du prestige de ses costumes somptueux et d'une plastique sculpturale, dit d'une voix chaude et fervente un poème de Gold, intitulé *Rêve d'Amour*, que mit en éloquente musique M. Esteban-Marti. C'est neuf, original et captivant.

* * *

Ohé! ohé! La Gaité. — Il y a beaucoup d'inexpérience dans cette revue des actualités printanières locales. Mais il y a surtout, ce qui est plus grave, une évidente volonté d'être cru dans le langage et grivois dans les allusions. Les meilleurs artistes ne peuvent défendre une erreur comme celle-là.

Engagée dans cette voie, la satire n'est plus ni drôle ni spirituelle.

PAUL ANDRÉ.

LES CONCERTS

PIANO-RÉCITAL MARK HAMBOURG (25 mars). — SOCIÉTÉ NATIONALE DES COMPOSITEURS BELGES : *Deuxième concert* (26 mars). — ACADEMIE DE MUSIQUE, directeur M. Théo Ysaye : *Troisième concert* : José Lassalle (26 mars). — CONCERT BERTHE BERNARD ET M^{me} CROIZA (27 mars). — RÉCITAL DE CHANT SPERANZA CALO (30 mars). — CONCERTS YSAYE : *Concert extraordinaire* : J. Rasse, Pablo Casals, Eugène Ysaye (21 avril).

M. Mark Hambourg étonne par ses qualités de virtuose, son mécanisme étourdissant et sa technique vraiment remarquable ; et c'est en virtuose certainement qu'il interpréta les *Quatre études*, et la *Rhapsodie n° 2*, de Liszt ; nous voudrions davantage : plus de grandeur, plus de probité et de simplicité artistiques dans la *sonate* (op. 26), de Beethoven, plus de tendresse et de rêverie dans la *Sonate* (op. 58) de Chopin. *La Passion* de M. Mark Hambourg est trop bruyante pour être sincère et serait insupportable si elle n'était assez heureusement tempérée par un souci constant de ligne et de style. Une élégante peinture de Ravel : *Jet d'eau*, ainsi que la *Sarabande* de Debussy, permettent à Mark Hambourg de faire valoir le côté recherché, raffiné, je dirai presque calculé et artificiel de son jeu.

Il est étrange que tant de qualités et tant d'habileté réunies chez ce pianiste ne parviennent pas à lui donner une personnalité bien marquée.

* * *

Le deuxième concert des Compositeurs belges, d'un éclat tout particulier, avait réuni un public serré... La salle de la Grande Harmonie était littéralement comble... des rangs de fauteuils supplémentaires avaient dû être ajoutés à la hâte. On peut attribuer cette affluence inaccoutumée à la pléiade d'excellents artistes qu'avait réunis la Société Nationale, et à l'heureuse composition du programme. Ce dernier rassemblait les noms de nos plus talentueux compositeurs, tels que Gilson, De Boeck, Vreuls, etc., et présentait nombre d'œuvres inédites fort intéressantes.

MM. Marcel Jorez et Ch Scharres exécutèrent avec beaucoup de conscience et de talent une *sonate en sol mineur* pour

piano et violon, de M. Arthur Van Dooren, pièce de forme savante et d'une agréable inspiration. Le poème symphonique pour cor et piano, *Dans la Forêt*, de G. Fremolle, se recommande par l'originalité mélodique que firent ressortir MM. Delatte et Minet; des mélodies de Tinel, J. Ryelandt, Dubois, Rasse, Gilson et De Boeck, valurent un énorme succès à M^{me} Wybauw-Detilleux, cantatrice à la voix ample, vibrante, que renforce une diction puissante et claire et qui remue l'auditoire par une intensité et une vérité d'expression peu communes; le *Mystère*, entre autres, d'Aug. De Boeck, page impressionnante et d'un vif intérêt dramatique, fut longuement applaudi. Le concert se terminait par une *sonate pour piano et violon*, de Victor Vreuls, d'une grande richesse de thèmes et d'un développement très scientifique, un peu recherché parfois, mais dont les polyphonies ne manquent ni de distinction ni de profondeur. M. De Fauw s'est révélé violoniste souple, nerveux, d'une compréhension très large, possédant un son clair et un coup d'archet élégant et ferme. M^{me} Marthe Devos-Aerts surmonta avec vaillance les réelles difficultés de la partie de piano, très moderne et d'une interprétation délicate.

* * *

Nos organisateurs de concerts continuent à croire que l'ubiquité fait partie des qualités requises pour exercer la profession de critique. C'est peut-être devant cette obstination à nous imposer jusqu'à trois concerts et plus dans la même soirée qu'un jeune et d'ailleurs sympathique hebdomadaire s'est payé le luxe de quatre ou cinq critiques musicaux (?) à l'instar des grands quotidiens berlinois! Voilà qui réjouirait ce pauvre M. Vuillemin dont les doléances à ce sujet m'ont souvent touché.

« Il n'est tel que les malheureux... » a dit Florian... Ce préambule pour excuser ce que ma chronique aura forcément d'incomplet concernant le troisième concert de l'Académie de musique que dirige si brillamment M. Théo Ysaye. Vous vous rendrez compte en consultant mon sommaire que cette séance et celle des compositeurs coïncident avec la plus désolante exactitude. Et pourtant c'est bien à regret que je remis à une obligeante doublure la fin du merveilleux concert que nous offrait ce délicat et avisé chef d'orchestre qu'est José Lasalle: il avait choisi une série d'œuvres dont la finesse et la délicatesse extrêmes s'accommodaient parfaitement de la coquette et mignonne salle Mer-

celis dont il disposait. La *suite* extraite du ballet de la pantomime *Les Petits Riens*, de W.-A. Mozart, est une collection de chefs-d'œuvre d'une rare perfection de forme. Cette audition fut d'un réel intérêt et constitua une bonne fortune pour nous Bruxellois qui ne connaissons pas de milieu entre les récitals, la musique de chambre et les grands concerts dominicaux. Le *Concerto n° 10 en mi bémol* pour deux pianos avec accompagnement d'orchestre prit une allure impeccable sous les doigts de Théo Ysaye et M^{lle} Carry Ysaye, une gracieuse jeune pianiste, dont nous avons signalé à ses débuts les brillantes qualités. Ce qui la distingue c'est l'autorité, la force exempte de tout effort ou brusquerie et le véritable cachet artistique de l'interprétation. Elle fut couverte d'une avalanche de fleurs rares et saluée de sincères acclamations. On m'assure que MM. Théo Ysaye, E. Chaumont et E. Doehaerd ont donné du *Concerto, op. 56, pour piano, violon et violoncelle*, de Beethoven, une exécution soignée et digne d'éloge en tous points : je le crois sans peine, ces artistes ayant acquis une réputation qu'il n'est guère utile de confirmer ici.

* * *

M^{lle} Berthe Bernard est certes une pianiste dont l'interprétation fouillée respecte dans les moindres détails la pensée des maîtres.

Elle met dans les œuvres classiques les fruits d'une éducation musicale soignée et le sens inné de la ligne et de la mesure : ces qualités lui ont valu un beau succès dans les *Concertos en ré mineur* de J.-S. Bach et Mozart. Mais le *Concerto (ut mineur)*, de Saint-Saëns, manquait absolument de passion, de coloris, de fougue. Il ne me semble pas que l'interprétation trop sobre de M^{lle} Bernard puisse être admise.

M^{me} Croiza nous a chanté le *Récit de la messagère*, de l'*Orfeo*, de Monteverde, et l'*Air de Paris et Hélène*, de Gluck, deux pièces admirables de grandeur, de simplicité et d'émotion. M^{me} Croiza en donna une exécution classique et vivante à la fois, ce qui n'est guère commun chez nous où le mot classique veut dire incolore, froid et figé, et j'ajoute souverainement crispant.

* * *

La même remarque peut être faite à propos de Speranza Calo, une cantatrice que ne pétrifie pas la musique classique et qui n'a pas été gâtée par un enseignement officiel d'une triste et

aveugle obstination... ou mieux d'une ignorance pimentée de vanité!

Mlle Calo fit ressentir dans les *Six chants religieux* de Beethoven l'impression d'une douleur humaine si vécue et si passionnée, que l'on se sentit remué : Mlle Calo est donc une artiste au sens le plus élevé de ce mot; elle a de l'amabilité et de la douceur dans les œuvres de Pergolèse, Scarlatti, Coldara, Durante dont la *Vergine tutta amor* est une touchante prière à la Sainte Vierge; l'*Arietta* de Mozart est un dessin finement filigrané et le *Chant funèbre de la Pologne* de Chopin a certes dû faire pleurer d'autres hommes que les Polonais.

La *Sérénade* de Balakirew est d'une beauté sauvage et orientale. Bref, on voit, d'après cet aperçu du programme, que Mlle Speranza Calo aborde avec autant de facilité des genres complètement différents, et que chacune de ses interprétations remporte un légitime succès. Voilà une artiste qui s'adresse directement au cœur de ses auditeurs pour faire vibrer en eux les sentiments les plus variés, de la tristesse profonde à la tendresse, à la gaieté et à la joie de vivre.

* * *

Tout à fait *extraordinaire* en vérité, ce dernier concert Ysaye : non seulement parce qu'il ne faisait pas partie de l'abonnement, mais parce que des virtuoses peu ordinaires y prétaient un concours généreux : j'ai cité Pablo Casals et Eugène Ysaye.

Nous ne dirons pas grand'chose du *Concerto grosso n° 17 en sol mineur* pour deux violons, violoncelle et orchestre à cordes de G.-F. Haendel, pâle et étroit sous le bâton de M. F. Rasse.

L'interprétation eut le tort de ne pas bien différencier cette œuvre de Haendel avec d'autres semblables de Bach ou de Haydn.

M. Pablo Casals exposa, avec clarté et sobriété, le *concerto n° 1 (ré majeur)* pour violoncelle, de Haydn, si romantique qu'on dirait du Beethoven, où le tragique aurait cédé le pas à la suprême élégance de la forme; le violoncelliste possède une précision unique et se garde de toute dureté ou sécheresse. M. Casals est d'une probité, d'une science musicale, d'une conviction artistique déconcertantes : c'est un de ces artistes dont on se demande si l'on a pour eux plus d'amour que d'admiration, ou si le respect absorbe ces deux sentiments. Pablo Casals me semble un des artistes les plus complets de notre époque. Comment exprimer la sensation d'art que produit l'alliance de

ces deux tempéraments qui, bien que tout différents, semblent être le prolongement et le complément l'un de l'autre ?

Eugène Ysaye dialoguant musicalement avec Casals, c'est à la fois l'embryon et la synthèse d'une idéale « musique de chambre ». J'ai eu aussi l'impression de n'entendre qu'un seul instrument de rêve, d'un registre d'une étendue inaccoutumée.

Je préfère évidemment le beau *concerto op. 102* pour violon et violoncelle, de Brahms, dont les thèmes initiaux superbes se perdent ensuite dans des développements touffus et d'une interprétation difficile à la *Muse et le poète*, de Saint Saëns, bien que cette dernière pièce soit d'une riche inspiration et d'une belle tonalité générale.

Quant aux *Images* pour orchestre, de C. Debussy, qui ont la prétention de peindre l'Espagne (Ibéria), elles sont trop raffinées pour les croire confectionnées à Epinal. Toutefois, elle se signalent par une profusion de bruits d'une provenance fort douteuse et pas toujours honnêtes, parfois même étrangers à la musique : il est vrai que pour Debussy, dont la spécialité est de traduire musicalement des sensations personnelles et des sentiments tout à fait subjectifs, rien n'est étranger à la musique. Sauf quelques mouvements bien observés dans les nos I et III, je préfère la façon de Chabrier ou d'Albenitz.

Ce concert tout à fait merveilleux fut troublé par un accident qui faillit produire dans la salle une véritable panique si le public n'avait été très occupé du succès fait aux exécutants.

Un des désagréables portants lumineux dressés de chaque côté de l'orchestre fit la mauvaise plaisanterie de s'enflammer et de répandre dans le théâtre de l'Alhambra un délicieux parfum de caoutchouc rôti. Déjà, à la répétition du concert précédent, le calorifère avait fait roussir le dessous des fauteuils. J'avoue qu'occupant le fauteuil de balcon n° 265, tout au milieu du rang, ces petits avants-goûts de la fournaise me mettent mal à mon aise.

Dans de pareils théâtres, le seul remède à l'incendie est de ne pas le provoquer : le secours des sorties est illusoire : la prudence est la mère des théâtres. Je crois qu'un peu plus de soin accordé à la réparation des installations électriques remplacerait avantageusement quelques coups de peintures et quelques mètres de moulure dorée.

Et puis il y a le coupe-gorge du vestiaire, un de ces scandales que la police s'obstinera à tolérer jusqu'au jour d'une irréparable catastrophe !

EUGÈNE GEORGES.

LES SALONS

Marcel Wolfers. — *Cercle artistique et littéraire, Bruxelles.*

Marcel Wolfers est un jeune sculpteur, dont l'œuvre mérite que l'on s'y arrête. Ce fils, certes, a de qui tenir. Mais il ajoute à son héritage une note bien personnelle.

Il vient d'exposer un projet de décoration pour un parc inspiré de : *Ainsi parlait Zarathustra*, de Frédéric Nietzsche. Le projet est conçu en quatre groupes : *Aurora, Lux, Crepusculum* et *Nox*. Il faut déclarer tout de suite que le sculpteur s'est mis très à l'aise dans la pensée de Nietzsche, car les quatre groupes en question ont la forme claire et parfaitement sculpturale.

Il s'est appliqué avec un rare succès à obtenir lumière et silhouette. La silhouette, bien que détaillée, ne s'écarte jamais de la masse, qui reste puissante et donne au bloc une sereine fermeté.

Marcel Wolfers a le sens de la beauté et de l'épique. Il ne croit pas à l'indifférence du type en art. Il choisit. Il semble avoir compris la valeur de la normale et sa signification formelle comme langue émotive universelle.

Ces quatre groupes sont, ici, un résumé éloquent et complet de la gamme élevée d'esprit et du tempérament audacieux de l'artiste. Il va aux grandes choses et se montre de taille à les interpréter.

J'ai entendu critiquer ses tendances. Parce que le sujet est tiré de Nietzsche, on croit nécessaire de déclarer littéraire la sculpture qui en dérive.

Pourquoi est-ce littéraire ? Parce qu'il y a une idée ? Mais les formes créées par Wolfers sont d'une compréhension et d'une beauté accessibles en dehors de tout commentaire. Oubliez Nietzsche, Zarathustra et le reste ! Wolfers a prévu le reproche, sans doute, et il a songé à être sculptural avant tout. Ce sont de beaux nus, d'abord. Un âne pourra s'y plaire, avec le sens de la plastique !

Que voulez-vous de moins ?

Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes.

Musée moderne.

En peinture c'est toujours l'école de l'à peu près qui règne. A l'entrée des salles, le bon paysagiste Nestor Outer : Admirable tempérament qui s'est gâté par la facilité. Il en est à une simplification trop clarifiée. Il n'y a pas assez d'étude dans les paysages. Le ciel *sur les marais* est bien enlevé ; le *Clair de lune* a de jolies buées, mais tout cela manque de profondeur. C'est à fleur de brosse et à fleur de papier. Je ne parlerai pas de Servais, dont la couleur est plate et sans jeux ; ni de Mottart van Marcke, ni de Van Andriga, ni de Van Neste, ni de M^{me} Voortman, dont le petit paysage de neige est ce qu'il y a de mieux, ni de M^{lle} Mesens, qui nous revient avec un chat en carton découpé ; ni de Vande Fackere, qui a cependant du dessin. Merckaert ? J'aurais voulu examiner ses eaux-fortes, mais aussitôt, elles fichent le camp ; aussi de l'école de l'à peu près ! C'est un essai. Donc, attendonc.

Voici M^{me} Louise de Hem, avec ses portraits aux anilines fraîches. L'aquarelliste Lagye aux terrains inconsistants et aux vagues cotonneuses. Il a plus de bonheur dans les petits formats, enlevés sur place, dirait-on. Paysages, de Warnie, vaporeux et confus, terrains bâclés. Rotthier, des recherches de couleurs rares et de l'élégance. Mais ce n'est pas là toute la peinture ! Et il faudrait maintenant serrer la vérité corporelle des choses et des êtres. Sortir de l'école de l'à peu près !

René Gevers, toujours senti et profond, avec son métier étrange qui rend si bien la tiédeur des choses et l'atmosphère. Allard, dur, violent et tortueux ; des échappées vers la grandeur, des naïvetés parfois grossières. Léo Schaeken, portraits au pastel, beaucoup de conscience, mais pas d'accent. Nulle part ce trait qui fixe l'œuvre dans la mémoire. Le peintre descend-il dans l'âme de ses sujets ? Armand Heins, paysagiste ; Brouwers, nature morte et paysage, école des buées !!

Nous retrouvons une des plus belles pages de Lucien Frank. Joie des couleurs délicates ; fleurs et maisonnette baignées délicieusement dans une lumineuse et tiède atmosphère. Merckaert, encore, un champ de fleurs pastel-gouache, qui vaut infiniment mieux que ses eaux-fortes ; c'est lumineux et la petite maison pose bien sur le sol. Encore école de l'à peu près, si l'on veut, mais ce qui est fait est très juste, et l'on admet.

M^{lle} Léo Jo, des natures mortes, bien, bien. Martin Van der

Loo, même en aquarelle, reste aquafortiste. C'est sommaire, mais net; et tout est à peu près en place. Lemmers, des portraits qui ne manquent pas de vérité, même d'intensité. Wage-mackers, dur, sec, élémentaire, mais joyeux et fleuri; voit en promeneur.

Edouard Elle? Des pages d'album. Il y a ainsi vingt et une pages. Je sais: Hommage rétrospectif. Respectons les mémoires, mais je ne puis, cependant, du fait de la mort, faire à l'œuvre un piédestal!

Des natures mortes bien cuisinées de Mortelmans. De Louis Gust. Cambier un peu d'ombre bleue dansant sur une façade. C'est léger, léger, vraiment de l'ombre! Quel dommage que les arbres, qui projettent cette ombre trouée de soleil, soient de Nuremberg! De riches cuisines de Léon Bartholomé, paysages. Reckelbus sait faire l'ombre et le soleil et il en décore façades et ruelles avec grand bonheur. Nestor Cambier, palette, chromo et romances.

Nous avons déjà complimenté Mme Marie Lambiotte pour son portrait de jeune femme en paletot à revers écossais. Mlle Georgette Meunier a de jolis arrangements pour ses tableaux de fleurs, mais pourquoi hortensias, cinéraires, ou samovar, (l'éternel samovar avec les fleurs) sont-ils uniformément veloutés? Avec la même constance, Mme Lucie Lambert exposera toujours des portraits peints aux anilines; et des sanguines excellentes, gracieuses, expressives et bien dessinées. Je ne saurais, toutefois, accepter ce papier vert: l'art honnête se fait sur du papier, tout net.

Paul Bamps? Pourquoi peindre? Jacquet, lui, a beaucoup de talent; tout le monde le sait. Jamar cherche des tons. Rombouts, fort inégal, a parfois des bonheurs. Constant est brouillé avec l'horizontale et fait des ombres qui ravinent le sol comme des rivières! Quant à la *Rue à Rouen*, je ne l'ai pas vue pour savoir si elle est ainsi en pente de digue? Guilbaert nous paraît une proie certaine pour le futurisme.

Nous en arrivons au contingent français.

Pour être passé en France, nous n'en restons pas moins à l'école de l'à peu près. Mais, dans le contingent d'humoristes, il y a ici deux hommes qui sont à mettre très à part et très au-dessus, ce sont Léandre, Abel Faivre. Ces humoristes sont bien au-dessus des caricaturistes. Ils ne poussent pas dans cet excès qui consiste à déformer avec exagération pour exprimer. Leurs moyens sont plus délicats et leur métier se ressent de cette déli-

catesse. *Le repas sur la route* est une bien belle page de Léandre, pleine d'infini dans l'expression de la mère qui contemple son petit enfant brisant une miche de pain ; et que d'infini dans le paysage, dans la ligne de la mer ; et quelle lumière dans l'espace !

Que dirions-nous d'Herman Paul que l'on ne connaît ? Ni de Guillaume, ni de Cappiello ? Willette n'est pas ici brillamment représenté, mais il suffit de son *Automne* pour préciser sa grâce vivante et facile. Minartz, c'est bien joli, joli ! Roubile a des pages enfantines d'une charmante naïveté.

Enfin, une aquarelle et une eau-forte en couleurs de De Latre, qui a, la première de la grandeur, dans l'interprétation d'une *Tempête* battant un rocher, et la seconde beaucoup de délicatesse dans un *Soleil couchant*.

Vantongerloo. — Galerie d'Art.

Nous signalions déjà l'an passé la série de bustes exposés à la Salle Boute par G. Vantongerloo. Le sculpteur nous revient à la Galerie d'Art avec quinze ouvrages qui tous attestent d'heureux progrès. Vantongerloo nous avait montré une construction solide, une étude attentive et sincère de la forme, le *bloc* était excellemment viable et le modelé serré.

Aujourd'hui, sûr de sa construction, Vantongerloo a allégé ce que les formes serrées avaient de trop massif. Le modelé s'est assoupli, la matière a pris quelque chose de mobile, d'élastique, les surfaces jouent à la lumière, le sculpteur nous donne l'expression. Et, qualité rare, sans que ce soit au détriment ni de la forme, ni du métier.

Franz Courtens. — Cercle artistique et littéraire.

— C'est merveilleux, crie l'amateur, on dirait presque de la stéréoscopie !

Ce qui fait présumer que si c'était tout à fait de la stéréoscopie, ce serait pour notre amateur la perfection même !

Cet éloge bizarre signifie, on l'a sans doute deviné, combien le public est d'abord saisi par le détachement des plans, le mouvement aérien des ensembles, la richesse des dégradations créant de substantielles perspectives.

Les triomphes de Courtens, — sa spécialité, disent les gens — ce sont les riches allées aux frondaisons élevées et lumineuses. Il en fait ruisseler l'or des automnes et, plus rarement, l'émeraude mouillée, telle *l'Eclaircie* dans le parc royal de Laeken.

Tableau essentiellement stéréoscopique. Tout le premier plan des arbres aux abondantes verdure penchées en ogives au-dessus d'un ruisseau, se détache feuille à feuille et, derrière, on voit le second plan et le ciel forme troisième plan !

Certes, voilà un genre de perspective qui fait béer le public. Mais je me demande si ces plans en décors de théâtre, extra-fins, je le veux bien, mais plantations tout de même, sont bien du fait de l'art dans un tableau ? Cette découpe sur tulle invisible, ce moyen dioramique, n'est-ce pas un procédé un peu gros ?

Assurément, car un procédé plus fin ne donnerait pas cet effet. La cause ? Courtens supprime un certain nombre de dégradations qui enchainent, dans la nature, insensiblement les plans les uns aux autres. Il en détermine quelques-uns, supprime les dégradations intermédiaires et obtient, par conséquent, des plans qui se détachent avec violence, créant des lacunes d'atmosphère, de substance et de surface.

Le *Commencement de l'automne* dans le parc royal de Laeken offre au plus haut point cet état de choses. Du décor dioramique sur tulle, avec ciel peint sur toile de fond.

Il serait temps de parler des qualités : l'entreprise des grandes choses d'abord ; une vision qui ne manque pas de grandeur. Une grande unité dans la couleur et dans la forme ; de la force, de la virtuosité.

Nulle part ne s'affirment mieux les robustes qualités de Courtens que dans la *Barque* (10), le *Ciel mouvementé* (32), les *Moutons* (le croquis n° 28), le *Mur du cimetière* (29), autant d'œuvres vraiment nature, et où sont enore absents, heureusement, les défauts acquis par la suite, en vue du succès.

Mais que F. Courtens ne se chagrine pas pour si peu : au moment où j'écris, j'entends les paroles d'un monsieur arrêté avec deux dames et il leur dit :

— Celui qui veut gagner 200 ou 300 p. c. de son argent n'a qu'à le placer là.

Et je me tais. Car voila de sérieuse critique d'art ! C'est parler !

Ah ! la puissance de cet effet stéréoscopique. Ce sont toutes ces toiles qui emportent l'admiration !

Le même effet stéréoscopique peut être constaté dans le grand Courtens du Musée moderne, principalement dans la partie supérieure du tableau. Toutefois, les plans n'y sont pas réduits à deux ou trois seulement comme dans la dernière manière de

l'artiste. Il en résulte que l'effet de découpage est beaucoup plus tolérable.

Je sais que l'on trouve chez quelques maîtres du passé cet exemple du découpage, ces lacunes d'atmosphère, notamment chez Sébastien Vranckx, au Musée ancien, scène militaire (1573-1647), qui nous le donne au maximum.

Mais Claude Lorrain s'en garde ! Son atmosphère est *une et continue*.

De Nys. — *Salle de « La Chronique ».*

De Nys a une façon de forcer la charge qui, pour nous, la rend déplaisante, et lui fait perdre sa causticité. Les déformations sont trop graves pour intéresser encore l'humanité.

Edouard Huberti. — *Cercle artistique de Bruxelles.*

Voici un peintre de finesses et de vraie nature ! Regardez le ciel, l'azur, les nuages ; que la matière en est légère, douce, souple ; on a l'envie de caresser la toile du bout des doigts, tant la substance est belle ! Voyez *Solitude, Temps gris, La Trouille*.

Voilà ce que j'appelle de la libre esthétique. C'est-à-dire celle d'un artiste qui s'est placé devant la nature avec son modeste attirail de peintre et s'est mis à peindre avec une si grande sincérité qu'il n'y avait plus pour lui ni école, ni principes, ni autres peintres. Rien que ses yeux, son cœur, face à face avec la nature. Huberti est de ceux dont l'élan d'amour vers la nature eût créé la peinture si elle n'existait.

Il n'y a dans de telles œuvres rien d'abandonné à la largeur de la brosse ; pas une surface, grande comme une tête d'épingle, qui ne résume une étude, le profond travail d'un œil scrutateur et amoureux.

Je le répète : c'est ici un amoureux de la nature, une libre esthétique, qui ne s'est pas tracé le devoir d'attester des principes, de proclamer une foi, de faire du zèle et du bruit, de l'intransigeance, de l'opposition. Huberti ne connut, sans doute, que lui et la nature. Sa personnalité ne fut pas de vouloir nous laisser le souvenir d'une vision extravagante et d'une rétine exacerbée ; il peignit ce que l'on pourrait appeler des visages de la terre et leur donna le ciel pour âme. Il sut faire cela. Il n'est pas de voyageur, de pérégrin amoureux des routes, des prés, des simples terres, qui ne se sente ému devant ces paysages : morceau de planète avec un pan de ciel.

Roussel. — Rodin. — Smeers. — Salle Giroux.

K.-X. Roussel, un artiste français. Des scènes mythologiques, des cortèges de bacchantes et de faunes; des bains, sans doute, de naïades, en des ruisseaux près d'arbustes fleuris; des danses



SMEERS.

de voiles sur des ciels jaune soufre; Bacchus, aviné, sur son âne; aussi quelques scènes champêtres dont les acteurs ont l'air d'être de simples mortels, à en juger par leurs peaux pâles qui n'ont rien du rayonnement plus ardent que l'on prête aux

dieux. Beaucoup de sérénité dans les paysages ; du paganisme dans l'expression insouciant des figures ; de la joie douce et exubérante dans les personnages, tous sensuels, tous heureux. Témoin ce faune qui frappe les cymbales, en dansant dans la campagne brillante, au milieu de ses petits, les chèvre-pieds. Des ciels fondants et sur les corps des lumières juteuses et fruitées, tel le *Cortège de Bacchus*. C'est un beau coup d'ailes dans l'irréel, loin des téléphones, des grands express, des cheminées d'usine.

Mais... ah ! oui, il y en a, des mais !!! Les mais sont les continues restrictions que je fais sur l'interprétation moderne des formes. Je sais des personnes de goûts raffinés qui, pour s'intéresser aux tableaux de Roussel, les transforment spirituellement en devinettes ! Cherchez la tête du Silène ? Cherchez si ce chèvre-pieds montre son devant ou son derrière ? La *Chute de Phaëton* près du rivage ? Sans le catalogue, on devinerait une comète ou un aéroplane ! etc. Ce ne sont souvent que des rudiments, auxquels manquent même cette justesse avec laquelle une ligne peut, à la rigueur, suffire à dessiner un membre. Mais nous n'en sommes pas avec Roussel à cette science du dessin !

Les plans, non plus ne sont pas toujours en place. Il arrive qu'un nuage vienne plus en avant que les verdure d'un taillis (*Satyres*), etc...

Certes l'artiste, à mes critiques, haussera les épaules ; il dira :
— La couleur, l'émotion !

Pour Rodin, représenté par une vingtaine de croquis, il nous serait difficile de parler du maître d'après ces croquis lavés d'une teinte — sanie — à l'aquarelle. Ce sont des recherches de mouvement exprimés par des lignes sommaires au delà de toute expression, et il est certainement utile que tout cela soit calligraphiquement signé Rodin... Les sujets en sont généralement fort suggestifs, telle la *Lutte de l'ange d'Israël*, où l'on remarque une façon de lutter plutôt singulière...

Rik Wouters expose des bronzes et des plâtres, Smeers des dunes et mers lumineuses, Wagemans une petite danseuse, Bastien quelque *Oued marocain*, brillant et chaud, et Swyncop, un tableau *Poupées*.

Clesse, Revelard, Rigaux, M^{lle} Berna. — *Salle Studio*.

Un ensemble de cinquante tableaux des artistes que plus haut nous nommons ne nous a montré rien d'impressionnant. Peut-

être Louis Rigaux a-t-il un grain de tempérament... La couleur est assez personnelle. Pour les autres, c'est affaire entre eux et le marchand de toiles et couleurs.

Van Damme-Sylva. — Cercle artistique de Bruxelles.

Il m'est assez difficile d'apprécier les œuvres de Van Damme-Sylva. Il est bon animalier : mais il y a un compromis, entre le peintre et la nature, compromis qui compromet tout. Il est de ceux qui ont l'air de ne pas trouver la nature assez parfaite, changent, dénaturent, exagèrent certains effets. C'est toujours au préjudice de l'unité. Ce n'est plus un morceau, un aspect de la nature : c'est un *tableau*.

Comprenez-vous tout ce que ce mot a d'horrible ? C'est le cherché, le voulu.

On force telle ligne de verdure parce qu'elle n'est pas assez verte ; on accentue telle pointe de jaune parce qu'elle n'est pas assez jaune pour l'*effet*. Il n'est plus question là-dedans de l'étude approfondie de la nature, de scruter le mystère d'une surface ou d'une teinte. On résout par l'*effet* ; on tranche par l'*effet*. La nature n'est pas la maîtresse, elle n'est qu'un motif. On doit reconnaître, cependant, à Van Damme-Sylvæ un sentiment de modération dans la poursuite de l'effet, un certain goût à ne pas exagérer. Mais l'effet est en relief tout de même et c'est déjà trop pour constituer une peinture sans reproche.

Il semble que le genre affiche ait influencé tout l'art moderne.

L'idéal paraît être le tableau qui accroche l'œil du passant.

Le Cercle d'Art de Cureghem-Anderlecht. — VI^e Salon.

Pourquoi une exposition d'art à Cureghem ? Avec ouverture ministérielle ? Dans des locaux scolaires, sous la présidence de M. Moreau, bourgmestre ? Il nous paraît que cette multiplication infinie de tableaux, d'un bout à l'autre de Bruxelles et jusqu'au lointain des faubourgs, ne saurait être profitable qu'aux marchands de toiles et aux encadreurs. A ce titre, évidemment, la commune fait bien d'encourager ; tous les administrés sont ses enfants.

Une exposition d'art demande un certain prestige qu'elle ne saurait trouver dans des locaux d'école, malgré la bonne volonté des horticulteurs, avec palmiers, espedistras, ocubas et lauriers.

Il n'est pas bon qu'une exposition se fasse trop facilement.

Aussi, l'on trouve à cette exposition, abondante en numéros (96, y compris de la sculpture), bien peu de chose.

Les grands paysages mélancoliques de Loncin, dont la manière et la mise en page font penser quelque peu à De Haspe, *Bruyère en fleurs*, les *Bruyères*. Le paysage a de la grandeur, le métier a de la conscience ; il y a là un sentiment recueilli, une recherche sincère de la nature.

Czikann (qui n'est pas local) a, lui aussi, le sentiment de la nature et la mise en page heureuse, avec de la finesse dans le coloris, *Soleil d'automne*, et parfois de la robustesse de brosse, dans *La lisière* sous les nuages, et le *Coucher de soleil*.

Nous ne parlerons de Gosselin et de ses singulières visions, extraordinairement rudimentaires, que pour signaler qu'il y a peut-être en cet artiste un tempérament, témoin son *Clair de lune*, fort juste et fort impressionnant. Mais les autres toiles de Gosselin...

Les fleurs et fruits de Hubert ont de la grâce et de la forme. Je voudrais les revoir dans un local moins gris et moins triste.

Une pochade de Colin, des nues crémeuses sur un ciel turquoise, assez bien enlevé, au-dessus d'un panorama clair de ville, c'est ardent et léger.

De Smets, un bon fusain, la *Sieste du vieux*, bien que ce « vieux » auprès du poêle, ait l'air plutôt d'un jeune vaurien fatigué après quelque mauvais coup. Mais cela n'est rien, le titre changé, il reste un bon fusain.

Autres exposants : De Keermaeckers, Fisch, Monteyne, Peereboom, S'Jonghers, Van Eelst, Vanden Eynde, Van der Gheinst, Vandesande, Vogelaer.

Valentinelli. — *Galerie d'art.*

Le peintre italien Giovanni Valentinelli ne nous paraît pas avoir progressé depuis l'an dernier. Il expose de nombreuses vues de Venise, dont la majorité ne sont guère plus que des ébauches, colorées de lumières prestigieuses, des bleus et des ors ruiselants. Mais les substances sont là-dessous si maigres ! Et, vraiment, ce n'est pas assez pour signifier du feuillage, par exemple, que de barbouiller d'un ton vert une muraille. Il faudrait se donner un peu de mal et aller plus à fond, Monsieur.

Gaudy. — *Salle Studio.*

Gaudy se présente sous de multiples aspects : huile, pastels, aquarelles-gouaches, crayons et eaux-fortes. Ses crayons nous

paraissent supérieurs. Il n'est, peut-être, pas l'homme qui doit faire de la couleur. Cependant, le portrait du général C... est fort bien. Gaudy a de la finesse d'œil et de la pénétration : il est capable de discerner si oui ou non son exécution ressemble au modèle. Gaudy a, de plus, du goût ; avec du discernement et du goût, l'on va déjà loin.

Mais c'est, à notre avis, dans le dessin que les qualités de Gaudy se montrent le mieux. Le dessin a quelque chose de naturellement fin qui se prête aux conceptions détaillées d'un esprit délié et imaginaire.

Le *Bonnet de dentelle* est une fort jolie chose, légère et élégante ; *Lady*, *Timidité*, *Fierté*, plaisent par la recherche distinguée. *L'Enigme* a bien du charme aussi, pour les mêmes motifs. Ces ouvrages délicats nous confirment dans l'opinion que moins il emploie de couleurs, plus l'artiste est dans son naturel. Son goût semble se perdre quand il aborde les couleurs franches. Et il lui faut les harmonies (*Mon jardin*), plutôt que les oppositions (*Modèles au repos*).

Je suis loin de trouver la même valeur d'art à ses pastels et à ses huiles. L'artiste nous y donne l'impression d'être aux prises avec une matière insuffisamment nerveuse pour sa fine perception.

Cependant, un joli portrait de jeune femme par Gaudy aura toujours beaucoup de séduction par le dessin, le goût et la fraîcheur. Tel celui intitulé *L'Attente* — au balcon fleuri près du jet d'eau qui pleure.

De Buck. — Galerie d'art.

De Buck semble être de l'Ecole violente et robuste de Courtens et de Hens. Il a, du premier, les grandes masses dans les arbres, les terrains solides et fuyants, plaqués de soleil ; il a, du second, les nuages massifs du zénith, les tons mauves des horizons et surtout un certain vert émeraude qui domine dans les ciels.

Malheureusement, De Buck force les effets naturels. C'est un très beau peintre tout de même ! Oserais-je dire qu'il truque la nature ? On sent un artiste très pris par le paysage qu'il se propose de fixer sur la toile ; mais il n'a l'admiration ni humble, ni agenouillée. C'est tout de suite le conquérant, ardent et savant en stratégie picturale, et qui va mener cela rondement, enlever le pays !

De Buck a la vision grande et austère ; sa mise en page d'un



GAUDY.

paysage est presque toujours impressionnante ; il a le sens des vastes spectacles que combinent sans cesse la terre et le ciel. Son œil est passionné pour la magie des ciels, de la campagne et des arbres.

Certes, il sait peindre.

Mais trop vite, il monte à l'assaut.

Je lui voudrais un peu moins d'orgueil.

Quelques peintres de la figure. — Cercle artistique.

Bruxelles.

Heureux ceux qui sont nés à une époque où l'on cherchait à bien peindre, sans s'occuper de théories d'art ! Heureux ceux qui ont compris qu'il faut construire une figure sur la toile aussi solidement que l'on construit un mur sur un terrain. Combien, aujourd'hui, au lieu d'élever un mur, pour œuvre, n'élèvent que des théories ! Chacun est plus préoccupé de son voisin que de la nature. C'est un mal qui, lui aussi, conduit à la théorie. C'est le principe de néant dans lequel se perdent la plupart des productions de nos artistes.

Heureux pour leur gloire ceux qui sont nés dans la solitude des temps difficiles ! Leur maître fut la nature et ils ont employé toutes les ressources de leur génie à forcer l'attention par des qualités solides. Ainsi Louis Dubois, Ed. Agneessens, Ch. Degroux, Dewinne, Eug. Smits, Alfred Stévens, Portaels, tant décrié par les écoles actuelles et qui, sans négliger la forme, connut ce que c'est qu'une belle couleur, voyez la *Dame à l'éventail vert*, appartenant au *Cercle artistique*.

À côté de ces maîtres, nous mettrons, d'un style moins austère, Alf. Cluysenaer, avec la *Femme en noir*, et Pantazis.

Nous arrivons, de proche en proche, à Mellery, avec un portrait d'homme inachevé, mais d'un admirable modelé, bien qu'il y ait là une certaine main inacceptable ; Constantin Meunier, de grand caractère et qui a toujours pris soin, lui aussi, de mettre vraiment un corps humain dans les costumes ; Evenepoel l'a fait aussi.

J'allais me lancer dans un éloge de Khnopff. *En écoutant du Schumann* — toile qui est certainement une œuvre de belle harmonie et d'émotion, lorsque passa un de ces « infâmes » bourgeois et il dit à sa compagne, en regardant l'œuvre : « Que cela est affecté ! Et là, à gauche, la main de la personne qui joue du piano : une jeune fille qui a des mains en bois. » Je vérifie : l'infâme bourgeois n'a pas tort ! La main... ! Il faut que je rentre

mon éloge, ou bien que je dise au bourgeois que ce n'est pas là qu'il doit regarder, qu'il y a l'émotion? Il m'écouterait sans répondre avec la pensée intime qu'un tableau se regarde où l'on veut et ne se discute pas.

Je file un moment mon bourgeois avec curiosité. Il s'arrête aux portraits de Wollès, y admire le portrait de *Janson*; le voilà qui s'arrête au tableau de Léon Frédéric, la *Pensée qui s'éveille*, incontestablement l'une des œuvres parfaites du salon; il a des mots élogieux pour de la Hoese, pour le *Lansquenet blessé*, d'Eug. Smits. Il va bien mon bourgeois!

Mais je continue seul. La *Robe bleue*, de Pinot, ne manque pas de vie. Mais dans ses portraits de fillette, combien Camille Lambert a plus de vie encore! Quel naturel, quel charme, quelle spontanéité, quelle finesse nerveuse dans le mouvement. Ce sont là de petits corps vraiment frémissants, des immobilités pleines de nerfs! Thomas a de délicieuses couleurs qui, à en croire ses confrères, devraient lui faire pardonner les négligences de formes, les absences de corps sous les robes, parfois. *Beauté du diable*, la femme est fort belle aux seins et aux épaules, mais le visage est poché et le ventre est larvaire! Quel dommage que Thomas soit si vite satisfait. Quel artiste chaud et riche il fera de lui, le jour où il saura se critiquer et se vouloir parfait.

Le nu de Swyncop est bien baudruche. La solidité d'Oleffe fait plaisir, c'est construit, c'est vivant! Laudy a du style et de la pénétration. Montald! Ici encore, il n'y a personne dans la robe. Du panneau de Fabry, — la poésie lyrique, — nous avons jadis trop longuement parlé pour y revenir. De La Laing? Un nu, mais ce n'est pas un épiderme. Jean Delville, de fins dessins qui sont d'élégantes leçons et une grande toile, les *Trésors de Satan*; Wagemans: je ne puis me faire à cette peinture où les lumières sont maçonnées sur les nus! Je me recule de 10 mètres, toujours des croûtes de lumière sur le ventre, les cuisses! A 15 mètres la peinture a disparu avant les croûtes! De Willy Schlobach, le précieux artiste, un portrait: la *Polonaise*. Pourquoi est-elle verte? Claus, une jolie frimousse de gamin au soleil parmi les blés; c'est plein de délicatesse et c'est un beau tour de force, sans doute, d'avoir su construire une figure avec un procédé luministe. C'est ardent!

Alfred Delaunois, toujours magistral et grave; Smeers, improvisé; Ensor, des portraits simples; Paerels, l'étrange antithèse du lumineux par le sale, et du sale par le lumineux.

Les dessins de De Rudder sont gracieux, intéressants, et parfois même parfaits. Van Strydonck demande un recul que je n'ai pu obtenir dans la salle où on l'a placé. Tons très fins, harmonie, mais les formes... Jolies têtes d'enfants de Herman Richir à la sanguine ; Courtens, très cuisiné ; Jacques, beaucoup d'honnêteté.

Le Comité artiste du cercle a bien fait d'organiser cette manifestation *triée* des peintres belges de la figure humaine. Après tout ce qu'on présente de toiles médiocres et mauvaise d'un bout à l'autre de l'année, le public est enclin à oublier combien nous avons en Belgique d'excellentes œuvres et d'excellents peintres ! Mais on a choisi non pas sur le contingent annuel, mais sur l'ensemble de plusieurs années. Alors, la moisson est glorieuse.

Franz Van den Hove. — *Galerie d'Art.*

Van den Hove est resté fidèle à la manière de peindre d'il y a trente ans. Il ne faut, certes, pas l'en blâmer ! S'il est vrai que l'art se modifie et évolue, l'on ne saurait affirmer, par les exemples actuels, que cette évolution soit toujours un progrès. « Modes esthétiques, aussi folles que les modes féminines », dit spirituellement Théo Hannon.

Van den Hove a gardé le culte de son maître Van Moer. Essentiellement peintre de ville, il nous montre une série de coins pittoresques de Cordoue, Séville, Venise, Naples, et même de Bruxelles, dont il peignit à peu près toutes les anciennes et riches façades des maisons de la Grand'Place. Il observa toujours la plus scrupuleuse fidélité et sut faire de ses toiles, estime-t-on, des documents émus.

Il fut de cette école dont les apôtres pensaient, comme le grand Louis Dubois que, dans un tableau, le dessin doit se donner « au dessus du marché ». Van den Hove peignit les coins de ville comme Verboeckhoven peignit les moutons. La brosse ne laisse rien au hasard. Le métier est précis, la forme délimitée, l'observation méticuleuse ; il en résulte un langage clair.

Van den Hove est bien placé, à Diest, la petite ville où il a sa retraite, — et le somptueux atelier qu'il a portraituré parmi ses œuvres, — pour continuer son absorbant labeur sans que les cris de la grand'ville lui tournent la tête.

RAY NYST.



FRANZ VAN DEN HOVE.

NOTES

A l'Association des Écrivains belges.

Les membres de l'Association des Écrivains belges se sont réunis le vendredi 26 avril en assemblée générale statutaire, dans les locaux du Cercle artistique et littéraire. Ils ont entendu la lecture du rapport du comité sur l'action de la société pendant les dix premières années de son existence. Fondée en 1902, l'Association des Écrivains belges n'a pas perdu son temps. Elle a publié quinze anthologies d'œuvres d'auteurs belges et plusieurs autres sont sous presse. Elle est sur le point d'obtenir que ces anthologies soient adoptées par le ministère de l'instruction publique de France pour être données en prix aux élèves des écoles françaises comme elles le sont déjà en Belgique. D'autre part, en dix ans, l'Association a publié 80 ouvrages pour une somme totale de 23,312 fr. 15. Cette somme a été presque entièrement couverte par la vente des livres et par les souscriptions. La société s'est affilié des membres d'honneur qui s'engagent à acquérir tous les ouvrages qu'elle publie. Elle s'est assuré un nombre sans cesse croissant de libraires dépositaires (soixante pour toute la Belgique) et a pris part à la récente fondation d'une librairie belge à Paris. Elle a mené, en faveur de nos lettres, une active propagande auprès des pouvoirs publics et a obtenu du gouvernement et des grandes communes du pays d'importants subsides ou souscriptions à ses ouvrages. C'est à la suite de ses efforts que le Ministre des sciences et des arts a constitué une commission chargée de rechercher les moyens d'encourager la littérature dramatique dans notre pays. D'accord avec les écrivains flamands, elle a demandé la réforme des prix quinquennaux et triennaux de littérature. Elle a également fait des démarches — qui sont en bonne voie — pour obtenir la personnification civile.

Ce rapport, lu par le secrétaire général au nom du comité, a été très applaudi et le comité actuellement en fonction a été réélu par acclamation.

L'assemblée a décidé de lui adjoindre trois membres nouveaux et voici quelle est désormais sa composition :

MM. Octave Maus, président ; Georges Rency, secrétaire général ; José Perrée, secrétaire adjoint ; Paul André, Maurice des Ombiaux, Louis Dumont-Wilden, Iwan Gilkin, Sander Pierron, Léopold Rosy, Robert Sand, Hubert Stiernet et Gustave Van Zype.

L'assemblée a décidé enfin de fêter le X^e anniversaire de la société dans une séance littéraire qui aura lieu à Bruxelles en octobre prochain et dont le programme sera communiqué ultérieurement.

Le bilan de la société se solde par un boni de 1,819 fr. 80.

MEMENTO DES SALONS

☛ SOCIÉTÉ NATIONALE DES AQUARELLISTES ET PASTELLISTES, au Musée moderne, XIII^e salon, ouvert à Bruxelles jusqu'au 13 mai. Contingent d'œuvres d'artistes français.

☛ M. RAOUL HYNCKES, le très jeune artiste dont nous avons signalé récemment la belle exposition de paysages, vient d'avoir une toile reçue à la Société Nationale des Beaux Arts de Paris.

☛ L'EXPOSITION DE MINIATURES, avenue des Arts, 34, à Bruxelles, est prolongée jusqu'au 1^{er} juin. Entrée gratuite pour les membres de la Fédération professionnelle des Beaux-Arts, sur présentation de leur carte de membre avec photographie.

M. Paul Lambotte, directeur au Ministère des sciences et des arts, a donné, le 15 avril, dans cet artistique milieu, une conférence sur la miniature-portrait qui a eu le plus vif succès.

☛ LE SALON DE PRINTEMPS et son annexe, l'Exposition internationale d'art religieux, s'ouvrira à Bruxelles le 6 mai.

☛ EXPOSITION STEINLEN, au Cercle artistique de Bruxelles, annoncée pour le 31 octobre.

☛ M. LUCIEN FRANK a eu tous les succès pour son exposition de la Salle Boute. L'admirable pastelliste et aquarelliste a été honoré de la visite de la Comtesse de Flandre, de MM. Verlant, Lambotte, Max, etc. ; de plus, le nombre des œuvres que se sont disputées les amateurs est trop considérable pour que nous puissions les énumérer par les titres ! Plus de 32 !

☛ L'Etat vient d'acquérir les tableaux : *Le temple de Neptune à Poestum*, de M. Henri Ottevaere, et *Le Moissonneur*, de M. F. Baes.

☛ Le peintre portraitiste S. DETILLEUX ouvrira en mai une importante exposition de ses œuvres au Cercle artistique de Bruxelles.

L'Essor, de Huy, rappelle, à propos du succès que vient d'obtenir à Liège l'exposition ISIDORE MEYERS, de Bruxelles, que ce vétéran du paysage, « émule de Jacques Roossels, pro-

fesseur de Franz Courtens, qu'Isidore Meyers est un peintre de la grande époque qui vit s'accomplir la rénovation du paysage. Son exposition évoque les luttes, les sarcasmes, le dédain qu'eurent à subir ces novateurs d'alors, parmi lesquels, indépendamment du héros de la présente manifestation, Huberti, Boulenger, Baron, Coosemans, Asselberg, Roossels et Tschanner peuvent être considérés comme des chefs de file ».

Il est assez intéressant de rapprocher cette juste appréciation de celle d'un autre critique, apparemment né d'hier, et qui s'exprime ainsi au sujet d'Isidore Meyers : « Un vétéran de la peinture, dont les paysages de tout repos nous rappellent une époque moins inquiète et moins fiévreuse que la nôtre. »

☛ A retenir cette troublante déclaration du peintre Marinetti, chef des FUTURISTES :

« Le jour viendra où le tableau ne suffira plus. Son immobilité apparaîtra comme un anachronisme parmi le mouvement vertigineux de la vie. L'œil de l'homme percevra la couleur comme un sentiment. Les couleurs, en se multipliant, n'auront absolument pas besoin de formes pour être perçues et comprises.

» Nous nous passerons de toiles. Nous offrirons alors au monde de géantes peintures éphémères, formées par des falots brassillants, des réflecteurs électriques et des gaz polychromes, qui, en harmonisant leurs gerbes, leurs spirales et leurs réseaux sur l'arc de l'horizon, rempliront d'enthousiasme l'âme complexe des foules futures. »

☛ L'OUVERTURE DU SALON DES BEAUX-ARTS DE LIÈGE aura lieu le samedi 4 mai, à 2 heures. Elle sera honorée de la présence du Ministre des sciences et des arts. Fermeture le 30 juin.

☛ M. ROMAIN STEPPE, mariniste, a exposé en avril une cinquantaine de ses dernières œuvres, Salle Forst, à Anvers.

MEMENTO DES SALONS

☛ M. A. VAN BEURDEN a exposé récemment à la Salle Arti, à Anvers, une série très discutée de ses nouvelles œuvres.

☛ Le bel aquarelliste anglais M. CH. BARTLETT, dont nous avons jadis publié un croquis champêtre, a exposé à la Salle Taets, à Gand, des œuvres rapportées de Bretagne et de Hollande et qui ont eu le plus franc succès.

☛ MM. VERLOT, MATTHYS et VEROUSTRÆTE ont exposé récemment au Cercle artistique et littéraire de Gand.

☛ CERCLE DES BEAUX-ARTS, de Liège. Ont exposé : MM^{mes} Dumonceaux et Pirenne-Keppen, ainsi que MM. Colen et Rasquin.

☛ Une exposition d'œuvres de M. G. DOUDELET a eu lieu en mars, au Kunstkring, à Rotterdam.

☛ MM. Emile Baes, Van Holder, Le-maitre, ont exposé à Liège, à la Bibliothèque centrale.

☛ Dans la Salle des fêtes du *Journal de Liège*, M. Sterpin a exposé une intéressante série de paysages de la Wallonie.

☛ Le Comité central des AMIS de L'ART WALLON, sous la présidence de M Jules Des-trée, a décidé qu'un Congrès aurait lieu dans le courant du mois d'octobre. Douze vœux figurent au programme.

☛ EXPOSITIONS D'ATELIERS. — La critique croit nécessaire d'attirer l'attention des artistes qui exposent collectivement dans un atelier privé. Un cas de conscience se présente pour la critique, et le voici. Prenons un exemple récent : MM. Van Montfort, Van de Leene et Curt Siegel ont exposé tous trois ensemble dans l'atelier de ce dernier.

Le critique de *La Belgique artistique et littéraire* regrette de n'avoir pas, jusqu'ici, eu l'occasion d'être fort agréable au sculpteur Siegel.

Au contraire. Il estime que dans ce cas il serait fort déplacé de sa part de se présenter à l'atelier de M. Siegel, — qui d'ailleurs ne lui a pas envoyé d'invitation. Alors, que doit faire le critique pour les deux autres artistes dans un cas de ce genre ? Il est forcément réduit à l'assaut de la place, ou bien au silence ? C'est ce dernier parti qu'il a cru devoir prendre par courtoisie. Mais le cas était intéressant à faire remarquer pour des circonstances analogues où, dans l'avenir, on imputerait ce silence à la négligence ou à la partialité.

☛ SALON TRIENNAL DE LIÈGE. — Le Salon triennal des Beaux-Arts de Liège s'ouvrira le samedi 4 mai, à 2 heures, au Palais des Fêtes, parc de la Boverie.

Par le nombre et le choix des œuvres exposées, ce salon est appelé à une grande importance. Presque tous les artistes belges en renom, peintres, sculpteurs et graveurs, s'y trouvent représentés. Parmi les étrangers, citons les Français : Auburtin, Cottet Duhem, Guillaumin, Roll, Reboussin, Signac, Sureda et Valmon ; les Anglais : Austen, Brown, East, Melton Fisher et Miss Norah Gray ; les Allemands : Neuenborn et von Bulow ; les Espagnols : Zarraga et de Zubiaurre ; les Russes : Pokitonov et Tkatchenko ; le Suisse Morerod. Il y aura également des groupements de cercles d'art, tels les peintres graveurs français, le Senefelder Club de Londres, la Société des artistes de Mannheim.

Indépendamment des concerts de symphonie du dimanche, tous les vendredis des séances musicales ou littéraires rehausseront l'attrait du Salon. Nous trouvons inscrits au programme de ces manifestations d'art les noms de MM. J. Destrée et Arsène Alexandre, critiques d'art, de Mlle Blanche Selva, pianiste, de Mlle Heldy, cantatrice, de M. Max d'Olonne, compositeur.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

LOUIS LUNET : *Œuvres de Mirabeau* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Il s'agit évidemment ici des écrits politiques de Mirabeau, car ses ouvrages érotiques ne pourraient, sans scandale, être publiés dans cette grave collection qui s'intitule *L'élite de la Révolution* et dont les collaborateurs ont pris pour tâche de réchauffer l'enthousiasme public pour les hommes de 89.

* * *

EDMOND DESCHAUMES : *Un Monsieur vient de trouver le secret...* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Quel secret? Celui de faire repousser les cheveux! Voilà la seule invraisemblance à relever dans ce roman, mais il faut reconnaître qu'elle est de taille, n'est-ce pas, chauves, mes amis? Pour le reste, il s'agit des amours d'une milliardaire yankee et du baron Roger Legril de Saint-Lorand, lequel trouve, dans l'exploitation du fameux secret, les millions nécessaires pour épouser Mistress Lilian Stawett.

Il y a des choses très profondes et très justes dans ce récit, à la fois humoristique et délicatement sentimental, qui, ajoutons-le, peut être lu par tout le monde.

Chez Ollendorff :

TRISTAN BERNARD : *Mathilde et ses mitaines* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — La vogue, pour le moment, est aux romans policiers et voici que les auteurs gais eux-mêmes entreprennent de sacrifier au genre aimé du public. En leur compagnie, au moins, on a cet avantage supplé-

mentaire de s'amuser et c'est le sourire aux lèvres qu'on assiste aux interrogatoires, aux recherches, qu'on suit leurs filatures compliquées et pleines d'imprévu. Lisez donc *Mathilde et ses mitaines*; M. Tristan Bernard a conté l'aventure d'un ménage policier — le mari par profession, la femme par tempérament — avec énormément d'humour et d'entrain. On s'y attendait.

* * *

MARGUERITE BURNAT-PROVINS : *La fenêtre ouverte sur la vallée* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Recueil de poèmes en prose d'inspirations diverses dont le ton mélancolique et désabusé contraste singulièrement avec le *Livre pour toi* et le *Cantique d'été*, deux œuvres d'exaltation amoureuse dans lesquelles l'auteur chanta l' Aimé avec toute la fougue d'une passion déchaînée. Quant à la forme, elle est, comme toujours, impeccable.

* * *

GUY DE MAUPASSANT : *Misti* (Un vol. in-12, à 3 fr. 50, illustré). — Un nouveau lot de nouvelles, gaies, tristes, dramatiques, de ces petits contes comme ce pauvre Guy de Maupassant en a tant fait. Ce recueil forme le trentième et dernier volume de la collection spéciale que la maison Ollendorff a eu raison de consacrer à l'auteur de *Bel-Ami*.

* * *

J. PAUL-BONCOUR : *Art et démocratie* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Sans discuter la légitimité du budget des Beaux-Arts, cette étude,

que des incidents récents rendent particulièrement intéressante, se borne à vérifier l'emploi des fonds mis à la disposition du gouvernement français et à déterminer les réformes qui permettraient une meilleure utilisation des services alimentés par ce budget.

* * *

LEO CLARETIE : *Histoire de la littérature française*, t. V (Un vol. in-8°, à 7 fr. 50). — C'est évidemment un considérable ouvrage qu'il faudrait étudier longuement dans son ensemble. N'ayant ici à en signaler que le tome V récemment paru, nous nous bornerons à dire qu'il contient une revue très complète, impartiale et fort méthodiquement présentée des écrivains et des œuvres que les dix premières années de notre siècle peuvent revendiquer pour leur lustre littéraire.

M. Leo Claretie mène ainsi à bien une *Histoire* dont les curieux de documentation et de critique consciencieuse tireront le meilleur profit.

* * *

Au Mercure de France :

GEORGES POLTI : *Les trente six situations dramatiques* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — « Gozzi soutenait qu'il ne peut y avoir que 36 situations tragiques. Schiller s'est donné beaucoup de peine pour en trouver davantage ; mais il n'en trouva pas même autant que Gozzi »... raconte Gœthe quelque part. M. Georges Polti s'y est mis à son tour et il est tombé juste. Résultat d'autant plus méritoire que Gozzi, pas plus que Schiller, n'avait publié le résultat de ses calculs. Plus généreux, M. Polti énumère les 36 situations, avec leurs subdivisions et sous-subdivisions ; il cite, en outre, 1,200 exemples à l'appui de sa manière de voir. Et tout cela est des plus ingénieux.

—

Chez Plon-Nourrit et Cie :

M^{me} PIERRE DE BOUCHAUD : *L'impossible avenue* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — La belle et hau-

taine Gabrielle d'Eurté a épousé Cyrille Mathéan, ingénieur brillant, mais pas homme du monde du tout. Bien qu'ils s'aiment, un malentendu né de la différence de leurs origines les sépare. Tous deux souffrent beaucoup, mais Gabrielle, qui peut mettre fin à ce malentendu, a trop d'orgueil pour dire les mots qu'il faudrait. Lorsqu'elle se décide à parler, l'émotion tue Cyrille.

Ce dénouement tragique charge d'un meurtre bien inutile, à mon sens, la conscience de l'auteur, mais il agréera peut-être au public féminin pour lequel ce livre est écrit.

* * *

ANDRÉ LICHTENBERGER : *Petite Madame* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Consacrer 300 pages à l'histoire d'une lune de miel sans tomber dans de lassantes redites ou dans les fadaïses chères aux romanciers pour journaux de modes, est chose difficile autant que périlleuse. M. André Lichtenberger a mis tout son talent à éviter l'un et l'autre écueil et il y a pleinement réussi. Son récit, où il n'y a que tendresses, baisers, caresses, coupés de menus émois d'amoureux, est vif, animé, et l'attention ne faiblit pas un instant. Un beau livre donc, que tout le monde lira avec intérêt et plaisir.

—

Chez Laffite et Cie :

JEAN BERTHEROY : *Le frisson sacré* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Pour avoir vu son beau-père, sculpteur de génie, mourir de misère, le professeur Nortillet a pris l'Art en sainte horreur et, malgré ses principes individualistes, il met tout en œuvre pour donner à ses enfants des professions offrant plus de sécurité matérielle. Son système de leur laisser ignorer l'Art ne lui réussit guère avec sa fille Hélène, qui est prise du frisson sacré. La fièvre du Beau la tient au point qu'elle refuse sa main à l'homme qu'elle aime de tout son cœur, de crainte que cet amour n'entrave sa vocation.

Un beau livre de plus à l'actif de M^{me} Jean Bertheroy qui, amoureuse aussi des belles for-

mes et des belles choses, en parle encore une fois avec sa maîtrise coutumière.

A la librairie Nelson :

VICTOR HUGO : *La légende des siècles* (4 vol. in-12 reliés, à 1 fr. 25). — C'est la suite de l'édition si intéressante, que j'ai eu l'occasion de signaler déjà avec grand éloge, des œuvres complètes de Victor Hugo en une cinquantaine de coquets et si lisibles petits livres de la maison Nelson. Rarement fut réalisée une publication aussi réussie à tous points de vue.

En quatre tomes de cette élégante collection sont réunis les admirables poèmes de la *Légende des siècles*. A relire ces pages frémisantes et grandioses, on se convainc une fois de plus que le génie épique français n'a rien produit de plus noble et fervent depuis la *Chanson de Roland*.

* * *

Cte ALB. VANDAL : *L'avènement de Bonaparte* (2 vol. in-12 reliés, à 1 fr. 25). — Dans le même format gracieux et commode, voici le considérable ouvrage que le célèbre historien trop tôt disparu consacre aux événements au cours desquels Napoléon joue pour la première fois un rôle, paraît en maître sur la scène du monde.

Comme le dit lord Roseberry dans la très intéressante préface qu'il a écrite à la demande de l'académicien, à qui l'on venait d'offrir de faire entrer son œuvre dans la collection Nelson. « M. Vandal prend Bonaparte au moment où il ne fait qu'aspirer au pouvoir absolu ; il le quitte en possession de ce pouvoir ».

Le lecteur, en somme, est conduit à travers une suite de scènes émouvantes et grandioses par un esprit aussi séduisant que pénétrant.

Chez Calmann-Lévy :

J. DELORME-JULES SIMON : *Plutôt souffrir...* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Aux amateurs d'émotions fortes, je recommande ce beau livre. Dans sa forme d'une rare perfection, c'est un long poème de la douleur. Peut-être en court-il même, à ce point de vue, le reproche

— quelle œuvre en est exempte ? — de ne pas ménager assez d'éclaircies, de haltes reposantes dans le sombre calvaire que gravissent les héros. Dans les instants, bien courts, où la vie semble leur sourire, on sent la souffrance, souffrance physique et torture morale, rôder autour d'eux, prête à les étreindre à nouveau, prête à les terrasser. D'un bout à l'autre des 300 pages les nerfs du lecteur sont maintenus dans un état de haute tension et il faut, malgré tout, admirer l'adresse de l'auteur à soutenir et à faire progresser le pathétique jusqu'au soupir de satisfaction que pousseront les plus blasés en voyant le bonheur échoir en partage définitif au docteur Chenove et à Denise Lormond.

Chez E. Sansot et Cie :

ALPHONSE SÉCHÉ : *Les accents de la satire dans la poésie contemporaine* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ce titre me dispense, je crois, d'en dire plus long sur le sujet traité par M. Alphonse Séché dans cette étude très documentée et particulièrement intéressante.

L'auteur, qui est le critique avisé et le patient chercheur que l'on sait, n'a pas tant voulu faire un historique du genre spirituel et mordant illustré par bien des maîtres, que chercher à montrer la nature de la satire, son essence, ses caractères et sa portée.

* * *

JEAN LORRAIN : *La nostalgie de la beauté* (Un vol. in-12, à 1 franc) — A un amour très profond des choses belles, des choses antiques, Jean Lorrain joignait une haine féroce des laideurs contemporaines qui choquaient singulièrement son âme de poète. C'est surtout ce dernier sentiment qui prime dans les pensées et maximes réunies en ce petit livre par M. Jean Bouscatel à l'intention de la *Collection des glanes françaises*.

* * *

PIERRE NORMAND : *L'Annonciation* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Par leur exaltation, par la perfection de leur forme, par la richesse des images, les brèves notations en prose qui com-

posent cet ouvrage sont de véritables poèmes, dans lesquels l'auteur, parfaissant l'œuvre commencée par le Bouddha, par Jésus, par Mahomet et par Confucius, annonce que, cette fois, les temps sont révolus et que commence le règne de la terre, le règne de l'homme et de la femme. L'Humanité est à son apogée, elle est désormais maîtresse de la Vie, etc., etc.... Poète, va!

* * *

YNIOLD-RENÉ BERTRAND : *La môme Cauchy* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — « L'anarchie du cœur fait toujours suite à l'anarchie de la pensée. » Pour développer cette thèse fort juste en soi, M. Y.-R. Bertrand a écrit, et fort bien écrit, un livre étrange, l'histoire attachante et douloureuse de la môme Cauchy, jeune Russe étudiante en Sorbonne, aussi ferrée sur les x que désordonnée en matière sentimentale. Son idéologie la jette aux bras d'un vulgaire marlou des fortifs. Cet aimable jeune homme, lorsqu'elle n'a plus d'argent, lui plante son couteau dans le sein. Ce fut d'ailleurs sa seule action méritoire, car la pauvre môme, rongée par la misère et par l'avarie, allait à une mort épouvantable.

* * *

CHATEAUBRIAND : *Amours* (Un vol. in-18, à 1 fr. 60). — Ce volume, avec les deux livres analysés ci-dessous, inaugure la *Nouvelle Bibliothèque des Variétés littéraires*, collection qui se recommande à la fois par son bon marché et par le souci d'élégance de l'édition.

Il s'agit ici des *Amours* de Chateaubriand, racontés par lui-même, soit dans des lettres, soit dans ses divers ouvrages. M. Georges Pierredon s'est chargé de réunir les documents de ce recueil. Il l'a fait avec tact et discrétion, sans pourtant nuire à l'intérêt réel que présentent les aventures sentimentales de son héros.

* * *

NAPOLÉON BONAPARTE : *Virilités* (Un vol. in-18, à 1 fr. 60). — M. Jules Bertaut, qui a rassemblé ces *Maximes et Pensées* de l'Empereur, n'aurait pu leur choisir un meilleur titre, car celui-ci caractérise à merveille ces phrases, brèves

comme des commandements, toujours profondes et, la plupart du temps, justes, même pour des esprits du XXe siècle. Beaucoup sont, d'ailleurs, de véritables prophéties que le temps s'est chargé de confirmer.

* * *

BJÖRNSTJERNE BJÖRNSSON : *Magnhild* (Un vol. in-18, à 1 fr. 60). — Aux amateurs de nébulosités je recommande tout particulièrement cette histoire du pays des fjords, pleine de réticences, de choses qu'il faut deviner... Et dire que la clarté est une qualité primordiale en littérature

Chez Louis Michaud :

JEANNE LANDRE : *Gavarni* (Un vol. in-18, ill., à 3 fr. 50). — Nul sujet n'était plus fertile et, par conséquent, plus tentant pour le biographe appelé à faire figurer un *Gavarni* dans l'intéressante collection des *Ecrits et de la vie anecdotique et pittoresque des grands artistes*.

Mlle J. Landre en a tiré le meilleur parti; aussi est-ce un plaisir véritable que l'on éprouve à lire son travail si abondamment et originalement documenté. C'en est un aussi de feuilleter le livre devenu un séduisant album grâce aux nombreux portraits et gravures qu'il contient.

* * *

A. DE POUVOURVILLE : *L'Annam sanglant* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — C'est le récit (qui s'appelait, dans une précédente édition : *De l'autre côté du mur*) de la conquête de l'Indo-Chine par les Français, mais le récit fait par que l'un qui assistait aux événements dans les rangs des patriotes jaunes défendant leur sol et non dans ceux des blancs envahisseurs.

C'est un admirable et épique récit de sang, de lutte, d'audace, de cruauté, de bravoure, de foi. Il s'y mêle de la sénérité, de la philosophie, des splendeurs d'art, des somptuosités étranges, des parfums, du rêve et de l'action...

Chez Albin Michel :

HENRI RAINALDY : *La Ville folle* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Maxime Brunaire est parvenu à faire supprimer la guerre. Un congrès

mondial en a décidé ainsi et, le plus beau, c'est que ça tient pendant plusieurs années. Maxime en profite pour aller, dans son village, prêcher son idéal d'amour et de solidarité.

Il réussit encore et son patelin devient un petit paradis en Auvergne où il se trouve bien heureux de se réfugier, un jour qu'à Paris les partisans de la guerre ont voulu l'écharper.

Il y a du bon et du médiocre dans ce livre dont l'intérêt réel est corsé par une idylle campagnarde bien contée.

A la Librairie des Annales :

JULES BOIS : *Le Couple futur* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Féministe, ce livre l'est incontestablement, mais, s'il l'est, c'est de la bonne manière, en ce sens qu'il ne prêche pas la guerre à l'homme, au contraire. Et si son auteur rêve l'égalité entre les sexes, c'est à la condition que les femmes acquièrent les qualités nécessaires. A ce compte-là, on finira peut-être par s'entendre, mais j'ai idée que ce seront les femmes, les féministes surtout, qui retarderont l'avènement de son *Couple futur*.

Chez Bernard Grasset :

ANDRÉ SAVIGNON : *Filles de la pluie*. (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ces *Filles de la pluie*, ce sont les sauvages iliennes d'Ouessant aux longs cheveux défaits dont M. André Savignon nous décrit les mœurs un peu spéciales, à la fois réservées et libres, en quelques contes bien venus, pleins de saveur et de couleur locale.

* * *

VICTOR BÉRARD : *La France et le monde de demain* (Une brochure à 10 centimes). — Ce petit tract contient le texte d'une conférence faite par M. Victor Bérard, à la Ligue Maritime française, sur les mesures d'ordre économique que doit prendre la France pour garder son rang dans le monde.

* * *

RENÉ GILLOUIN : *La Philosophie de M. Henri Bergson* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — M. René

Gillouin nous donne là un exposé clair et fidèle de la philosophie bergsonienne, exposé suffisamment intelligible, non point pour les profanes, mais pour ceux qui, sans faire de la philosophie une étude spéciale et approfondie, ne s'en désintéressent point tout à fait.

Et puis, comme M. Bergson est « le philosophe à la mode », le livre vient à son heure.

* * *

JEAN D'OSSAN : *Les Mémoires d'un cheval de course* (Un vol. in-16, à 3 fr. 50, illustré). — Ali-Baba, de la compagnie générale des voitures de Paris, a connu la gloire sur le turf, il a accepté d'autres situations de moins en moins enviables naturellement, et maintenant il dicte au Grand Jules, le palefrenier, ses *Mémoires* qui témoignent tout de même d'un peu plus de philosophie et d'esprit d'observation qu'on ne penserait en trouver chez un cheval.

* * *

GEORGES BONNAMOUR : *La Splendeur des Choses* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ces poèmes lyriques d'une inspiration et d'un accent tout à fait modernes seront lus avec curiosité par tous ceux qui ont suivi l'œuvre déjà considérable du romancier et de l'écrivain politique. On en aimera l'inspiration délicate et variée, le tour élégant.

* * *

PIERRE LEGUAY : *Universitaires d'aujourd'hui* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — L'enseignement que distribue la Sorbonne, les méthodes qu'elle emploie ont été attaqués récemment. Ces attaques étaient-elles justifiées? Les plaintes dont toute la presse s'est faite l'écho étaient-elles légitimes? Ce sont là des questions qui ne peuvent laisser personne indifférent. On trouvera dans les pages que M. Leguay leur consacre et d'où il a volontairement écarté toute polémique, les éléments d'une réponse motivée, différente peut-être de celle qu'on attendait.

Chez Garnier frères :

Petit Dictionnaire français (Un vol. in-12, relié, à 3 francs.) — Extrait du Dictionnaire

BIBLIOGRAPHIE

encyclopédique de Commelin et Rithier, ce tout mignon petit volume est admirablement composé pour enfermer dans le moins encombrant et le plus élégant des formats tout ce qu'un pareil ouvrage doit contenir pour être vraiment utile, et pour se débarrasser des détails qui n'y ont point leur place.

Chez Eugène Figuière :

LOPE DE VEGA : *Le Meilleur Alcade est le Roy* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50. — Depuis le collège nous savons que Corneille, Molière, Shakespeare furent à maintes reprises chercher l'inspiration chez Lope de Vega et, pourtant, nous ne connaissons pas celui-ci. A peine existe-t-il quelques traductions en prose, incapables de nous faire sentir le talent de l'auteur espagnol. MM. Camille Le Senne et Guillot de Saix ont donc comblé une lacune regrettable en offrant au public cette traqi-comédie dans une forme jouable — et jouée — en des vers dont le rythme serre du plus près possible celui du texte original.

* * *

ADRIEN SEGRÉ : *L'Inceste légitime* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Un duel à issue fatale, trois autres morts violentes, un viol minutieusement détaillé, une première nuit de noces racontée avec le même soin, un enlèvement en automobile, ajoutez le mariage incestueux annoncé sur la couverture et vous aurez le bilan complet des incidents dramatiques semés à profusion dans le roman de M. Adrien Segré. Celui-ci a voulu en donner à ses lecteurs pour leur argent et il y a, ma foi, réussi.

* * *

RENÉ DES PORNEYS : *L'Illustre Athanase Bonsang* (Un vol. in-12, à 2 fr. 50). — Il y a de l'entrain dans cette vie d'un grand homme de village et aussi de l'humour. Mais pourquoi l'auteur n'a-t-il pas pris la peine de relire son manuscrit avant de l'envoyer à l'impression ? Il n'aurait pas, moyennant cette sage précaution, laissé se terminer par « échec et mat » une partie de dominos et il aurait supprimé l'auto

du docteur Combet. Pensez donc, en 1875 !

* * *

CH. JABLONSKI : *Lueurs* (Un vol. in-18, à 2 francs). — « Feux-follets de mon âme », dit l'auteur de ces petits poèmes fugitifs, d'une facture originale et libre. Et c'est bien ça : des notations, des confessions sentimentales, de brefs vœux, des sensations : — la poésie de la vie au dire du poète.

Chez Albert Méricant :

HECTOR FLEISCHMANN : *Victor Hugo*. — *Waterloo*. — *Napoléon* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — « Ce recueil de poèmes de Victor Hugo, Méry et Barthélemy, Casimir Delavigne, Béranger et Mme la comtesse de Noailles, et de proses dues à Mme Séverine, MM. Henry Housaye, de l'Académie française, Georges Barra et Hector Fleischmann, est vendu au bénéfice du monument Victor Hugo à Waterloo. »

Et comme il est intéressant, il est à souhaiter que la recette soit bonne.

Chez Bloud et Cie :

HENRY JOLY : *L'Enfant* (Un vol. in-16, à 0 fr. 60). — Les ouvrages les plus étudiés sur l'évolution de l'enfant, sur l'enfant et la race, sur l'esprit et le cœur de l'enfant vont chaque jour se multipliant. Mais une littérature aussi abondante est d'un médiocre secours pour l'éducateur et les parents, plus soucieux de conclusions pratiques que des considérations purement théoriques. M. Henri Joly rend un vrai service en résumant ici, avec l'autorité qu'on lui reconnaît en ces matières, les résultats réellement acquis de la science pédagogique.

Éditions du Beffroi :

HENRI DELISLE : *La Sage Ardeur* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Le poète fait un retour sur lui-même et, dans sa fierté « d'avoir sereiné ment vécu », il s'écrie :

*L'illusion nourrit une âme et la rend forte
Bien au delà des vérités ou des mensonges.
Nobles pensées, nobles poèmes.*

LES REVUES A LIRE :

- LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.
- L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
- LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 8, rue du Grand Duc, Bruxelles.
- LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.
- LA PLUME, hebdomadaire, 15, rue Plattesteen, Bruxelles.
- L'OPPORTUN, hebdomadaire, 13, rue Coppens, Bruxelles.
- LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.
- LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.
- WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.
- DURENDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.
- LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.
- LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.
- LA BELGIQUE FRANÇAISE, mensuelle, 35, rue Grisar, Bruxelles.
- L'ART A L'ÉCOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.
- LE CATHOLIQUE, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.
- L'ESSOR, hebdomadaire, 7, Avenue des Celtes, Bruxelles.
- REVUE DE L'INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, mens., 35, r. Souveraine, Ixelles.
- LES MOISSONS FUTURES, mensuelle, 27, rue Haute, Gand.
- LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.
- MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.
- L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.
- REVUE DES FRANÇAIS, mensuelle, 56, rue de l'Université, à Paris.
- L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.
- LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.
- LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.
- ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.
- LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.
- LA BALANCE (Viéssi), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.
- LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.
- L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.
- LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.
- DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.
- S. I. M., revue music. mens., 15, rue Soufflot, Paris. (René Lyr, Boitsfort.)
- PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.
- LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.
- LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.
- LA CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES, mens., 9, rue de l'Éperon, Paris.

EDITIONS DE
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ : Delphine Fousscret	3.50	JEAN LAENEN : Cœur damné	3.30
» La Guirlande	3.50	HONORÉ LEJEUNE : Fidélaine	2.00
» Le Peintre W. Linnig	10.00	RICHARD LEDENT : Ymnis et Numaine	3.00
» Maître Alice Hénaut	3.50	FRANÇ. LEONARD : La Multitude errante	3.50
MARIA BIERMÉ : Rayons d'Âme (épuisé),		HENRI LIEBRECHT : Cœur de Bohême	4.25
» Les Artistes de la		» L'Autre moyen	1.00
Pensée et du Sentiment	5.00	» Les Jours tendrés	2.50
MICHEL BODEUX : L'Année pleuse	2.00	» Un Cœur blessé	3.50
» Le Nœud	2.00	RENÉ LYR : Brises	2.00
PIERRE BROODCOORENS : Le Roi aveugle	3.00	PAUL MAX : Papillon d'Amour	1.00
» La Mer	2.00	P. MÉLOTTE : La Cousine et mon Ami	1.50
V. CLAIRVAUX : La Barque amarrée	3.50	A. MISSON : Le cœur qui souffre	2.00
V. CLAIRVAUX et F. GHEVAERS : Le Bon		MORISSEAUX et LIEBRECHT : L'Éfrénée	2.00
Chevalier	2.00	EDM. PICARD : Trimouillat et Mélodon	2.00
G. DANSAERT : Chants d'Amour et d'Épée	3.00	S. PIERRON : Les Images du Chemin	3.50
MAX DEAUVILLE : Le Fils de ma Femme	3.50	» Le Baron de Lavaux-Sainte-	
» La Fausse route	3.00	Anne	3.50
J.-J. DE LA BATTUT : Le Buveur d'Azur	3.50	E. PIERS : Un hiver aux Lofoden	2.00
LOUIS DELATTRE : Fany	3.00	GEORGES RENS : La Cluse	3.00
» La Mal Vengée	3.00	» L'Homme en noir	1.50
» Contes d'avant l'Amour	3.50	PROSPER ROIDOT : Ferveur	2.50
M. DES OMBIAUX : La Petite Reine		ÉMILE SIGOGNE : Eurythmie	3.50
Blanche	3.50	CARL SMULDERS : Les Feuilles d'Or	3.50
E. DE TALLENAY : Viviva Perpetua	3.00	» La Correspondance	
DUMONT-WILDEN : Les Soucis des der-		de S. Dartois	1.50
niers Soirs	2.00	CARL SMULDERS : La Ferme des Clabu-	
J.-F. ESLANDERS : Parrain	3.50	deries	3.50
ANDRÉ FONTAINAS : Héliène Pradier	3.00	J. SOTTIAUX : La Beauté triomphante	3.50
CH. FORGEOIS : Pax	1.00	» L'Illustre Bézuquet en Wallonie (épuisé)	
GEORGE GARNIR : A la Boule plate	3.50	» La Wallonie héroïque	3.50
M. GAUCHEZ : Symphonies voluptueuses	3.50	OSCAR THIRY : La Merveilleuse Aven-	
IWAN GILKIN : Étudiants russes	2.50	ture des Jeunes Belges	3.50
VALÈRE GILLE : Ce n'était qu'un Rêve	1.25	B ^{on} CH. VAN BENEDEN : La Peste de	
» Madame reçoit	1.00	Tirgalet	2.00
A. GILON : Dans mon Verre	3.50	MARG. VAN DE WIELE : Ame blanche	3.50
GEORGES GOFFIN : Vibrations	3.00	MARIE VAN ELEGEM : Par la Vie	3.50
EUG. HERDIES : Le Roman de la Digue	3.50	H. VAN OFFEL : Les Intellectuels	3.00
J. JOBÉ : La Science économique au		» L'Oiseau mécanique	3.00
XX ^e siècle	3.50	R. VAN SANTEN : Moments de Bonheur	3.00
MAUR. KUNEL : Sur la Flûte de Roseau	3.00	GEORGES WILLAME : Le Puisse	3.50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOMMAIRE :

José Hennebicq.	<i>Proses lyriques</i>	225
Jacques Jacquier	<i>Les Glorieux</i>	231
Maurice des Ombiaux	<i>Essai sur l'art wallon ou gallo-belge</i>	241
Gaston-Denys-Périer.	<i>Le parc Duden.</i>	256
Jean Laenen.	<i>Formons des hommes</i>	260
Louis Delattre	<i>L'inspiration populaire dans la prose française en Belgique</i>	267
Pierre Broodcoorens.	<i>Quatre poèmes.</i>	286
Eugène Herdies	<i>Escaut</i>	297
F.-Charles Morisseaux	<i>Le Douzième provisoire</i>	300
Les Livres belges, Paul André.		310
Paul André	<i>Les Théâtres</i>	316
Eugène Georges	<i>Les Concerts</i>	318
Ray Nyst	<i>Les Salons</i>	319
***	Notes.	
***	Memento des Salons.	
***	Bibliographie.	

Illustrations de MM. Oscar Liedel, Georges Minne, Eugène Laermans

PRIX DU NUMÉRO

Belgique. fr. 1.25 | Etranger. fr. 1.50

DIRECTION : 26-28, Rue des Minimes, 26-28

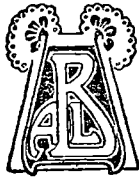
BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} de chaque mois en un fascicule d'environ 150 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER.	15 fr.	9 fr.	5 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres

5, Rue DANTE

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



„Voilà la sante“

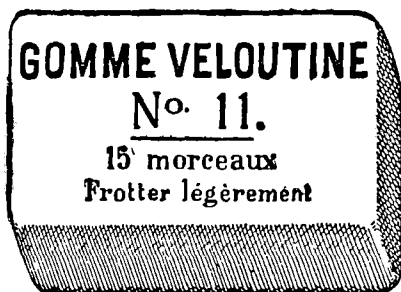
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

Médaille d'Or à l'Exposition Universelle de Bruxelles de 1910

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

LA TRIBUNE NATIONALE

ORGANE MILITAIRE et COLONIAL

— paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois —

ADMINISTRATION : 30, Avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles

RÉDACTION : 221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs — Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — absolument indépendante et sans couleur politique —
accueille, sous sa responsabilité, toute idée d'être écoutée ou discutée,
tout avis original ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie,

A. VERHAEGEN

Marchand-Tailleur

79, BOULEVARD ANSPACH, 79
BRUXELLES

Vêtements sur mesure
pour hommes et enfants

Hautes Nouveautés Anglaises, Françaises et Belges

CONFECTION SOIGNÉE
COUPE IRRÉPROCHABLE

*Grand choix d'imperméables confectionnés
et sur mesure*

DEUIL EN 24 HEURES

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

CARTES D'EXCURSIONS

1^{re}, 2^e et 3^e classes, individuelles ou de famille

dans le Dauphiné, la Savoie, le Jura, l'Auvergne et les Cévennes

Emission dans toutes les gares du réseau, du **15 juin au 15 septembre**. Ces cartes donnent droit à :

La libre circulation pendant 15 ou 30 jours sur les lignes de la zone choisie.

Un voyage aller et retour, avec arrêts facultatifs, entre le point de départ et l'une quelconque des gares du périmètre de la zone. Si ce voyage dépasse 300 kilomètres, les prix sont augmentés pour chaque kilomètre en plus de : 0.065 en 1^{re} classe, 0.045 en 2^e classe, 0.03 en 3^e classe.

Les cartes de famille comportent les réductions suivantes sur les prix des cartes individuelles : 2^e carte, 10 p. c. ; 3^e carte, 20 p. c. ; 4^e carte, 30 p. c. ; 5^e carte, 40 p. c. ; 6^e carte et les suivantes, 50 p. c. La demande de cartes doit être faite sur un formulaire (délivré dans les gares) et être adressée, avec un portrait photographié de chacun des titulaires, à Paris : 6 heures avant le départ du train, 3 jours à l'avance dans les autres gares.

Billets d'aller et retour de Vacances, à prix réduits

1^{re}, 2^e et 3^e classes pour familles d'au moins trois personnes

délivrés du **15 juin au 30 septembre**. — Validité jusqu'au 5 novembre. — Minimum de parcours simple : 150 kilomètres. — Arrêts facultatifs. — **Prix** : Les deux premières personnes paient le tarif général, la troisième personne bénéficie d'une réduction de 50 p. c., la quatrième et chacune des suivantes d'une réduction de 75 p. c. — Faire la demande de billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 12 FRANCS PAR AN

ALFRED MAERE & C^{ie}

Agence générale pour la BELGIQUE des

Automobiles COTTIN & DESGOUTTES DE LYON

Garage : 101, rue du Page, IXELLES

Les Automobiles COTTIN et DESGOUTTES de Lyon sont les reines des côtes où elles remportent les meilleures places depuis 1907.

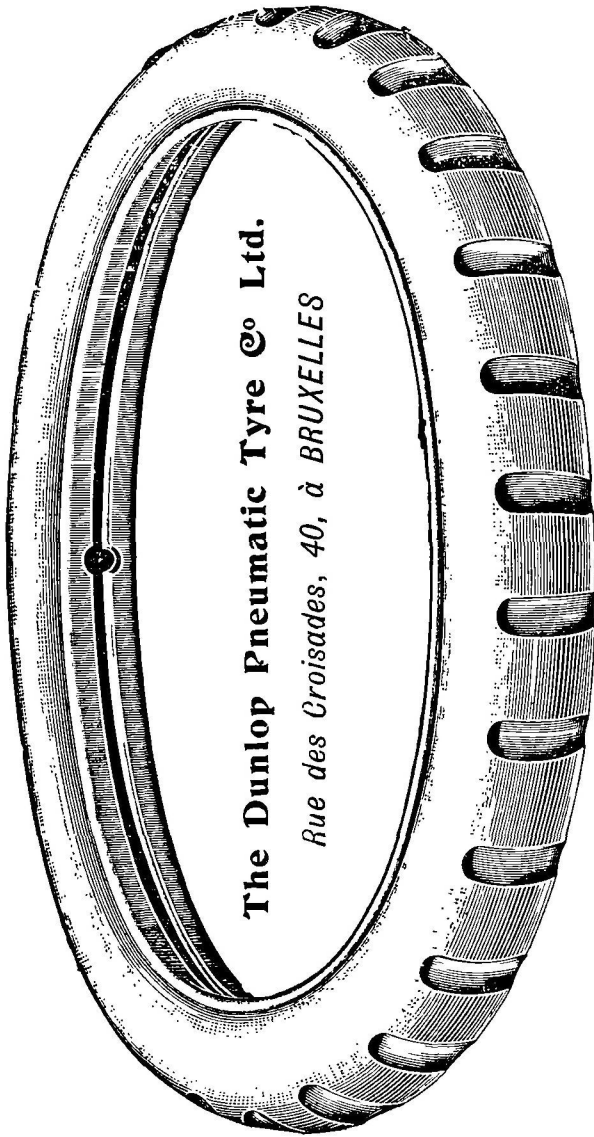
La 12/16 HP., voiture d'un client, 80 Ales, 160 course, le 20 octobre 1911, bat 11 concurrents.

Dans quatre catégories où la *Cottin et Desgouttes* prend part, elle arrive trois fois première, une fois deuxième.

10 châssis vendus en 1911

VOYEZ STAND 141

SALON 1912



Le Cannelé Dunlop

Voilà le rêve du chauffeur

PROSES LYRIQUES

DÉDICACE A UN POÈTE.

A Albert Giraud.

O Poète, ton œuvre évoque en moi cette course aux flambeaux consacrée à la sage Athéna, déesse de la lumière, pour rappeler à l'Hellade que le Feu dérobé au ciel par Prométhée est l'âme des mondes et le père des soleils.

Lorsque viendra le jour (puisse-t-il être lointain !) où tu seras parvenu au terme de la vie — cette course éphémère — souviens-toi que les athlètes grecs se passaient, en courant, la torche symbolique qui ne pouvait s'éteindre.

Et avant que d'entrer dans l'immortalité promise aux meilleurs des Poètes, transmets-moi le flambeau radieux que tu auras porté, en chantant les Héros et les Dieux, l'Amour et la Beauté.

Et le front éclairé par sa flamme sacrée, athlète d'Apollon, grâce à toi, j'achèverai la course à l'Idéal que tu m'auras montré !

L'HEURE SACRÉE.

C'est l'heure émouvante où la nuit commence de tisser son voile de ténèbres. Le soleil mire sa sanglante blessure dans nos fenêtres et cette rouge clarté seule nous éclaire... Recourir à l'artifice de la lumière nous paraîtrait sacrilège en cet instant où quelque chose de sublime va s'accomplir. Pensant interrompre la course des heures, nous avons arrêté la vieille horloge qui change en glas les fugitifs instants... Il nous semble que nous vivons hors du temps, car nous connaissons enfin cette volupté d'ignorer la vie. Nous nous sommes évadés de la réalité et nous avons l'illusion d'être devenus nous-mêmes un peu d'éternité...

Nous nous taisons comme au seuil du mystère, ou comme devant la mort et nous laissons l'ombre envahir toutes choses autour de nous. Assis l'un près de l'autre devant le foyer suranné large et flambant, nous contemplons les formes subtiles du feu. Je ne vois que ton profil étrangement éclairé qui m'apparaît en de fauves lueurs... Mes yeux cherchent tes yeux... Oui, un mystère s'accomplit par la mort du soleil et un mystère aussi va se consommer dans nos cœurs.

J'attends ton aveu. Tu vas me dire « je t'aime » ! Car dans le silence auguste de cette fin de jour, il me semble que ton âme vient à moi. Je devine sa présence... je crois entendre son frisson... je la sens dans tes yeux qui me regardent, dans tes doigts qui caressent ma main... Elle est là tout près de moi... On dirait qu'elle me frôle... Elle passe dans ton souffle, tu me l'offres et je la bois sans vouloir penser que l'horloge cessera bientôt de se taire et qu'un jour peut-être elle marquera le sombre instant où nos cœurs, pareils à des astres blessés, se mireront dans nos yeux comme le soleil mourant se reflète dans ces fenêtres.

Ton âme n'est plus qu'un baiser et tu me l'offres dans la coupe ardente de tes lèvres comme un breuvage eucharistique, comme un Soma divin...

C'est l'heure émouvante, c'est l'heure sacrée !

VENUS VICTRIX.

Dès que tu m'apparus, le rythme de ton corps aux jeunes lignes, ta houleuse chevelure noire déferlant sur la blancheur mate de ton dos me révélèrent la Beauté !

J'étais adolescent et tu étais pour moi la sphynge qui propose l'énigme de son sourire aux âmes de vingt ans ; tu étais le mystère qui trouble les cœurs pubères... Tu m'annonçais la venue de la Femme toute palpitante de tendresse, toute frémissante de désir, de la femme aux yeux ivres d'amour, aux flancs féconds comme de ceux de Déméter.

Pour que toutes tes attitudes me parussent idéales,

je bannis de ma mémoire la vision sacrilège des Ménades furieuses déchirant le corps sacré d'Orphée,

Je t'avais entrevue déjà dans les rêves ardents que faisait ma jeunesse et je te retrouvai sur toutes les routes de la vie. C'est toi, Grecque admirable, sœur vivante d'Aphrodite, qu'en une extase muette je contemplai à Phalère au bord du golfe bleu dont les eaux calmes et transparentes reflètent les flancs diaprés de l'Hymette... C'est toi, Byzantine au divin profil, qui me désespéras de t'avoir vue disparaître — à jamais inconnue... C'est toi qui m'apparus encore dans les villes d'Orient aux blancs minarets ajourés et sonores, parmi les palmes et les roses...

En toi je reconnus celle à qui je devais dire, toute ma vie, « je t'aime ». En toi je devinai l'Eve attendue qui cachait sous sa robe l'apparence radieuse des divines statues mutilées.

Ainsi tu fus pour moi l'altière et sage Athéna, fille de Phidias plus encore que de Zeus. Je te vis souple et nue pareille à Aphrodite sortant, parmi les clartés du matin, des vagues maternelles parfumées par sa chair et tu m'apparus dans l'azur ainsi que la Victoire aux ailes triomphales.

Je te vis sur la mer d'Hellas, que rendent bleue de sous-marines émeraudes et de profonds saphirs, pareille à Amphitrite et j'adorai en toi toutes les divinités des forêts et des fleuves. Tu résumais toutes les créatures que l'homme aima jusqu'à mourir pour elles, toutes celles qui inspirèrent les poètes, les sculpteurs et les peintres.

J'entendis dans ta voix les cantiques des anges et le murmure des bois, le chant clair des fontaines et l'appel des sirènes, les conseils d'Aspasie, les odes de Sapho, les plaintes d'Hypathie... Je te suivis au calvaire avec Magdeleine et lorsque tu t'appelas Hélène, fléau des Troyens et des Grecs, je trouvai que, pour te posséder, la guerre était une joie et la mort une gloire !

Que tu sois la Verseuse de parfums de Magdala ou la Voyante de Mantinée, inspiratrice de Socrate ; que tu sois chantée par Sophocle, par Pétrarque ou par Dante, que tu sois Antigone ou Laure ou Béatrice,

tu t'appelles la *Femme*, la Beauté aux apparences innombrables et l'idole éternelle...

Je serais Prométhée et tu serais Circé, que je t'aimerais encore oubliant qui je suis!...

LA REVANCHE DE LA BEAUTÉ.

Chassée de l'art, la Beauté cesse d'être statue, mais elle reste *femme*.

Elle sacrifie au goût du temps ; elle abandonne le péplos pour la dernière création du couturier, mais, pour qui sait la reconnaître sous le costume de ce siècle, elle est toujours innombrable et elle triomphe encore.

Elle monte sur les tréteaux et s'y révèle dans les attitudes de la danseuse au corps souple. Pour vaincre elle renonce à être chaste : comme elle n'a plus de temple elle fréquente les bouges ! On la voit rôder dans les lieux de plaisir, se donner en spectacle dans les restaurants de nuit où elle s'appelle le « Nu », le *nu pour soupeurs à un louis*, le « nu » polisson, ennemi de l'Art...

Que lui importe de s'encanailler pour régner ! Prenant le masque du vice, elle se fait courtisane. Sous les traits de telle irrésistible prostituée, elle subjugué les insensés qui ignorent ses apparitions miraculeuses dans le monde des apparences idéales.

La Beauté ne s'appelle plus Aphrodite ; elle n'a plus les ailes de la Victoire ni le regard de la Joconde : elle est la théâtruse à la mode, la passante éphémère, mais elle est toujours la redoutable magicienne aux enchantements mortels.

Tombée, elle attire à elle dans la boue des luxurieuses amours (et pour les y ruiner) ceux-là mêmes qui refuseraient un écu à l'œuvre d'art.

Car c'est à *elle* que vont inconsciemment ceux que leur désir conduit vers Lais ou Phryné.

Ainsi, pour vaincre, la Beauté se sert toujours des charmes de la femme. Et c'est sa revanche, à elle, d'asservir ceux qui règnent par l'or.

Même prostituée, elle se sait éternelle !

ORPHÉE.

L' « Orphée » de Gluck rend vivante à nos yeux la légende du Poète mythique.

Orphée descendant aux inférieurs, vainqueur des larves et des spectres, est le symbole de l'esprit maîtrisant la matière, de la pensée triomphatrice de l'instinct. C'est l'être de lumière et d'amour victorieux des puissances du mal; c'est l'initié asservissant le monstre.

Le décor des Champs-Elysées nous transporte parmi les prairies d'Asphodèles baignées d'une brume argentée où passent, en des attitudes de grâce et d'eurythmie, des êtres d'outre-tombe qui ne sont plus que des ombres... Une musique spirituelle faite d'accords inentendus, une musique ailée qui semble faite de sons irréels tant elle est d'une ténuité harmonieuse et subtile, une musique — on dirait étrangère au monde matériel — prolonge en lignes sonores dans l'au delà du rêve les gestes des créatures élyséennes qui paraissent insoucieuses et lasses de leur éternelle félicité...

Orphée a-t-il existé? Je le crois; mais que m'importe qu'il ait vécu! quelle incomparable figure et combien grand est le peuple qui créa de tels symboles!

Après l'hymen de Zeus et de Déméter, après le mythe solaire d'Héraklès, la légende orphique est une des plus belles créations du génie de l'Hellade.

Les Grecs ne pouvant croire à la mort du poète magique, mis en pièces par les Ménades, le firent revivre dans cette touchante et symbolique fiction: la tête d'Orphée jetée dans les eaux de l'Hèbre et portée à la mer aborda dans l'île de Lesbos et y rendit des oracles... Et la lyre du poète, la lyre dont les accents faisaient des miracles, l'enchanteresse qui charma les êtres et animait les choses, poussée, elle aussi, par les vagues, s'arrêta devant la ville d'Antissa, pour être recueillie — telle une relique — et portée en triomphe au temple d'Apollon.

Ainsi la fable, dédaigneuse de la réalité, immortalisait le fils d'Apollon et de Clio.

Les Egyptiens momifiaient la forme humaine afin d'assurer au *double* une survivance certaine. Combien l'idéalisme des Grecs est supérieur à cette con-

ception matérialiste ! Grâce à sa vertu transfiguratrice il tire du non-être les éléments d'une vie nouvelle plus belle que celle d'ici-bas.

Les Ménades avaient déchiré le corps adorable d'Orphée, mais, plus puissant que leur geste sacrilège, le génie de la Grèce — triomphant du Destin et arrachant à la mort ses secrètes alchimies — ressuscita la tête divine du Poète, rouvrit ses yeux de voyant et confia à ses lèvres, qui semblaient à jamais blémies, les oracles des dieux !...

L'ILLUSION DE LA VIE.

Lorsque ma méditation me conduit aux Offices, au Vatican ou au Louvre et que je compte les créatures d'au delà qui habitent ces refuges d'idéal, je me dis qu'elles prolongent à jamais l'état d'âme durant lequel elles furent conçues par les démiurges de l'art. Elles sont des idées faites œuvres, des rêves transmués en statues ou en fresques ; elle sont, si je puis dire, des projections mentales.

Mais je me demande ensuite si ce sont bien de vaines formes .. si la pensée des révélateurs de Beauté ne s'est pas matérialisée en ces effigies souveraines qui s'appellent pour l'immortalité Mona Lisa ou la Nikè de Pœonios...

Je me demande si elles ne vivent pas d'une vie insolite et mystérieuse, d'une vie fluïdique faite de l'âme même qu'a laissée en elle leur créateur...

Pourtant ne sont-elles pas *illusoires*, ne sont-elles pas *mortes* pour ceux d'entre les hommes qui passent devant elles en les ignorant ! N'est-il donc pas plus vrai de croire que c'est plutôt *moi* qui accorde l'*être* à ces créatures imaginaires, à ces fantômes... ! N'est-ce pas ma pensée qui leur confère l'existence ? Ne trouvent-elles pas en moi leur cœur et leur cerveau ?

Ont-elles une autre âme que la mienne ? Enigme douloureuse ! Angoissant problème de la vie que se posent et se poseront toujours ceux que torturent le désir et la souffrance de créer !

« Favella » ! Parle, dit Michel-Ange à son *Moïse* ! Mais le marbre fait dieu ne lui répondit pas...

JOSÉ HENNEBICQ.

LES GLORIEUX

(Scène d'une période électorale en province.)

A M. A. F. en affectueux hommage.

Les demoiselles Flageot étaient affolées : leurs visiteuses se serraient autour de la grande table. Il fallait offrir la tarte au sucre, passer les macarons, remplir les tasses de café et piétiner sur place, le sucrier tendu, le pot au lait brûlant les doigts, prêt à larmoyer sur leurs jupes de soie brochée.

On ne manquait jamais, le jour de la foire, de goûter chez les vieilles demoiselles ; leur salon était le rendez-vous de la bonne société. Il donnait sur la grand'place, et, de la loggia, l'œil amusé pouvait suivre le va-et-vient d'une foule bonne enfant, alerte, ayant acquis, par le voisinage de la frontière, la plaisanterie et la riposte vives des Français. Cette tiède après-midi d'une mi-octobre ensoleillée apportait dans la ville une sorte de *Trêve de Dieu*. La démission du bourgmestre et les élections communales divisaient les habitants. La situation était grave : à la veille de la bataille les deux partis comptaient leurs troupes. Tous les chefs étaient au poste : le sourire d'un passant les renseignait. Ils notaient les électeurs douteux, ceux qui se dérobaient, baissaient les yeux feignant d'être distraits par le boniment des camelots. Les cafés étaient encore déserts, on attendait le départ des forains pour y entraîner les amis, activer leur zèle, regagner quelques mécontents au moyen de nombreuses *chopes*, argument irrésistible dans tous les pays du Nord pour décider de la politique intérieure de l'Etat.

Elle était le sujet de toutes les conversations : les femmes réunies chez les demoiselles Flageot se renseignaient l'une l'autre sur les fournisseurs déclarés incorruptibles ou recommandaient de gagner au parti, par une commande utile, quelques négociants malchanceux.

L'arrivée d'Adèle Glorieux mit en mouvement

toutes celles qui encerclaient la table ; les plus obstinées à en garder le centre s'écartèrent pour y asseoir une majestueuse personne qui s'épongeait le visage d'un mouchoir minuscule.

Elle était une catholique fervente qu'un mariage d'amour avait déçu. Son mari se hâta de lui prouver le danger de s'unir à un libertin, esprit fort, tenant en mépris les idées mesquines de la plupart de ses concitoyens. L'aimant avec toute sa foi, elle s'était soumise sans révolte à ce beau mâle de la Thierrache. Orpheline simple et naïve, elle remerciait dévotieusement son ange gardien de lui avoir adouci les sacrifices dont une tante, sans beauté, lui avait balbutié l'horreur et les mystères, alors qu'elle venait de s'engager devant l'Eglise et la Loi à des devoirs insoupçonnés.

Aussitôt qu'elle eut découvert la trahison d'Aristide Glorieux en une surprise grotesque, pour toute autre qu'une épouse outragée, M^{me} Glorieux se réfugia chez son oncle l'horloger.

Elle négligea les avis du vieux doyen, lui opposant les conseils de quelques femmes désireuses de compromettre l'homme le plus opposé à leurs opinions. M. Glorieux fut étonné de l'importance de son délit. Il regretta l'activité en éveil de la commerçante : l'associée lui manqua. Il n'eut pas d'autres remords.

Depuis son mariage, sa maison de quincaillerie avait prospéré : en peu d'années elle avait englobé les deux habitations voisines. Bien que les châtelains protégeassent son concurrent il gardait la clientèle des gros fermiers et des industriels du pays. Aristide Glorieux siégeait à l'hôtel de ville dans une minorité socialiste. Il s'était fait une popularité d'audace et d'acquiescements aux revendications les plus bizarres et les moins égalitaires.

Lui-même, chaque année, arrondissait son capital sur lequel il veillait en bourgeois avisé. Le contact journalier avec ses amis les prolétaires, dont il flattait les espérances, le mettait à l'abri des placements hasardeux. Sa femme n'avait gardé que sa dot refusant tout immeuble acquis pendant la communauté : elle n'emporta qu'une pendule du XVII^e siècle d'un

travail merveilleux. Ce bijou artistique lui valait des offres fréquentes de tous les antiquaires en renom. Il avait été légué autrefois par un grand-oncle maternel, révolutionnaire et pillard, à sa nièce dévote chez laquelle il s'était imposé quinteux, estropié et sans fortune, pour y mourir après un lent déclin.

Tout de suite après l'effondrement du bonheur conjugal, M^{me} Glorieux connut, de son vivant, les joies posthumes qu'éprouveraient les héros et les saints s'ils s'abaissaient jusqu'à se réjouir des hommages de la foule. Elle fut entourée de respect, on auréola sa mélancolie : elle devint le « leader » d'un parti féminin, politique et social, représentant dans la ville le culte unique de la femme au foyer.

Ce prestige lui plut : elle composa ses attitudes, des toilettes discrètes accentuaient sa dignité triste : et, comme on la savait friande de goûters et de gâteaux elle fut invitée journellement : il se créa des rivalités ; c'était à qui flatterait ses préférences pour la brioche ou l'éclair au chocolat. On parvint pendant quelques années à lui éviter des rappels troublants dont M. Glorieux eût pu se prévaloir. M^{me} Glorieux avait quarante-cinq ans : ses contemporaines mariaient leurs enfants et retrouvaient, en devenant grand'mères, les joies des premières maternités. Dans les goûters les jeunes filles jasaient de leurs amoureux, les femmes discutaient les mariages. Aucune manifestation des bonheurs intimes ne lui était épargnée. Elle se révolta contre l'égoïsme avec lequel on les détaillait.

La solitude du soir ramenait des souvenirs lointains. Elle s'étonna de regretter un foyer dont elle s'était volontairement exclue. Huit années de stérilité avaient facilité son départ ; mais plus d'indulgence et de tendresse eussent peut-être vaincu les refus de la nature : elle songeait à la réconciliation possible et s'imageait comme une réalité tangible les douceurs de l'amour reconquis : il la rendait féconde.

Adèle Glorieux subissait la crise de cet âge dangereux équinoxal aussi troublant que l'adolescence.

Chez les demoiselles Flageot le goûter s'achevait au milieu des éclats de rire que provoquait une affiche multicolore. M^{me} Glorieux, le visage contracté, en suivait des yeux le succès.

Son époux y était représenté vêtu d'une pelisse confortable, la tête auréolée d'une *Gloire*. De sa main droite il distribuait des pièges nouveaux à ses électeurs : cultivateurs, ouvriers, reconnaissables à leurs outils qu'ils élevaient en un geste d'acclamation ; de sa main gauche il soutenait une trompe dans laquelle il cornait, enflant ses joues. Du haut des fenêtres et du balcon illuminés, les doctrinaires de la ville, ses nouveaux alliés, buvaient le champagne, élevant leur coupe d'or à la gloire du cartel.

En légende trois mots : *qui trompe gagne...*

L'honneur du nom était attaqué : M^{me} Glorieux, solidaire de l'insulte, ne reconnut plus autour d'elle que des êtres hostiles et vit une provocation quand sa voisine lui passa l'image symbolique. Elle l'accepta, puis, se levant indignée, en fit des morceaux multiples qui s'éparpillèrent sur la table.

L'effet, fut théâtral, mais l'épouse outragée manqua sa sortie. En se retournant pour abandonner la place le bouton de sa jupe, obstinément fixé aux franges de la nappe, l'arrêta. Un pas en avant et elle entraînait les cristaux et les porcelaines dans sa fuite. On attendait son geste, il fut compatissant. Faisant face à ses ennemies, sans les regarder, elle prit un couteau et tailla sans pitié dans sa robe des grands jours, jusqu'à ce qu'elle se fût libérée... Elle disparut sans fracas.

Dans la ruelle sombre, longeant la collégiale, la pauvre femme comprit qu'elle venait de rompre avec le parti de ses croyances. Mais ne l'avait-il pas détournée de sa tâche, pour ne servir que ses rancunes ?

La solitude l'angoissait : elle suivait sans but et avec effort le chemin. L'air résistait à ses pas, elle en écartait la densité, les bras en avant, comme une nageuse qui divise l'eau. Deux points lumineux, très lointains, l'hynoptisaient : Adèle Glorieux luttait pour les atteindre.

Quand elle en fut proche son visage s'éclaira aux rayonnements des boccas multicolores de la phar-

macie de M. Cageois, son beau-frère. Elle se ressaisit et crut à un ordre de la Providence.

La sœur de M. Glorieux était seule dans l'officine et, comme les deux femmes avaient conservé quelques rapports espacés, M^{me} Glorieux n'hésita pas à la rejoindre. L'entrecouplement des phrases, sa pâleur, sa colère la justifiaient et provoquèrent une entente que M^{me} Cageois souhaitait. Elle retint sa belle-sœur chez elle jusqu'au retour du pharmacien.

M. Cageois était fier de sa généalogie : il était un des premiers bourgeois de la ville. Depuis les temps reculés ses ancêtres droguaient les meilleures familles du pays. Il eût joui de la considération générale, si la politique n'autorisait les concitoyens à se traiter, sans examen, de fripouille ou de héros. Il redoutait le socialisme autant que l'hygiène et la santé publiques ; il y voyait pour lui les mêmes causes de ruines. Admirant sans réserve son beau frère, il s'était laissé porter sur la liste électorale, n'osant rien lui refuser. D'ailleurs, l'ambition et l'avarice d'Aristide Glorieux le rassuraient ; ses autres collègues subiraient peu à peu l'assagissement qu'enseigne le pouvoir. Craignant Dieu et sa femme, il avait souffert autrefois d'être écarté du conseil de fabrique. Le doyen l'y eût admis sans les protestations de quelques fabriciens intransigeants : et c'est pourquoi, en soupirant, il suivait aujourd'hui le drapeau bi-coloire.

Très rangé, M. Cageois rentrait tous les soirs au septième coup de l'heure.

Pour certains esprits l'étonnement est une défaite : aussi ne manifesta-t-il aucune surprise en revoyant sa belle-sœur. Il en espérait des confidences, ce fut lui qui parla. C'est un fait commun à bien des hommes qui veulent se renseigner : il mit M^{me} Glorieux au courant des succès prochains du cartel.

Avec une imprudente sécurité les catholiques se contentaient de manifester, en groupes nombreux, musique en tête, s'arrêtant à chacun des cafés de la ville. Ils négligeaient les électeurs timides qui attendent chez eux la démarche toujours flatteuse.

Glorieux préparait depuis longtemps le succès de sa liste : très au courant de ce qui conquiert le peuple

il affirmait sa force, promettait tout ce qu'on lui demandait, les mains ouvertes, à la recherche de celles qui n'osent se tendre. Grisé par ses discours, il se croyait lui-même avec cette foi robuste propre à ceux qui ne tiennent jamais parole.

M. et M^{me} Cageois désiraient la réconciliation des vieux époux. Elle faciliterait les ambitions d'Aristide Glorieux et mettrait fin aux rappels incessants du scandale ancien qui les avait séparés.

M^{me} Cageois était habile. Elle insinua à sa belle-sœur que le triomphe de son mari déciderait de ce rapprochement que lui-même souhaitait.

Pour assurer la victoire et diminuer les dépenses de M. Cageois, elle amena Adèle Glorieux à vendre la vieille pendule. Et c'est ainsi que, le soir précédant le grand jour, on avait pu convaincre et soulager plusieurs électeurs aux abois...

* * *

L'après-midi de ce dimanche d'octobre, dérobé par la loi au service de Dieu pour le consacrer aux dissensions des hommes, s'avancait : le cœur de la petite ville battait la Chamade. Depuis plusieurs nuits les enfants seuls s'étaient reposés. La grand'place était encore silencieuse, quelques gamins attendaient sur le seuil de l'hôtel de ville. Le président et ses assesseurs dépouillaient les bulletins. Les personnages influents, les délégués, arrivaient à leur cercle respectif, si peu distants l'un de l'autre qu'on pouvait s'observer.

Chez les candidats les femmes s'étaient réunies, elles attendaient les résultats, solennelles comme aux jours mémorables des naissances et des morts, prenant les mêmes attitudes. Les jeunes gardes, leurs fils ou leurs neveux, entraient, sortaient, apportant des nouvelles aussitôt démenties. Leurs esprits surexcités les poussaient à la bataille : la guerre civile était dans l'air.

Le docteur Baro, l'adversaire inamovible de Glorieux, renouvelait pour la troisième fois son mandat de huit années. C'eût été douter du bon sens des

hommes que de soupçonner son échec. Il faisait peu de démarches, n'aimant pas à rappeler ses bienfaits. Dans chaque maison on lui devait l'aisance ou la vie.

A l'heure présente la beauté de cette fin d'automne l'absorbait. Assis à la terrasse de son jardin il suivait les découpures d'or de son marronnier jauni sur le ciel bleu. Le soleil et la nature marquaient la même indifférence pour ce qui préoccupe les hommes.

Baro se disait que son vieil ami lui manquerait ce soir-là, car sous prétexte de défendre la liberté on conspuerait sa pauvre soutane et son tricorne dont il usait les bords à saluer, sans rancune, ses plus farouches paroissiens. Ce fut précisément le plus doux d'entre eux qui vint arracher le docteur à la paix qu'il goûtait encore. C'était pour l'amener au Cercle catholique où il entra péniblement. La masse des électeurs impatiente, houleuse, surchauffée, ne demandait qu'à huer ou à acclamer les élus. On s'inquiétait des signaux échangés de l'une des fenêtres de l'hôtel de ville avec le patron du grand café dont la tête émergeait du toit.

— Les socialistes l'emportent ! papa vient de le crier, dit un gamin aux arrivants qui s'enquéraient des nouvelles.

Une bordée de coups de sifflets, une pierre lancée étoilant un carreau, le refrain « A bas la calotte », « Vive le suffrage universel », et plus timidement le cri de « Vive la République » affirmaient la déconvenue des amis du docteur. Bientôt on donna les chiffres certains : Baro était le seul élu, le cartel « passait », moins un de leurs candidats, à dix voix de majorité.

Dans la rue les vainqueurs prouvaient leur supériorité en insultant les vaincus. C'est d'ailleurs ce qui relève le mieux les minorités et fortifie les convictions...

Sur le balcon du grand café, le drapeau bleu relié au drapeau rouge déployaient timidement leur union. Les manifestants entouraient la terrasse. L'intérieur de la salle était plein : on s'embrassait, on se félicitait en oubliant déjà les vrais artisans de la victoire massés devant les portes, mais c'était sans importance, le peuple était encore grisé de son triomphe.

Un appel vigoureux partit de la foule, les ouvriers réclamaient Aristide, pour eux le seul vainqueur de la journée. Et lorsque Glorieux parut ce fut un cri unique : « Sur le pavois il faut le porter en triomphe!... »

On assembla deux tables et le héros fut surélevé pour qu'il dominât son auditoire. Ce fut du délire : les applaudissements redoublèrent, les mouchoirs et les chapeaux voltigèrent, le nom d'Aristide monta jusqu'aux étoiles.

Il pouvait à peine parler : son émotion flattait le peuple.

— Mes enfants, mes frères, murmura-t-il!.. Le bruit couvrait ses paroles, il en profita pour espacer ses mots.

Il lança son dévouement, garantit l'aisance prochaine, affirma le bonheur universel, il allait promettre la grâce de Dieu et le Paradis, mais il se souvint du libre penseur qui maintenait en équilibre le piédestal sur lequel il se posait en dieu.

M^{me} Cageois, attendait l'arrivée du cortège qui devait, selon l'usage, escorter jusqu'à sa demeure chacun des candidats élus. C'était une occasion de boire encore. Adèle Glorieux avait aidé sa belle-sœur à préparer la réception, le pharmacien exigeait que le vin d'honneur coulât à flots.

La lueur des flambeaux projetait déjà sur la muraille voisine des ombres multiples : le pas redoublé devenait de plus en plus distinct. Sous sa blouse de dentelle blanche la poitrine d'Adèle Glorieux se soulevait d'une émotion juvénile. Elle s'en fut dans l'arrière-salon, on la réclama pour aider à remplir les verres. Son beau-frère portait le toast, il fallait se hâter. Après les applaudissements, M. Cageois redemanda la parole. Dans un élan fraternel il vida une deuxième coupe à la prospérité de la ville, dans quelques mois plus florissante sous la gestion de l'illustre Aristide, son bourgmestre.

Une poussée formidable d'acclamations affirma ce vœu populaire... Dans une folie d'enthousiasme le peuple se ruait vers Glorieux.

— Nous voulons notre maieur, nous l'aurons, chantaient-ils sur l'air des lampions.

Un grand diable chevelu, chauffeur à l'usine, s'avisait de l'embrasser ; il provoqua la folie de l'étreinte, on l'eût écartelé avec cette frénésie qui porte la foule à écharper un assassin. Conscient du danger, pressé entre deux vagues humaines, Aristide tenait encore d'aplomb, mais, au moindre recul d'un des deux groupes de ses assaillants, il était renversé et piétiné par l'autre sous une poussée inconsciente et par ceux-là mêmes qui exultaient de son triomphe. Son pied rencontra une grosse pierre sur laquelle il parvint à s'exhausser. Enfin Cageois l'aperçut : il était déjà livide, sur le point de suffoquer.

Jouant des coudes, parfois brutal, le pharmacien parvint jusqu'à son beau-frère. Il le ramena dans sa maison où il perdit connaissance. Quand il revint à lui il tâta son corps qu'il croyait meurtri par l'ivresse populaire. Sa sœur guettait son réveil, M^{me} Glorieux se tenait coïte, effacée dans le fond de la chambre. Le cortège s'éloignait, on avait rassuré les manifestants, ils retrouveraient Aristide Glorieux chez lui vers la fin de la soirée, le champagne coulerait de plus belle. Déjà le héros reprenait sa vigueur. Ses hôtes lui parurent solennels. Pourquoi sa sœur était-elle immobile, tandis que Cageois effeuillait béatement les chrysanthèmes d'un bouquet jeté sur la table ? Il soupçonna une complication fâcheuse et ne s'inquiéta que pour lui-même. Egoïste, il ne concevait pas d'autre souci. Dans l'incertitude, il hésitait à quitter son fauteuil. Serait-il défiguré?...

Il marcha jusqu'au trumeau, étonné de se sentir allègre.

Il vit dans la glace en arrière de son propre visage, la reproduction lointaine, mais parfaite, de M^{me} Glorieux, un peu vieillie peut-être, mais les traits et le regard infiniment bons et tendres.

Aristide était l'homme des décisions promptes ; cette fois son esprit s'attarda... Il soupesait les avantages et les mécomptes, gagnant du temps. Il rejeta la mèche grisonnante qui lui barrait le front, refit sans

hâte le nœud de sa cravate, puis les mains appuyées sur la console, il fixa la vision.

Sa sœur intervint :

— Adèle a vendu sa pendule pour activer le succès de tes amis. A cause de toi elle a rompu ses relations.

Et très bas, elle murmura :

— Si tu veux être bourgmestre la réconciliation s'impose, c'est le moment..., ne le laisse pas échapper.

Depuis plusieurs secondes déjà le grand homme étudiait son geste... Il fut très humain.

— Adèle, je te pardonne, dit-il, et il lui ouvrit les bras.

M^{me} Glorieux sentit qu'elle était femme, et, frissonnante, elle accepta l'étreinte.

Aristide Glorieux était, cette fois encore, le seul vainqueur.

JACQUES JACQUIER.

ESSAI SUR L'ART WALLON OU GALLO-BELGE

(*Suite.*)

Il nous reste à parler de Liège. La ville des Princes-Evêques a fait l'objet d'études nombreuses et approfondies. Aussi nous bornerons-nous à épinglez quelques remarques qui se dégagent des études de Michiels, de Jules Helbig et des ouvrages de M. Micha qui travailla d'après eux.

Au XII^e siècle, nous l'avons dit, la sculpture produisit à Liège une œuvre à laquelle on ne trouve d'égales que dans l'antiquité grecque : les Fonds de Saint-Barthélemy, de Regnier le Hutois. Dans la suite, elle donne la magnifique châsse de Saint-Remacle de Stavelot, celle de Saint-Adelin, les œuvres de cet extraordinaire François Borset qui ornent les colonnades du palais des Princes-Evêques. L'émaillerie créa des reliquaires et des objets sacrés de toute beauté. Or, un art ne se développe pas seul. Avec l'architecture et la sculpture, tous les arts du dessin doivent progresser et l'émaillerie nous montre que la peinture ne restait pas en état d'infériorité au pays de Meuse. Cela est, du reste, attesté par d'autres documents. Outre les peintures murales qui couvraient les voûtes et les murs des cathédrales gothiques, il y a des miniatures comme celles de la Bible et l'évangélique de Stavelot, ainsi que la châsse de Sainte-Odile, qui établissent que la couleur n'avait pas de protagonistes moins puissants que le burin dans la grande cité wallonne.

Des incendies, des sacs de ville ont fait disparaître d'incalculables richesses, d'incomparables trésors artistiques, mais le peu qui reste atteste péremptoirement une efflorescence remarquable, sans qu'il soit besoin de recourir aux suppositions et à l'enchaînement des faits.

Bien des monuments paraissent établir que Liège, la fille aînée de l'Eglise romaine, possédait en son contrées l'hégémonie des arts, sorte de Florence du Nord. Elle avait de merveilleux tailleurs d'images, comme Dinant, sa sœur, possédait d'étonnants batteurs de cuivre. Elle avait fait l'éducation artistique des pays limitrophes. Grâce à ses échanges avec l'Italie, elle avait pris un rang que peu d'autres villes auraient pu lui disputer. C'est pourquoi les satrapes d'Occident, les ducs de Bourgogne, la désiraient pour capitale. Mais elle préférait son autonomie, ses Princes-Evêques et la liberté. Elle paya cher son indépendance. Saignée à blanc, mutilée, détruite, on la vit cependant renaître, comme le phénix, de ses cendres ardentes.

C'est, vraisemblablement, à Liège que les frères Van Eyck, nés au pays de Meuse, apprirent le métier de peintre, avec les enlumineurs, miniaturistes et orfèvres qui travaillaient pour le chapitre de Saint-Lambert.

D'après l'usage universel de l'époque, dit Alfred Michiels, tout homme qui exerçait un métier se faisait recevoir dans une corporation qui ne permettait point qu'on se passât d'elle. Hubert Van Eyck dut se conformer aux habitudes de l'époque. Or Maeseyck, petite ville, ne possédait certainement aucune gilde de peintres. Hubert dut donc se faire inscrire, soit à Maestricht, soit à Liège, mais plus vraisemblablement dans cette dernière ville.

Si le duc de Bourgogne fût parvenu à s'installer à Liège, nous aurions dans les fastes wallonnes une grande école liégeoise. Mais la petite cour épiscopale ne pouvait rivaliser avec la cour magnifique des riches et puissants ducs. Les Van Eyck, en quittant Liège, attirés par Philippe le Bon, portèrent à d'autres villes l'hégémonie des arts. Il n'en reste pas moins qu'ils viennent des bords de la Meuse.

Après le sac de Liège par Charles le Téméraire, où furent détruites sans doute beaucoup d'œuvres d'art, il ne pouvait plus être question pour longtemps d'école de peinture.

A l'aube du XVI^e siècle, Lambert Lombard en crée

une : la grande académie Lombard, qui fut la première école de gravure dans notre pays.

Que vaut, comme peintre, Lambert Lombard? C'est bien difficile à dire, car, de son œuvre considérable, il n'est presque rien resté. Un siècle après la mort de Lombard, Abry constatait que beaucoup de triptyques du maître étaient déjà fort détériorés, parce que les fonds blanchis à la colle s'étaient écaillés.

Les tableaux de Lombard, réputés les meilleurs, furent enlevés à Liège pour orner à Bonn le palais de Henri-Maximilien de Bavière; ils furent tous détruits lors du bombardement de la ville, en 1702.

Enfin, en 1790, la plupart des œuvres de Lombard, restées à Liège, sombrèrent dans la tourmente révolutionnaire.

Mais le *Philoguet* du musée de Liège, qu'on ne lui conteste point, suffit à donner de lui l'idée d'un grand artiste. C'est, du reste, ce qui résulte des écrits de tous ceux qui purent apprécier ses œuvres *de visu*. Il apparaît, dit M. Micha, comme un maître glorieux ayant formé des élèves qui ont rendu hommage à sa mémoire, le précurseur, enfin, de la Renaissance flamande que devait, un siècle plus tard, illustrer Pierre-Paul Rubens.

Gérard Douffet, écrit Helbig, n'est pas, dans le groupe des peintres mosans du XVII^e siècle, celui dont le nom a eu le plus de retentissement, mais il est l'artiste qui a le plus formé école et dont les élèves ont le plus marqué dans l'histoire de l'art.

On le connaît peu vu l'extrême rareté de ses ouvrages. Mais A.-J. Wauters s'est demandé si des portraits de Douffet ne sont pas cachés dans maintes galeries et dans des musées sous le nom de Rubens ou de Van Dyck. C'est assez dire en quelle estime la critique tient ce peintre.

Douffet ayant quitté son premier maître, nous apprend Becdelièvre, était allé à Dinant, chez un peintre du nom de Perpète pour se perfectionner dans son art. Dinant n'avait donc pas rompue, elle non plus, avec ses traditions d'art.

Douffet fit plusieurs élèves. Il forma Bertholet Flé-

malle qui fut, après lui, le protagoniste de l'école liégeoise.

Bertholet peignit des tableaux pour la galerie du grand duc de Toscane Ferdinand II et pour le palais de Versailles, à la demande du chancelier Seguier. Il peignit aussi une *Adoration des Mages* pour l'église des Grands-Augustins, à Paris. Colbert lui commanda le plafond de la salle du trône au palais des Tuileries : *La Religion protégeant la France*, qui obtint un grand succès. On le nomma professeur à l'Académie royale de peinture et sculpture de Paris.

Mais tous les efforts faits pour le retenir à Paris restèrent vains et, comme Delcour et comme plusieurs artistes d'aujourd'hui, il préféra rentrer dans sa bonne ville de Liège.

Malgré les troubles continuels, résultat de la faiblesse d'un gouvernement qui n'était pas héréditaire et qui n'émanait pas de la nation, malgré la fréquente insécurité de la ville et, vraisemblablement, le peu de débouchés qu'il y avait pour les artistes, l'école de Liège ne chôme pas.

Après Bertholet Flémalle, Gérard de Lairesse acquiert une grande réputation et continue à répandre au loin le bon renom artistique de la cité des Princes-Evêques. Lui aussi va travailler à l'étranger, mais lui aussi revient, impérieusement attiré par le sol natal. Peintre et sculpteur de grand talent, c'était un esprit extrêmement cultivé; il écrivit un livre remarquable : *Le Grand livre des peintres*.

La postérité n'a pas rendu à Lairesse la justice qu'il mérite. Si l'on réunissait les œuvres principales de cet artiste, comme on l'a fait pour certains peintres, je suis persuadé qu'il y aurait un grand revirement en sa faveur. Ce serait une révélation pour beaucoup d'amateurs d'art et de critiques. On l'a presque toujours jugé trop légèrement, d'après des tableaux secondaires de son œuvre.

Plumier, Fassin, Defrance continuent l'école de Liège jusqu'au seuil du XIX^e siècle.

Si, comme l'écrivait A. Michiels dans son *Histoire de la peinture flamande*, Liège a été malheureuse dans ses collections d'art comme dans toute sa des-

tinée, il n'en est pas moins vrai que c'est elle qui a donné la peinture à la Flandre et qu'elle n'a cessé, malgré toutes les vicissitudes de son histoire, de tenir les arts en honneur, de les pratiquer, de posséder une école ininterrompue depuis l'époque romane jusqu'à nos jours. Il n'est aucune autre ville qui puisse, en Belgique, lui disputer ce mérite.

Une récente exposition, qui a obtenu un plein succès, a mis en lumière cet exquis Jean Delcour, précurseur de l'art du XVIII^e siècle, qui fit jaillir sous son ciseau l'âme joyeuse de sa race : la Vierge de la fontaine, rue Vinâve-d'Ille, est une sorte de muse wallonne, les plis de sa robe ondulent au vent de quelque cramignon céleste.

*
* *

Dans son étude sur *le portrait* de Lucidel à Navez, M. Gustave Van Zype ne voit pas, entre la peinture du Hainaut et celle de la Flandre, d'Anvers et du Brabant, des dissemblances notables, dépassant celles des personnalités. Selon lui, il ne peut être question de deux écoles présentant des caractères distinctifs, mais il estime que, dans l'art des XV^e et XVI^e siècles, le Hainaut apporta une contribution considérable. Il reconnaît que l'expression « école flamande » est impropre.

Toutefois, il signale la différence profonde qui distingue de la peinture flamande les rares productions de la peinture dans le pays de Liège et qui lui a paru évidente dans le portrait, attribué à Jean Lombard, du Musée de Brunswick.

« Certes, dit-il, les peintres du Hainaut méritent qu'on les étudie avec attention, avec respect, avec passion, qu'on leur rende un hommage éclatant. Ils le méritent parce qu'ils ont donné à l'école des Pays-Bas beaucoup d'œuvres admirables, parce que plusieurs d'entre eux sont parmi les plus grands maîtres de ce que l'on appelle l'école flamande et ont exercé sur elle des influences décisives. »

*
* *

A l'aube du XIX^e siècle, le phénomène que nous avons remarqué plusieurs fois se répète encore. C'est un Wallon élevé à l'école française qui restaure, en Belgique, l'art dit « flamand » et le fait entrer dans une phase nouvelle; c'est François Navez, de Charleroi, disciple de David, qui donne l'impulsion à toute l'école.

On fut longtemps injuste pour Navez à cause de ses compositions marquées d'un classicisme assez étroit. Mais, aujourd'hui, que sont les romantiques tartines d'un Wappers à côté des admirables portraits du peintre de Charleroi? Maintenant, Navez a repris son rang; on reconnaît que, depuis la rénovation de l'art en Belgique, l'effigie humaine n'a pas trouvé de traducteur plus puissant que lui. Dans ses portraits, il se laissa aller librement à son génie, tandis que, dans ce qu'il croyait être ses grandes œuvres, il était emprisonné dans une formule qui sévissait de son temps. La *Famille de Hemptinne* est considérée comme un chef-d'œuvre; le *Portrait de Mme Doucet mère* ne le lui cède en rien; le portrait du peintre et tant d'autres non plus.

Ce fut l'influence de Navez qui prévalut dans l'école belge, M. G. Van Zype n'hésite pas à l'affirmer. « Dans l'atelier qu'il avait ouvert d'abord, puis à l'Académie de Bruxelles, dit le critique, Navez eut de nombreux élèves. Il suffira de citer Portaels, Stallaert, Eugène Smits, Gustave de Jonghe, Van Camp, Alfred Stevens, Cluysenaar, Charles Hermans, Auguste Danse; d'ajouter qu'après lui son gendre Portaels eut, à son tour, un atelier fameux dans l'histoire de l'art belge, où passèrent Agneessens, Hennebicq, Verheyden, les deux Oyens, Frédéric, Charlet, Wauters, plus tard Laermans, Levêque, Gouweloos, de constater que son élève Cluysenaar eut, lui aussi, des élèves, parmi lesquels Emile Sacré, de Lalaing, Delvin, pour percevoir clairement la trace très nette laissée par Navez dans l'art belge. Et l'on remarquera tout de suite que la plupart de nos peintres se rattachent ainsi plus ou moins directement au vieux peintre classique. Chez lui, bien plus que chez Wappers, que dans le romantisme, ils devaient retrouver leur instinct originel. »

M. Van Zype ajoute encore : « C'est de lui que part notre nouvelle fécondité. Un Hennuyer retrouve les secrets de la splendeur de ce que l'on appelle l'école flamande, de ce que, pour être juste, on devrait, pour le passé comme pour le présent, appeler l'école belge, puisque tant d'artistes du Hainaut ont contribué à sa gloire. »

La contribution des artistes wallons à l'art qui se pratique en Belgique se borne-t-elle à l'influence exercée par Navez? Certes, non.

C'est Namur qui donne à l'art contemporain son plus grand dessinateur et graveur. La Wallonie a fourni ses meilleurs artistes à l'école du XV^e et du XVI^e siècle; étant un tronçon de la vieille Gaule que les fatalités de la vie des peuples ont empêché de se ressouder à la patrie mutilée, il n'est pas étonnant qu'elle ait fourni à la France des sculpteurs délicats et des artisans de premier ordre et que ce soit encore d'elle que vienne celui qui, non seulement infusa à la gravure une vie nouvelle, mais qui créa une expression de son époque d'où dérive toute une école. Esprit fortement nourri, Félicien Rops chercha aussi bien ses points de sensibilité chez les vieux maîtres que chez les grands écrivains Rabelais, Montaigne, Regnier, Poë, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle d'Adam, que dans le cœur même de sa race qui battait en lui. Il ne négligea rien pour acquérir un moyen d'expression qui lui appartint en propre et fût apte à traduire une société nerveuse, subtile, vibrante, exaspérée. Ses historiographes nous disent qu'il ne laissait rien au hasard : il étudiait d'après la nature, s'attachant à saisir le modèle sur le vif, haïssant ce qui était fait de chic. Sa conscience d'artiste marchait de pair avec la science, ce qui explique la souplesse, l'accent de vérité profonde, la couleur, la vie intense de ses œuvres. Rops est, selon l'expression de J.-K. Huysmans, « vraiment celui qui a notifié la diabolique ampleur des passions charnelles. Il a restitué à la luxure, si naïvement confinée dans l'anecdote, si bassement matérialisée par certains genres, sa mystérieuse omnipotence; il l'a religieusement replacée dans le cadre infernal où elle se

meut et, par cela même, il n'a pas créé des œuvres obscènes et positives, mais bien des œuvres enflammées et terribles. Il ne s'est pas borné, ainsi que ses prédécesseurs, à rendre les attitudes passionnelles des corps, mais il a fait jaillir des chairs en ignition, les douleurs des âmes fébricitantes et les joies des esprits faussés; il a peint les élans mystiques. Loin du siècle, dans un temps où l'art matérialiste ne voit plus que des hystériques mangées par leurs ovaires ou des nymphomanes dont le cerveau bat dans les régions du ventre, il a célébré, non la femme contemporaine, non la Parisienne, dont les grâces minaudières et les parures interlopes échappaient à ses apertises, mais la Femme essentielle et hors des temps, la Bête venimeuse et nue, la Mercenaire des Ténèbres, la Serve absolue du Diable. Il a, en un mot, célébré ce spiritualisme de la Luxure, qui est le Satanisme, peint, en d'imperfectibles pages, le surnaturel de la perversité, l'au delà du Mal. »

Parmi les peintres qui ont valu quelque gloire à la Belgique au siècle dernier, ne relève-t-on pas ces noms français-wallons : Fourmois, Gallait, Charles de Groux, Louis Dubois, Hippolyte Boulenger, Théodore Baron, Xavier Mellery, Artan de Saint-Martin, Meunier, Sacré, Philippet?

Voici pourtant une lettre de Félicien Rops qui nous montre jusqu'où fut poussé, en Belgique, le mépris pour les Wallons et jusqu'où allait la légende de leur inaptitude aux arts plastiques. C'est au peintre Alfred Verwée qu'il écrivait :

« Mon cher vieux, grand merci de tes jets de houblons.

» C'est délicieux et je vais en planter dans tous les coins de mon jardin. Tout ce qui vient du pays a une saveur particulière ! Tu comprends que, depuis qu'on a découvert que j'étais aussi Flamand que toi, tout ce qui me vient de ma nouvelle patrie est encore meilleur. Décidément, la terre wallonne ne produit ni peintre, ni dessinateurs; il n'y avait qu'Artan et moi; Artan est Batavo-Portugais et me voilà Flamand comme un « carabitje ». Fichue la ville de Namur, si elle compte sur ma statue pour orner la

place Saint-Aubin. C'est Audenarde qui l'emportera ou Malines! Cela fera un potin! Me voilà forcé d'apprendre le flamand! Depuis, les « Godferdoume » naissent sur mes lèvres comme les roses sortent de la bouche des fées, et j'ai l'accent!! »

Cela avait mis Rops si fort en gaîté que, pratiquant la « zwanze » de sa nouvelle race, il fit croire à un bonhomme, qui l'écrivit le plus sérieusement du monde, qu'il n'était ni Flamand ni Wallon, mais Hongrois, de la famille des Ropzki.

Seulement, le ki s'était perdu en route.

Si c'est François Navez, de Charleroi, qui renoue la tradition des grands peintres de figures, n'est-ce pas Théodore Fourmois, de Presles sur Sambre, qui rénove en Belgique le paysage? Et il le rénove en peignant les *Bords de l'Amblève*, les *Rives de l'Ourthe*, le *Château de Clairvaux*, des *Vues des Ardennes*, c'est l'âme de toute la Wallonie montagnaise qu'il rend avec la maîtrise des peintres du XVII^e siècle; et cela fait l'originalité de cet artiste ainsi caractérisée par W. Burger, un critique anglais, lors de l'Exposition internationale de Londres en 1862 : « M. Fourmois nous paraît être le plus fort des paysagistes belges qui ne se sont pas jetés à la suite de l'école française, d'ailleurs excellente en elle-même, mais dangereuse pour les artistes qui veulent l'imiter. L'imitation est toujours détestable, même quand elle s'attache à des modèles supérieurs. J'aimerais mieux avoir inventé la moindre petite ébauche originale que d'avoir exécuté le plus petit pastiche de Raphaël. Il faut à l'artiste, pour qu'il existe dans l'Art, comme au citoyen pour qu'il existe en politique, le *self-government*. Les œuvres de M. Fourmois communiquent l'impression que l'artiste lui-même a reçue à la campagne. »

Ce fut le Dinantais Antoine Wiertz qui eut, chez nous, le plus grand rêve d'art. Certes, il y a loin du rêve à la réalité, à la réalisation. Il n'en reste pas moins que celui dont Thorwaldsen avait dit : « Ce jeune homme est un géant », a laissé des œuvres qui témoignent d'un grand talent, que c'est l'excès même de son romantisme qui lui fut pernicieux et l'em-

pêcha d'exprimer tout ce que l'on attendait de lui. Si, au lieu de vouloir se mesurer avec les grands Italiens ou avec Rubens, Wiertz avait cherché à renouer la tradition nationale, il aurait montré autre chose que cette originalité négative qui est sa caractéristique.

Ce genre de mégalomanie a fait du tort en Belgique à plus d'un artiste; mais c'est le risque que courent tous ceux qui veulent sortir de l'ornière, tous ceux qui cherchent du nouveau. S'il y a des prétentions ridicules, il y a des erreurs qui ne laissent pas d'être sympathiques; certes, les œuvres d'art ne se jugent point d'après les intentions, mais selon les réalisations; cependant, une noble ambition qui n'a pas abouti n'est pas inutile à l'histoire de l'art; aussi peut-on affirmer que, vu avec le recul du temps, ce Don-Quichotte de Wiertz, qui se croyait un héros d'Homère, conserve grande allure. « Il est inégal et erratique, écrit Camille Lemonnier; il va de l'école italienne à l'école flamande, de Michel-Ange à Rubens, tenté quelquefois par Raphaël, sans paraître comprendre cette loi qui fait d'un art l'expression d'une race. Une imagination sans frein l'emportait: il eut le cerveau d'un poète et d'un philosophe; il ne paraît pas avoir eu toujours la sensibilité du peintre. »

Ce fut encore un Wallon, le Tournaisien Louis Gallait, qui prit la tête de l'école des peintres d'histoire. Edouard de Biefve, qui fut son émule, appartenait à une vieille famille d'Erquelines, près de Thuin. Alexandre Robert, l'auteur de *Lucas Signorelli peignant son fils mort*, était de Trazeignes. Il excella aussi dans le portrait.

Wallon aussi, né à Liège, le délicieux Florent Willems, par qui Alfred Stevens commença d'être influencé.

Wallons également, Dubois, Boulenger, Artan, Baron, quatre chefs de file de la peinture en Belgique.

Wallons encore, Constantin Meunier, Xavier Melery, Eugène Verdeyen, Antoine Bourlard, André Hennebicq.

Wallons toujours, Montigny, Hubert, Binjé, Philippet. On ne peut les citer tous, tant il y en a.

Bornons-nous à parler de quelques artistes qui, non seulement sont d'origine wallonne, mais qui exprimèrent des aspects de la Wallonie; nous avons cité Fourmois, grand amoureux de nos Ardennes; Hippolyte Boulenger, nourri, comme Louis Dubois, d'art français, dépouillant tout ce par quoi Fourmois se rattachait encore au passé, va directement à la nature. Fondateur de l'école de Tervueren, il ne se contente pas de peindre la forêt brabançonne, la Meuse l'attire et il réalise ce que ses amis considéraient comme une gageure : *Vue de la Meuse à Dinant*, un chef-d'œuvre! Le fleuve, l'église et la masse de maisons, les rochers, le ciel, sont les sujets émouvants de ce paysage d'où l'anecdote, d'où la facile joliesse du détail sont sévèrement bannies. La *Vue d'Hastière*, les *Rochers de Falmagne* et d'autres œuvres confirment cet événement : le paysage wallon, créé par Patinir et Blès, de Dinant, est recréé à Dinant, par Boulenger, qui influence la peinture dite flamande de son époque. A chaque tournant de l'histoire de l'art dans nos provinces, c'est un Wallon qui apparaît en maître.

Je viens de dire qu'on avait considéré comme une gageure le fait de peindre le paysage de la Meuse; il paraissait évidemment austère en comparaison du pittoresque des campagnes flamandes aux verdures grasses, aux toits rouges, aux maisons ornées de volets blancs et verts, aux chemins de sable, aussi n'attira-t-il pas les peintres qui entrèrent dans le sillage de Boulenger; mais il séduisit Théodore Baron qu'on a appelé le *peintre de la Meuse*.

Car c'est bien ainsi que Baron nous apparaît. S'il peignit tout d'abord de certains coins des Flandres, si quelques-unes de ses interprétations de la Campine sont de purs chefs-d'œuvre, si même il nous révéla quelques puissants aspects de la mer, il semble indéniable que notre beau fleuve mélancolique ait été la grande passion de sa vie d'art.

L'art de Baron a de l'austérité dans sa grandeur; ses paysages sont des psaumes où il est parlé du

principe même des choses et de l'éternité. L'eau, les cieux, les rochers, la forêt ont, sous son pinceau, la solennité des témoins de la genèse. Ils connaissent des secrets si extraordinaires et si profonds, que le poème des saisons passe sur eux sans y laisser de sa joie et de ses ivresses. L'homme n'y figure point, car il serait écrasé par la présence invisible du dieu farouche et créateur des premiers âges. La force primordiale qui, au temps où le monde était en formation, creusa de larges ou de profondes vallées, entassa l'une sur l'autre des montagnes, érigea des rochers à pic et déchaîna les masses d'eau, fut pour le peintre l'objet d'un culte incessant; c'est ainsi qu'il apporta un « frisson nouveau » dans l'art du paysage. Il traduisit en œuvres hautaines, d'une beauté sévère et recueillie, d'une intimité religieuse, l'émotion de notre contrée patriale, l'âme du fleuve et des rivières de Wallonie. Ses études, ses esquisses, expriment ses tendresses pour notre sol wallon et l'ineffable poésie de nos vallées; c'est là encore, peut-être plus que dans ses tableaux qu'il nous révèle ses amours. La mélancolie des collines noyées par les brumes, l'accord gris de perle du ciel et des eaux, les tons d'ardoise mouillée, les verts sombres et humides qui inondent une combe, la masse fantastique d'une roche nimbée de légendes, le dessin nerveux de cette roche formée comme d'une série de laves superposées, desséchées et qui s'effritent; les feuillages rouillés de novembre; les collines patinées d'automne se mirant dans l'eau; un tournant de fleuve; les frimas de l'hiver au flanc d'un vallon, sur un bouquet d'arbres; le dernier éclat, jaune un peu rosé du soleil sur la campagne couverte de neige. Il nous montre, à côté de la grandeur majestueuse de la Meuse, le mystère inviolé de la Lesse et de la Molignée, au temps où ces rivières coulaient sous les dômes de verdure, entre de hautes collines; le Hoyoux bouillonnant en folles cascates; la Méhaigne, tous les affluents charmants dont nous avons goûté l'enchantement et qui ont marqué sur nos âmes.

Mais si le rêve et l'émotion de l'artiste sont trou-

blants, il ne se laisse, toutefois, point égarer par eux. Rien n'est improvisé, rien n'est abandonné au hasard; toute expression chez Baron résulte d'une volonté consciente. C'est un réaliste sur qui la fantaisie n'a guère eu de prise. La vision fut chez lui d'une netteté remarquable; la sûreté de main n'était pas moins grande. L'exécution, même dans des toiles secondaires et de moindre mérite, fut toujours d'un maître. Aussi occupe-t-il une place importante dans notre art. Nous l'aimons avant tout pour le peintre qu'il fut, mais il nous est cher encore parce qu'il peignit avec ferveur notre beau pays de Meuse et parce que l'idéal qu'il exprima, c'est un coin de l'âme de notre race.

Notre beau fleuve wallon inspira aussi Eugène Verdyen. Cet artiste peignit la rue, la mer, la dune et le reflet du soleil sur les sables, la campagne flamande et ses canaux, la course désordonnée des nuages dans des ciels immenses. Mais après de grands voyages, notre admirable Meuse le séduit, l'ensorcelle et lui révèle d'adorables secrets. Par un curieux phénomène d'atavisme, la claire Wallonie mosane se met tout à coup à chanter dans le cœur du peintre. Il faut dire qu'il était né à Liège même, d'une mère wallonne, sœur du père de Camille Lemonnier. Ce réveil de l'âme wallonne endormie en lui-même comme la princesse dans le château de la légende, épanouit le talent de l'artiste et, dès lors, c'est non seulement le monde visible qui existe pour lui, selon l'expression de Théophile Gautier, mais aussi le monde intérieur. Pour Verdyen, la Meuse n'a rien d'âpre ni de farouche, au contraire, c'est une vierge dans toute la grâce de son éveil. Le mystère charmant des matins l'enveloppe. Elle est parée de brouillards roses, blancs et nacrés, qui accompagnent la fraîcheur de l'aube. A travers des brumes irisées, on aperçoit les lignes harmonieuses des horizons bleus, les verdurees voilées de bleu, tandis que, tout en haut, les cimes chantent en rose dans le soleil. C'est l'heure où les fées folâtres encore dans l'aiguail des prairies et boivent la rosée aux calices des fleurs.

Verdyen est aussi tendre que Baron est rude.

Celui-ci installe son chevalet dans la vallée pour prendre le rocher ou la colline, dans sa hauteur, avec un tournant du fleuve. Verdyen travaille sur les sommets. Rêveur hautain, il veut embrasser du sujet la plus vaste étendue. La Meuse a depuis longtemps disparu qu'on la devine encore entre les monts bleus qui s'effacent dans le lointain, où ils n'apparaissent plus sur l'azur qu'en des gris immatériels. Il peint aussi les mauves et les lilas des crépuscules, quand l'ombre des montagnes s'allonge dans la vallée et que les fumées montent lentement des toits des chaumières. Les rochers schisteux prennent alors des tons de carmin mouillé, le brouillard s'essore des prés, une tendre mélancolie imprègne les choses.

Tandis que Baron conserve la manière de peindre des artistes de sa génération, Verdyen s'est affranchi du bitume. Il est clair, aussi clair que le plus clair des néo-impresionnistes. Sa vision est aussi affranchie, mais ses tons sont moins appuyés ; il est plus léger, plus enveloppé.

Eugène Verdyen est un poète. A regarder ses paysages de Meuse, on se sent frôlé par des caresses de berceuses, de rondes, de cantilènes. Dans les voiles blancs, dans les vapeurs nacrées qui flottent sur l'eau, ne devine-t-on point, parmi les cygnes, les filles de Meuse qui modulent la radieuse chanson de l'aube fleurie ? N'entend-on pas aussi les dames de Hierges, Marie d'Agimont, Midone de Bioulx, les demoiselles de Crèvecœur et la déesse lunaire, la chasseresse Diane qui, d'après la légende, vint donner son nom à Dinant ?

Le peintre affectionna surtout la Meuse à Chooz lez-Givert et à Dave, près de Namur. Il aima aussi les gorges encaissées de la Vesdre, ainsi que l'attestent quelques-unes de ses toiles.

Le statuaire qui, avec Rodin, domine tout le XIX^e siècle, saluons-le, c'est un Wallon, c'est Constantin Meunier et c'est en Wallonie qu'il trouva l'inspiration, les modèles, les décors de son œuvre, dans la Wallonie industrielle. Il exprima les formes nouvelles de la vie dans la langue sacrée de l'éternelle Beauté. Le débardeur, le houilleur, le puddleur, le

pêcheur, le semeur et l'aouïeron sont désormais fixés en des attitudes immortelles. Avant Meunier, ils n'avaient figuré en art que sous forme anecdotique. Maintenant, nous possédons *leur aspect d'éternité*. Depuis les glorieux artistes de la Renaissance, qui retrouvèrent les aspects oubliés de la grande humanité, aucun sculpteur n'avait apporté des expressions aussi neuves de l'héroïsme moderne. L'œuvre de Meunier est l'aboutissement artistique de tout un siècle de science, de philosophie, de littérature, de sociologie, de découvertes et d'inventions. Elle exprime une bonté, une pitié, une solidarité, une grandeur vers lesquelles tendaient nos esprits et nos cœurs.

Des pages définitives ont été écrites sur cet artiste génial; il n'entre pas dans le cadre de cet essai d'y ajouter quelques gloses, mais de constater que nous avons le droit de le revendiquer hautement.

Mellery, qui porte le nom d'un village wallon, peignit d'émouvants aspects de la vie industrielle du Borinage, en même temps qu'il exprimait l'âme des choses. Ses œuvres, pour lesquelles il voulut des couleurs éteintes, afin d'en intensifier davantage l'émotion, requièrent moins l'œil que les rutilances des toiles flamandes, mais elles parlent davantage à ceux qui croient que l'art peut aller plus loin que les éblouissements d'une riche palette, qu'il peut être ailleurs que dans des feux d'artifice de tons diaprés. Les Wallons sont de ceux-là, car il leur a toujours été extrêmement difficile de sacrifier la ligne et le caractère aux seules joies matérielles de la couleur.

(A suivre.)

MAURICE DES OMBIAUX.

LE PARC DUDEN

En me promenant, ce matin, dans le sable et l'ombre légère le long du bois Duden, j'ai rencontré Bill Hollywood. C'est un passant que j'affectionne. Il est curieux, indiscret, froid, égoïste, thésauriseur d'émotions. Son habit adopte régulièrement une coupe commune et chère aux terrassiers ou aux rapins de Montmartre : pantalons à la husarde, veste de velours, feutre roulé aux gestes du grand siècle. Sur le Strand on nous prenait pour deux Français. Ici, on trouve à l'allure de mon ami cette raideur pudique des hommes de l'Île. De fait, nos Anglais épilés qui traînent sur l'asphalte du boulevard Anspach un flegme affadi de bière sucrée, ne trompent, à Londres, sur leurs origines que leurs compatriotes.

— Venez-vous souvent de ce côté? lui demandais-je, comme nous nous remettions à marcher près des hêtres sévères et bienveillants à la fois, qui regardent par-dessus la haie.

— Quelquefois... Il me semble que ces arbres se taisent depuis longtemps... Ils ne vous disent donc rien à vous autres! A peine si je rencontre un ou deux promeneurs craintifs, dont la silhouette se mêle, tremblante, à leur feuillage.

— C'est un parc privé, mais il sera bientôt public...

— Comme celui de Saint-Gilles! Quelle pitié! Comme lui, il deviendra galeux et saignera par toutes ses écorces froissées... On dirait qu'en vos cœurs manque cette présence tutélaire qui veille, chez nous, sur les avenues, les parterres, les oiseaux, les...

— Bill, j'admire votre jugement, qui fait que je m'écoute avec satisfaction sans vous priver d'un égal plaisir.

— Vous me comprenez? J'en suis flatté, car si mon opinion est très nette pour moi-même, une fois exprimée, j'aurais de la peine à la défendre. Je puis donc vous convaincre sans fatigue et me résumer : Les souvenirs d'une race garantissent son patrimoine.

— Hélas ! nous avons peu de souvenirs et ceux qui se chargent de nous les conserver, je veux dire les poètes, ne sont guère écoutés. Loin d'approcher des trésors qu'ils nous offrent, qui donc, dans le peuple, connaît leurs noms?...

— ... Un jour, je visitais l'admirable site où s'enflamment les ruines romantiques du château d'Heidelberg. J'avais l'impression de découvrir la solitude fraîche de certaines allées, l'imprévu d'un point de vue où personne, avant moi, ne semblait être venu, l'embroussaillage joyeux et vivace d'un sentier à flanc de coteau. Mille étudiants s'y arrêtaient plusieurs fois par semaine ou les parcouraient en tous sens .. Quelle armée de gardiens empêchait donc ces vandales de détruire le pittoresque confiant des lieux que j'admirais ?

Le compagnon qui, de romances, avait égayé notre marche sur la rive brûlante du Neckar, me conduisit sur une majestueuse plateforme. Il s'y trouvait un marbre spirituel, quelques vers, un nom : SCHEFFEL. « Voici le dieu du jardin », fit mon compagnon en me désignant l'effigie du poète. Il ne me m'expliqua pas davantage le miracle de ces libres futaies, de ces bosquets d'où les nymphes ne sont pas parties.

— Et le parc Dudén n'a-t-il pas son Dieu ? interrogea Bill.

— Peut-être le même, répondis-je, car son propriétaire était allemand.

— Il lui conservait sans doute ce culte attentif que portent tous les Allemands à la présence légendaire dont s'anime le décor de leur patrie. Comme ce culte participe de leurs usages, ils ne lui ont pas donné de dénomination pédante. Il se confond avec leur amour général de la nature ; en lui ils se reconnaissent frères d'une admirable maçonnerie et s'appellent volontiers « Naturfreunde », amis de la Nature. Qui sait, dans son cœur éloigné, le maître de cette claire demeure, au milieu des frènes, retrouvait-il le souffle des poètes de sa race ?

C'est une chose en effet curieuse qu'outre-Rhin cette pensée s'unit toujours aux arrangements aimables de la terre. Le plaisir que ceux-ci suscitent se

traduit aussitôt par l'évocation d'une intelligence qui les eût admirés. Il n'est pas de promenades qui ne conduisent au « Repos de Goëthe », à la « Clairière de Schiller », à la « Colline de Lenau ». Mes pas se sont souvent allongés (comme si j'avais chaussé les bottes de sept lieues) dans le miroir du « Buchrainweiher », l'étang au bord de la boulaie, pour courir au fond du bois respecté, écouter la rêverie des feuilles autour du « Repos de Goëthe ». Quels dimanches d'ineffable prière ! Mais une prière chantante, une communion dans un même souvenir de poésie, une conférence d'amitié... Au sein de la forêt tout le monde est ami. On se crie le salut de sentier à sentier. Ce jour-là, on envoie préjugés, haines et tristesses au coucou. Et comme il s'en moque ! C'est la réception chez les arbres, où ne se tait jamais la harpe des ancêtres. On vient leur présenter l'hommage de ses bons instincts. « Voyez, leur dit-on, comme nous vous aimons dans votre enveloppe de mousse ! » Qui donc oserait torturer leurs bras pleins de petites lumières vertes ? Tout au plus, au départ, détachera-t-on une double feuille de chêne. On la piquera, derrière, au nœud du chapeau pour marquer ainsi le bonheur d'une journée bénie de leur tendresse. Et quand, imprégné de sève, de fraîcheur, de jeunesse, on rentrera au village, ce sera l'accueil au bon vent !... Les filles sourient aux compagnons des arbres, aux besaces des voyageurs, à ceux qui fleurissent l'herbe libre des chemins, hurrah !

— C'est le charme de la Germanie, cet amour des arbres poètes ; c'est le viatique inépuisable des Germains. Bill, c'est aussi l'orgueil de votre race. Nulle part au monde ne se découvre, sous la brume d'un matin d'été, l'émerveillement de parcs aussi abondants d'émotion que les vôtres. Quels en sont les gardiens ? Shakespeare, Keats, Carlyle. Parfois, comme à Hampton-Court ou à Windsor, une galerie aisée de chefs-d'œuvres, qui électrisent nos âmes passagères.

— Donc, conclut Bill, si l'on veut garantir la noble méditation du parc Duden contre les déprédations de l'ignorance et les lâchetés des visiteurs aveugles, que

l'on charge des commentateurs d'éveiller les bons instincts des Belges à sa majestueuse pensée. N'a-t-on pas annoncé que, récemment, le Roi avait ouvert le domaine de Laeken à l'un de nos meilleurs peintres? Il fallait l'œil passionné d'un artiste pour révéler la signification de ces jardins, un guide qui donnât la clef de leurs trésors silencieux, paisibles, à toute heure répandus et cependant encore invisibles.

Quelle impérissable surprise d'emprunter maintenant la route colorée d'un Auguste Donnay, d'un Emile Verhaeren, d'un Camille Lemonnier! A quoi comparer le loisir de rêver au bord de la pièce d'eau, dans le reflet étendu d'un massif célébré par un pinceau mélodieux?

L'art explique la vie charmante du paysage. Nous lui devons le pittoresque.

Ce serait une sage mesure, avant d'enlever toute barrière à la superbe propriété Duden, d'autoriser dès cette heure les artistes à s'y promener à leur gré. Quelques-uns y planteraient leur chevalet, d'autres noteraient la poésie de ses bocages, tous fixeraient, selon leur mode, un aspect de cette oasis bienfaisante si près de la ville où nous étouffe la poussière.

Leurs études auraient des résultats précis. Elles prépareraient le public à jouir d'un jardin unique et aiguillonneraient son admiration. Quand on admire, on ne détruit plus. Ouvrez alors toute large la grille rouillée devant le bowling où s'endort somptueusement, à l'automne, la vie aérienne des feuilles...

S'il faut un conservateur, qu'on choisisse un poète!

— Bill, je vous remercie pour tout l'amour que je porte à mon village, dont ce parc est l'inestimable parure. Vous avez parlé selon mon cœur.

GASTON-DENYS PÉRIER.

FORMONS DES HOMMES!

Un état sain ne peut exister que si les enfants sont élevés de telle façon qu'ils s'efforcent, non pas d'éviter les difficultés, mais de les surmonter, non pas de chercher leurs aises, mais de savoir comment arracher le triomphe à la peine et au risque. L'homme doit être joyeux de faire œuvre d'homme, d'oser, d'endurer, de travailler, de se garder, de garder ceux qui dépendent de lui.

(ROOSEVELT, *Strenuous life*)

(Vie intense).

Nous vivons en pleine crise éducationnelle.

Partisans de l'utilitarisme et protagonistes de la culture pure et simple disputent sans merci. Des ligues de défense se forment, et chacune croit avoir trouvé les décrets de salut. Cependant, aucune ne semble s'effrayer du grand nombre d'illettrés qui d'année en année augmente, aucune ne cherche à étudier la cause du mal dans sa racine, aucune ne songe à l'école primaire.

Or, les germes de la faillite de l'enseignement résident dans la mauvaise organisation de l'école primaire. C'est celle-ci qu'il importe de rénover sans tarder.

Afin de dissiper tout le mal que les établissements scolaires de nos jours ont produit, fermons sur-le-champ toutes les écoles, fulmine Ellen Key.

Ce remède radical nous paraît trop facile. Autant dire : « La société est mauvaise, supprimons-la ! » Ces cris de révolte dispensent de penser, de pénétrer plus profondément les causes d'une situation défectueuse.

Il faut, au contraire, étudier les causes, les effets, rapprocher des faits, conclure et, après une longue et profonde méditation, formuler des desiderata basés : 1^o sur les droits de l'enfance ; 2^o sur les lois physiopsychologiques ; 3^o sur le processus de l'évolution sociale.

Forcément, nous nous bornerons ici à des aperçus d'ordre général; nous n'entrerons dans aucune discussion de détail, nous omettrons le côté politique de la question et ne plaiderons point en faveur de l'instruction obligatoire, reconnue, aujourd'hui, indispensable par tous les hommes de bon sens.

* * *

L'aspect extérieur de l'école a subi des transformations notables.

L'atmosphère rébarbative de l'école d'autrefois n'existe plus.

Le souci du beau préoccupe les administrations publiques et les pédagogues; tous, aujourd'hui, sont convaincus de la haute valeur éducative de la culture esthétique. Ainsi sont respectés les « droits à la Beauté » chez nos écoliers.

Toutefois, il est à constater que les maîtres d'école tâtonnent dans l'œuvre d'éducation esthétique.

Leur bon vouloir, leur zèle, certes, ne peuvent être incriminés. Ils pêchent par ignorance. Leur préparation professionnelle ne tient pas suffisamment compte du rôle d'esthète que l'instituteur moderne doit remplir pendant l'exercice de son sacerdoce.

Les aspirants-instituteurs sont hélas! les premières victimes, de « la mimique des pensées », d'une éducation mauvaise.

Quoique, ces dernières années, les études normales primaires aient subi des réformes importantes, nous restons loin de compte.

Tels maîtres, tels élèves. C'est un axiome.

Et voilà pourquoi nous demandons que les maîtres d'école soient avant tout des hommes formés à l'école de la vie!

Ils ont pour mission de former des hommes; quoi de plus logique alors que l'on choisisse des hommes, non seulement au point de vue physique, mais des hommes de science et de cœur, des hommes qui possèdent le goût de l'étude, des hommes qui ont souci de la culture de leur moi, visent à leur perfectionnement personnel, bref des humains dignes!!

Or, quelle est la psychologie générale de l'instituteur?

Il faut bien le dire, hélas ! l'instituteur est un faux savant, un cerveau gavé de connaissances vaines, un esprit atrophié par des études d'où sont proscrits les exercices des facultés pensantes.

Etudier reste, pour la plupart des maîtres d'école, synonyme d'ennui, de corvée, et ce précisément parce qu'ils n'ont jamais appris à penser par eux-mêmes, qu'ils n'ont jamais connu la joie de la découverte d'une idée personnelle, que leurs professeurs les ont trop longtemps tenus en laisse. Les primaires possèdent l'idolâtrie des idées d'autrui, des notions des manuels dus à des auteurs respectueux de la tradition ou plutôt ennemis acharnés de la transcendance.

Pestalozzi, Basedow, Comenius, Fröbel restent leurs maîtres.

Ne leur parlez pas de Rousseau, ce fou, cet exalté ; de Tolstoï, cet utopiste ; d'Ellen Key, cette névrosée ; des écrivains moralistes de ces temps modernes ! C'est le chemin d'or du juste milieu qu'il faut parcourir, futur maître d'école !!

Et, cependant, la vie sociale a évolué, les droits et les devoirs des hommes d'aujourd'hui ne sont pas les mêmes que ceux d'antan. Qu'importe ! Ceux qui président à la formation des instituteurs semblent ne pas en tenir compte.

Voilà une première réforme qui s'impose, bien avant l'institution de l'enseignement obligatoire.

Un instituteur destiné à former des hommes doit être avant tout un homme, et non un être pédant dépourvu de sensibilité et du goût de s'instruire, un être satisfait et plein de suffisance.

* * *

L'enfant a une personnalité. Nos maîtres d'école l'oublient. Or, n'est-ce pas la conscience de sa personnalité qui fait l'homme véritable, l'homme fort dans la société, celui qui atteindra son but?...

Mais non, les âmes des gosses sont soumises au même moule d'une discipline basée sur la contrainte,

et les esprits instruits suivant une méthode uniforme! Que d'individualités sont ainsi étouffées dès leur premier éveil, que de cœurs en bourgeon tués, que de ratés l'école n'a-t-elle pas produits!!

Hélas! le préjugé que l'école a pour objectif principal de donner des connaissances, continue de sévir. Or, la formation de l'intelligence, n'est-elle pas le but de l'école? Que l'on bannisse le verbiage de l'école primaire. Des faits et non des mots doivent être mis sous les yeux des écoliers.

L'instituteur apprendra aux enfants à se servir de leurs sens, et promptement les écoliers seront entraînés à énoncer, en pleine liberté, des jugements personnels, où leur personnalité, leurs penchants ou leurs travers auront libre jeu. Ainsi habitués à penser par eux-mêmes, à ne pas accepter sans contrôle les idées d'autrui, ils ne perdront point la curiosité instinctive, leur goût de s'instruire, et, d'autre part, il sera fait appel, sans cesse, à leur esprit d'initiative. Ayant le culte de l'effort, ils ne se rebuteront pas devant le travail, ne seront pas vite découragés et, qualité inappréciable, ils apprendront à se tirer seuls d'affaire!

Point timides, mais entreprenants et tenaces, ils seront bien armés en vue du « struggle for life ». Ils ne rechercheront pas des situations de tout repos, mais s'évertueront à réaliser leur ambition, leur idéal.

Energiques et volontaires, ils aimeront le travail librement choisi et conforme à leurs aptitudes, et n'auront pas peur de s'expatrier, d'aller chercher la satisfaction de leur rêve dans des pays étrangers.

Le pays verra diminuer le nombre des inutiles, des mécontents, des révoltés et, par conséquent, la bonté animera les rapports entre les hommes; la lutte pour l'existence deviendra moins âpre et la société évoluera plus rapidement vers le règne de l'altruisme! Les hommes étant imbus de l'importance des efforts constants personnels, le rendement des labeurs s'enrichira et le progrès, les sciences et les arts y trouveront un appoint notable.

Il va de soi que le souci de l'éducation physique préoccupera constamment les pédagogues. *Mens sana in corpore sano*. Ce lien commun reste de rigueur. Le développement harmonique de l'animal — pour employer le terme cher à Spencer — doit constituer la base de l'éducation humaine.

Partisans des sports, nous condamnons néanmoins l'excès des exercices sportifs, convaincus, par ailleurs, qu'il n'existe point d'incompatibilité entre le sport et la culture intellectuelle. Au contraire, leurs époussailles s'imposent dans toute éducation radicale. Nous ne pouvons traiter ici longuement cette question (1). N'y a-t-il pas des moralistes qui estiment que le premier devoir d'un pays civilisé n'est pas de décréter l'enseignement obligatoire, mais de veiller à la santé des citoyens? D'aucuns revendiquent hardiment l'application de la loi de Lycurgue.

Sans souscrire à ses opinions extravagantes, nous réclamerons néanmoins des leçons de gymnastique quotidiennes dans les écoles (2), des récréations libres, des plaines de jeu et des bassins de natation publics.

De tout ce qui précède, il appert qu'à l'école *l'enfant doit apprendre à s'instruire par lui-même* et à ne compter que sur son effort personnel

* * *

Examinons maintenant le développement de la sensibilité.

Du cœur! du cœur! s'écrie le sentimental, car de nos jours les hommes n'ont plus de cœur. Arrivistes tous, ils méprisent les faibles, n'ont pas de pitié, assassinent moralement des amis qui les entravent!

Nietzsche! oh! Nietzsche!! Et l'on impute à la diffusion de la doctrine du philosophe germanique le mal moral de ce siècle!

(1) Ce problème d'éducation a été le sujet d'une conférence faite par le directeur de cette Revue, M. Paul André, à la Maison du Livre, en 1910.

(2) Le gouvernement étudie très activement cette question.

Faut-il avoir plus de raison que de cœur? Hélas! l'expérience de la vie nous enseigne que les hommes de cœur en général ne réussissent point dans leurs entreprises. La poussée de sentiment à laquelle ils ont trop complaisamment obéi ne leur a pas laissé le temps de réfléchir à l'entreprise, d'examiner les causes et les effets, de supputer les résultats probables.

Apprendre à se connaître en se raisonnant, en faisant la part de ses capacités, du sentiment et des illusions, voilà où doit tendre la culture de la sensibilité à l'école.

Voilà pourquoi il importe de veiller sur la lecture des enfants. Que de victimes la lecture de mauvais livres n'a-t-elle pas faites?

Le nombre des lecteurs diminue. Et la cause? Dans les écoles l'on n'inculque pas le goût de la lecture ou plutôt l'enthousiasme de la lecture, comme dit Emile Verhaeren. D'autre part, il n'est pas fait suffisamment la chasse aux livres nuisibles. Les bibliothèques pour enfants sont mal organisées, et il y a pénurie d'ouvrages attirants. La plupart de nos maîtres d'école ignorent l'art de raconter, voire l'art de lire. Or, la lecture d'un *fragment de quelque beau conte* ne décide-t-elle pas le lecteur hésitant? Nous entendons par cela la *story hour* des bibliothèques américaines, ce moyen puissant d'attraction qui fait honneur à l'esprit inventif des Américains.

« De l'antique art de conter pour instruire en amusant, exercé par des personnes ayant au plus haut degré le talent d'intéresser les enfants, les bibliothèques tirent un parti magnifique. La *story teller*, ou diseuse de contes, est un produit nouveau et assez imprévu du féminisme américain. Pour sentir l'influence moralisatrice de l'œuvre, il faut avoir assisté aux séances et avoir vu les groupes d'enfants placés autour d'une grande table haleter d'émotion et d'intérêt, surexcités au récit adapté des drames de Shakespeare présentés sous formes de *stories*. Les romans de l'Iliade et l'Odyssee, les Niebelungen et la mythologie, les romans du Renard, les romans du Cycle de Charlemagne et de ses Paladins, les romans

d'Arthur et de la Table ronde, toute la littérature de l'Antiquité et du Moyen âge, si humaine et si expressive, constituent le fond des contes les plus appréciés des enfants de plus de neuf ans. Aux plus petits on réserve des contes bibliques, des légendes locales et historiques, des contes populaires choisis pour leurs tendances morales, leur humour et leur fantaisie. Ces narrations sont souvent ponctuées d'images lumineuses ou de gravures transparentes présentées sous une forme très simple; elles sont fixées sur un châssis, derrière lequel est placée une lumière... (1) »

... Bref rien n'arrête l'ingéniosité des bibliothèques américaines dans la conquête du lecteur. N'est-ce pas ainsi qu'avec l'âge le goût de la lecture se développe et devient l'outil principal du perfectionnement personnel de l'homme? Car, quiconque ne lit pas, ne peut évidemment pas se tenir au courant de l'évolution de la pensée humaine; *a fortiori*, ne possède point d'éléments pour s'instruire, donc ne peut être un homme accompli.

JEAN LAENEN.

(1) Lire à ce sujet le très intéressant chapitre du livre : *Méthodes américaines d'éducation générale*, par OMER BUYSSE.

L'INSPIRATION POPULAIRE DANS LA PROSE FRANÇAISE EN BELGIQUE

(Suite et fin.)

Quel enseignement plein de bonhomie; quelle douce gaîté!

C'est que la mélancolie, sous notre ciel mobile, n'est jamais que passagère. Elle prend la valeur de ces nuages qui font, dans notre ciel, valoir un azur dont la monotonie nous fatiguerait rapidement.

Hubert Krains, dans le *Pain noir*, les *Amours rustiques*, les *Figures du pays*, nous a peint l'existence des peuples du Condroz, avec une sincérité qui confine souvent à la douleur. L'art y devient souvent la vérité même, mais en emplissant de toute la tristesse de la vérité ces pages si nettes et si pures.

Cependant, Hubert Krains a vécu trop près de la terre pour n'en rapporter que du pessimisme. Il a aimé, au village natal, trop de bonnes gens qui avaient accepté la vie comme elle est, pour ne pas, à son tour, la célébrer.

Je vais vous lire : *La Jambe de bois*... Excusez moi d'y faire aussi quelques coupures, de raccourcir encore un pauvre pilon!

De tous ses enfants, c'est Édouard, l'ainé, que Benoit aime le plus et dont il est le plus fier. Édouard est fort, bien découplé et n'a pas peur de la vie. Aucune besogne ne le rebute. C'est lui qui sème le blé chez Gerbehaye au printemps; à l'époque de la moisson, il est faucheur; quand l'hiver arrive, il travaille à la sucrerie; et, au mois de février, ceux qui ont une marnière à exploiter s'adressent à lui. Il gagne de fortes journées et remet à sa mère sa quinzaine telle qu'il la touche. Celle-ci lui restitue 2 francs pour ses menus plaisirs. Jamais il n'en réclame davan-

tage. Beaucoup de semaines s'écoulaient sans qu'il dépense autre chose que les 25 centimes que lui coûte le paquet de tabac qu'il va acheter lui-même chez Mlle Agnès, l'épicière. Il n'est jamais fatigué et ignore les loisirs. En été, après le souper, il travaille au jardin jusqu'à ce que la nuit tombe ; en hiver, il ferre les sabots de la famille au coin du feu ; et quand il trouve sa mère devant le pétrin, les mains appuyées sur les côtes et de grosses gouttes de sueur au front, — la vieille femme commence à se disloquer — il l'écarte, trousses ses manches, lave ses bras avec du savon, puis de son poing dur pétrit la pâte, la divise, plante un doigt dans chaque morceau, et, après l'avoir roulé dans la farine pour lui donner la forme nécessaire, le place sur une planche où il l'asperge avec de l'eau, afin que la croûte prenne à la cuisson un bel émail.

Son frère, Camille, a toujours en poche l'une ou l'autre chanson imprimée sur du papier à chandelle, qu'il apprend par cœur le dimanche. Édouard ne chante pas, mais il fredonne parfois un refrain qu'il a entendu voilà bien longtemps et qui lui est resté dans la tête :

L'amour, c'est le soleil !...

L'amour... Édouard le comprend comme le reste, en homme sage. A la fête, il fait comme les autres sa partie de danse, mais ni la voix cajoleuse des jeunes filles, ni leur sourire enchanteur ne lui troublent la tête, et lorsque minuit sonne (l'heure des honnêtes gens), il s'en retourne sans rêvasser, du pas égal de quelqu'un qui ne fuit rien et qui ne court après personne. Plus d'une jeune fille pourtant ne demanderait pas mieux que d'être aimée par ce beau gars. Quand, par les soirs d'été, elles passent en groupe devant sa demeure et qu'elles le voient accoudé à la barrière, fumant sa pipe, nu-tête, en bras de chemise, le gilet déboutonné, calme, sérieux, la mine fleurie, avec son éternel air de bonne humeur, elles se risquent parfois à le provoquer :

— Vous ne voulez pas venir avec nous, Édouard ?

— Non, répond-il, en montrant toutes ses dents dans un sourire ; j'ai peur...

— Vous avez peur du loup, Édouard ?

— Justement ! j'ai peur du loup...

Vis-à-vis d'Odile, toutefois, il se montre un peu plus tendre. C'est lui qui la salue le premier :

— Bonjour, Odile !

Odile marche sur ses dix-neuf ans. Elle a une jolie taille, un peu forte, ainsi qu'il convient à une paysanne, une figure régulière et colorée, de grands yeux bleus; puis elle est habile de ses mains et d'un caractère aimable et doux...

Édouard pèse tout cela, en homme sérieux, qui calcule tous ses actes, même ceux qui n'intéressent que son cœur. Il ne dit toutefois encore ni oui, ni non, parce qu'il songe que le mariage lie les gens pour l'existence et qu'il ne veut se donner qu'une fois, loyalement et pour toujours...

(Mais, hélas, un jour Édouard, en travaillant à la ferme Gerbehaie, a la jambe prise dans la machine à battre. On doit lui amputer le membre broyé.)

... Pendant tout l'hiver, Édouard resta étendu sur son lit. Une corde, fixée au plafond, pendait au-dessus de lui; il s'en servait pour se hisser sur son séant quand il se sentait les reins trop fatigués. Sur une table, placée près du lit, il y avait toujours des oranges, du pain d'épices, du miel, des pommes, des châtaignes, que lui apportaient les voisins.

Lorsque la blessure commença à se cicatriser, on le sortit du lit. Il avait engraisé pendant ces longues heures d'immobilité: il était devenu très lourd, si bien qu'il fallut trois hommes pour l'enlever et l'asseoir dans un fauteuil, devant lequel on plaça une chaise où il put reposer son moignon.

Quand il eut devant les yeux son bout de jambe, il gémit:

— Me voilà arrangé!...

... Quand il put supporter une jambe de bois, ce fut un nouvel exercice. Il abandonna ses béquilles et n'employa plus qu'un baton. Pour marcher, il renversait le corps en arrière, du côté de sa bonne jambe, et faisait décrire un demi-cercle à son pilon.

— Ça va! ça va! disaient les gens pour l'encourager.

Il répondait:

— Oui, ça va!

Au fond de lui, il pensait que cela n'irait jamais fort bien parce qu'il était trop gros et trop lourd; il maudissait sa belle santé qui lui gonflait la figure et ballonnait ses cuisses...

... Comme il ne peut plus s'asseoir par terre, il a roulé une souche d'arbre devant sa demeure contre le fossé de la route, afin de pouvoir encore passer les soirées d'été avec ses amis.

Dans les premiers temps, ceux-ci ne le quittaient pas; mais maintenant ils s'éloignent, après une courte halte. Édouard pourrait les suivre; mais là où ils vont, lui n'a rien à faire; il

reste sur son siège, tout seul, à fumer sa pipe dans la nuit qui tombe.

Les jeunes filles du village passent comme jadis. Le plus souvent, elles ne le remarquent pas. Édouard est un jeune homme qui ne compte plus. Seule, Odile n'oublie jamais de le saluer.

Il s'empresse de retirer sa pipe de sa bouche pour répondre :
— Bonsoir, la belle enfant !

Odile sourit ; et ce sourire est si frais, si brillant, si lumineux, qu'Édouard porte instinctivement la main à sa poitrine. Sous ce sourire, son cœur se contracte. Lorsqu'elle a disparu, il fixe les yeux sur la route, dont la poussière blanche a conservé l'empreinte de ses pas. Si le bonheur l'avait voulu, cependant !

— Bah !

Édouard agite sa main pour éloigner le fantôme charmant ; puis, l'âme déchirée, mais stoïque malgré tout, il fredonne son refrain d'autrefois :

L'amour, c'est le soleil!...

(La Jambe de bois.)

La foi dans l'amour, même quand il paraît perdu ! Oh ! la belle leçon ! *L'amour, c'est le soleil!...* Et jamais, le soleil n'est tout à fait en allé... En pleine nuit, il laisse, à la terre, le souvenir de sa chaleur... A l'aube, il reviendra.

Moins âpre que Krains, Hubert Stiernet, dans ses livres, nous a surtout retracé la délicatesse native de certains Wallons rêveurs de la *Haute Plaine* de Waremme. Mais Stiernet sait apprécier aussi leur gaîté. Son art tissé de sensibilité, de bonté, peut se fleurir des couleurs les plus éclatantes. On dirait que cette physionomie littéraire, sous les cheveux blanchis par les réflexions et les soucis, conserve les yeux clairs de l'enfance naïve et toute bonne.

Ouvrez ce livre : *Haute Plaine*, à l'histoire de *Mon oncle Aubain*.

Mon oncle Aubain (*Aubeigne*, faut il prononcer) est le menuisier du village de Blaret. Par bonté, il a d'abord, au péril de ses jours, protégé une pauvre femme que son amant, le boulanger, maltraitait. Dans la bataille, il a même perdu un œil ; puis quand cette femme, mère de deux enfants, s'est vue aban-

donnée, il a pris les petits à sa charge et a offert sa main à la délaissée. Beau scandale dans le village de Blaret, en Hesbaye!... Voilà mon oncle *Aubeigne* obligé d'établir ailleurs le ménage; le voilà devenu boulanger et fabricant de boules de sucre pour faire vivre les pauvres gens...

Il y avait trois ans que mon oncle Aubain était parti.

Ce dimanche de juillet, nous avions trotté, en bande, de Blaret jusqu'à Barleuge où c'était la fête.

Sur la place de l'église, notre attention fut attirée immédiatement par une petite tente de toile blanche qui était comme un aimant de jeunesse : filles et garçons se massaient autour d'elle, les joues se touchant presque, s'interpellant nez à nez, remuants, rieurs, s'entremêlant, se glissant les uns entre les autres comme des chatons, un vrai remous de joie !

— Les bonnes chiques noires à la menthe ! Les bablutes fondantes à l'anis ! Les caramels d'amour !

Mais... ! c'est la voix de mon oncle !

La voix aimée, musicale et gaie, du temps où il m'enfilait mes hannetons prêcheurs et où, sa journée faite, il me jetait à califourchon sur ses épaules et entreprenait au galop le tour des Remparts — ma tête caressée par les feuillages tombant des ormes !

Je me pousse, je me pousse .. C'est lui ! Je l'aperçois !

— Mon oncle Aubin !

Il change de couleur, reste muet, cherche, me découvre entre les corps et, d'un ton bas, ému :

— Attendez, mes bonnes gens, attendez ! C'est mon neveu, mon neveu de Blaret !

Il m'enlève dans ses bras, me regarde avec ravissement, me serre contre sa poitrine, fait claquer de gros baisers sur mes joues.

La foule est amusée et attendrie :

— Quel brave homme ! Quel cœur d'or, cet Aubain !

Des mains étrangères passent caressantes, sur ma tête.

— Attendez une petite seconde, mes bonnes gens ! Il aime tant les chiques !

Il me bourre les poches.

— Tiens ! — Dis à ta maman et à ton papa que je les aime bien — attends ! — et je leur souhaite bonne santé ! — Tiens, encore quelques-unes là ! — et que je me porte bien aussi, et

que je suis content, — Tiens ! — Embrasse-les comme ça — pour moi !

Allons, qui veut les bonnes chiques de Blaret ?

Sa tête ne demeure pas un moment immobile ; il regarde tout le monde à la fois ! Sa figure resplendit et l'on dirait vraiment que l'œil perdu est plus expressif encore que l'autre ; que la paupière se tient fermée avec obstination, parce qu'elle garde jalousement un bonheur plus rare, plus précieux, plus chèrement conquis, mais tellement intense, qu'à travers le voile égoïste passe un rayonnement inexprimable, le rayonnement du grand bonheur d'aimer..

— Voyez, voyez, ma belle ! Les bonnes chiques de Blaret !
Les caramels d'amour ! (Haute Plaine.)

Les caramels d'amour!... Nous, qui en avons mangé, nous nous rappelons leur saveur bonace et simple de sucre cuit. Ces rustiques friandises, par la vertu de l'art de Stiernet, deviennent le symbole de ces moments où l'âme de la race était toute notre âme, sans égoïsme, dorée et chaude comme du soleil, toute sympathie et amour !

C'est comme dans George Garnir, quelle franche verve, quelle compréhension des rustiques spectacles, des humbles douleurs, des tristesses à ras de terre ! On connaît l'auteur par ces tableaux bruxellois : *La tour noire*, *La boule plate*, *Zievcreer*, etc., mais qu'on n'aille pas pour ces croquis oublier les maîtresses œuvres des *Contes à Marjolaine*, de *La ferme aux grives*, des *Dix-Javelles*. Là est, pour moi, le meilleur Garnir populaire, moins drôle, moins fantaisiste, peut-être, mais combien plus véridiquement lui-même dans cet art de brave homme, fin et expérimenté...

Mais nous sommes à Bruxelles. Sacrifions au régionalisme du bas de la ville.

Il vous est assurément arrivé de voir passer, au boulevard Anspach, particulièrement le dimanche après-midi, à l'heure où l'on exhibe les toilettes, un couple d'une élégance forcée : monsieur tiré à quatre épingles, madame sanglée dans une cuirasse de satin moulant des formes avantageusement présentées. Tandis que ce couple se fraie un chemin parmi la cohue du

trottoir, un autre couple, moins bien mis, se plante en arrêt. La dame du second s'exclame en désignant celle du premier :

— Oui, mais non, regarde une fois cette robe, Hippolyte ; dire que j'ai connu ça que ça n'avait pas une loque à mettre sur son dos !

Et le monsieur ajoute :

— Regardez aussi la buse de ce faquin ! Si le chapelier qui lui a vendu ça a vu la couleur de son argent, je suis content pour me faire hondendief.

Alors, du ton le plus méprisant du monde, et tandis que le couple élégant les nargue, elle et son homme, d'un air d'absolue supériorité, la dame conclut :

— Laissez seulement, Hippolyte : « Da zyn krotters ! »

Krotters ! gens qui font de l'esbrouffe, sans en avoir les moyens ; *embrassmoekers* qui n'ont pas un radis... Le Krotter est l'ennemi des bonnes gens ; il répugne aux honnêtes paroisiens : sa fatuité est provocante, son faux luxe est insolent. Son cosmétique et ses frisures indisposent jusqu'au hoquet le bourgeois probe et modeste, qui, accoutumé à *n'étendre les pieds que selon les draps*, a conservé l'habitude de payer son tailleur...

— Venez seulement, Mélanie : si je resterais deux minutes de plus à voir ces krotters, je saurais faire un malheur !

(*Le Krotter.*)

Le « Krotter » lui-même, vous le voyez, nous donne une leçon de sincérité. Garnir, le véridique, comme tout bon Belge, déteste les faiseurs.

Le cas de Garnir, c'est le cas de Courouble ; tout le monde a lu les faits et gestes de la dynastie des *Kaekebroek*. Chacun a savouré ce qu'il y avait de moquerie plaisante, de bonne humeur, les trésors d'observation ironique de ces livres charmants.

Cependant, c'est ailleurs que, par goût, je prends la jolie page de Courouble que je lis. C'est hors les *Kaekebroeck* que je veux vous faire apprécier la verve si cordiale de l'auteur pimpant des *Contes et souvenirs*, *Atlantic Idylle*, *Carnets de voyage*, le *Chamaillac* de tant de croquis moqueurs à la fois et généreux.

Un soir d'hiver qu'il tombait de gros flocons, le marchand fumait sa pipe sous l'auvent de sa boutique roulante à l'ancre

place de la Chapelle, quand une femme, tenant en ses bras un petit enfant emmailloté et trainant un môme accroché à sa jupe, s'arrêta devant lui.

— Monsieur, dit-elle suppliante, mon mari m'a chassée. Nous n'avons pas mangé depuis hier. Je n'ai pas osé me rendre à l'asile. Ayez pitié, donnez, c'est pour les petis...

Alors l'homme déposa sa pipe.

— Bien vrai? dit-il simplement. Mais il n'attendit pas la réponse et, enlevant le môme engourdi dans ses bras, il le déposa à côté de la chaude marmite.

— Tiens, lui dit-il en mettant sur ses genoux un grand cornet rempli, mange. Eh ! vous, la mère, approchez donc un peu du poêle avec le gosse et régalez-vous. C'est moi que je paye... Hein, la fumée ne vous dérange pas, je continue la bouffarde!...

La femme dit son histoire, cette banale histoire, toujours même, à l'impitoyable recommencement, le perpétuel drame du ménage du pauvre — que les riches ne savent pas, et qu'un rare fait divers enregistre quelquefois en trois lignes indifférentes...
Abandonnés !

Et quand elle eut terminé son récit :

— Nom de D... ! marmotta le marchand, y a de sales types !

Un moment il parut réfléchir, puis soudain il s'écria :

— Eh bien, voulez-vous, je vous emmène tous les trois ce soir. C'est dit? Allons, montez, la femme, assoyez-vous. Ah dame, c'est pas un huit-résorts ! Mais ça vaut mieux que marcher dans la neige !

Et quand elle fut installée avec les deux petiots serrés contre elle :

— Debout, Tom ! cria le marchand en attrapant les deux bras de la voiture.

Une poussée, et la charrette, plus lourde, partit dans la neige, aux abois joyeux du grand chien qui tirait de toutes ses forces...

* * *

Il les aima ces petits qu'il avait adoptés, et tout de suite comme s'ils eussent été siens. Et leur mère devint sa compagne.

Cependant les affaires allaient à merveille. Elles s'étendaient et bientôt le marchand se trouva commander à quatre voitures qui roulaient dispensant les pommes de terre frites aux quatre coins de Bruxelles !

Lui surveillait ses garçons ; la femme tenait des livres ! faisait le ménage, tandis que deux enfants blonds, heureux, pleins de santé, jouaient tout le jour.

C'était le bonheur.

Et voilà qu'une nuit, comme le marchand venait de rentrer, on frappa tout à coup à la porte de sa chambre.

— Ouvrez, au nom de la loi !

— Messieurs, disait aux juges le bon marchand, quand il comparut l'autre jour devant le tribunal correctionnel, faites ce que vous voudrez. Mais je vous dis que jamais je ne pourrai vivre sans elle et les petits...

Trois mois de prison...

(Contes et Souvenirs.)

Que n'ai-je le temps, en cette conférence de Procuste, de vous donner lecture aussi d'un beau chapitre de Georges Virrès ; de vous montrer dans la *Bruyère ardente*, dans *Ceux de Tiest* et *En pleine terre*, cet art naturaliste qu'anime un souffle ininterrompu de religiosité et de moralité chrétienne, et qui se hausse jusqu'au souffle héroïque, dans ses belles proses épiques de 1788-89.

Je ne puis étudier même succinctement les œuvres d'inspiration populaire de notre grand peintre Eugène Demolder ; inspiration biblique et légendaire des *Contes d'Yperdamme*, ces joyaux d'or pur ; inspiration contemporaine, vivante du *Cœur des Pauvres* où se révèle l'âme de bonté et de douceur de l'artiste.

Ni les œuvres de Marguerite Van de Wiele où le peuple flamand a sa part ; ni celles de Glesener, d'un art sûr et probe, d'une émotion profonde, sous une écriture si parfaite qu'il nous a parfois rappelé le grand Flaubert.

Ni celles de Rency, si volontaire, si intelligent et si varié ; de Marius Renard, vibrantes souvent comme des réquisitoires ; de Pierron, tendres en leur abondance bon enfant, en leur recherche du mieux ; de Delaunoy, notre écrivain laboureur...

Je dois passer sous silence ces livres charmants de Davignon où la terre natale chante si gracieusement ses hymnes de bonne humeur et de fidélité.

Cependant, je voudrais vous rappeler ne fût-ce qu'une seule page, d'une femme belge ; d'une femme dont le talent exquis semble composé de l'arôme de ce qu'il y a de meilleur dans nos vergers, nos jardins, nos petites maisons ; de ce qu'il y a de plus tendre dans la sensibilité de nos compagnes ; et non seulement de plus mystérieux en leurs cœurs, mais aussi de plus farouches dans leurs âmes : Je veux parler de M^{me} Blanche Rousseau, l'auteur de *Nany à la fenêtre*, *L'Ombre et le Vent*, *l'Eventail*... ce chef-d'œuvre

Que ces jours sont vivants en moi ! — Je revois la cueillette des groseilles, la grappe suspendue entre les doigts de mère, les petits fruits rouges oscillant au bout des pédoncules comme des gouttes d'eau vermeille où les grains flottaient... — Nous en remplissons de grandes mannes ; et puis, dans la cuisine, nous aidions à les épulcher. Et mère faisait la confiture. Je la revois, tout enveloppée d'un ample tablier blanc, agitant doucement dans la bassine de cuivre la grande cuillère où s'attachait une écume rosâtre... — Elle m'apparaissait alors comme la Reine de la légende : Le Roi compte son or, la Reine fait des confitures... Je songeais qu'elle ressemblait véritablement à une reine, avec son beau cou blanc et ses boucles d'oreilles à franges d'or. Et son geste prenait des significations profondes... Le geste de sa main remuant la cuillère dans le sirop vermeil signifiait la sécurité, la maison claire avec ses porcelaines, le verger plein de fruits, les tièdes soirées de mai avec le bruit des hannetons et les mites nocturnes autour de la lampe...

Elle visitait les pauvres comme les châtelaines d'autrefois, — oui, véritablement comme une châtelaine d'autrefois, avec un grand panier plein de pains, de vins et de fruits.

Il y avait, à Mousty, une vieille femme nommée la « Vieille Fine ». Elle avait quatre-vingt-dix ans et habitait une toute petite chaumière dans le *culot* aride. On appelait ainsi une vallée sablonneuse, avec des collines couvertes de genêts, des cabanes délabrées dans l'ombre des tilleuls, des jardinets chétifs pleins de sureaux dorés, et des tas de fumier où d'éblouissants pigeons blancs se pavanaient en roucoulant...

La chaumière n'avait qu'une seule chambre. Dans un coin, un tas de charbon ; dans l'autre, un tas de pommes de terre. Et puis un lit, un poêle, une table et une chaise.

Cette vieille Fine, qui vivait d'aumônes, avait pour mère une vénération profonde. Je me souviens de cette phrase qu'elle répétait constamment, branlant sa tête ridée sous sous fichu de cotonnade rouge, et clignant ses yeux d'hirondelle : « Vous passerez pa d'zeu l' paradis, ma bonne dame, vous passerez pa d'zeu l'paradis ! »

Mère, qui ne comprenait pas, souriait doucement, tandis que je regardais la route sous les rideaux roides et glacés... tandis que j'imaginai mère s'envolant comme une mouette, dépassant le ciel des chrétiens pour s'arrêter plus haut, dans je ne sais quelle aurore où elle demeurerait suspendue, les ailes grandes ouvertes sur la personne de Dieu, comme le Saint-Esprit des images...

N'est-ce pas, quelle fraîcheur, quelle ingénuité, quelle naïve sympathie avec toutes les choses !

La sympathie!... S'il nous fallait d'un seul mot indiquer la qualité foncière de l'art de Georges Eekhoud, ne serait-ce pas encore de celui-là : sympathie, que nous définirions le principal de ce talent d'ailleurs si varié et si plein de ressources ?

Depuis *Kees Dorick*, ce livre de 1884 qu'une édition à deux sous (*la Feuille littéraire* que je vous recommande) a mis depuis quelques jours dans toutes les mains, comme la *Cité Ardente*, comme le *Joyau de la Mitre*, depuis les *Kermesses*, les *Milices*, la *Nouvelle Carthage*, les *Fusillés de Malines*, les *Communions*, le *Cycle patibulaire*, le cœur ardent de Georges Eekhoud n'a-t-il point battu, infatigable comme un tocsin, pour clamer son amour du peuple ?

Oui, c'est bien l'amour, le plus brûlant amour, allant jusqu'à la partialité, qui seul guidait cette main quand elle écrivait sur les lames de fer rouge que représentent ses livres.

Et comme Georges Eekhoud est bien toujours d'ici ! Son ardeur de cordialité et son apparente amoralité (aprivatif), que sont-elles en réalité, sinon le souci de procurer à tous les êtres la liberté de leurs aspirations ; qu'expriment-elles, sinon le besoin d'une moralité élargie jusqu'à la compréhension de tous les enthousiasmes et de toutes les joies ? Si, par le choix de ses types, Eekhoud est flamand ; toujours, par son

désir ardent de partager son cœur, et d'agrandir celui des autres, il est populaire.

Ils sont innombrables, les passages de son œuvre qui me permettraient d'appuyer mes vœux, si vœux il y a.

Je ne puis que vous arrêter, un instant, sur la scène des *Paveurs de rue*, extraite du roman de *l'Autre vue*.

Bruxelles est, comme chacun sait, le paradis des paveurs. Il n'est point ordinaire d'entendre chanter la louange de ces Wallons dont la carrure de velours semble avoir été bâtie tout exprès pour barricader nos rues.

Je ne me lasse pas de contempler les paveurs qui travaillent depuis deux jours sous mes fenêtres. J'aime la musique de leurs « demoiselles », le timbre m'en est cher. Eux-mêmes accordent souverainement le rythme de leurs gestes à la couleur de leurs frusques et de ce que l'on voit de leur chair. Accroupis ou debout, au travail ou au repos, toujours ils me séduisent par leur dégaine plastique et ingénue. Le bleu de leurs yeux d'enfants, le corail de leurs lèvres succulentes rehausse si délicieusement leurs visages hâlés! Je me délecte à leurs coups de reins, à leurs rejets du torse en arrière, au tortillage de leur feutre, au ratatinement de leur « maronne ». (C'est ainsi qu'en leur parler wallon ces paveurs de Soignies et de Quenast, qui rejoignirent à la grande ville les cadettes des carrières natales, désignent leurs bragues dont la couleur rappelle, en effet, celle des châtaignes.)

Généralement pour damer ils vont par deux. Après s'être appariés, ils crachent dans leurs mains, empoignent les hies par les manelles, esquissent une sorte de salut d'armes, et les voilà qui partent, accordant leurs gestes, pilant en cadence, l'une demoiselle retombant lorsque l'autre se relève.

Parfois ils pivotent sur eux-mêmes, se tournent le dos, s'éloignent quelque temps pour pirouetter de nouveau, se refaire vis-à-vis et se rapprocher, de la même allure réglée, sur le pas sonore de leur outil. On dirait d'une danse très lente, d'un menuet du travail.

Il leur arrive de s'arrêter pour reprendre haleine et échanger quelques puérités auxquelles leur sourire prête une portée ineffable. Ils rejettent leur coiffe en arrière, se calent, les

poings sur les hanches ou les bras croisés, les jambes un peu écartées, après s'être essuyé le front d'un revers de main ou à la manche de la chemise. Braves gens! Leur sueur embaume autant que la sève des sapins et des rouvres; elle est l'encens de cet office agréable au Seigneur. Quelle prière vaut leur travail?

Hier, au tournant d'une rue dans le centre de la ville, j'entrevis un admirable jeune charretier. Il se tenait debout sur son tombereau vide, le fouet et la longe à la main, de l'air dont il eût conduit un quadrigé. Il souriait d'un sourire aussi intrépide que le claquement de son fouet ou le hennissement de son cheval. En somme, pourquoi souriait-il? Il y avait du soleil, la vie lui était bonne. Ce petit ouvrier condensait, en sa personne réjouie, tout le relief et le cachet professionnel. Il quintessenciait la corporation. Au carrefour suivant, il vira, disparut, fouet claquant, char cahotant, la bouche goulue et les yeux incendiaires, rose et ambré, poignant de crânerie et de jeunesse : Antinoüs, charretier.

Tel chiffonnier, tel mendiant, me fait tomber en arrêt; je leur demandais de venir me voir chaque jour, de m'être un régal pour les yeux. Ces pauvres diables ignorent leur splendeur. Nul n'estimerait celle-ci comme je le fais.

Il m'arrivera de m'éprendre d'une simple voix. Un gagnepetit criant son sable, ses fagots, ses moules, appelant les os et les drilles dans sa hotte ou sa besace, résume en une intonation toute la navrance d'un adagio. Ces haillons de voix accumulent le pathétisme d'une vie de lutte et de misère.

(*L'Autre vue.*)

— Quelle prière vaut leur travail?

O l'harmonieuse et cordiale parole! Lubrifiante musique pour les âmes endolories!

Georges Eekhoud a écrit des centaines et des centaines de pages de cette harmonie forte et drue. Je ne crois pas qu'on ait, en Belgique, parlé du travailleur avec plus de vraie charité et de fraternité. Sans flagornerie de politicien, sans phraséologie de fausse pitié, mais avec la simplicité digne du sujet, Georges Eekhoud a composé, sur les paysans, sur les bougres bons ou mauvais des villes, sur les pauvres, les vagabonds, les souffrants, sur les cœurs en détresse,

des livres qui n'ont leurs pareils, pour la puissance d'évocation, dans aucune littérature.

Sympathie ! Toujours, ce mot se représente dans ma bouche, si bien, Mesdames et Messieurs, que j'ai peur tout à coup de vous en accabler.

Pourtant, ce n'est pas moi qui seul prononce ces mots de cordialité. C'est l'œuvre tout entière de nos écrivains ; c'est toute notre prose. Soumission à la grande fatalité, acceptation du destin sans réserve, allégresse de l'homme qui tend, à l'homme, une main large ouverte. Et puis... et puis..., l'émotion sainte qui gonfle le cœur, tandis que se tiennent serrées les deux paumes. Et le cri qui sort de la poitrine, qui clame la parole d'amour :

— Courage, frère ! La vie ne vaut que parce qu'on peut y aimer !

En ces inspirés du peuple héroïque ou frondeur que je viens de citer ; du peuple sentimental ou légendaire ; en ces chantres des travailleurs ou des hors-la-loi, toujours retentit la parole d'amour qui console et fortifie : « Courage, frère ! »

Et pourquoi ? Parce que nos artistes, tout en poussant, jusqu'au raffinement, les scrupules de l'écriture, tous nos conteurs, tous nos romanciers sont *populaires* d'inspiration. Ils sont « peuple », intensément, par la cordialité. Ils sont « peuple » immensément, par la charité de leur idéal.

*
* * *

C'est ici que je puis, me semble-t-il, me poser une question. Certes, ce n'est pas exclusivement pour la classe dite populaire et presque illettrée encore à l'heure actuelle, que nos auteurs ont écrit leurs livres. Tous les hommes sont admis à s'asseoir à la table de nos livres de prose d'inspiration populaire. Notez, en passant, qu'il est loin d'en être de même pour les œuvres de poésie de notre littérature.

Cependant, nous occupant, pour l'instant, des ignorants de nos lettres :

« Que dira le peuple, pouvons-nous nous demander, quel sera son enthousiasme, le jour où, par les soins

d'une culture pieuse, il arrivera à la découverte de cette littérature qu'il a suscitée, qu'il a été seul à inspirer?... »

Sorties du peuple, quand ces œuvres salubres qui constituent la majorité de nos œuvres en prose seront-elles revenues au peuple. Quand seront-elles résorbées dans son patrimoine sentimental, assimilées par son âme !...

On ne pourrait prévoir, dès aujourd'hui, le début de ces temps heureux. Mais on peut bien se dire que dès que le peuple belge aura pris une réelle et intime connaissance des œuvres de nos prosateurs, de ses prosateurs, il est certain que, du même jour, se dessinera, en lui, un élargissement de la sensibilité dont bénéficieront toutes les choses de la vie...

Ne l'oublions jamais, nous possédons, en Belgique, une littérature émanant authentiquement du peuple.

Ne doutons point de sa puissance, ni surtout de sa supériorité sur toutes les autres littératures du monde, pour agir sur notre peuple.

C'est un grand et original savant, c'est Gustave Le Bon qui l'a dit : « L'irréel a toujours été le grand moteur du monde. »

Notre art littéraire vaut ce que nous valons. Il est notre âme même, il est l'âme du peuple. Ne séparons jamais notre littérature des autres manifestations de la vie nationale. Disons-nous que les livres belges de langue française ou flamande constituent le bréviaire de la race. On vend, peut-être, dans le bazar de la librairie contemporaine, des livres plus excitants, plus poivrés, plus troublants que les livres des auteurs belges. Il n'en est pas qui puissent, sur notre peuple, exercer avec plus de facilité, plus d'agrément, plus de charme, une action aussi bienfaisante ni de plus vital réconfort... quand on les lira !

Ah ! quand le peuple belge lira les auteurs belges, quel sera le bonheur réciproque du lecteur et de l'écrivain ! Quel devin pourrait prévoir la source de fécondité et de gloire, et de resplendissements intérieurs que la sympathie du peuple ouvrira en lui ?... Qui pourrait le dire ? Hé ! ceux-là seuls répondront qui connaissent, peut-être pour s'en souvenir per-

sonnellement, l'émotion que soulève chez un lecteur simple, chez un lecteur vierge, une œuvre sincère et simple...

Pour ma part, si l'on me permet de dire là-dessus ce que je sais, je me souviens d'un petit garçon qui, vers sa dixième année, vivait, au village, dans la grande boutique où sa mère vendait les mille choses à manger, à boire, à coudre, à tricoter, à laver qu'il faut aux petites gens...

Dans la salle dallée de larges pierres noires, garnie de rayons, d'auges, de barres de fer, de crochets, toutes les choses étaient rustiques, pittoresques, et parlaient aux yeux ronds, jambons dodus serrés en rang au plafond ; caisses de sucre blond et roux, balles de café sentant le pays lointain, ballots de toile fleurant les prés, boîtes de savons roses comme des joues de filles...

Là, sa mère agile et gaie, rose et blonde, sa mère courait comme le vent, du matin au soir, au clair titin de la sonnette... Et le petit garçon aimait, entre tous les plaisirs, à s'asseoir sur le banc de bois blanc où les clientes attendaient leur tour devant les balances.

C'était la commère venue du village voisin, son mouchoir de coton à fleurs lilas noué sur la tête ; son vaste panier d'osier blanc au bras ; ses pommettes rouges ; et toute la fraîcheur hardie et preste des bois de Landelies brillant dans les yeux.

Il y avait, la vieille voisine, pâle et grasse, l'air curieux et secret, qui savait tout, de tout le monde, et ne disait rien afin d'en conserver le plus possible pour elle. Pour priser son tabac, elle fermait longuement les yeux ; puis sortait, avec son petit paquet de pommade à la rose dans la main.

Il y avait le petit vieux houilleur bien lavé, frotté, luisant, aux cheveux verdâtres, aux cils noirs de charbon indélébile, aux cicatrices violettes marquant l'arête du nez. Il avait coiffé sa belle casquette de soie raide pour venir « aux commissions. » Mais il ne parvenait guère à s'expliquer plus qu'un enfant — à cause de sa chique, se demandait le gamin, pourquoi Colas du Calvaire ne crache-t-il point sa

chique?... — Et il fallait lui extirper de la poche un morceau de papier où étaient indiquées les denrées à rapporter ; et l'argent dans un nœud du mouchoir..

Il y avait... Il y avait... tout le pays wallon, tous les hommes, toutes les femmes qui achetaient, qui mangeaient, qui parlaient, qui racontaient. Il y avait tout le peuple, piétinant, bruyant, gai, colère, et si bon enfant !

Et tout ce qui se passait dans les maisons et sur les chemins : derrière le bois, aussi bien qu'au fond du charbonnage, dans les petites clouteries, comme à la ferme le long de l'eau ; tout ce qui se disait à la ronde, se faisait, ou se rêvait, — en une rumeur confuse, chantante, haut sonnante, se répétait dans la boutique du village, aux oreilles du petit garçon avide et intéressé.

Ah ! c'était vivant comme une tiède haleine. La vie, dans la boutique, sautait réellement sur les épaules du petit garçon, à la façon des pigeons qui roucoulent en tourbillonnant, quand le maître pénètre dans le pigeonnier.

Autour de lui, comme pour lui, dans le grand magasin populaire résonnaient, du matin au soir, le bruit des questions, des rires, des disputes ; les pleurs des femmes inquiètes de toutes sortes de choses ; les sornettes des hommes lurons et blagueurs ; un tas d'histoires et de passions mêlées...

Cependant, l'enfant perdu et joyeux, là-dedans, lisait un vieux livre très sale, sans couverture ; le seul livre de sa maison, et qu'il avait découvert dans un coin obscur du grenier, derrière une caisse.

C'était l'histoire d'un pauvre soldat devenu aveugle à la caserne et qui s'en revient à sa maison guidé par sa fiancée. A travers le pays, on les voit marcher dans le sable chaud, sous le ciel doux et bleu. La jeune fille le tient par la main. Au bord des ruisseaux elle lui lave les yeux.

Pendant qu'ils se reposent, tristes et désolés, assis au pied d'une haie, un bon vieillard vient à leur aide. Il soigne le pauvre soldat. Celui-ci soulève de toutes ses forces ses lourdes paupières... Et comme si c'était par son cœur ému de reconnaissance que la lumière

pénètre en lui, voilà que, tout à coup, *il crie qu'il voit clair*. — Et la vie couleur de soleil et couleur du temps, reprend dans ses mains le pauvre soldat guéri et consolé. Et il embrasse sa chère fiancée...

Et c'était très beau. Le petit garçon dans la boutique pleurait en lisant le vieux livre déchiré. Et il était très heureux, parce qu'il lui semblait qu'en lui-même, là sous les os de sa poitrine, il y avait le monde entier qui était subitement entré...

— Mais, direz-vous, à quoi riment ces souvenirs personnels ? A affirmer ceci :

La puissance de l'art littéraire sincère, la force de la littérature sortie du peuple sont infinies sur les âmes simples et fraîches.

Un livre d'inspiration populaire n'est compris entièrement, profondément que par le lecteur qui a partagé la vie du peuple. Et c'est dans le peuple ; c'est parmi les hommes demeurés en contact avec le peuple agissant, vibrant, souffrant, que les artistes trouveront sans doute leurs meilleurs amis...

Mesdames et Messieurs, au lieu de finir cet entretien par le geste facile du conférencier couvrant son auditoire de fleurs — laissez-moi, puisque vous êtes de vrais et fidèles *Amis de la Littérature*, laissez-moi me tourner, en partant, vers nos artistes ; vers tous ceux de nos écrivains qui portent, dans la solitude et le quasi-abandon où le pays les a laissés jusqu'à présent, le fardeau de leur cœur ; et permettez moi de leur dire :

« Ecrivains belges, vous avez senti en son amère vérité la poignante parole de Maubel. Si l'on vous demandait :

» Qu'est-ce qui vous fait croire que ce pays est ta Patrie ? — Vous répondriez : « *La tristesse que j'y ressens !...* »

Cependant... Conteurs, romanciers, n'oubliez pas la leçon belge : *courage, patience !...* La suprême reconnaissance de votre valeur, celle qui doit venir de ceux de votre race ; après les savants, après les lettrés, après les critiques, les bonnes gens de la terre belgique finiront bien enfin, un jour, par vous l'offrir.

Cela se fera, comme se font toutes choses de la vie : sans le savoir, par les voies obscures et profondes de l'instinct. Peu à peu, se nouera la chaîne de sympathie entre les plus nobles du peuple et les plus sincères écrivains. — Et ainsi retournera, au grand foyer d'amour cette ardeur qui brûle en vos œuvres. Vous rendrez à ceux de votre sang, en exaltation, en courage de vivre, ce que la nature vous aura donné de bonheur et de souffrance. Et mieux vous aurez fait sentir à vos frères que la vie est belle de *joie et de douleur* — n'oubliez pas la douleur ! — plus vous serez aimés. — Il a bien vécu — il a vécu assez — Dieu ne l'a pas dédaigné — celui qui, ayant participé, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'un instant, à la grande vie brûlante et solidaire, voit accueillir son amour !

Il possède en lui le grand Trésor du monde, à jamais, celui qui a donné son cœur !

Mesdames, Messieurs,

Si telle est bien la leçon de confiance dans l'avenir que j'ai trouvé en nos livres de Flandre et de Wallonie, permettez-moi de vous présenter, de cet enseignement la part qui vous revient !

C'est une humble prière... Aux artistes qui vous ouvrent leur cœur, accordez, en retour, vos encouragements ; accordez votre sympathie !... Ne dédaignez pas plus longtemps de si beaux talents, sous prétexte... qu'il sont vos frères !...

Lisez les conteurs belges !

LOUIS DELATTRE.

QUATRE POÈMES

MA MÈRE

*Ma mère, il sera doux, le soir où, sous la vigne
folle de la maison, vous reverrez l'enfant
que vous avez baisé sur le front, en pleurant.
Ame qui se résigne
aux écarts qui sont miens, en haine et en fierté,
en me voyant venir vos beaux yeux feront signe
à l'homme que j'étais, avant celui que j'ai
nourri pour infirmer votre attente bénie.
Je prendrai votre main et sa blancheur d'hostie.
Hélas! vous serez vieille, et moi (je n'ose, oh! je vous prie!)
je parlerai de toute mon âme nouvelle,
pour que vous oubliiez l'ancienne querelle.
et que vous pardonniez au pécheur repentant,
que jette à vos genoux le souvenir cuisant
des blessures qu'ont faites ses mains criminelles
à votre charité si humblement chrétienne.
Trop souvent, trop souvent, je vous ai fait du mal.
Du mal à vous, hélas! la sainte, qui veniez
dans la nuit m'apporter des figues, du lait chaud,
du sucre... et ton sourire adorable... Oh! mes maux,
neige d'avril, fondaient à ton haleine tiède.
Ton visage m'ouvrait ton cœur. Et je tremblais,
et, vraiment, devant moi, s'entr'ouvrait le ciel bleu,
où les anges du paradis
offrent les blonds cougnous et de la tarte au riz
dans de grands plats vermeils aux armes du bon Dieu.*

*Oh ! ta voix, ta voix d'or... comme une symphonie
elle emportait mon âme. Et mes pauvres espoirs
la guettaient. Et c'était dans la douceur du soir.
Et je n'avais plus peur de tous les mauvais rêves.
J'étais heureux. En moi, déjà lourd de tourment,
ne vivaient plus, alors, qu'un clair apaisement
et qu'une ivresse née
de ta simple bonté, ô maman bien-aimée !*

*Qu'est-ce qui m'est resté, pourtant, de tout cela ?
Quelle candeur encor m'inonde ?
Hélas ! le souvenir dans mes fibres profondes
seul touche à vif celui que ton flanc a porté.*

*Pourquoi donc, ô mon Dieu, ne suis-je pas resté
l'enfant candide et tendre
que j'étais en ces jours bénis où, vers la Cambre,
j'accompagnais celle qui m'a aimé
à ce point. S'il se peut (voyez, je vous supplie)
faites qu'au vin des jours se mêle moins de lie.
D'une aube d'or lavez mon ciel noir et profond.
Ayez pitié de moi ; gardez-moi mes tendresses ;
Gardez-moi mes ferveurs et mes humilités ;
car j'ai honte de l'ombre à mon front irrité ;
j'ai honte de mes haines.*

*Oh ! faites que de foi mon âme toujours pleine
s'avance en vos chemins d'amour sanctifiant.
Faites que j'aïlle à vos clartés les deux mains blanches.
Faites que ma parole, inaltérablement,
soit franche,
et belle, et rude autant que celle des pasteurs !*

Alors, maman, alors je reviendrai à vous,
 digne enfin de poser mon front sur vos genoux.
 Et vous serez ma force, et serez ma lumière.
 Oui, vous m'aimerez bien. Et je serai si près
 de votre cœur si bon, si total et si vrai,
 qu'il devra s'attester, certes, à la manière
 dont leurs battement clairs se confondront dès lors,
 qu'ils n'ont jamais cessé
 d'être du même sang de toute Éternité!

LUX

A ÉMILE CLAUS.

Ce passant dans la nuit à son déclin marchait.
 Il semblait que le vent, promenant son archet
 sur les bois frissonnants emplis de rêve et d'ombres,
 de cime en cime émût les innombrables voix
 que, dans leurs antres bleus, recèlent à la fois,
 les halliers sombres.

Ce n'étaient que soupirs et que chuchotements.
 Des pas dans les fourrés s'éloignaient. Par moments
 des ailes s'éployant partaient vers la Lumière.
 Mab, songeuse, écoutait, sur un banc de gazon,
 le cor mystérieux et triste d'Obéron
 mourir dans la clairière.

Tout bruissait. Et l'herbe, et la feuille, et la fleur.
 L'onde, le nid, le gîte, à la sourde rumeur
 de l'océan profond et houleux des ramures,

*mélaient leurs voix. L'aiguail, sur l'arbre et le taillis
ruisselait, avivant, dans leur obscur fouillis,
l'odeur des mûres.*

*Puis une fraîcheur vint. Les cieux s'illimitaient.
Creusés de golfes d'or des îlots blonds flottaient
à l'horizon laiteux, au-dessus des toits roses;
et le soleil levant, derrière les bouleaux,
de ses poings de vermeil déchirait en lambeaux
le brouillard sur les choses.*

*Aube semblable à l'aube; aurore des lointains
débordant; firmament d'opales et d'étains;
abîme qui s'allume, et rutilé, et s'embrase;
illumination mauve, ivresse, heure où l'amour
dans notre être ébloui descend avec le jour
ravi d'extase,*

*oh! l'homme qui passait le long de la forêt,
quand il te vit jeta sur l'herbe son bérét,
matin qui frémissait sur la Flandre bénie;
et, dans la mousse humide et le tuf odorant
il plia les genoux, en silence adorant
ta splendeur infinie :*

*Car tu portes en toi toute résurrection;
car Dieu fit la clarté, les astres, l'assomption
des aubes, pour qu'en nous le désir se recrée;
pour que nous comprenions, ô Lumière, ô Beauté,
au milieu des éclairs de la Divinité
la loi sacrée.*

14 novembre 1911.

LE TRAIN-ÉCLAIR

A PAUL ANDRÉ.

*Dans un tonnerre assourdissant de fer,
en mugissant, le train-éclair
en gare passe.
Sur les plaques tournantes qui s'effacent,
sur les rails clairs, brûlant l'Espace,
bolide foudroyant,
d'Ostende arrive, en fulgurant
— rafale de clameurs, d'abois, de râles —
le formidable express de Bâle.
Au loin
il n'est d'abord qu'un simple point.
Mais peu à peu il s'amplifie,
empanaché comme un volcan
de tourbillons mouvants de suie,
et de vapeur, et d'escarbilles...
Et, tout d'un coup, et brusquement,
en hululant et en soufflant
il passe. Une sirène stride.
Les rails vibrent; le sol trépide.
Et maintenant à l'horizon
se rapetissent les wagons.
L'express a deux locomotives
des ateliers de Cockerill,
nettes, puissantes et massives.
Essieux, foyers, bielles et grils,
tout est précis et mécanique.*

*Mais la nuit, à travers les monts,
quand bondit la trombe de flammes
qui s'auréole d'oriflammes,
on dirait d'un python
que, velus et roux, des démons,
en poussant des clameurs démentes,
sur ses pustules éclatantes
et ses anneaux phosphorescents,
chevauchent à pleins crins, rageusement...
Au long des rails courant vers l'infini,
voici l'express dont les wagons s'emboîtent.
Les tôles vertes au soleil miroitent.
Le train-éclair est comme un bloc
qui roule ou glisse sans un choc,
mais tangue néanmoins
à chaque courbe, effrayamment.
La malle vagabonde,
la malle de vertige vacarmant,
unit les lacs, les océans,
au bout des mers les continents,
et, d'un trait zigzagant rayant la mappemonde,
fait s'essorer vers Singapour
les métropoles ardentes du monde.
L'express, haut comme un steen de Gand,
à la course a vaincu le vent.
Son ventre titanique et sombre
a pour nombril un œil de feu.
Voici l'express, violateur de l'ombre.
Il accourt à toute vapeur
et, par les prés, prises de peur,*

*en se cabrant, en hennissant,
à son approche les juments
soudain prennent le mors aux dents.
Par les ponts grinçants et rouges,
par les passerelles qui bougent,
en vibrant sous son poids soudain et colossal,
le rapide international
arrive au petit jour
de Bruxelles à Strasbourg.
Il est énorme et triomphal
comme un phare au bout d'un chenal :
Et c'est la « malle »,
comme une tour de bistre au fond d'un soir d'opale.
Avec fracas,
entre les quais suintants et gras,
passe l'express. Et voici la fournaise,
exspumant ses graillons écarlates de braise.
Dans le halo diffus et roux
des volutes de l'eau qui bout,
la sirène bourrue
jette ses cris stridents et rageurs vers la nue,
tandis qu'avec des sifflements,
sur le ballast, d'une soupape,
un jet de vapeur blanche et brûlante s'échappe.
Dans un tonnerre assourdissant de fer,
en mugissant, le train-éclair
en gare passe...
Sur les plaques tournantes qui s'effacent.
sur les rails clairs, brûlant l'Espace,*

*bolide foudroyant,
d'Ostende arrive en fulgurant
— rafale de clameurs, d'aboïs, de râles —
le formidable express de Bâle.*

PRIÈRE SUR LE SEUIL

A HENRI LICHTENBERGER.

*Vous, qui m'avez formé d'une argile vulgaire ;
Vous, dont je ne sais rien, sinon qu'il ne se peut
que Vous ne soyez point, et ne fussiez naguère
dans le jour qui m'enivre et l'ombre qui m'émeut ;*

*Vous, qui m'avez tiré, dans un but qui m'effraie,
du limon de tout temps par Vous désavoué ;
Vous, la puissante main qui supprime et qui crée ;
Vous, pour qui, sur sa croix, le Juste fut cloué ;*

*Vous, tout mal et tout bien ensemble, à qui j'adresse,
du plus profond instinct de mon cœur décimé,
cette vive oraison, et qui de ma détresse
n'avez rien retenu quoi qu'elle eût exprimé ;*

*Vous, l'Esprit dans l'Ether, à qui tout doit de naître —
Père de tant d'ingrats, car, l'unique bienfait,
c'est la mort de nos sens, et c'est de disparaître,
indignés de la chair dont vous nous avez faits ;*

*Vous, qui m'avez pourvu d'une âme dénuée
dans un corps où de Vous rien ne dit la grandeur :
Delta, dont l'œil terrible a vu, sous la nuée,
de nous, vers insolents, provigner la hideur :*

*En cette aube innocente, où tremblent vos lumières,
ayant ouvert sur Vous cette baie et mon cœur,
voyez, Seigneur, je suis comme aux heures premières
où je Vous recevais à genoux dans le chœur.*

*De partout Vos rayons m'accablent et m'inondent.
Que suis-je? Et me voici : Sans haine et sans orgueil.
Et mon âme, luth d'or, vibre. Et vos voix profondes
me parlent. Et je suis prosterné sur le seuil.*

*Voyez. Et, toutefois, sur cette crosse noire
où se crispe ma main, n'ont pas encor saigné
les fleurs du repentir. Mais j'ai faim de Vous croire;
mais je Vous veux, de Vous trop longtemps dédaigné.*

*Ne croire point! Oh! deuil, puisqu'il nous reste à vivre!
Vous faut-il que je meure en ma gangue, debout,
à mes sources tari, gangrené par le livre,
bloc de glace et de doute, et niant jusqu'au bout?*

*Une brume palpite au-dessus des ramures.
Le sourd frémissement de la vie a repris.
Et maintenant, vers Vous, s'unissent les murmures
de l'usine et des bois, du champ et des terris.*

*Et vers Vous, de mon cœur ulcéré par Vos œuvres,
monte aussi ma prière en son humilité :
Car, étant devant vous ce peu qu'est le manœuvre,
je sens pourtant, mon Dieu, votre immense Beauté.*

*Je la sens. Et c'est bien d'elle, et de la comprendre
depuis l'aube en mes pleurs, pauvre homme, que j'entends
— quelque mal que je fis — ma face dans la cendre,
me plaindre avec douceur, comme fait un enfant.*

*Car j'ai mal. Ma tristesse est telle que j'en souffre.
Vous m'avez fait trop peu pour mériter le droit
de répéter les voix claironnantes du gouffre,
et d'être tressaillant lorsque leur rumeur croît.*

*Vous m'avez fait trop peu pour être votre archange,
en sa cuirasse d'or sous l'arche flamboyant :
Vous avez oublié que je suis dans la fange,
et que la Bête mord au talon les Voyants.*

*Vous m'avez fait trop peu pour ce casque stellaire ;
pour ce cimier qui flotte au couchant radieux,
et pour ce bouclier d'airain auréolaire
où resplendit le cycle innombrable des dieux.*

*Vous m'avez mis au doigt cet anneau qui fiance :
Si je suis sur le seuil Votre blanc chevalier,
oh ! dites-moi, Seigneur, pourquoi cette indigence ?
Oh ! dites-moi pourquoi cette chaîne au pilier ?*

*Et dites-moi pourquoi cette géhenne affreuse,
et ces contradictions où trébuche mon pié ?
Laissez-moi retourner dans la nuit bienheureuse !
Laissez-moi consumer ce corps estropié !*

*Pesant est votre orgueil à mes faibles épaules.
Je brûle tout vivant dans mon corset de fer.
Laissez-moi m'en aller vers la blancheur des pôles.
Voici la terre : Hélas! qu'est-ce alors que l'Enfer?*

*Et le mal? Ha! j'étouffe. Ouvrez! J'ai soif d'Espace!;
Pitié sur le déclin! J'irai, saignant et seul,
dans la steppe où le pas des vagabonds s'efface,
me creuser une tombe et filer mon linceul !*

*Que j'atteste en ma force implacable et rebelle
le solitaire abrupt que j'ai toujours été :
Mais pourtant, ô mon Dieu, que cette fin soit belle,
de moi-même, par Vous, en Bien ressuscité.*

*Plus haut, plus haut encor, vers l'azur qui poudroie,
de l'orbe environné du glaive étincelant,
qu'en ma sérénité votre éclair me foudroie
car j'ai taché la boue, ô Seigneur, de mon sang!*

PIERRE BROODCOORENS.

ESCAUT

*Ici l'épais Rupel, ses saulaies flétries
Par le méphitique enfer des briqueteries,
Usé, pesant, fini, souillé, pestilentiel,
Charriant d'azurés poisons industriels,
S'en va purifier la lèpre de ses eaux
Dans le sein paternel du rude et clair Escaut.*

*Des mouettes déjà (ô promesse marine!)
Que torture un regret des banquises, s'inclinent,
Appelant à grands cris le froid septentrion.
Les dragueuses trépidantes et infernales
Labourent âprement, Escaut, ton gras limon ;
Les remorqueurs jettent leur plainte gutturale,
Et tes vagues de jade et d'or, ô vieil Escaut,
Viennent tapoter tes harpes de roseaux.*

*O grand fleuve flamand, fleuve puissant et fier,
Je veux suivre ton cours, là-bas, jusqu'à la mer !*

*Voici d'abord Anvers trafiquante et cossue,
Avec l'orgueil natal de sa large santé,
Et ses quais de Babel où l'univers se rue,
Ses grands steamers aux beuglements désespérés,
Et l'épique Brabo et son geste exalté.
Au coude d'Austruweel s'ancrent les beaux navires :
Paquebots monstrueux dont la proue rappelle
L'essor harmonieux, vivant et fou d'une aile,*

*Trois-mâts aériens dont les voiles qui virent,
Saoules de vents marins vont sauter vers l'azur,
Et pénétrer le cœur adolescent et pur
Du désir violent des grèves d'outremer.*

*Le fleuve s'élargit encor. Est-ce la mer ?
Et soudain, dépassé le seuil frais des Hollande,
L'Escaut ouvre ses bras aux îles de Zélande.
Ses riches alluvions jadis les fécondèrent,
Il est leur créateur, il est vraiment leur père,
Il dénoue et renoue ainsi ses bras puissants,
Pour que clairs et joueurs, calins et verdoyants,
Ses frais îlots parés comme de frais enfants
Se nichent en riant aux creux des estuaires.*

Pourtant le vieil Escaut eut de rudes colères !

*Plus d'une fois le fleuve au cours changeant des âges,
Défonçant ses remparts avec un cri sauvage,
Engloutit un tribut de blés et de villages.
Mais la race veillait. Les hommes patients
Épuisèrent la mer toujours obstinément.
On lutta, on mourut. La terre renaissait,
Et comme un pur trésor surgi des eaux profondes,
Comme l'or fabuleux des riches toisons blondes,
Jeune, vierge à nouveau, la terre remontait.
Salut, ô beau pays, vert, humide et mouvant !
Salut, douce Zélande aux nuages changeants !
Pays patriarcal, pays des mortes villes,
Pays des polders roux aux entrailles fertiles,
Pays des soirs pensifs et des folles marées !
Ame de ma Zélande es-tu donc retrouvée ?*

*Et vais-je attendre encore près des débarcadères
Les bateaux accostants, et, joyeux passager,
Tendre aux vents goulus ma narine qu'exaspère
L'âcre odeur du varech fortement iodé;
Et sentir plus léger, mon cœur, et moins amer,
Elargi par l'espoir de la neuve aventure,
Se dilater, Escaut, comme tes embouchures,
Et sauter d'un seul bond, là-bas, jusqu'à la mer?*

Niel, septembre 1911.

EUGÈNE HERDIES.

LE DOUZIÈME PROVISoire

Il convient, ô hannetons, que je vous adresse un hymne de jubilation. Depuis quelques mois, la vie littéraire belge semblait dépourvue de cette sapidité à quoi elle a accoutumé. On moisissait, à la vérité. Aucun événement saillant. *Pourquoi Pas?* orphelin d'engueulades et de polémiques amères voilait sa triple face et en était réduit à un vigoureux travail des ciseaux. M. Camille Guttenstein, qui juge avec une sérénité si impartiale les œuvres de ses contemporains et des autres, allait se voir obligé de produire quelques pages pour montrer, jeune messie ingénu, « comment on fait pour écrire lisiblement ». Les apophtegmes définitifs qu'il pondait de façon chronique sur le *Quant à soi* ne suffisaient plus à ce jeune homme friand d'œuvres qu'on n'écrira jamais, — lui surtout. M. Maurice des Ombiaux avait eu beau se raser la moustache et avoir ainsi un facies ressemblant un peu à celui de M. Kufferath — un autre Maurice! — et un peu à celui de M. Maeterlinck — encore un Maurice! — cela manquait tout à fait d'événements sensationnels. La moustache de M. des Ombiaux repoussera, comme vous et moi, et nous serons bien avancés au point de vue de l'actualité!

Mais vous, ô hannetons, qui occupez dans la vie moderne une place si prépondérante, vous aviez pris le soin de veiller. Dédaigneux des feuilles savoureuses et jeunes dont le printemps fait une parure aux arbres de la forêt et des boulevards, (cette phrase doit être de moi, à moins qu'elle ne soit du tapissier qui, dans la chambre à côté, cloue éperdument, en sifflant la *Marseillaise...*), vous avez préféré apporter votre collaboration aux feuilles moins savoureuses, mais infiniment plus inattendues dont s'enorgueillit notre littérature nationale. On se plaignait de ne pas vous avoir vus en personne, en hannetonnesque personne. O sages et pittoresques coléoptères, vous vous étiez réfugiés dans la cervelle de nos écrivains et vous y dansiez une

farandole réjouissante. Au lieu de dévorer les feuilles, vous poussiez à en accroître le nombre. Votre labeur discret s'opérait dans le silence des méninges belges et contemporaines. Et vous avez, vous qu'on accuse si injustement de détruire, fait au contraire éclore une moisson de perles (bigre!) qui n'est pas dans une musette-mangeoire, comme dit cet excellent ami Victor. (Un charmant garçon. Vous connaissez?)

C'est pourquoi, ô hannetons, tous les hommes de lettres belges, y compris M^{lle} Marguerite Van de Wiele, vous



adressent une sérénade d'action de grâces. (Les paroles ne sont pas encore définitives, mais M. Armand du Plessy-bémol, quand sa pièce au sujet badin : *Dieu*, œuvre antidogmatique — oui, ma chère! — lui en laissera le loisir, arrangera cela-dièze. La musique sera de M. Charles

Mélangé, comme il est convenable. Pendant que je parle de M. du Plessy, je tiens à vous donner ce renseignement inédit : le vibrant auteur de *l'Utilité de la sténographie pour les hommes de lettres* interprétera lui-même le rôle principal de *Dieu*. En cas d'indisposition il sera remplacé par M. Camille Guttenstein.)

Et maintenant, ô hannetons, messagers de mai, que je conte de vos histoires..

* * *

Il y a eu une manifestation Maeterlinck. Aucun écrivain belge n'y est allé ; mais, tout de même, grâce à une indiscretion, excusable en somme, de M^{me} Vandertoppelaer qui assistait, avec son époux, au *galla* de la Monnaie, on a fini par tout savoir. *Durendal* qui eut des « tuyaux » de la dernière heure — oh ! — nous avait déjà un peu renseignés. Maintenant, grâce à notre police si bien organisée, nous savons tout : on a joué *Pelléas et Mélisande* à la Monnaie. M. Maeterlinck a consenti à assister à cette représentation. On reste confondu d'émotion lyrique devant autant de mansuétude. C'est vraiment un grand homme que M. Maeterlinck.

A dire le vrai, le public récemment rentré du Spitzberg, pour applaudir l'auteur de *Serres chaudes*, ne s'était pas très bien, auparavant, rendu compte des beautés de son œuvre. Mais à partir du moment où des Suédois généreux lui ont tout de go envoyé 200,000 francs, on s'est dit : « C'est certainement un écrivain de valeurs. »

C'est pourquoi, peut-être eût-il été préférable que M. Maeterlinck parût simplement en scène, porteur de ces 200,000 francs. C'est évidemment le meilleur titre qu'il ait à l'incompréhensive admiration de ses admirateurs belges. Seulement, cela aurait été peu galant pour M^{lle} Georgette Leblanc, qui avait consenti à jouer *Mélisande* et s'était, dit-on, sacrifiée au point de n'accepter qu'un modeste cachet de 12,000 francs. Il convient donc que le public belge, même quand il ne comprend pas, se dévoue pour reconnaître les efforts désintéressés des vestales de l'art.

Et puis, enfin, la Belgique fêtait un poète mondial, ce qui n'est pas banal.

J'espère que nous arriverons à nous remettre d'une pareille émotion.

C'est ici que commencent à intervenir les fameux hannetons dont je parle plus haut. Le premier n'est pas un hanneton très propre. Mais il faut bien prendre les hannetons comme on les trouve. Le 20 mai — jour où j'ai l'honneur de commencer à écrire pour vous, mes enfants, ce vingt-deuxième douzième, ce qui ne vous rajeunit pas, mais prouve que je sais quelquefois compter! — une feuille bruxelloise publie l'entrefilet suivant. Il serait odieux de vous en priver. Voici l'échantillon :

« Vous savez ce que furent les fêtes données à Bruxelles en l'honneur de Maeterlinck. Voulez-vous maintenant savoir ce qu'en pense l'auteur de *Pelléas et Mélisande*? Il l'écrivit à M. Edmond Picard (cette lettre a été reproduite ces jours-ci dans la plupart des quotidiens).

C'est extrêmement gentil ce qu'écrivit M. Maeterlinck. On sait que notre illustre compatriote n'a jamais professé à l'endroit de son pays ses sentiments particulièrement sympathiques. Il donna de son aversion pour ses concitoyens, des preuves éclatantes. On se rappelle qu'au lendemain du jour où l'Académie de Belgique venait de lui décerner le prix triennal de littérature dramatique, il écrivit une lettre retentissante, rendue publique, pour dire que, ce prix, il le refusait, vu l'*incompétence du jury*. M. Maeterlinck a ses idées à lui. Tant mieux. La littérature n'y peut que gagner; pour le reste, pour la question d'attitude, c'est affaire à lui. Mais la lettre publiée dans la feuille journalière dont nous parlons plus haut est tout de même, au lendemain du jour où son auteur s'est vu combler d'honneurs et de congratulations, d'une inconvenance et d'une goujaterie qui dépassent les limites. Quand on a accepté de dîner chez des gens, même que l'on ne peut sentir, on n'y dépose pas, en guise de remerciement poli, une lettre de sottises. Et l'attitude de M. Maeterlinck eût — passez-moi le mot — paru celle d'un parfait mufle, si...

Si M. Maeterlinck avait écrit la lettre en question ! Or, il ne l'a pas écrite. Du moins, il ne l'a pas écrite quelques jours après la manifestation dont il a été l'objet, mais quelque vingt ans auparavant !! C'était l'époque où M. Octave Mirbeau, au sujet de la *Princesse Maleine*, venait d'écrire un « Premier-Figaro » enthousiaste et délirant. M. Edmond Picard, dans l'*Art moderne*, approuva chaleureusement le dithyrambe de M. Mirbeau. M. Maeterlinck lui écrivit alors la lettre en question. Et c'est cette lettre que reproduit, comme si elle avait été écrite il y a quelques jours, la feuille bruxelloise que je ne veux nommer !

On peut trouver que les attitudes de M. Maeterlinck vis-à-vis de son pays ne méritèrent pas toujours la louange. Encore est-il que l'attitude du pays vis-à-vis de M. Maeterlinck, tant que celui-ci ne fut pas célébré par des critiques français et couvert d'or par la munificence suédoise, n'ait jamais rien eu de reluisant. Mais de là à faire passer l'auteur de la *Vie des abeilles* pour le dernier des malappris, il y a tout de même un peu de marge.

Le procédé qui consiste à exhumer de petits papiers sagement découpés — on ne sait jamais, n'est-ce pas ! Cela peut toujours servir ! — peut plaire peut-être à des personnages qui se croient excellents patriotes. En attendant, je trouve, moi, que c'est un procédé dégoûtant. Il est vrai que le journal dont nous parlons est coutumier du fait. Cela ne vous paraîtra pas surprenant quand vous saurez que M. Pol Demade honore ce journal de ses déjections.

Au fait, M. Pol Demade a-t-il eu connaissance de l'article que j'ai reproduit ?

* * *

Deux jours après, reconnaissons-le, paraissait dans cette feuille la rectification suivante :

« Nous avons reproduit, d'après le *Gil Blas* de dimanche, une lettre de M. Maeterlinck à M. Edmond Picard ; l'entête reproduit du *Gil Blas* datait implicitement la lettre du

lendemain des fêtes récentes de la Monnaie. Or, la lettre, paraît-il, a été adressée à M. Picard il y a vingt ans. »

Je signale cette rectification d'une spontanéité que commandèrent d'ailleurs certaines circonstances... Tout de même, il y a là un « paraît-il » bien amusant : c'est donc dans le *Gil Blas* que la feuille en question lit l'histoire anecdotique de la littérature belge? Alors, pourquoi n'a-t-elle pas cité le *Gil Blas*? Par négligence ou par... ingénuité?

J'imagine simplement que la feuille où M. Pol Demade déserte son fiel rabique a été, en l'occurrence, d'une perfide naïveté..

* * *

Parlons des quelques autres hannetons qui occupèrent la cervelle de nos écrivains. Ils furent aussi amusants que celui qu'hébergea l'hospitalière cervelle de M. Pol Demade — au fait, a-t-il eu connaissance de l'articulet? — mais ils n'ont pas, comme lui, des procédés malpropres.

J'ouvre la *Belgique française*. Je ne déteste pas ce petit cahier amical où l'on trouve souvent des choses intéressantes. M. Prosper-Henri Devos a abandonné la direction de cette revue. Ce serait évidemment à déplorer profondément, n'était qu'il a été remplacé par M^{lle} Junia Letty. Une revue dirigée par une gentille damoiselle, cela ne s'était jamais vu en Belgique. M^{lle} Junia Letty ne se contente donc plus d'enfourcher Pégase — et encore je ne sais pas si elle le monte à califourchon — elle s'assied à présent sur une chaise directoriale : voilà bien de l'exercice pour une jeune personne.

Je ne connais pas du tout M^{lle} Junia Letty; mais j'ai lu de ses vers. Ils ne sont pas toujours pour premières communiants — au fait, ceux de M. Georges Ramaeckers non plus! — mais ils sont remarquables. Ils témoignent d'une sensibilité évidente, un peu à fleur de peau parfois, pas moins captivante pour cela, au contraire. Seulement voilà : je viens de lire de la nouvelle directrice de la *Belgique française* un poème en prose dans le numéro de mai. Ma

galanterie bien connue s'en afflige : mais je suis contraint de dire que ce poème est très mauvais. Presque aussi mauvais que la *Babylone* de François Leonard, ce qui n'est pas peu dire. Je ne dis pas cela pour décourager qui que ce soit : j'estime que dire à des compréhensifs ce qu'on pense d'eux, et les œuvres que l'on attend d'eux, est le meilleur service qu'on leur puisse rendre. J'ai aimé le *Triomphe de l'homme*, de Leonard : c'est un chef-d'œuvre. Sa *Babylone* m'a horripilé. J'ai aimé les vers de M^{lle} Junia Letty; son poème en prose m'a fait de la peine...

Pourquoi aussi faut-il que j'aie cette sacrée manie de dire toujours ce que je pense !

* * *

Un autre hanneton. Dans le même numéro de la *Belgique française*, je lis un poème en prose de M. Willy G.-R. Benedictus — mon Dieu ! oui, c'est ainsi qu'on le nomme. Eh bien ! décidément, les poèmes en prose ne portent pas bonheur à la jeune revue. Le hanneton qui a présidé à l'élaboration de celui-ci n'est pas ordinaire. Sans compter que ce petit hanneton est aussi un gros cochon. O Willy G.-R. Benedictus, qu'est-ce donc que vous allez trouver dans les fleurs ornant le manteau de Siegfried ! (Pourquoi Siegfried ? Ça ne vous regarde pas, ça ne vous regarde pas ! Et puis, personne ne le sait. Willy G.-R. lui-même ne le soupçonne pas le moins du monde.) Ah ! je vous jure que les fleurs du manteau feraient bien de rester dessous ! En voilà des fleurs sales ! Les hyacinthes ont « des fragrances succubes ». Il y a des gens qui ont mal aux dents, d'autres mal aux cheveux. Il existe des personnes qui ont un veston trop court ou des souliers trop larges, une belle-mère atteinte d'hydrophobie ou un cousin décoré des palmes. Il y a des citoyens qui ont un uniforme de garde civique et une cuite par semaine — une ou deux. Eh bien ! les hyacinthes, elles, ont des fragrances succubes : on s'amuse comme on peut, en ce bas monde. Maintenant, je reconnais que dans cette affaire-là les hyacinthes ne pouvaient guère faire moins. Willy G.-R. venait

en effet, de nous prévenir : « L'amante silencieuse tisse l'azur hellène du firmament... » Quand l'amante entreprend des besognes aussi bougrement difficiles, il est convenable que les hyacinthes y mettent aussi un peu de bonne volonté.

Quant aux autres fleurs du manteau de M. Willy G.-R., je n'oserais vraiment pas dire tout ce qu'il y trouve. Qu'il suffise de savoir que depuis que la *Belgique française* est dirigée par une demoiselle, les jeunes filles s'en voient singulièrement interdire la lecture. A moins, bien entendu, que l'on ne soit sûr qu'elles



n'y comprendront absolument rien, ce qui, à la réflexion, n'est pas impossible du tout.

Disons cependant à l'auteur de *Vitrail païen* (c'est le titre du poème), que tout cela est devenu bien vieux jeu, Siegfried, les glaives flamboyants, les volontés astrales et les fragrances même succubes. M. Marinetti aurait arrangé cela tout autrement. Tenez, voici le commencement d'un petit poème qui aurait autrement d'allure. Appelons cela, si vous voulez : *Vitrail mystique*.

Georges Ramaeckers, au parapluie vieux vers une réclame de cinéma tendu...

(Est-ce que ça c'est une boîte en bois?)

Georges Ramaeckers traîne sur son macfarlane orange...

(Mais oui, c'est une boîte en bois !)

Des gouttes de graisse...

(O Micheleke !)

Qui ont spitté de l'étal d'un marchand de smoetebolles...

« Taches difficiles à enlever, nom de nom ! » gémit-il.

Et puis, il va boire

Du schiedam

A trois cens.

(Ou à trois cens et demie, ça dépend des établissements.)

Je pense qu'en intercalant quelques bonnes réclames, pour le marchand de parapluies, par exemple, et pour un dégraisseur, on arriverait à faire un poème très joli. Et puis, au moins, cela servirait à quelque chose. Que M. Willy G.-R. y pense. Jusqu'à présent, ses poèmes n'ont servi certainement qu'à le rendre malade : et ça n'est pas bon pour la santé.

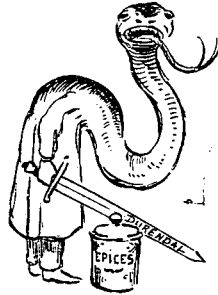
* * *

On aurait pu croire que, grâce à l'intervention opportune des saints de glace, les hannetons, élisant domicile dans la cervelle de nos poètes, auraient vu se calmer leur tempérament excessif — comme celui de Lampito. Seulement, voilà : MM. Mamert, Pancrace et Servais ont trouvé toutes ces élucubrations si joyeuses qu'ils ont renoncé à sévir, du moins à la façon qui fit leur célébrité. Les trois heureux jours où nous pûmes fêter ces frigorifiques habitants du Paradis, il fit une chaleur ébouriffante. On peut dire que les saints de glace fondirent sur nous. (Hi ! hi !) Reconnaissons à ces messieurs le droit de s'amuser comme cela leur plaît. Mais, enfin, il eût fallu qu'ils prévinsent. (Oui, Mademoiselle Cunégonde.) C'est très désagréable d'avaler un grog quand on croyait déguster un sorbet. Il y a des gens qui ont l'estomac fragile, que diable ! D'autres, le cerveau. (Il est vrai que ce sont parfois les mêmes.) Heureusement, on nous annonce qu'aux canicules on pourra patiner sur le Maelbeek. On assure même que M. Camille Guttenstein, en tombant, se cassera le nez : aucun dévouement ne doit nous étonner de sa part.

* * *

Des gens, qui n'ont vraiment rien d'autre à faire, affirment que je n'ai pas l'âme belge. Faut-il qu'ils soient *meuchants*. Moi ! Mais si on m'ouvrait l'âme, — faut encore voir comment on ferait, — on y trouverait un drapeau tricolore. Seulement, je ne juge pas opportun de planter mon drapeau n'importe où ; mettons que je sois un peu maniaque. Quand, autour de moi, je vois à Bruxelles des choses pittoresques, je n'hésite pas à proclamer ma joie en des termes élevés. La splendeur de l'âme belge arrive ainsi, souvent, à m'émouvoir plus que je ne le puis dire. Le défilé de la fanfare des *Joyeux Patatenfretters* pénètre mon âme d'une sérénité patriotique. Les œuvres de M. Maurice des Ombiaux me font danser comme une petite folle. Et quand je lis les « pensées » de M. Charles Forgeois, il faut qu'on me retienne : je suis pris d'une crise de saint délire. Alors, qu'est-ce qu'il vous faut, sombres détracteurs ? Faut-il que, quand je me suis réfugié dans la plus saumâtre des ivresses, — et Dieu sait si c'est mon état presque permanent, — je m'écrie, en embrassant un réverbère : « Et puisque je vous assure, Monsieur le comte, que je n'ai bu que du faro ! » Faut-il que, quand on m'interroge sur ma nationalité, je hurle, le rouge vainqueur du prosélytisme au front : « Je suis bilingue, mille tonnerres ! » Faut-il que je consacre toutes mes veilles à essayer de comprendre le guide des chemins de fer ou à me demander comment il se fait que le petit épicier de *Durendal* se soit transformé en petit serpent — il reste petit, c'est déjà quelque chose ?

Mais, au fait, ce sera pour le mois prochain. Vous aurez tout le temps de vous réjouir !



F.-CHARLES MORISSEAUX.

(Illustrations d'Oscar Liedel.)

LES LIVRES BELGES

Emile VERHAEREN : HÉLÈNE DE SPARTE (Edit. de la *Nouvelle Revue Française*). — **Blanche ROUSSEAU** : LE RABAGA (Lamertin), — **Voos de GHISTELLES** : APRÈS L'AMOUR (Librairie générale des Sciences, des Arts et des Lettres). — **Ch. DESBONNETS** et **CHARLES-HENRY** : LA BELLE ILLUSION (Edit. de *La Plume*). — **René-L. GÉRARD** : L'AVENIR DE LA BELGIQUE ET LA MAUVAISE DÉMOCRATIE (Weissenbruch). — **Léon CHENOY** : AU GRÉ DES HEURES (Édit. du *Beffroi*). — **Louis NE-LISSEN** : DIES IRAE (Librairie Moderne).

Au lendemain des représentations sensationnelles, données à Paris, de l'œuvre d'Emile Verhaeren, partout furent publiés des analyses et des comptes rendus. Le faste d'une mise en scène à la fois étrange et somptueuse, la façon dont furent interprétés certains rôles, desservirent, si nous en croyons maints critiques, la pièce elle-même, dont la beauté n'avait pas besoin de ces attraits, de ces parures qui l'étouffèrent et la dénaturèrent.

Mais c'est du poème seul que nous avons à nous préoccuper ici. Faut-il dire que, lui aussi, provoqua les jugements les plus bizarrement contradictoires ? Le même jour, je lisais ceci dans un journal de Paris : « La tragédie déconcerte par son mépris presque absolu de toutes les règles du genre », et ceci dans une gazette belge : « Il ne manque guère pour qu'*Hélène de Sparte* soit une véritable tragédie, coulée dans le plus pur moule français. »

Qui faut-il croire ? Celui qui prétend que « l'unité de lieu s'y retrouve, comme l'unité d'action », ou celui qui déclare « qu'elle ne contient pas, à proprement parler, une action véritable que nous voyions se nouer, puis se dénouer au cours des actes ? »

M. Maurice Wilmotte a vu que le caractère de Ménélas, par exemple, est fermement dessiné, en quelques traits, tandis que M. Gaston Sauvebois affirme que « les caractères ne sont pas nettement marqués ; il n'y en a même pas, pour être vrai ».

Quant à M. Abel Hermant, il raille, et il ne comprend pas... Eh ! bien, le plus sage est encore, n'est-ce pas, de lire cette

Hélène et de se forger soi-même son opinion. Je crois que peu de ceux qui le feront résisteront au charme, à l'émotion, à la pénétrante séduction de cet hymne que le poète chante à la gloire de la Beauté, à la toute-puissance de l'Amour. Et qu'importent les voies qu'il emprunte? Qu'importe que sa « tragédie » soit coulée ou non dans le moule traditionnel? Qu'importe que l'action soit faite d'un savant agencement de péripéties bien théâtrales ou que, tout simplement, l'un après l'autre, sans adresse scénique trop habile, chaque épisode du drame succède à celui qui le précède, jusqu'au dénouement traité en façon de prestigieuse et un peu féerique apothéose? Qu'importe qu'Émile Verhaeren soit revenu, avec une fidélité presque impeccable, aux alexandrins majestueux, de structure à peu près astreinte aux disciplines prosodiques? Qu'importe tout cela, quand l'œuvre est là, palpitante, lyrique, âpre, pathétique, noble — et belle, profondément belle.

Émile Verhaeren a évoqué un des moments les plus dramatiques de l'existence d'Hélène, la fatale beauté, de qui émanait l'amour, comme la lumière émane de la flamme, la chaleur du foyer, le parfum de la fleur. La longue guerre de Troie est finie. Ménélas, pardonnant, a repris sa femme au ravisseur et la ramène à Sparte, que gouverna, pendant son absence, le sage Pollux. Et Ménélas a l'âme apaisée et confiante :

*J'oublie en cet instant la vie et tous ses maux
Et la guerre féroce et les trépas funestes
Et l'orage planant sur l'orgueil des vaisseaux
Puisque Sparte m'accueille et qu'Hélène me reste !*

Or, la reine adulée s'est assagie et elle n'a plus d'autre dessein, d'autre désir que celui de terminer dans le calme une existence jusque-là trop enfiévrée. Elle dit à son époux heureux :

*J'ai vu tant d'autres feux terribles flamboyer
Que j'adore la lampe et que j'aime les âtres !*

Mais Hélène a compté sans l'empire de ses charmes, grisants, mortels comme de subtils poisons.

Castor, son frère, brûle pour elle d'un amour incestueux ; Électre, la farouche Atride, « celle qui doit haïr », elle-même éprouve une honteuse passion et tue son rival après que celui-ci a plongé un poignard dans le flanc de Ménélas.

Tout ce sang, toutes ces horreurs n'ont pu toutefois vouer

Hélène, qui en est la cause, à la haine de Sparte. Un sage parmi le peuple veut prononcer la parole de vérité :

Nulle beauté ne vaut qu'un pays soit en deuil,

il est presque lapidé et la ville entière, éblouie par la seule vue de sa reine prestigieuse, l'acclame et la vénère.

Mais Hélène n'est plus au temps où elle chérissait ces triomphes, où ils lui inspiraient le superbe orgueil de sa toute-puissante beauté ! Elle se désespère, au contraire, aujourd'hui d'accumuler tant de deuil et de provoquer tant de querelles fratricides. Elle sent la nature entière lui murmurer son adoration, comme les hommes lui ont dit, depuis toujours, la leur. Et elle s'affolle. Les bois, les ruisseaux, les troupeaux, les nymphes, les bacchantes, les satyres, tout fait monter vers elle un cantique passionné et la terre est pour la reine trop belle un « impossible asile ».

*Tous les malheurs humains en mon être résonnent
Et se heurtent entre eux, sans en trouver le fond*

dit-elle, et elle n'a plus qu'un désir :

*Oh ! ne plus voir, ne plus toucher, ne plus entendre !
... Je veux mourir, mourir et disparaître !*

C'est Zeus qui entend l'appel éperdu et vient ravir Hélène à la terre pour l'emporter en l'asile des dieux.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans de longues considérations pour montrer le sens et la grandeur de ce drame au lyrisme émouvant. Émile Verhaeren, par les moyens scéniques les plus simples ; par l'éloquence d'une forme poétique admirablement appariée en sa noblesse et son harmonie à l'objet qu'elle avait mission de traduire ; par la sobriété et la clarté d'un symbole développé avec une élévation de pensée et une délicatesse de nuances sans secondes, a donné, avec *Hélène de Sparte*, au théâtre contemporain une de ses œuvres les plus expressives et les plus originales. Il a, en quelque sorte, définitivement établi la formule de cette tragédie rénovée à la recherche de laquelle, depuis quinze ans, tâtonnent nombre de poètes égarés dans des innovations trop rares et compliquées ou attelés à de froids pastiches de ce qui est le passé bien mort et doit rester le passé.

Parmi d'autres beautés et d'autres mérites, *Hélène de Sparte*

aura ceux d'apparaître comme la réalisation admirable de ce que, depuis longtemps, beaucoup ont en vain essayé de faire.

* * *

On sait de quel charme délicat est fait le talent de M^{me} Blanche Rousseau. Il ne serait pas possible de doser avec plus de savante mesure le primesaut et l'émotion, la grâce et l'ironie, la malice enjouée et la philosophie pénétrante elle-même. Cet art, à la fois élégant et subtil, l'auteur le prodigue aujourd'hui dans les quelques contes dont le premier : *Le Rabaga*, donne son nom au volume.

Le Rabaga est un de ces souvenirs d'enfance au récit desquels se complait M^{me} Blanche Rousseau. Elle sait y mettre toute la gaieté spirituelle comme aussi le sérieux, la gravité un peu inquiétante, les sentiments, en un mot, multiples et contradictoires, qui se partagent les âmes, si difficiles à définir et à comprendre, mais si faciles à impressionner, des enfants. Ce *Rabaga* est, évoqué en menues notations d'une finesse précise et d'une émotion suggestive, tout un petit drame d'intimité familiale. Une fillette en a eu, spectatrice que personne n'instruisait, le presentiment douloureux. Elle n'a peut-être pas bien compris ce qui se passait autour d'elle, dans la maison en alarme, mais elle l'a deviné, et elle en a souffert, elle s'en est effarée...

Il y a des contes de fées aussi, dans ce livre délicieux. M^{me} Bl. Rousseau les compose de telle sorte qu'il émane d'eux une façon de philosophie un peu mystérieuse qui est toute pleine de séduction. Et puis, il y a aussi certaine histoire du petit chaperon rouge refaite de manière à se muer en une sorte de drame d'angoisse qui rappelle la manière des *Flaiveurs* ou de l'*Intruse*, et c'est un émouvant petit chef-d'œuvre.

Il faudrait ainsi admirer, une à une, chaque page du livre.

* * *

L'auteur d'*Après l'Amour* n'avait pas besoin d'annoncer dans la préface de son roman que l'intrigue de celui-ci, tout à fait rudimentaire, n'avait aucune importance. Nous nous en serions bien aperçus tout seuls.

Il s'agit d'un vaudevilliste — un vaudevilliste parisien, bien entendu — qui est collé avec une de ses interprètes. Il la lâche et elle devient successivement la maîtresse de quelques-uns de ses

amis. Puis il veut la reprendre et elle ne dit pas non. Mais leur tentative de re-liaison les désillusionne tous deux ; ils se bornent à rester de bons amis, sans plus.

Ça se passe entre les défuntes Nouveautés et la Porte-Saint-Denis ; ça se passe dans les entresols de quelques théâtres et les garçonnières de leurs amants passagers ; autour des tables du Napolitain, de l'Américain et de quelques autres établissements « bien parisiens ». Ça se passe aussi dans un nombre incalculable de fiacres... C'est étonnant combien de fois les personnages de cette banale histoire, veuve de péripéties et vide de psychologie « hèlent des sapins », « sautent dans des Urbaines », « font signe à des cochers »!...

M. Voos de Ghistelles a écrit quelques livres qui faisaient promettre mieux que ce qu'il vient de donner. Il prendra sa revanche.

* * *

MM. Ch. Desbonnets et Charles-Henry n'ont pas eu l'ambition de doter le théâtre contemporain d'une œuvre exceptionnelle et définitive. Il se sont divertis, tout simplement, en rimant une bluette dont les personnages sont l'éternel Pierrot et l'indispensable Colombine.

Pierrot est pauvre et poète... C'est la « belle illusion ». Colombine a des goûts beaucoup plus prosaïques. Vient à mourir le providentiel oncle d'Amérique et Pierrot, descendu de ses cimes, sera banalement .. rentier.

Vivre c'est rêver, disait le blanc flâneur ; non, vivre c'est agir, lui riposte son amante avisée. La possession des sacs d'écus fera changer tout cela.

Il y a de l'enjouement dans cette saynète ; il y a quelques vers joliment venus, — il y a cet aphorisme bien féminin de Colombine :

Je ne te comprends pas très bien, mais tu m'enivres...

Il faut regretter, toutefois, que les auteurs, qui semblent avoir écrit cette fantaisie avec beaucoup de hâte, ne se soient pas montrés plus scrupuleux dans l'élégance et la « poésie » de leur lyrisme.

Ce petit acte, par ailleurs piquant et vif, est déparé par trop de chevilles, de banalités décevantes, de bizarres constructions prosodiques.

* * *

Notre pays traverse une période d'agitation extrême. Jamais peut-être la lutte politique n'y a atteint pareille intensité. Les écrits que provoquent l'acharnement des uns à tenter l'assaut du pouvoir, et l'obstination des autres à ne pas perdre celui-ci, sont innombrables. Nous ne pouvons les signaler tous, d'autant plus qu'il est malaisé de les examiner d'un point de vue strictement impartial; or, c'est le seul auquel nous voudrions nous placer dans cette revue.

Nous ferons exception aujourd'hui cependant pour une étude de M. René-L. Gérard, un avocat liégeois qui fut parfois notre collaborateur. M. Gérard a fait un rapprochement entre l'anticléricisme tel qu'il est compris en France et tel qu'il s'exprime chez nous. Il y a une force de conviction, une solidité d'argumentation et une conscience de documentation dans cet ouvrage qui lui mériteraient de suffisants éloges si sa valeur littéraire n'y ajoutait son prix de bon aloi.

* * *

Au gré des heures, M. Léon Chenoy a vu rose et il a vu gris; il a eu des pensers tristes et de claires ferveurs; il a aimé, il a ri, il a souffert, il a pleuré... Et parce qu'il croit avoir épuisé toutes les émotions de la vie il s'écrie un jour :

J'ai le désir, parfois, d'être soudain très vieux...

Heureux âge! Heureux âge!!... Vous direz le contraire dans vingt ou trente ans, poète! Et vous aurez alors le désir, non point parfois, mais souvent, mais toujours d'être soudain... très jeune!

Quoi qu'il en soit, l'auteur de ce petit recueil de poèmes d'inspiration très variée prouve qu'il a le continuel dessein de s'intéresser à toutes choses; tous les spectacles le séduisent, toutes les impressions se marquent en lui et il cherche, pour traduire celles-ci et pour décrire ceux-là, des formes prosodiques variées, allant de l'impeccable solennité de l'alexandrin aux libertés des rythmes les moins orthodoxes.

En somme, un début sans pose, sans fracas, — mais sans banalité aussi.

* * *

M. Louis Nélissen a mis à la scène une situation très dramatique qu'il a traitée à la manière noire et brutale. C'est, dans un fruste village campinois, la rivalité d'amour, accrue d'une haine

de caste, entre le paysan et le citadin épris tous deux de la même femme. Des colères, des saouleries, des batailles, des injures, du sang.

Il faut une habileté, une expérience dans le métier théâtral, que M. Nélisten n'a pu acquérir encore, pour rendre acceptables des épisodes aussi forcenés et vraisemblables des psychologies aussi véhémentes. Et puis, le vers dramatique est un mode d'expression qui n'est heureux que s'il s'adapte à merveille aux mentalités des personnages, à leurs états d'âme et à la nature des situations dans lesquelles ils se trouvent.

Néanmoins, l'effort de l'auteur de ce sombre *Dies Irae* est méritoire.

PAUL ANDRÉ.

LES THÉÂTRES

GALERIES : *Un bon petit diable*, pièce en 3 actes de Mme Rosemonde Gérard et M. Maur. Rostand (9 mai).

OLYMPIA : *Chaqu' son ç'oiseau*, revue en 3 actes de M. Paul Murio (8 mai).

Un bon petit diable. — Les enfants ont trouvé ça bien sérieux; les grandes personnes l'ont trouvé bien puéril... Alors ?...

Alors... voilà : ces trois actes sont bouffis de prétention et, en voulant réjouir, amuser, émouvoir, épater trop de monde à la fois, les auteurs n'ont contenté personne.

Ah! certes, il y a des tirades magnifiques, des vers étincelants... On dirait que l'auteur de *Cyrano* a passé par là... A moins que l'« auteresse » du *Bon petit diable* n'ait passé par *Cyrano*... Enfin, avec cette famille on ne sait plus quoi!

Toujours est-il qu'entre les couplets à panache, les séduisantes phrases d'une ravissante poésie et après les moments où la plus délicate sensibilité s'exprime en mots, en rimes et en images savoureux, vlan! la farce la plus grotesque et la plus incohérente des pitreries tâchent (en vain, d'ailleurs) à déchaîner le gros rire.

Il y a des symboles jolis et des naïvetés désarmantes, de l'émotion sincère et des platitudes sans nom dans ce récit découpé en scènes un peu cahotées des aventures du petit Charles Mac-Lance, mal aimé et mal traité par sa mégère de marraine, l'avare Mme Mac-Miche.

Interprétée de façon honorable, sans plus, par une troupe dont la vedette est Mme Blanche Dufréne, qui ne manque ni de vivacité ni d'adresse dans le rôle du gamin sympathique, la pièce de la firme Rostand n'a eu, à Bruxelles, qu'une carrière d'un modeste éclat.

* * *

Chaqu' son z'oiseau. — On n'en pourra dire autant, dans deux ou trois mois, quand elle aura doublé le cap de la centième, de la revue de M. Paul Murio. Oh! je ne prétends pas me réjouir et féliciter mes concitoyens de leur engouement pour ce genre de spectacles qui, en ce moment, fait à nouveau fureur dans trois ou quatre théâtres bruxellois. Non, je me borne à constater : que ferais-je d'autre, au surplus?

Soyons seulement satisfaits de pouvoir enregistrer que, parmi tant et tant de revues qu'on nous sert de tous côtés, celle que l'Olympia vient de monter avec des soins louables, sinon avec un luxe sardanapalesque, a le mérite de la bonne humeur, de l'entraîn et presque du bon ton. Je veux dire qu'elle n'est pas odieuse, ainsi que beaucoup de ses pareilles, par l'acharnement dans la grivoiserie et la grossièreté auquel se complaisent tant d'auteurs.

Celle-ci est plutôt bonne enfant, ce qui ne l'empêche pas de faire rire, c'est-à-dire d'atteindre son but.

Mme Deltenre épanouie, M. Nossent hilare et pittoresque, Mlle Jane Mexès spirituelle et gracieuse, M. Billy Pitt désopilant, Mlle Yzelle décorative, M. Dupont élégant, Mlle Denège une Sylphide, Mlle Mary Rosée un Saxe opulent, — et beaucoup d'autres, enlèvent cette facétie locale avec brio.

PAUL ANDRÉ.

LES CONCERTS

SOCIÉTÉ NATIONALE DES COMPOSITEURS BELGES. — *Quatrième concert* (30 avril).

Les mois se suivent et ne se ressemblent pas. Ma dernière chronique souffrait de « pléthore symphonique » ; celle-ci menace de mourir d'inanition. Voici servie à souhait mon égoïste et coupable paresse. Mais ce qui réjouit le critique et le fonctionnaire n'est pas sans attrister le dilettante ; toute pose mise à part se découvre au fond de moi sous la rude écorce du professionnel bougon, un amour sincère de l'art et des artistes. Et au moment où la saison musicale se termine, j'éprouve le besoin de remercier tous ceux qui, durant cet hiver, ont contribué par leur talent ou leur effort au mouvement intellectuel et artistique. Je profite également de cet instant de répit et de réflexion pour leur rappeler la relativité des appréciations et des jugements que j'ai pu formuler à leur égard. Qu'ils me pardonnent donc et ma sévérité et mon indulgence. Je les ai jugés librement : à leur tour d'user envers moi de la même liberté.

Le programme de la dernière séance des Compositeurs belges réunissait les noms de quatre compositeurs déjà avantageusement connus : M^{me} Vanden Boorn-Coclet, MM. Thiébaud, Th. Radoux et Albert Dupuis.

Le *Prélude et fugue*, en style libre pour piano d'Henri Thiébaud, gagnerait à être réduit à de justes proportions : la fugue est un genre difficile, et nous ne pouvons que louer M. Thiébaud de s'y être essayé ; mais si les idées que l'auteur a voulu enclorre dans cette forme ont une certaine originalité, cette forme elle-même est loin d'être impeccable. Nous préférons de beaucoup les pièces pour piano du même auteur. M^{me} Cousin, dont la technique n'est pas à l'abri de tout reproche, a interprété les œuvres du maître avec vaillance et conviction.

Les mélodies de M^{me} Vanden Boorn-Coclet se recommandent par le charme, la pureté et la facilité de la ligne mélodique, mais la trame polyphonique de l'accompagnement manque parfois de consistance. Deux pièces pour violoncelle, également de M^{me} Vanden Boorn-Coclet, furent jouées avec talent, par M. A. Dechesne. M^{lle} Tombeur chanta, d'une voix claire et bien

timbrée, trois mélodies intéressantes du regretté Théodore Radoux. Les trois pièces symphoniques de M. Albert Dupuis, qui clôturaient la séance, sont d'une réelle valeur : délicates, originales et d'une forme excellente, elles furent interprétées d'une façon tout à fait remarquable par M. André Devaere, pianiste de race et artiste convaincu.

EUGÈNE GEORGES.

LES SALONS

Société royale des Beaux-Arts.

I^{re} Salon de Printemps.

« Ça n'est tout de même pas comme il faut, dans une exposition, de gueuler comme ça ! »

Telle était la réflexion d'un vieil huissier bien sage à son collègue, aussi sage que lui, en écoutant des voix d'hommes qui, montées des halls, résonnaient sous les vitrages et emplissaient les salles qui eussent dû être plutôt silencieuses et recueillies. MM. les huissiers se racontaient des histoires. Ce n'est pas pour deux ou trois visiteurs qu'ils se gênaient ! Au Musée royal de Bruxelles, ne fait-on pas de même ? Il faut attendre la fin des conversations, ou faire soi-même la police.

Non, ce n'est certainement pas comme il faut, ni dans une exposition, ni dans un musée, de gueuler comme ça !

Quelques mots avant d'en venir aux œuvres.

Au Salon de Printemps, toutes les sections comprises, les œuvres sont au nombre de près de 2,000 (sous 1,800 numéros). Qui en fera la critique ? La revue, je veux bien, mais pas la critique ! En mai, à Bruxelles, ont eu lieu, en outre, les expositions de la salle Boute, de la galerie Giroux, de la galerie d'Art et deux expositions intéressantes à Uccle : Voilà 2,500 œuvres en un mois ! Mon compte rendu, pourtant, n'est pas une course ; que l'on ne s'y trompe pas et, si mes mots sont brefs, ils sont pesés.

Cependant, la Revue, matériellement moins extensible que la bonne volonté, s'est vue forcée d'ajourner au numéro suivant la critique des expositions plus haut citées.

Sculpture.

J'ai vu d'abord la sculpture. Elle paraît dans une phase plutôt morne. Je vois au sommet de l'heure présente Georges Minne, avec son torse d'homme. Un Minne vaut un Rousseau; celui-ci

*Résurrection.*

GEORGES MINNE.

est grâce féminine, celui-là est virilité. Son buste d'homme a le style, le caractère; son travailleur est un empereur romain! Quelle noblesse d'attitude; quelle puissance exprimée dans les bras et les mains. Toute la musculature n'a ni une ignorance ni

un oubli de modelé, le torse est travaillé, expressif comme un visage. Cette noble statue nous montre ce qu'il reste d'un homme puissant après une carrière de luttes morales qui a creusé le masque, et de travail manuel, dur, mais intelligent, qui a séché et épuisé de beaux muscles. Ne serait-ce pas la plus belle œuvre de sculpture du salon ? L'œuvre de cet artiste n'est-elle pas un nouveau triomphe du retour à la normale et la victoire d'un trop modeste Gantois !

Et Rousseau ? Il est passé à l'art religieux, assez inconsidérément, avec une foule d'autres artistes, pour grossir le bataillon. En peinture, nous y trouverons singulièrement Ensor avec des diables qui montrent leur derrière. « Seront considérées comme religieuses, dit le statut, les œuvres qui s'accordent avec un culte public et qui peuvent normalement trouver place dans un lieu de prière ou ses dépendances. » Revenons à Rousseau : *L'Homme agenouillé* plaira par la grâce des membres et l'expression ineffable du visage, presque féminin. *Vie intérieure*, corps de religieuse amaigrie et extasiée. Vierge et enfant, par son titre d'esquisse, échappe à la critique, heureusement...

Les différentes têtes exposées par Bonaugure ont l'air pauvre ou exact de moulages ; le *Fragment* est mieux de la sculpture. Callee me paraît avoir, dans les portraits, une vision qui diminue la réalité ; son *Repos du modèle* s'intitulera mieux, avec cet air éploré, *Après la faute !* Quel giron ! Canneel, *Joie de vivre*, c'est du Willette en sculpture. Mlle Cornette : l'attitude de la *Méditation* a de la beauté ; le voile est malheureux parce qu'il charge. De Bremaecker : le *Maudit* a de la grâce dans sa fuite et porte la malédiction assez allègrement. Pourquoi s'attaquer à ce que nous ne connaissons plus ? Nous ne sommes plus au fait ! Ces grands gestes n'ont plus de réalisation dans nos sociétés bourgeoisie d'artistes bourgeois et cossus, société anonyme à émotions réduites, disait Peladan. Desenfans : école un peu mièvre, mais école de la grâce.

Le projet de fontaine par de Lalaing nous montre une belle fille, normale et rythmique, c'est beaucoup par ce temps de bancaux et bossus. Que l'on érige cette fontaine ; en même temps qu'une noble sculpture, c'est une solution ingénieuse du problème de la nudité sur les places publiques et l'artiste a tiré de cette difficulté l'inspiration d'une pose originale. Tout à l'opposé le *Monument Emile Henricot*, par Devreese, de la statuaire industrielle photographique ! *Boerendans*, la ronde en-diablée autour du ménétrier juché sur un tonneau, a l'air

empruntée aux burins des petits maîtres du XVII^e siècle. Mme De Pott est de l'école de la boulette. Vous savez les petites boulettes qu'on écrase les unes sur les autres jusqu'à ce que l'on soit arrivé à la ressemblance. Je me suis laissé dire que ce fut le procédé de Constantin Meunier, le lion devenu vieux et dont le nerf et l'œil avaient perdu l'assurance... Le portrait du *Révolutionnaire chinois* a du caractère.

Cheval pur sang, par de Poully, l'attrait de l'œuvre semble devoir être la fidélité. De Valeriola : il y a la photo de famille, et aussi le buste de famille. Le masque bronze sur pierre de taille, — truc pittoresque qui n'a rien à voir avec l'art. Dutheil : la *Tête d'enfant* a du style, l'*Aïeule* vaut un moulage. Mme Godchaux-Colinet (que de femmes !) : *Charmeuse de serpents*, statuette de genre, aux intentions de grâce, inégalement réalisées.

Grandmoulin : fragment du *Monument Lambermont*, beaucoup de bronze, employé sans intérêt. L'*Étude de femme* pour le même monument est d'un très beau rythme. Que va faire cette femme sur le monument à côté du jeune homme au compas ? On la croirait destinée à mieux. De Hager, les *Chevaux* et *Vieux chevaux* sont, les uns bien minables, les autres bien forts en queues et en pattes, il y en a partout ! Ils en ont vraiment trop !

Arrêtons un moment à la statuette *Jeune fille* (bronze), de Haasapalo. Il y a ici quelqu'un. Quelqu'un qui a su trouver une attitude noble, sobre et réfléchie, et n'a pas redouté les rythmes éternels et consacrés. Le bloc solide et de pure silhouette est bien de la sculpture et de bonne sculpture. Rien de trop, peu de lignes et beaucoup de masse : le corps appuyé bien, la tête inclinée pense.

Œuvre de pensée et plastique mouvante et déliée, la *Fontaine d'amour*, par Mme Henriette Calais. Pourquoi d'amour ? Parce que chacun, chacune, dans ses eaux magiques, voit son rêve. Voici ceux qui s'en viennent vers la fontaine ; — ceux qui, penchés sur les eaux, cherchent le visage de leur amour ; — ceux qui s'accordent ; — ceux qui s'en vont accordés ; — ceux qui viennent de se trouver et se regardent encore ensemble dans l'eau magique. Il y a aussi les désespérés qui quittent las la fontaine et portent ailleurs les regards vers l'horizon, avec quelque chose d'angoissant dans leur attitude obstinée à l'espérance quand même. Avec des personnages grands comme la main l'artiste a composé là le drame de l'amour humain, un poème, toute l'histoire de cette dévorante, insatiable passion qui sous la

chair de l'homme rôde comme serpents et léopards dans la forêt. Œuvre pleine d'intérêt, aux phases nettes et claires, aux épisodes poignants ou délicieux, pour les initiés de l'amour, qui s'y reconnaissent comme dans un jardin à eux.

Nous avons entendu vaguement parler de l'exécution de ce projet pour l'une des plus jolies promenades publiques de l'un de nos faubourgs. Cette réalisation serait accueillie avec curiosité, car c'est la première fois que l'on verrait un groupement statuaire de ce genre et de cette portée anecdotique.

M^{me} Alice de Holterhoff de Harven expose une *Anxieuse attente*, bien banale ! Bien banales aussi les idylles faciles de Huygelen ! Jourdain, banal et industriel ! Banal ! Banal ! M^{me} Lorrain, Hipp. Le Roy, Nelissen, Van de Kerckhove, Van Guldenberg.

Les tentatives de sculpture anthropologique de Louis Mascré sont intéressantes. Nos ancêtres y figurent, le *Précurseur*, puis le *Néanderthal* soumis, le *Galley-Hill* de la race dominatrice, et le *Cro-Magnon*, artiste déjà. L'entreprise de Mascré nous semble comporter une morale : la difficulté d'associer la science à l'impulsion. L'art et la science demandent plus de fusion pour arriver à devenir de l'art pur.

Pick, dans le *Départ*, témoigne du sens de l'harmonie et de celui de la normale musculaire ; son portrait de *Jeune fille* est très pur de lignes. Rechberg nous envoie un beau groupe, *Francesca e Paola*, inspiré de l'*Enfer*, de Dante : « Amor condusse noi ad una morte. » Le groupe, de grande allure, a résolu des problèmes difficiles, il est scabreux et naturel.

M. Ropsy-Chaudron, qui confia jadis l'exécution de son buste à Ch. Samuel, était un bien aimable homme, aux traits plus formels qu'ils ne sont, ici, en marbre. De M^{me} Juliette Samuel, un *Narcisse*. Je m'insurge contre cette pensée que Narcisse ait jamais eu l'air d'un gamin de Molenbeek, déshabillé au bord du canal ! Steigerwald, le *Justicier* : Nos sculpteurs, en général, ne s'effraient pas de la solennité des mots ! Stoffin, *Amour paternel*, et manifestation populaire. Sturbelle, le *Buste d'enfant* est d'un agréable modelé, bien vivant, dans un beau marbre chaud. Theunis, la *Musicienne ambulante*, est un portrait pensif et aimable.

Vandevoorde a de frais petits groupes : l'*Innocence*, les *Rivales*, d'une conception orientée vers Rousseau. On dit que c'est un mal. Je ne trouve pas ! Il est moins harmonieux et moins simple, c'est là qu'est le mal ! Vande Kerckhove, portrait

de famille ou pour famille. Van Guldenberg, idem ! Van Loon, *Circée*, plâtre coloré ; nos sculpteurs, je l'ai dit, ne doutent de rien. De grâce, relisez Homère ! *Frémissement* vaut mieux, c'est de la psychologie sensuelle.

Kemmerich, *Mélysande* et ses légendaires cheveux ; toujours des poses tordues qui font mal, et donnent, malgré la beauté et la noblesse du modelé, l'impression d'une absence intérieure de squelette.

Van Peteghem sait, pour un portrait, réduire les lignes au nécessaire. Son *Eveil* est assez malheureux ; mais sa grande figure offre une intéressante stylisation de la musculature, avec des intentions mi-persanes, mi-assyriennes. Voets, de la réalité sans intérêt. Van Perck a quelques essais de stylisation statuaire du costume féminin moderne : l'une est excellente, la statuette de jeune femme avec les voiles flottants du chapeau. Les autres... Vantongerloo nous a donné récemment l'occasion de dire tout le bien que nous pensons de ses méthodes patientes, laborieuses et scrupuleuses.

La *Dame en robe*, de Wansart, ne manque pas d'allure. Wansart ne serait-il pas un précurseur de Rik Wouters ? Rik Wouters expose sa *Vierge folle* et le buste *Nonchalance*. Artiste curieux, personnel, audacieux, il faut attendre l'avenir. Jusqu'ici, c'est toujours l'ébauche, si puissante soit la promesse.

Rik Wouters fait école : Wynants s'est aussi emparé d'une truette. Witterwulghe, très inégal, parfois bien banal, s'exprime en un travail lumineux.

Enfin, il y a Gysen, plaquette patriotique : *A l'aurore d'un règne orienté vers les arts*. Le Roi, la Reine, la Brabançonne !

Peinture. — Gravure.

Sans phrase passons la revue de la peinture, avec, toutefois, ce petit commentaire, dont les artistes et les visiteurs du salon et des salons en général pourront faire leur profit.

Influence de la rapidité des locomotions sur l'art.

Il faut de l'art affiche.

Vite débrouillé, vite vu.

On descend de l'auto, le sang aux tempes. Il faut de l'art qui vous arrête comme un obstacle.

D'ailleurs, l'auto attend.

On ne sera pas calmé que déjà l'on sera reparti.

Morale : Le moment est bouché pour l'art de profondeur, pour l'œuvre qui se dévoile lentement.

Je ne me suis pas mis à ce point de vue, aussi les afficheurs ne seront pas contents.

Abattucci, une nature de beauté conventionnelle, cependant très près de la vérité. Apol, croquis toujours très justes. Mlle Art a su conserver aux substances leurs aspects propres, malgré l'usage du pastel, exemple le *Dindon noir*, aux plumes d'acier luisant. Artot, un portrait, avec poissons rouges, naturellement, une miss, peinture légère, mince, si mince! Style, toutefois, heureux. Asselberghs, bonne peinture, sans accent. Baes Firmin, c'est fait, soigné, et toujours bien composé. Mais il manque partout l'accident, la trace que laisse le vécu. C'est le postillon de théâtre qui a abattu vingt lieues d'une haleine et paraît en costume propre sur la scène! Bartholomé Léon, maisons, quelque part au village, dans une atmosphère qui plaît par la couleur et la légèreté. Baseleer, son *Voilier en cale sèche* me paraît un effet de fausse grandeur et les quatre voiliers qui apparaissent d'un bassin voisin sont proprement sur le mur du quai!

Bastien, *Ma Maison dans la pluie*, une de ses meilleures toiles, d'une extraordinaire sobriété de couleurs, des gris et un peu de vert. Un tableau complet est sorti de là!

Beauck, artiste admiré, ailleurs, de grâce! des plans. Talus de sable qui ne sont que des taches, dont seule la situation fait approximativement le sens. Beeckman, *Lamentations sur le Christ* est un mauvais prix de Rome! Binard est le maître des belles clartés diffuses. Boonen peint avec une vigueur vraiment brutale; est-ce encore de la vigueur? Bosiers, une *Vieille cour*, qui certes a vu passer des siècles et s'en souvient! Broerman, un *Ave Maria*, religieuses en prières, dessin synthétique aux belles profondeurs. Brown, de Londres, peinture affiche.

Louis-G. Cambier, une *Nature morte* plus réjouissante et sincère que sa *Fuite en Egypte*, élémentaire et négligée. Mme Catz-Enthoven, toujours violemment coloriste. Cels, des portraits, d'une sobriété louable dans la couleur; à peine plus de deux couleurs et les tons font tout le reste excellemment.

Emile Claus. J'ajoute volontiers à côté de ce nom illustre, celui de E. Verstraeten. Claus a plus de détails dans les tons, plus de nerf dans la couleur, dirais-je. L'air de peindre avec des baguettes plutôt qu'avec des brosses. Verstraeten, plus onctueux et plus souple. Il arrive, parfois, dans ses ciels, à produire l'impression de vertige, tant il donne d'élévation à l'atmosphère. (*Ferme antique*). Mais sa vision est plus simple, son œil moins décomposant que celui de Claus. Ce sont deux consciences.

Verstraeten est maître par-ci par-là. Claus arrive à l'être presque partout, *Soleil doctobre*, *Matin d'hiver*, *Village d'Astene*, *l'Été*, sont des sommets de lui-même.

Cluysenaar André, un nu exquisement rose, mais qui n'a rien de la vie, ni de la chair. Pour la femme à la toilette, c'est un tronçon de corps campé dans le fouilli d'une jupe. Colin, nu, aux seules fins de démontrer les avantages du costume. Combaz, paysage, une belle étendue de dunes, mais pourquoi la division du panneau? Du truc, pour rompre l'uniformité, qui n'était pas à craindre... Coppens, *Barques de pêche*, dans une nuit lunaire d'une belle unité verte et bleue. Courtens Herman, original, ranime un peu la *Nature morte* par la vigueur et l'improvisation. Crahay : la lumière est tout, le reste n'est rien! Creten reste fidèle à ses interprétations de la nature en tons factices, décorateur, toujours très harmonieux. M^{me} Louise Danse, une eau-forte aux noirs vigoureux. Davidson, un nu estropié par la mise en page. M^{me} de Barys, carte de visite d'une âme juvénile. M^{lle} de Bièvre a des *Quarantaines* d'un rendu qui charme par la fidélité. De Coninck est un novice sans trop de maladresse.

Degouve de Nuncques, beaucoup de sincérité, de religion et de style, paysagiste recueilli, agenouillé. Henry Cassiers, *Amsterdam*, *Zélande*, *Jour de pluie*, coins pittoresques, villes fouillées comme des visages, un maître riche et savoureux. Delaunois, Alf.-N., grave et profond, austère et illuminé. Delaunois, Edg., ne pas confondre, bien qu'il soit aussi de Louvain! De Saedeleer, plus moyen âge que Degouve de Nuncques, mais moins sincère. Parfois culotte un tableau, tel *l'Arbre en hiver*. Dom Paul, grande toile de cinq portraits : Personnages disposés en une immobilité regrettable, rappelant les portraits d'avant la photo instantanée. Rien là du pinceau fouilleur et vif de Dom. Les *Femmes hollandaises* ont de bien autres mérites : La touche est nombreuse, la coloration ardente, l'étude vivante et scrupuleuse. Derchain, la *Grand'mère* est un Janssens très simple. Dierckx, genre Oyens, rutilant et brillant, nourri, intéressant.

James Ensor, précurseur aux XX, à La Libre Esthétique, ne ne l'est-il pas aussi du futuriste Marinetti «... et nous ferons des tableaux qui ne seront composés que de feux de Bengale et de gaz colorés.» *Eventails et étoffes* est propement cela seul! Mais les *Petits fruits* c'est l'Ensor délicieux, quel bijoux de colorations délicates! Farasyn voit grand, *Pêcheurs*, mais peint d'une façon décorative, élémentaire, peu fournie. La pointe sèche de Duriau me paraît un peu plate. M^{me} Faustine Keym, fleurs

bien maigres, si l'on peut ainsi dire? Mme Drumaux, elle aussi, a une vision de la fleur qui est bien sèche, mais elle y ajoute la vigueur. Du Monceau, pochades qui ne manquent pas d'agrément, car elles ont de la vie; il en est de même des eaux-fortes.

Cet immense paysage de J. François, *Dans les fagnes*, est une noble entreprise, d'ailleurs récompensée par une pleine réussite. Quel beau rendu de cette étendue solitaire et désolée! Ce nuage d'or qui passe au-dessus de la fagne sombre est une merveille. Ah! que voilà de la bonne peinture.

Léon Frédéric, nous l'appellerons, si vous voulez, Frédéric le maître; il en est temps! On pouvait lui accorder ce titre après le Salon de la Figure, *La Pensée qui s'éveille*. On peut le répéter après *Les saisons et les âges*, et ses admirables qualités sautent aux yeux quand on revoit l'ensemble de cette série de *Saint-François*. Si nous étions dans un siècle où l'on aimât et comprît mieux la nature, on serait à genoux devant ce grand artiste comme il l'est lui-même dans ses saintes prières d'art!

Frans Gailliard doit se lever bien matin pour voir la *Cité future*, autrement dit Bruxelles en reconstruction, si teinte du rose des doigts de l'aurore... Geudens, *Chœur de Notre-Dame* de Malines, moins heureux que de coutume, mais quelle belle fuite offre à l'œil ce riche dallage d'église! Mme Gilsoul-Hoppe, un *Intérieur*, plein d'à-propos, ce qui ne gêne rien à la beauté de la peinture, profonde, lumineuse et brillante. Godfrinon, *Natures mortes*, a tant et si bien accru la légèreté de la brosse que les choses en sont à la limite où elles vont perdre corps... Gouweloos, certainement il y a là dans ce demi-nu, *Anxiété*, des tons rares; mais, comme toujours, il y en a aussi de bien sales! Est-ce une nécessité? Glansdorff, *Midinette*, a des qualités de sobriété. Hageman, V., spécialisé dans les *Matelots hindous* et les *Types juifs*. Il apporte dans le choix de ces derniers toute la vulgarité mise à la mode; est-ce de l'antisémitisme? Portaels, à sa belle époque, trouvait d'admirables types dans cette race. Hagemans M. remplace ici l'atmosphère par une buée cotonneuse. Hens le *Moulin*, on devine quelle pourrait être l'impression produite par un tel paysage, mais on ne fait que le deviner... Mlle Herbays, une volonté tenace et qui arrivera. Hermans Ch. nous montre, *En été*, des nus. Mais quand les belles filles se mettent nues au bord de l'eau, elles ne font pas dans le feuillage clair ces taches de suie

Hynckes R. le jeune et déjà brillant paysagiste le *Chaland*, d'une étonnante solidité picturale, avec son avant qui porte ad-

mirablement dans l'air. Emile Jacques est un chercheur sincère et honnête Jamar, *Intérieur hollandais*, le charme d'une palette harmonieuse. Jamotte, un portrait au pastel unissant adroitement des bleus et des verts violents. Janssens R., *Sous la lampe* est un portrait de femme en tableau de genre, d'une intimité attrayante. Jefferys, si un jour la vulgarité vient à être un crime en art... M^{lle} Léo Jo : moi, amateur de fromage de Gruyère, je proteste contre cette pâte maigre, ce fromage en papier mâché. M^{me} Cl. Jonnaert habite Laethem-Saint-Martin, où décidément le sol n'est pas propice à la fraîcheur des fleurs !

Fernand Khnopff, quelques œuvres connues et, inédit, *Le Jour et la Nuit*, décoration pour l'hôtel de ville de Saint-Gilles. Cette nouvelle décoration est pour moi, jusque maintenant, aussi incompréhensible que les panneaux de l'an dernier. Cependant, avec un artiste d'un goût aussi sûr, il est prudent de se réserver.

Laermans est un tragique humoriste. Le *Portrait* d'homme est une belle peinture, au décor superbe.

Camille Lambert, toujours à la recherche du mouvement. *Jeunesse*, *Ebats à la mer*, *l'Heure du bain*, tout cela se confond en un bouquet vivant ! L'artiste saisit admirablement l'attitude suspendue, la couleur mouvante, remuante. *Jeunesse* est un épanouissement de clarté ; que c'est mouillé, baigné d'air, fleuri !

Langaskens en est à la phase de son évolution ou l'hieratisation de la forme devient un danger pour l'anatomie, exemple *l'Annonciation*. Mais l'artiste vaincra, avec ses dons et son sens critique. Pourquoi aussi ces rayonnements ovales empruntés à l'école anglaise, ou peut-être directement inspirés de la structure des béroës de l'océan Glacial ? Lantoine, luministe aride. M^{me} Lambert de Rothschild, toujours la correction de choses qui n'auraient pas vécu leur vie ; s'apparente à F. Baes. Le professeur Depage, avec un modelé arrondi, sans caractère, comme la retouche photographique. Laudy, un *nu...* cadavérique. P. Leduc, Dordrecht, en bariolage exacerbé. Lefebvre est un délicat, très inégal qui rend tour à tour le blâme et la louange bien difficiles. Legrand, lumineux et fin dans *Impression d'après-midi*. Lieberman, de Berlin. Mauvais prix de Rome ! Peut-on concevoir pareille *Dalila* ? Accepter pareille œuvre ? Lynen, toujours spirituel, et petit maître anecdotique.

Alexandre Marcette, toujours aussi affirmé dans ses belles aquarelles, où les études ont toute la fraîcheur et la fougue de l'improvisation, inappréciables qualités dans le rendu toujours

heureux des nuages et des eaux. Marchal, *La nue*, d'un effet écrasant fort puissant. Paul Mathieu était bien désigné pour le panorama du Congo. Nul ne fait fuir comme lui les perspectives terrestres vers l'horizon. Il a le sentiment de l'étendue. Dans le



Etude de Paysan.

EUGÈNE LAERMANS.

Paysage, quelle surface de planète couchée sur la toile, sans compter le délicieux régal de tous ces gris fins, et si légers ! Merckaerts J. : Eaux transparentes et claires lumières de la *Matinée*. Mertens Ch., un *Portrait* qui est beau par la belle tenue de la gamme.

Mlle Georgette Meunier : un *Ave Maria*, azalées, pivoines, roses, dans une atmosphère d'autel bien rendue. Michel C. : *La brouette*, lumineux et léger. Voici Constant Montald. Parlerons-nous de cet énorme panneau *L'Île de la Beauté* ? Avec un grand recul, d'une salle dans l'autre, le paysage prend de la grandeur ; mais les nus ! Ils ne sont beaux ni de près ni de loin. Ce n'est pas peint, ce n'est pas même choisi, et corps et visages ne sont que des surfaces et des masques. Splendeur des nus dans la lumière, comment vous traite une génération d'artistes plus férus de couleurs que de voluptés ! M^{me} Montigny expose un portrait de l'École de Deurle, peut-on dire, tout à fait remarquable, séduisant, vif, d'un beau sang, d'une touche neuve. Emile Motte, *L'Éternel féminin* : du style... et du bois. Arthur Navez, des tons très fins dans les compositions *L'Aube* et *Ménage d'acteurs*, mais partout un fond crayeux qui ôte aux ombres la profondeur et aux lumières la légèreté. Opsomer, *Béguinage*, *Maisons*, prétextes à des symphonies de rouges onctueux, sans grand intérêt. Meuwis, un *Paysage*, violence rudimentaire, effet en coup de poing. Michaux a parfois une vigueur sombre et tragique, tel son *Coucher de soleil*.

Les *Vierges sages et les Vierges folles* d'Emile Nolde ? Où sont les sages, et les folles, et les vierges ? Ce sont masques et cartons. Peinture de nègre saccageant un magasin de couleurs !

Paerels, le *Déjeuner*, toujours autant d'admirables qualités et d'exécrables défauts. Objets mal placés, meubles sans volume, visages sales et, cependant, légèreté, lumière et vie. C'est incompréhensible ! Pierre Paulus, avec *Maternité*, a fait de beaux progrès serais-je tenté de dire ! Mais il faut se garder de telles paroles, les artistes sont sortis tout armés du cerveau de Jupiter et, complets dès le premier jour, les impertinents sont prêts à vous répondre que c'est votre jugement qui s'est formé ! Il n'en faut pas moins louer le merveilleux rendu de ce ciel de feu du pays usinier où se situe dramatiquement cette *Maternité*. Pinot, aux colorations toujours légères et fruitées. Rassenfosse, *Poyette et ouvrière* wallonne, deux œuvres dont la vue entretient la réputation du maître liégeois. Reckelbus, constant à son talent et à sa manière qui doivent certainement quelque chose au carton ! Richir, des portraits ; ah ! si Richir, avec son adresse souple, voulait se donner un peu plus de mal pour une œuvre ! Roidot : on retrouve avec plaisir cet artiste emporté qui a des fragments si admirables ! M^{me} A. Ronner, des formes peu faites, mais quels tons suaves et distingués ! Ross nous montre un

intérieur d'église d'une mise en page peu réfléchie. Seghers, des fleurs... en papier.

Servaes, paysages flamands, avec des ciels lunaires, sombres et profonds, où toute l'impression semble être dans le retrait de la clarté qui fuit avec l'astre derrière l'horizon. Smeers, le *Portrait de Mme G...* est charmant, mais combien la couleur en est déplaisante! Spilliaert, des *Accessoires*, qui remplissent un coin de la salle qui aurait, peut-être, paru vide... Sterckmans, des violences de couleurs, du tachisme, auquel on peut trouver de l'agrément. Stevens Aimé, pas de plans, mais des couleurs. Gustave-Max Stevens, si bien parti, n'avance plus! Un *Nu* qui irradie comme un fondant. A conseiller les toiles anti-halo. Stiévenart, *Paysage*, un de plus parmi les bons. Mlle L. Surlemont : c'est, sur ma foi, un petit Delaunois. A.-N. Swyncop ne manque pas de montrer toujours beaucoup de qualités, de spontanéité dans ses portraits. Thysebaert, *Jour de neige...* et, jour de Dieu, quelle peinture. Quelqu'un disait : « Cette peinture antidémocratique devrait être défoncée à coup de pied par les ouvriers! »

Eug. Smits a envoyé *Salomé* qui témoigne des qualités du maître, et le *Miracle des roses*. Taelemans, un descendant des Breughel, avons-nous dit ailleurs. Martin Vander Loo, en peinture et surtout en eaux-fortes, détaillé, pittoresque, savoureux. Walter Vaes, l'excellent portrait de son *Père*. Dolf Van Roy, *Jeune dame en noir*, tentative honnête d'art sobre et pur qu'il faut louer.

Victor Uytterschaut, *Soir d'hiver* est une bien belle aquarelle, très complète avec son allée dénudée et le ciel rose au bout du chemin neigeux. Quant à son aquarelle : *A la Panne*, déjà exposée, les amateurs n'ont donc pas encore compris que cette dune, dont les sables sont ombrés seulement par la pente, est un vrai tour de force! A. Verhaeren, le maître des tonalités somptueuses! Rodolphe Wytzman, on peut admirer les œuvres de cet artiste comme la nature même. Il est, comme elle, vigoureux et subtil. Il est probe. Jamais rien de forcé. Mme Wytzman a des mêmes qualités. On ne saurait imaginer de plus clairs matins sur les eaux ni plus radieuse aurore. La nature est respectée et comprise. Van Holder, *Soir* et *Matin*, toiles déjà louées ailleurs pour la clarté et l'ombre transparente.

Mlle M. Verboeckoven, *Marine, phosphorescence, brume*, à peine des tons sur des tons presque pareils. Des brouillards où l'on devine. Toujours une grande justesse : on devine sans peine

et goûte délicatement. F. Vantongerloo, une *Bruyère*, peinture excessivement massive qui fait plaisir par sa forte matérialité. Van Andriga, *Nature morte*, la nature revue et corrigée... Van de Woestyne, des recherches d'expression bien déplaisantes et un bon portrait de lui-même. Van Doren est cristallisé depuis bien longtemps dans les mêmes tonalités et qui ne sont pas, hélas, celles de la nature. Ne s'en apercevra-t-il jamais? Van Extergem, une eau courbe! Van Zevenberghen, les *Femmes de bar* ont-elles vraiment ainsi des dos de bois? Verhaegen, *Carnaval en Wallonie*, quelque chose comme un barbouillage de palette. Vermeylen, la *Procession* : si ce n'était la présence du drapeau belge, on s'y croirait à Tahiti.

Tytgat, une amusante image où l'on dit et voit que « la légèreté des péchés d'âme des petits enfants est telle qu'ils vont au paradis en dansant une ronde sur une barque de faïence; tandis qu'une autre barque, de noir teintée, mène les méchants petits enfants vers l'écluse de l'enfer ». Carl Werleman, *Maisons à Bergen*, fusin, beaucoup de caractère dans la silhouette, mais dessin un peu sage.

Je rends, certes, hommage au talent de Maurice Wagemans, mais la conception de la danseuse, où il s'est spécialisé, ne me ruinera jamais!

Wollés, le si nerveux et si subtil portraitiste, ne me satisfait aucunement avec le portrait de S. A. R. la princesse Marie-José. Mais si l'auguste père de la fillette est content, j'aurais mauvaise grâce à être plus royaliste que le Roi!

Rik Wouters montre qui il sera le jour où il voudra bien ajouter à la saveur des gammes le charme de la puissance des formes. En attendant, le *Déjeuner* est merveilleux.

M^{me} Marie Collard, des œuvres de qui l'on a fait une exposition rétrospective, fut une artiste consciencieuse. Elle avait du goût et s'en servit avec bonheur, en faveur des harmonies de couleurs, du choix des sujets, de la mise en page des compositions. Eut-elle le sentiment de la nature? Son métier attentif et soigneux peut en donner l'illusion. Mais les femmes ont, le plus souvent, une façon pratique d'interpréter la campagne qui est plus une communion avec la vie directe qu'avec les harmonies de l'univers.

Il reste encore un certain nombre d'artistes, représentés par ce genre redoutable d'œuvres où l'on ne parvient à découvrir suffisamment ni qualités, ni défauts : Anspach, Emile Baes, M^{me} Brohée, de Lassence, Faut, qui fut plus heureux; Fichet

également, Guéquier, Houben, M^{me} Hynderick-de Smedt, Jottradrn, L., Monvel, Paterson, VanLooy, M^{me} Wartel, Willaert. Qu'ils se cherchent plus à fond.

Art de la Médaille.

Nous avons déjà dit, ailleurs, tout le bien possible de Bonnetain, des portraits de M. J. Destrée, M^{me} Destrée, M. Verhaeren, et nous y ajouterons M. Boidron. Mais pourquoi le sculpteur fait-il l'œuvre du temps? Neuves, ces médailles ont l'usure. Si l'on vient à les porter qu'en restera-t-il dans vingt ans? Et cela n'est pas d'un art honnête.

De Bremaecker, toujours un peu court comme inspiration.

De Smeth, médailliste de grand style, de caractère et d'invention. Sa tête de *Pêcheuse* est tout à fait superbe et le *Musicien* est une charmante plaquette, brillante et nerveuse. Godefroid Devreese, un maître incontesté, qui sait graver une médaille sans sommets ni vallées.

Wissaert, dans le portrait de Georges Eekhoud, semble être arrivé au caractère avec effort, visiblement. Mais l'œuvre est vigoureuse et plaît par la conscience. Samuel est toujours le fin médailliste. Le Roy, H., une belle tête de savant. Jourdain, le métal manque de nerf. M^{me} Lorrain, même manque de nerfs, le métal ainsi traité devient du carton...

Art religieux moderne.

Il est facile de voir que l'on n'y est plus du tout!

Aussi, cette section d'art religieux est-elle une mauvaise inspiration, parce que, l'esprit attiré vers ce titre, on cherche tout de suite dans les œuvres le caractère et surtout le sentiment religieux. Telles qui pourraient passer pour religieuses dans le salon à côté, ne le sont plus suffisamment lorsqu'on les présente comme religieuses à l'esprit averti.

L'inspiration religieuse où est-elle? Peut-être chez Arthur Craco, si extraordinaire que cela puisse paraître, chez cet homme qui a, accidentellement, la foi du bohème, comme il y a la foi du marin! Ses vitraux de style sont certainement, ainsi que ses dessins, parmi les œuvres du salon qui pourraient le mieux figurer dans un temple. Mais que fait là le *Miracle des Roses*, d'Eugène Smits? Que deviennent en face du sentiment religieux attendu les panneaux de chapelle de Montald? Et le *Saint-Liévin*

de Vanaise? Et *La fuite en Egypte* de G. Cambier? Le *Christ prêchant à Lierre*, d'Opsomer? Le *Jésus en croix*, de Degouve de Nuncques? Nous ne reparlerons pas même des Ensor! Nous mentionnerons plutôt le *Portement de la croix*, de Minne. Mais



Le Portement de la Croix.

GEORGES MINNE.

où sommes-nous avec l'*Annonciation* de G.-M. Stevens? *La Vierge*, de van de Woestyne? Peut-être y a-t-il quelque sentiment de foi dans le *Jardin sacré* de Middelcer.

Quant à des œuvres comme celles de J. Smits, *Juda*, *Pieta*; comme les *Saintes femmes*, de Constantin Meunier; comme la

Légende de Saint-François, de Frédéric, elles n'appartiennent en rien à la religion; elles sont tout bonnement admirablement humaines et de l'art le plus parfait et le plus émouvant.

Le sentiment religieux ne se cultive guère à notre époque dans la vie civile. Il faut à cette culture un milieu ou une âme de moine. Le milieu manque, il est athée ou tiède. L'âme de moine, sera-t-en Paul Hagemans, vitrailiste, si l'on peut ainsi dire, ingénieux, ingénu et coloré? Chez Emile Fabry, dont le Saint-Michel n'est que théâtral? Chez Leempoels, dont le Saint-Jean-Baptiste est un bien beau garçon, avec du kohl dans l'œil? Mais, certes, il n'a pas dans la tête le quatrième évangile, ni l'Apocalypse!

RAY NYST.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome XXVII

	Pages.
ANDRÉ, PAUL, Les Livres belges	76, 189, 310
— — Les Théâtres	81, 196, 316
BROODCOORENS, PIERRE, Quatre poèmes	286
CHOT, JOSEPH, Le « Boubou »	35
DEAUVILLE, MAX, Sur le chemin de la raison	130
DELATTRE, LOUIS, L'Inspiration populaire dans la prose française en Belgique	113, 167
DE PRÉMOREL, ADRIEN, Poèmes	59
DE RIDDER, ANDRÉ, Maeterlinck à Bruxelles	49
DES OMBIAUX, MAURICE, Essai sur l'art wallon ou gallo- belge.	5, 150, 241
DE VUYST, OMER, Deux + un = trois	168
GEORGES, EUGÈNE, Les Concerts	91, 202, 318
GEVERS, MARIE, Chansons pour mon merveilleux petit en- fant	177
HENNEBICQ, JOSÉ, Proses lyriques	225
HERDIES, EUGÈNE, Escaut	297
JACQUIER, JACQUES, Les Glorieux	231
JOBÉ, J., Haine de race	164
LAENEN, JEAN, Formons des Hommes!	260
MORISSEAUX, F.-CHARLES, Le Douzième provisoire	66, 183, 300
NYST, RAY, Les Salons	97, 208, 319
PÉRIER, GASTON-DENYS, Le Parc Duden	256
SPETH, WILLIAM, L'Impressionnisme littéraire	43
VAN BENEDEN, CH. (baron), L'Ineptie portugaise	25
ILLUSTRATIONS de MM. Gaudy, 219; Laermans, Eugène, 319; Liedel, Oscar, 66, 67, 70, 71, 73, 301, 307, 309; Meunier, Marc-Henri, 99; Minne, Georges, 320, 334; Nieuwen- kamp, W.-O.-J., 104; Smeers, F., 214; Van den Hove, Franz, 223.	

MEMENTO DES SALONS

IX^e SALON DES INDÉPENDANTS, ouvert le 1^{er} juin, au Musée moderne de Bruxelles. Plus de cinquante peintres et sculpteurs y prendront part, artistes belges et artistes étrangers.

Ainsi que nous l'avons annoncé dans le compte rendu du SALON DE PRINTEMPS, il nous a été impossible d'insérer cette fois-ci toutes les critiques concernant les expositions qui ont eut lieu en mai. Sont reportés au fascicule de juillet prochain les comptes rendus des expositions suivantes : *Schulman-Gaspar*, à la salle Boute; *M^{me} Rosa Venneman*, à la galerie d'Art; *Manet, Toulouse-Lautrec, Signac et Cross*, à la salle Giroux; *Cercle d'art du vieux Cornet*, à Uccle; *Uccle artistique*, à Uccle.

L'ŒUVRE DES ARTISTES, de Liège, prépare pour le mois prochain jusqu'en septembre, l'exposition rétrospective de l'œuvre du célèbre graveur du XVIII^e siècle, Gilles Demarteau (1721-1770), né à Liège, et qui devint en France graveur du Roi et membre de l'Académie royale. Ce sont les élégantes œuvres de Boucher, Cochin, Watteau, Huet, etc., que Demarteau principalement reproduites en des gravures à la manière du crayon, des plus recherchées aujourd'hui par les amateurs.

Les collections du Musée de Bruxelles se sont enrichies du *Torse d'adolescent*, par E. Agneessens, offert par la sœur de l'artiste, en mémoire de ce dernier.

Le Déjeuner dans l'atelier, par Manet, vient de passer de la collection privée de son propriétaire, à la Pinacothèque de Munich.

Nous prions les artistes qui organisent leurs expositions à la salle Le Roy de bien vouloir nous en informer.

M. A. BESNARD, président de la Société nationale des Beaux-Arts, a été élu membre de l'Institut en remplacement de Jules Lefebvre.

Le tableau de Rembrandt, *Vieille plument un poulet*, a été adjugé à Paris, le 2 mai, à la vente Levaigneur, au prix de 475,000 fr. La même œuvre n'avait trouvé acquéreur en 1884 que pour le prix de 14,000 francs.

Un admirable petit portrait de PAUL JANSON, par L. Wollès, a été acquis par le gouvernement, au *Salon de la figure*, organisé au Cercle artistique de Bruxelles.

RODIN, qui occupe, en ce moment, seul l'Hôtel Biron, demande qu'on lui laisse la jouissance du pavillon qu'il habite, et il donnerait, en retour à l'Etat, afin de composer un musée Rodin, qu'il installerait et entretiendrait à ses frais : 1^o toute son œuvre, en sculpture, qui est considérable et est éparse en dix ateliers. 2^o la collection importante d'antiques qu'il a rassemblés en ces quinze dernières années.

Les admirateurs et les amis de l'illustre statuaire appuient ce projet.

Exposition annuelle des Beaux-Arts du CERCLE ARTISTIQUE DE LUXEMBOURG. Ouverture le 12 juin, dans les salles du Casino.

LE SALON DES BEAUX-ARTS DE SPA s'ouvrira le 21 juillet pour se clôturer le 15 septembre.

Les bulletins d'adhésion doivent être envoyés au comité avant le 20 juin. Réception des œuvres du 25 juin au 12 juillet. Les exposants ne peuvent présenter que deux œuvres dans chaque genre. Les frais de transport seront supportés par la commission, pour les artistes invités. Au retour les exposants auront à leur

charge les frais d'assurance et de remise à domicile. Prélèvement de 5 p. c. sur les ventes.

☛ M. BOYER D'AGEN aurait découvert à La Rochelle un portrait de la duchesse d'Urbain, par Raphaël.

Tous les biographes de Raphaël signalaient jusqu'ici l'œuvre comme perdue.

Attendons les controverses.

☛ Comme nous l'avons déjà annoncé l'EXPOSITION de MINIATURES, avenue des Arts, 34, à Bruxelles, restera ouverte jusqu'à la fin de juin toute la journée, et tous les mercredis le soir de 8 à 10 heures.

☛ SALON DE LIÈGE. Au Palais des Beaux-Arts, clôture le 30 juin.

☛ LE SALON DE PRINTEMPS de la Société royale des Beaux-Arts, à Bruxelles, avec adjonction de la Section internationale d'art religieux, au Parc du Cinquantenaire, restera ouvert jusqu'au 16 juin.

☛ SALLE TAETS, à Gand. Ont exposé ces jours derniers la baronne della Faille d'Huyse et Pieter Gorus.

☛ MALINES ouvre un concours pour la composition d'une affiche artistique annonçant les fêtes jubilaires de Notre-Dame d'Hanswyk. Deux primes : 300 et 150 francs. Dimensions : 2^m20 × 1^m45. Un espace de 1 mètre carré devra rester libre pour l'impression.

Les projets en grandeur d'exécution devront être envoyés au plus tard le 1^{er} juillet 1912, à l'Hôtel de ville de Malines. L'artiste devra, en outre, fournir la soumission d'un éditeur et surveiller l'exécution.

Pour renseignements complémentaires et mode de soumission, écrire à M. Willocx, secrétaire, Hôtel de ville, Malines.

Ce que l'on exige des concurrents pour un maximum de 300 francs, n'est vraiment pas peu de choses ! on fera bien de s'informer !

☛ Le paysagiste VICTOR GILSOUL, a fait récemment à Paris, galerie Georges Petit, une importante exposition de ses dernières œuvres. L'artiste a obtenu le plus vif succès, la sincérité de ses accents a suscité le plus grand enthousiasme.

☛ Le premier Holbein vient de franchir l'Atlantique. Enlevé à l'Angleterre pour 1 million 250,000 francs par l'Amérique. Sujet : Portrait de Margeret Wyatt, de la collection Palmer.

☛ EXPOSITION DES PEINTRES FUTURISTES ITALIENS à la galerie Georges Giroux, rue Royale, à Bruxelles. Le 1^{er} juin, conférence de M. Marinetti, chef du mouvement. Mardi, 4 juin, à 5 heures, conférence de Mme Valentine de Saint-Point sur la Femme dans le Futurisme.

☛ Le sculpteur CH. SAMUEL expose en son atelier, à Bruxelles, rue Washington, 36, jusqu'au lundi 10 juin, le groupe en marbre destiné au monument des victimes du premier Navire-Ecole.

☛ AU MUSÉE DU LIVRE. — Les nouveaux locaux de la Maison du Livre, situés 46, rue de la Madeleine, à Bruxelles, seront inaugurés le dimanche 9 juin, à 10 h. 1/2 du matin, par une importante exposition de reliure d'art à laquelle participeront de nombreux relieurs belges, allemands, anglais, danois, français et hollandais. Une intéressante exposition de travaux typographiques allemands y sera visible à la même date jusqu'au 18 juillet inclusivement.

Une curieuse exposition d'affiches illustrées de différents pays aura lieu en juillet.

NOTES

Accusé de réception. — PAULIN RENAULT : *La Chanson éducatrice.* — JETHRO BITHELL (trad. Franz Hellens) : *W.-B. Yeats.* — B. TIMMERMANS : *L'Evolution de Maeterlinck.* — L.-M. THYLIENNE : *Les Lauriers sont coupés.* — ALB. BAILLY : *La Guerre.* — DE GHISTELLES : *Le Christ et l'Instituteur Masen.* — ALEX. PASQUIER : *Une Rédemption.*

Comptes rendus au prochain numéro

* * *

La manifestation Maeterlinck. — Nous avons appris par les journaux quotidiens qu'une manifestation avait été organisée au théâtre de la Monnaie en l'honneur du lauréat du prix Nobel de 1912, par le Cercle artistique et littéraire et l'administration communale de Bruxelles.

Le Roi et la Reine firent, paraît-il, le beau, le noble geste d'assister solennellement à cette représentation et Maurice Maeterlinck reçut des mains mêmes du souverain la plaque de grand-officier de l'Ordre de Léopold.

Mais ce fut le seul éclat et la seule beauté de cette manifestation.

Par ailleurs, on la réduisit systématiquement aux mesquines proportions d'un spectacle payant. Ce ne fut donc pas du tout l'hommage d'un Pays, d'une Ville, de ses artistes, de ses lettrés au Maître qui les honore, — ce fut une affaire commerciale, de l'enthousiasme à douze francs par tête.

Inutile de dire qu'à ce prix-là les écrivains ne se trouvèrent pas, ce soir-là, dans la salle de la Monnaie...

* * *

Syndicat des auteurs et compositeurs dramatiques belges. — Il vient de se fonder un organisme professionnel appelé à rendre les plus grands services aux auteurs et compositeurs belges. Leurs intérêts ont en effet de plus en plus besoin d'être défendus avec une persévérance et une attention dont seul un syndicat fortement constitué est capable de donner des preuves efficaces.

Ce syndicat groupera tous ceux qui, sur les scènes françaises, flamandes et wallonnes du pays, prétendent occuper la place à laquelle leurs œuvres ont droit, et qui ne leur a jusqu'ici été que trop parcimonieusement mesurée sinon même injustement refusée.

Le comité de cette association au but uniquement professionnel a été élu comme suit par une assemblée réunie à l'hôtel de ville de Bruxelles :

Président : M. Gustave Van Zype ; vice-prési-

dents : MM. Paul André et Jan Blockx ; secrétaire général : M. Henri Liebrecht ; secrétaires adjoints : MM. Charles Henry et Charles Desbonnets ; trésorier : M. Maurice Gauchez ; trésorier adjoint : M. Albert Bailly ; délégué de l'Association des écrivains belges : M. Georges Rency ; membres : MM. Berthaler, Louis Delattre, Arthur De Rudder, Nestor De Tière, Paul Lagye, Luc Malpertuis, Georges Rens, Jean Van den Eeden, Auguste Vierset.

Le journal théâtral et littéraire *La Plume* sera l'organe officiel du syndicat. Les adhésions et communications sont reçues au siège du syndicat : 15, rue Plattesteun, à Bruxelles.

* * *

Publications musicales. — Nos lecteurs ont remarqué les études que M. Gaston Knosp a publiées récemment dans cette revue. L'auteur n'est pas que le musicologue et le critique dont on a apprécié la personnalité et l'érudition. Il est un compositeur de mérite qui n'attend que l'occasion de se révéler au grand public.

Les *Six mélodies* que vient d'éditer la maison Schott montrent comment il est possible à un artiste sûr de son métier et doué d'une incontestable originalité d'allier la science musicale la plus consommée à une inspiration charmante et variée. Sur des poèmes, choisis avec un goût délicat, de MM. Alb. Lantoiné, Maeterlinck, Ch. Baudelaire, de MM^{mes} Desbordes-Valmore et Hélène Vacar sco, ainsi que sur une pittoresque chanson du moyen âge, M. Gaston Knosp a brodé des commentaires musicaux vraiment appropriés et séduisants.

La maison Schott vient également d'éditer deux albums de genre différent, mais également intéressants. C'est d'abord une suite de dix-sept morceaux pour chant et piano, composés par l'excellent artiste qu'est M. Léopold Wallner sur des textes de poètes de la *Jeune-Belgique*. C'est la deuxième série de mélodies que nous devons à cette parfaite collaboration d'un musicien délicat et personnel et de nos meilleurs écrivains de la glorieuse époque.

Les *Chants de l'Ecole et de l'Atelier* sont trente petits chœurs à trois voix, judicieusement choisis parmi la littérature des maîtres : Mozart, Schubert, Beethoven, Haendel, Gluck, Weber et d'autres. MM. Gustave Lagye et Edm. Cattier leur ont très habilement adapté des paroles de circonstance.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

ALBERT JUHELLÉ : *L'Impossible Hymen* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Or donc, puisque l'inceste est fort à la mode, littérairement parlant, par les temps qui courent, nous voyons ici un étudiant passer une nuit avec une femme qu'il n'eût connue autrement. Vingt ans plus tard, il fait la cour à une jeune personne qui se trouve être la fille de cette femme et la sienne par surcroît. Cette révélation le fait quelque peu réfléchir, mais la passion est la plus forte et il continue ses relations criminelles avec son enfant, car elle est devenue sa maîtresse. L'auteur, je le pense bien, entend condamner la conduite de son héros, mais sans mériter le reproche de pudibonderie, on peut, je crois, taxer d'immoralité cette œuvre où l'amour a des accents si persuasifs, où le lecteur se surprend à désirer que René et Yvonne continuent, malgré tout, de s'aimer. Et cela, grâce au talent très réel de M. Albert Juhellé ; mais, pour s'attaquer sans danger à de certains sujets, le talent ne suffit pas, il faut du génie.

* * *

VICENTE BLASCO IBANEZ : *L'Intrus* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Excellente traduction, par M^{me} Renée Lafont, du célèbre roman social de Blasco Ibanez. *L'Intrus*, c'est le jésuite dominateur et sournois, poursuivant avec une inlassable patience la conquête du pouvoir, s'introduisant dans les familles, les plus influentes et les plus riches évidemment, gagnant, par les femmes dont il dirige les consciences, le cœur et le cerveau des hommes et finissant par régner souverainement dans les maisons qui semblaient devoir lui rester à jamais fermées.

Avec de brillantes qualités *L'Intrus* est avant tout une œuvre de combat, violemment partielle par conséquent. Ceci fait un peu tort à cela, mais ne faut-il pas tenir compte, d'autre part, de ce que, par delà les Pyrénées, un certain courage est peut-être nécessaire pour faire de l'anticléricalisme littéraire ?

* * *

ELSA JERUSALEM : *Le Scarabée sacré* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Si vous voulez connaître la vie que mènent, dans une maison de tolérance viennoise, les malheureuses qui s'y trouvent enfermées, débitrices et prisonnières de « Madame », achetez le *Scarabée sacré*. Que les amateurs du pimenté s'abstiennent, car rien n'est moins suggestif que la mélancolique histoire de

la petite Milada. Née et élevée dans la « Maison Rouge », elle y fait ses grades et y trouve une situation en vue, parce qu'elle a de l'ordre et de la tenue et parce que, lectrice assidue des philosophes, elle a saisi le sens de la vie, la sienne en particulier. Pourvue de quelques billets de mille, gagnés honnêtement, sinon honorablement, elle fonde un asile pour les prostituées et surtout pour leurs enfants.

En somme, un roman original et, quoi qu'on puisse en penser, très moral.

* * *

HENRI AMIC : *Cœurs inconnus* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Si tant de ménages marchent cahin-caha et même pas du tout, c'est que les époux ne se connaissent pas, ne savent rien de la nature intime de leur partenaire. Alors celui des deux dont la sensibilité est la plus affinée souffre beaucoup de son isolement. De là à rechercher une âme sœur, il n'y a qu'un pas et Dominique, la femme de Julien Bergé, franchit ce pas. Après les péripéties nécessaires pour qu'un adultère fournisse la matière d'un volume, elle tombe dans les bras d'Olivier Favrol, qui, lui, la comprend à merveille.

Dans le récit de cette aventure, pas très originale, l'auteur n'a pas reculé devant certains détails, au moins suggestifs, qui lui vaudront sans doute, quelques lecteurs de plus.

Chez Ollendorff :

BINET VALMER : *Le Plaisir* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Après avoir assisté à une scène qui ne pouvait lui laisser le moindre doute sur l'infidélité de son mari, Catherine de Vinzel a chassé son Pierre si séduisant, qu'elle aimait pourtant, auquel elle tenait par toutes les fibres de sa chair. Six ans ils vécurent ainsi séparés, elle refoulant sa peine, la maîtrisant avec bravoure ; lui, ruiné, déchu, vivant littéralement de son talent amoureux. Cette existence peu édifiante un beau jour lui répugne, il rêve de pureté et il revient auprès de sa femme. *Le Plaisir*, le plaisir sensuel s'entend, les unit à nouveau Pour longtemps... ?

Cette aventure, évidemment beaucoup plus compliquée qu'il n'y paraît ci dessus, est singulièrement attachante et aussi troublante. A son goût très vif pour les subtilités psychologiques, M. Binet - Valmer joint de si solides qualités d'écrivain que ses œuvres, malgré leur nombre encore restreint, forcent l'attention et l'admiration.

ALPHONSE ALLAIS : *Le Boomerang* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — *Le Boomerang* ou *Rien n'est mal qui finit bien*, tel est, au grand complet, le titre de la désopilante aventure du sire Guillaume de la Renforcerie, de Blanche Loison — presque aussi blanche et plus oie que son nom — et du hollandais Berg op Zoom dont l'accent tudesque est aussi amusant qu'inattendu chez un fils de la Néerlande.

Chez E. Sansot et C^{ie} :

PHILÉAS LEBESGUE : *Le Pèlerinage à Babel* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — En sous-titre : *Voyage d'un indigène de Counani à la recherche de la langue parfaite* et cet idiome sans reproche est le français moderne, non point celui qu'inlassablement triture l'Académie avec d'infinies précautions, non point celui de l'une ou de l'autre école littéraire, mais le français du peuple, non pas l'argot des fortifs, mais la langue expressive, simple et claire des petites gens dont le Counanien de M. Lebesgue a écrit la grammaire et la syntaxe.

Plus sérieuse que son ton humoristique ne la fait paraître, cette étude linguistique est agréable à lire en même temps qu'elle est instructive.

Au Mercure de France :

H. JELINEK : *La Littérature tchèque contemporaine* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — L'auteur a réuni dans ce volume la série des conférences formant le cours qu'il professa en Sorbonne, en 1910, et dans lequel il s'était proposé pour tâche de montrer comment la littérature tchèque reflète l'âme de la Bohême, de cette petite nation slave qui, depuis des siècles, lutte avec énergie contre le germanisme envahissant.

Chez Plon-Nourrit et C^{ie} :

Mme V. DMITRIEV : *Le Terroriste* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Les romanciers russes ont cette habitude déplorable de prétendre en donner au public pour son argent. Quelque sujet qu'ils traitent, ils ne s'en tirent pas à moins de 500 pages de texte serré. Et le pis est parfois que leurs romans, comme celui de Mme Dmitriev, sont attachants, bien écrits. Alors on va jusqu'au bout et, en fin de compte, on y a passé beaucoup de temps. Je viens d'en faire l'expérience avec ce *Terroriste* qui nous fait connaître la vie des riches propriétaires terriens de la Russie méridionale. Les mœurs encore

primitives de cette population d'agriculteurs et d'éleveurs sont intéressantes ; elles servent de cadre à deux aventures sentimentales qui finissent en sombres tragédies. Tout à fait russe aussi, ce pessimisme invariable.

* * *

ANDRÉ PAVIE : *Madame Bouverot, préfète* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Dans sa lointaine préfecture, *Madame Bouverot* s'ennuie à mourir, elle souffre d'autant plus de la nostalgie de Paris que des considérations d'ordre politique lui interdisent précisément la fréquentation des gens qu'elle désirerait voir. La hideuse politique est, d'ailleurs, la véritable héroïne de ce livre qu'elle emplit du récit des vilénies, des basses vengeances, des crimes inspirés par elle.

* * *

PAUL BOURGET : *Pages de critique et de doctrine* (Deux vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ce sont des essais et des monographies écrits au courant de l'actualité. On y retrouve, évidemment, les fortes qualités et les idées maîtresses auxquelles nous devons tant de romans d'une portée sociale considérable. M. P. Bourget touche aux problèmes les plus considérables de notre temps et s'exerce aux appréciations les plus variées. Il juge Taine ; il élucide une des énigmes de Balzac : le roman de sa vie ; il évoque les plus grandes figures littéraires et les montre représentatives d'une époque, d'une façon de sentir particulière.

On peut ne pas partager toutes les idées ni approuver tous les jugements formulés dans ces pages dont la plupart sont de combat passionné ; mais on doit admirer la sincérité et la continuité des sentiments de celui qui les a vaillamment écrites.

* * *

MATHILDE ALANIC : *Et l'Amour dispose* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Denis Bertheaume est resté fidèle à la femme qu'il aime depuis son enfance, mais que des parents besogneux ont mariée à plus riche que lui. Arrivé, à son tour, à une situation enviable, grâce à son travail et à son talent d'écrivain, il rencontre une jeune fille, Luce Fresnel et d'une sympathie mutuelle naît un sentiment plus fort. Seulement, l'amie de sa jeunesse étant devenue libre, il croit de son devoir de lui offrir sa vie. Par bonheur, cette femme voit clair en lui et le fiance elle-même à Luce Fresnel.

Voilà un beau roman de plus à l'actif de Mme Mathilde Alanic, l'analyste délicate de

l'âme féminine, dont l'optimisme et la sentimentalité de bon aloi rendent les livres si attachants.

* * *

PAUL ACKER : *Les Deux cahiers* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — De ces *Deux cahiers*, l'un, celui de la mère, évoque de tendres souvenirs, il relate toutes les émotions, toutes les heures douces ou tristes vécues par une femme qui fut une enfant soumise, une jeune fille candide, une épouse aimante, une mère pleine de sollicitude. Quant au journal de la fille, il est tout en notations brèves, il constitue plutôt un memento de l'existence compliquée — tennis, golf, thés, conférences, dispensaires, etc., — de la mondaine d'aujourd'hui.

Avec quel art sobre, avec quel sens délicat des nuances, M. Paul Acker a su rendre saisissant le contraste entre deux générations ! La lecture de ce beau livre est à recommander à la fois aux mamans qui s'indigneront moins de l'esprit positif, du besoin de mouvement et d'action qui anime leurs filles et à celles-ci qui seront plus indulgentes envers la sentimentalité, un peu ridicule à leurs yeux, de leurs mères.

Chez Nelson et Cie :

VICTOR HUGO : *Notre-Dame de Paris* (Deux vol. in-12 reliés, à 1 fr. 25). — Une bohémienne autour de laquelle un chevalier, un archidiacre et un bossu se livrent un combat d'amour et d'horreur dans lequel s'égaré un poète, tel serait, dans son émouvante banalité, tout ce roman, s'il n'y avait ni Paris ni Notre-Dame. Mais la bonne ville de Louis XI où s'ébaudissent les truands et les filles ; mais la silhouette des deux tours peuplées de monstres de pierre qui projette sur le parvis et, au loin, sur les toits une échancrure d'ombre ; mais la vie de toute une époque ressuscitée dans des pages éblouissantes d'illusion, voilà ce qui assure à cette œuvre l'immortalité. *Notre-Dame de Paris* est, en France, le type unique du roman historique : Victor Hugo y égale Walter Scott sans l'imiter. Ce rapprochement est aussi un hommage à l'éminent directeur littéraire de la collection Nelson, notre compatriote M. Sarroléa, qui rattache si heureusement, en ces éditions charmantes, les pays où fleurit la langue de Hugo et la patrie de Walter Scott.

* * *

RENÉ BAZIN : *De toute son âme* (Un vol. in-12 relié, à 1 fr. 25). — La collection Nelson, déjà

si heureusement diversifiée, vient de s'enrichir d'un volume de plus : *De toute son âme*, de René Bazin.

La scène est située dans la vieille ville commerçante de Nantes et sur les bords de la Loire. La lecture de cet ouvrage nous fait pénétrer dans les milieux les plus différents : celui des usines, celui de la mode, celui des humbles pêcheurs. La figure si captivante de Henriette Madiot, la sympathique « première » de Mme Clémence, donne un intérêt poignant à ce récit coloré, où les qualités de pénétrante psychologie de l'auteur apparaissent à chaque page.

En refermant le livre on se sent meilleur et plus fort pour avoir respiré un instant le souffle vivifiant qui le traverse.

* * *

ERNEST RENAN : *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (Un vol. in-12 relié, à 1 fr. 25). — Saisir sur le vif les causes diverses du développement de la pensée d'un homme éminent ; pénétrer dans l'intimité de son âme, c'est ce que nous permet de faire le livre remarquable : *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* d'Ernest Renan, qui vient de paraître dans la collection Nelson.

Dans ces pages si attachantes, l'auteur nous conte son enfance passée à l'ombre de la cathédrale de Tréguier, dans cette Bretagne moyen-âgeuse dont il nous décrit les coutumes ; puis sa jeunesse, toute d'étude et d'austérité, au séminaire de Saint-Sulpice ; et, enfin, le long travail intérieur précédant la crise finale qui donne à sa vie l'orientation nouvelle et définitive, devant permettre à sa pensée de prendre son admirable et plein développement.

Tous ceux qui s'intéressent aux problèmes psychologiques, tous ceux qui veulent comprendre la personnalité vraie du philosophe qui a exercé une influence si profonde sur la pensée moderne, liront avec profit cette intéressante confession.

A la Belle édition :

FERNAND DIVOIRE : *L'Amoureux* (Une plaq. in-16, à 2 francs). — C'est le troisième des poèmes d'une série intitulée *Urbs*, que l'auteur, un de nos compatriotes fixé à Paris, publie depuis quelques années et qui comprend déjà les *Poètes* et la *Malédiction des enfants*. C'est une espèce de méditation pleine d'une très sereine philosophie sur la vanité des regrets inconsolables, des mélancolies et des rancunes et

des reproches. Les plus fortes douleurs, les déceptions d'amour ne laissent qu'un souvenir et pas même une empreinte. La vie doit nous reprendre et l'homme, en face d'elle, doit être confiant et fort.

Chez Eug. Figuière :

GEORGES POLTI : *L'art d'inventer les personnages* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Dans un volume récent, M. Georges Polti nous a montré qu'il n'existe, en tout et pour tout, que trente-six situations dramatiques possibles et que toutes furent utilisées en littérature. Il en va différemment quant aux types créés et à créer qui sont presque innombrables et il appartient de l'étude merveilleusement documentée que j'ai sous les yeux, qu'il reste exactement 154,980 variétés de personnages encore inédites à disposition. Qu'on se le dise.

J'aime la façon de traiter ces sujets de technique et d'histoire littéraire dont use M. Polti. Il y mêle avec une habileté séduisante l'érudition la plus profonde, la documentation la plus sûre et le sens critique le plus avisé.

* * *

FLORIAN PARMENTIER : *La littérature et l'Époque* (Un vol. in-18, à 1 franc). — Une très bonne et très substantielle étude sur la littérature contemporaine et sur la condition de l'écrivain. Je ne lui reproche qu'une chose, ce sont ses caractères microscopiques qui en rendent la lecture assez laborieuse.

* * *

Ctessa A. DU POUGET : *Sur la route du rêve* (Un vol. in-8°, à 3 fr. 50). — Notre existence va des illusions de la jeunesse au mirage de la mort. De même, la méditation du poète va d'un rêve à un autre. Et cette méditation s'exprime en une mosaïque d'une variété de tons inépuisable. La principale qualité des poèmes de Mme du Pouget est la sincérité, le don de faire à tous propos partager son émotion, soit que celle-ci soit enthousiaste devant des beautés, soit qu'elle soit amère devant des déceptions, acerbe devant des laideurs.

Chez Chini, à Nice :

DANIEL BORYS : *Poèmes* (Un vol. in-16, à 3 fr. 50). — Joliment illustré, préfacé avec éloge par M. Camille Mauclair, ce recueil qui réunit des vers écrits pendant près de dix années, d'inspiration variée et d'observation

pittoresque, est digne du talent du romancier souvent apprécié qui le composa.

C'est un coloriste, dit de lui son préfacier qui s'y connaît. Il y a en lui une grande faculté plastique. Mais aussi il se dégage de ces vers une pénétrante tristesse; on sent que l'âme du poète est prête à s'ouvrir aux élans les plus sincères, aux ferveurs les plus radieuses le jour où la vie lui réservera le bonheur d'aimer, d'admirer et de croire,

Chez Jean Schemit :

ALFRED EDWARDS : *Clique-Claques* (Un album ill. par Gir). — Des vérités qui cinglent et qui restent, le rire passé; des vérités qui grisent et qui ragaillardissent comme un vin de bon cru: tel est ce recueil plaisant par son actualité et son humour, mais qui a aussi toute la valeur d'un document exact sur notre temps et nos mœurs.

La collaboration d'un grand journaliste et d'un jeune caricaturiste que plusieurs générations séparent n'est pas le moindre attrait de cet album où la plume alerte de l'un a dessiné, où le crayon incisif de l'autre a raconté les silhouettes les plus typiques de la faune parisienne en l'an de grâce 1912.

Chez Grasset :

RENÉ JONGLET : *Les roses sur la vie* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — La terre est belle... La vie aussi... Et toutes les choses qui ornent la terre et qui peuplent la vie. Il faut les aimer, il faut les admirer. M. René Jonglet, sur un mode lyrique d'une sincérité un peu solennelle, nous propose cet évangile d'enthousiasme et de confiance. On a plaisir à partager sa conviction généreuse.

Chez Bernard Grasset :

MERMEIX : *Chronique de l'an 1911* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Cette histoire politique de l'an dernier contient le récit des négociations officielles et des négociations secrètes à propos du Maroc et du Congo. Les faits y sont exposés avec clarté et méthode, ils sont commentés avec un louable souci d'impartialité. Tout cela fait du livre de M. Mermeix un document précieux pour les hommes d'étude.

* * *

TONY D'ULMÈS : *Pension de famille* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ce n'est pas une, ce sont

deux *Pensions de famille* que l'auteur nous fait connaître. La première, mal tenue, héberge une jeunesse studieuse autant que slave, l'autre propre, sérieuse, sert d'asile à de vieilles gens. S'il ne contenait que des scènes de family-hôtel, ce livre présenterait un médiocre intérêt, mais M. Tony d'Ulmès a eu la bonne idée de le corser d'une aventure amoureuse entre une étudiante russe et un jeune Français. Il y a donc des étreintes folles, des baisers frénétiques, des yeux luisants de désir... Avec de tels éléments, un roman peut toujours marcher.

* * *

LOUISE FISQUET : *Thérèse Dalbran* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Très délicatement fouillée cette étude psychologique d'une jeune fille moderne, que les cruautés de la vie atteignent durement dès sa sortie du lycée. Son innocente pureté, son honnêteté lui font éviter certains écueils, mais l'enseignement un peu sec qu'elle a reçu laissent désemparée devant les responsabilités dont l'adversité la charge. Elle les accepte avec un courage dénué de résignation. Le retour aux pratiques religieuses finit pourtant par lui conférer cette vertu si nécessaire aux malheureux et l'existence se remet à lui sourire.

Il y a, dans ce livre, quelques pages vraies et bien senties qui lui donnent l'allure d'une œuvre trahissant quelque inexpérience peut-être, mais sincère et vécue.

* * *

ANTONIN FRAYSSE : *De l'aube au soir* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ce sont de nobles vers, purs de forme et volontiers graves par la pensée, d'un poète qu'une grande douleur, un deuil émouvant a frappé. En pensant à une amie qui n'est plus, il égrène le rosaire des souvenirs dont son âme est pleine. C'est une longue, nombreuse et fervente oraison.

Chez Messein :

LOUIS THOMAS : *La Maladie et la mort de Maupassant* (Un vol. in-18, à 2 francs). — C'est une édition augmentée et revue d'une intéressante étude élaborée en se basant sur l'examen et la confrontation de tous les docu-

ments et renseignements que l'auteur a patiemment recueillis.

Chez Basset et Cie :

JEAN THOGORMA : *Lettres sur la Poésie* (U vol. in-18, à 1 franc). — De la critique, de technique, un peu d'histoire, — des opinions originales enfin sur le mouvement poétique moderne et ses tendances et ses erreurs et les œuvres et les hommes qui en sont les fins ou les causes.

Chez Bloud et Cie :

PIERRE GAUTHIEZ : *Contes sur Vélín* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — ... *Sur Vélín ?* N'en croyez rien ; ces *Contes* sont imprimés sur papier, du papier très convenable, je le concède, mais qui n'a rien de commun avec le vêtement naturel au fils de la vache. Pour le surplus, ces très courtes historiettes, inspirées par des souvenirs de Suisse et d'Italie, ne sont pas méchantes. Disons plus, elles sont d'une lecture agréable et reposante.

* * *

TH. BOTREL : *Les Alouettes* (Un vol. in-16 ill., à 3 fr. 50). — Ce nouvel ouvrage du célèbre barde breton ne peut manquer de trouver auprès du public patriote et chrétien le même succès que ses aînés. Alouette des glèbes, alouette des nues, alouette des casques, l'oiseau des espaces azurés y chante nos espoirs, nos efforts quotidiens pour un prochain renouveau. Comme d'habitude, le cœur du poète bat à l'unisson du cœur même de la France chrétienne et patriote.

* * *

MAURICE BRILLANT : *Le Charme de Florence* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — M. Maurice Brillant n'a point voulu, nous dit-il, faire un guide méthodique ni une étude savante. Son dessein fut « d'expliquer les raisons de son amour pour » Florence et d'exposer quelques-uns des enseignements qu'un Français d'aujourd'hui » peut aller recueillir sur ce sol merveilleux ». Et il a écrit un livre intéressant, débordant d'enthousiasme pour Florence et ses beautés artistiques.

LES REVUES A LIRE :

- LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.
- L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
- LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 8, rue du Grand Duc, Bruxelles.
- LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.
- LA PLUME, hebdomadaire, 15, rue Plattestein, Bruxelles.
- L'OPPORTUN, hebdomadaire, 13, rue Coppens, Bruxelles.
- LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.
- LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.
- WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.
- DURENDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.
- LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.
- LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.
- LA BELGIQUE FRANÇAISE, mensuelle, 35, rue Grisar, Bruxelles.
- L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.
- LE CATHOLIQUE, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.
- L'ESSOR, hebdomadaire, 7, Avenue des Celtes, Bruxelles.
- REVUE DE L'INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, mens., 35, r. Souveraine, Ixelles.
- LES MOISSONS FUTURES, mensuelle, 27, rue Haute, Gand.
- LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.
- MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.
- L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.
- REVUE DES FRANÇAIS, mensuelle, 56, rue de l'Université, à Paris.
- L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.
- LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.
- LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.
- ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.
- LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.
- LA BALANCE (Viéssi), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.
- LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.
- L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.
- LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.
- DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.
- S. I. M., revue music. mens., 15, rue Soufflot, Paris. (René Lyr, Boitsfort.)
- PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.
- LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.
- LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.
- LA CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES, mens., 9, rue de l'Éperon, Paris.

EDITIONS DE
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ : Delphine Fousseret . . .	3.50	JEAN LAENEN : Cœur damné	3.50
» La Guirlande	3.50	HONORÉ LEJEUNE : Fidélaine	2.00
» Le Peintre W. Linnig	4.00	RICHARD LEDENT : Ymnis et Numaine	3.00
» Maître Alice Hénaud	3.50	FRANÇ. LEONARD : La Multitude errante	3.50
MARIA BIERNÉ : Rayons d'Ame (épuisé).		HENRI LIEBRECHT : Cœur de Bohême	4.25
» Les Artistes de la		» L'Autre moyen	4.00
Pensée et du Sentiment.	5.00	» Les Jours tendres	2.50
MICHEL BODEUX : L'Année pieuse	2.00	» Un Cœur blessé.	3.50
» Le Nœud	2.00	RENÉ LYR : Brises	2.00
PIERRE BROODCOORENS : Le Roi aveugle.	3.00	PAUL MAX : Papillon d'Amour.	4.00
» La Mer	2.00	P. MÉLOTTE : La Cousine et mon Ami	1.50
V. CLAIRVAUX : La Barque amarrée	3.50	A. MISSON : Le cœur qui souffre	2.00
V. CLAIRVAUX et F. GHEVAERS : Le Bon		MORISSEAU et LIEBRECHT : L'Effrénée.	2.00
Chevalier	2.00	EDM. PICARD : Trimouillat et Méliodon	2.00
G. DANSART : Chants d'Amour et d'Épée.	3.00	S. PIERRON : Les Images du Chemin.	3.50
MAX DEAUVILLE : Le Fils de ma Femme		» Le Baron de Lavaux-Sainte-	
» La Fausse route	3.00	Anne.	3.50
J.-J. DE LA BATTUT : Le Buteur d'Azur.	3.50	E. PIERS : Un hiver aux Lofoden	2.00
LOUIS DELATTE : Fany	3.00	GEORGES RENS : La Cluse	3.00
» La Mal Vengée	3.00	» L'Homme en noir	1.50
» Contes d'avant l'Amour.	3.50	PROSPER ROIDOT : Ferveur	2.50
M. DES OMBIAUX : La Petite Reine		ÉMILE SIGOGNE : Eurythmie	3.50
Blanche.	3.50	CARL SMULDERS : Les Feuilles d'Or.	3.50
E. DE TALLEY : Viviva Perpetua	3.00	» La Correspondance	
DUMONT-WILDEN : Les Soucis des der-		de S. Dartois	4.50
niers Soirs.	2.00	CARL SMULDERS : La Ferme des Clabau-	
J.-F. ESLANDERS : Parrain.	3.50	deries	3.50
ANDRÉ FONTAINAS : Hélène Pradier.	3.00	J. SOTTIAUX : La Beauté triomphante.	3.50
CH. FORGEOIS : Pax	4.00	» L'Illustre Bézuquet en Wallonie (épuisé)	
GEORGE GARNIR : A la Boule plate	3.50	» La Wallonie héroïque	3.50
M. GAUCHEZ : Symphonies voluptueuses.	3.50	OSCAR THIRY : La Merveilleuse Aven-	
IWAN GILKIN : Étudiants russes	2.50	ture des Jeunes Belges	3.50
VALÈRE GILLE : Ce n'était qu'un Rêve	4.25	Bon CH. VAN BENEDEN : La Peste de	
» Madame reçoit	4.00	Tirgalet	2.00
A. GILON : Dans mon Verre	3.50	MARG. VAN DE WIELE : Ame blanche.	3.50
GEORGES GOFFIN : Vibrations.	3.00	MARIE VAN ELEGEM : Par la Vie	3.50
EUG. HERDIES : Le Roman de la Digue	3.50	H. VAN OFFEL : Les Intellectuels	3.00
J. JOBÉ : La Science économique au		» L'Oiseau mécanique.	3.00
XX ^e siècle.	3.50	R. VAN SANTEN : Moments de Bonheur.	3.00
MAUR. KUNEL : Sur la Flûte de Roseau	3.00	GEORGES WILLAME : Le Puison	3.50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.